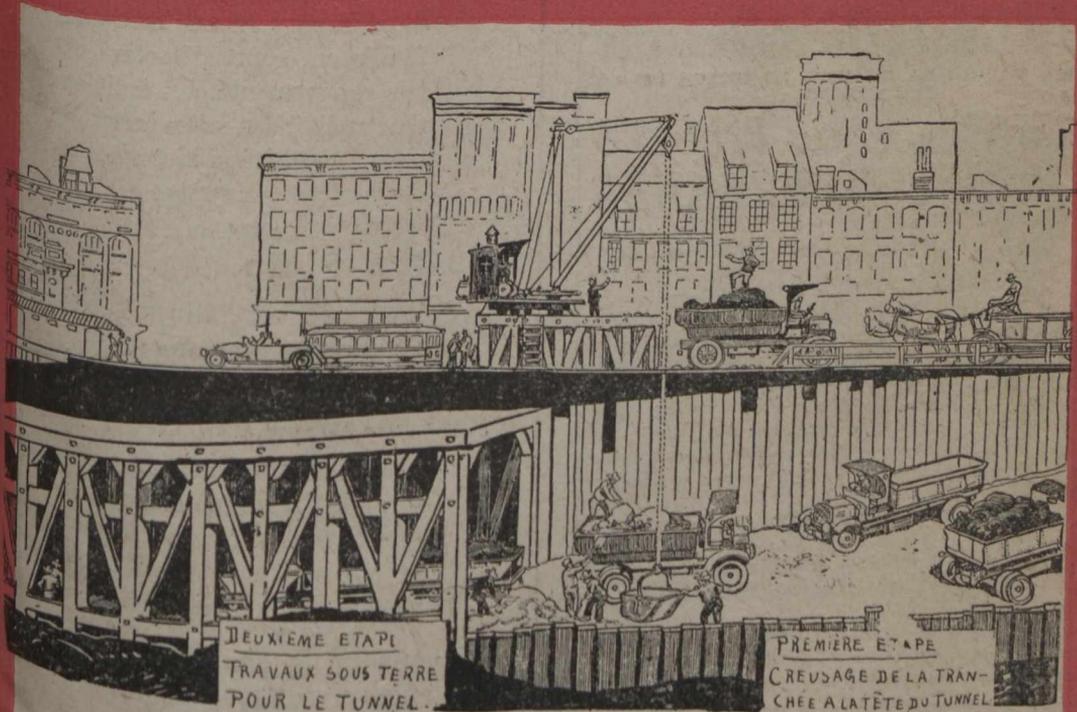


La Revue Populaire

Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

12e Année, No 12 DECEMBRE 1919 PRIX: 15 CENTS



Un tunnel sous le Saint-Laurent. (Voir intérieur.)



VENEZ VOIR NOS JOLIES BLOUSES POUR
L'AUTOMNE.

MODÈLES EXCLUSIFS

GANTS PERRIN

NOTRE SPÉCIALITÉ

LA GANTERIE ROYALE

483 STE-CATHERINE EST

TEL. EST 3341 - MONTRÉAL.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



**Les PILULES
PERSANES**

de Tawfik Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-
velopper le buste, de
corriger la maigreur
excessive, de suppri-
mer les creux des
épaules et d'effacer
les angles disgracieux

qui déparent une jeune fille ou une jeune
femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Agents, Pharmacie Modèle de Goyer,
180, Ste-Catherine Est, Montréal.

N. B.—Quand vous envoyez de l'argent fai-
tes remise par mandat-poste et faites re-
commander (enregistrer) votre lettre.

VOULEZ-VOUS RIRE? Demandez l'Oracle
du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe
catalogue en français de Farces, Attrapes, Mo-
nologues, Chansons, Librairie. Adressez: E.
Hartman, dépt. R., 1302b Saint-Denis, Montréal.

Pourquoi

DEVEZ-VOUS LIRE

LE SAMEDI

PARCE QUE :

chaque semaine il publie
treize pages d'un magnifique
roman;

PARCE QUE :

l'on y trouve des histoires
sentimentales ou dramatiques
complètement inédites;

PARCE QUE :

de plus, on y lit un deuxième
feuilleton, genre détective et
très mouvementé, des articles
d'actualité, des notes instruc-
tives, quantité d'historiettes
et de mots amusants;

PARCE QUE :

le tout est illustré de
nombreuses gravures;

PARCE QUE :

pour le modique prix de
7 cents, il donne au moins
quarante pages grand format
et qui qu'il est un véritable
modèle de bon marché.

Si vous ne le connaissez pas
encore, essayez-en un
numéro et
VOUS SEREZ CONVAINCU.



LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA
 Fondée en 1885

LIVRES
religieux, classiques,
français, canadiens.

FOURNITURES
de bureaux,
de classes, dessin.

ARTICLES
religieux
et de fantaisie

PAPIERS PEINTS
Tapisseries

CATALOGUE SUR DEMANDE

GRANGER FRÈRES
 Limitée
 Place d'Armes et Notre-Dame O.,
 MONTREAL.



EDMOND J. MASSICOTTE

Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal

La Revue Populaire

Vol. 12, No 12

Montréal, Décembre 1919

ABONNEMENT
Canada et États-Unis:
Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 90 cts
Montréal et Étranger:
Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20
Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux,
MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

LES PLUS BELLES ETRENNES

Ce sera bientôt Noël avant-coureur du jour de l'An, Noël semant dans l'air les blancs papillons de neige; semant aussi, pareils à des fleurs aux pétales polychromes, les joujoux barioles, pour les chérubins, et, pour les amoureux, des chimères dorées, des espoirs renouvelés.

Les joujoux! Sait-on seulement les choisir? Ne les achète-t-on pas plutôt au petit bonheur, selon le mot d'ordre de la mode, comme pour se débarrasser d'une corvée?

On a tort, car c'est une grave affaire.

Sont-ce les plus beaux jouets qui causent le plus de bonheur?

Non, car l'enfant choyé, élevé dans l'or et la soie, au gré de ses caprices, est vite fatigué des mécaniques les plus compliquées qu'il possède en trop grande abondance.

Les bons joujoux, les vrais, ceux qu'on aime, même détraqués et hors d'usage, ce sont ceux du pauvre.

La boutique à quelques sous, voilà le paradis des enfants!

Ah! ces jouets simples et bon marché! Enfants de riches comme enfants de gueux, tous les comprennent, leur parlent, les aiment, couchent avec, les gardent.

Dites-nous, les grands, les rassis, les esprits forts, qui ne croyez plus aux joujoux, ainsi que vous, petite madame coquette, qui ne jouez plus à la poupée qu'avec les coeurs de vos victimes, dites-nous bien, si parfois, tout au fond de votre âme, vous n'avez pas retrouvé avec contentement et repos, le souvenir tout poussiéreux de votre premier hochet à quatre sous? Et, dites-nous ensuite si ce souvenir-là ne vous a pas rappelé des heures vraiment sereines, vraiment heureuses, à l'abri des soucis, des inquiétudes et de toutes nos misères humaines?

Tâchez de retrouver dans un fond de malle, dans un bas d'armoire, en un coin de grenier, tâchez de retrouver un de ces bonshommes ou de ces animaux, un débris d'eux, seulement une patte cassée, un ventre crevé, et dites-nous franchement si vous n'avez pas éprouvé un serrement de coeur délicieux?

Polichinelles, bêtes apocalyptiques, êtres invraisemblables, nous vous avons aimés, non pas comme on a aimé plus tard son premier amour, mais vos débris, quand on a le bonheur de les retrouver, n'ont point l'acre saveur des serments piétinés qu'on retrouve sur des lettres jaunies liées avec des faveurs roses ou bleues, au relent fade du cher parfum volatisé. Ces joujoux!

Comme ils étaient bons pour nous, comme nous les aimions, et comme ils nous aimaient! Comme nos mains tremblent en époussetant leurs oripeaux fanés!

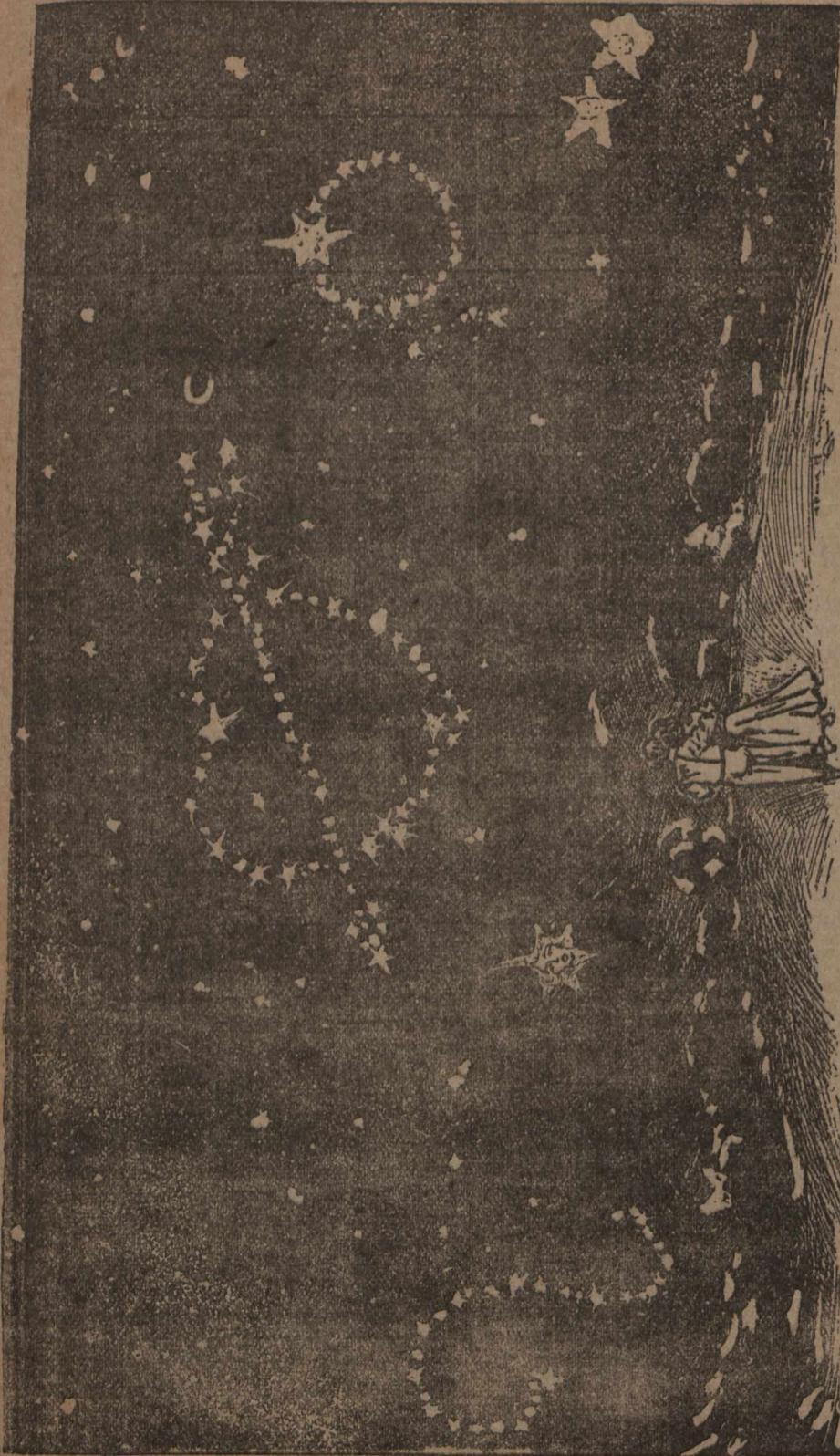
Ah! bientôt, ce sera Noël et puis le jour de l'An! Donnez aux petits des jouets, — de beaux et riches jouets si vous en avez les moyens, — mais donnez en même temps des jouets à quatre sous, et vous verrez lesquels seront les préférés des âmes candides et pures.

Ces amis-là, donnez-les à vos enfants! Donnez-les à tous les enfants, à ceux des riches comme à ceux des gueux, à ces derniers surtout, afin qu'un peu de paradis pénètre sous les toits dénudés, et que, plus tard, un peu de souvenir sans remords remonte dans les coeurs que vous aurez comblés aujourd'hui.

Ce sera Noël bientôt et puis le jour de l'An...

Profitons-en pour souhaiter à tous nos lecteurs la Paix, la paix sereine que nous venons d'acquérir au prix de tant de tragiques sacrifices...

GUSTAVE COMTE.



Votre destin d'après les influences astrales. (Voir ci-contre l'Horoscope de la Revue Populaire, pour chaque jour du mois.)



JUPITER OLYMPIEN

VOTRE HOROSCOPE

POUR TOUS LES JOURS DU MOIS

par PYTHON LE CHALDEEN

Basé sur les influences astrales conformes
aux données des astrologues.

(Compilation spéciale pour la "Revue Popu-
laire")

CLÉF EXPLICATIVE—(a) Influences as-
trales combinées.—(b) Ce que sont les per-
sonnes nées aux dates ci-dessous.—(c) Ce
qu'elles doivent faire.—(d) Ce qu'elles ne
sont pas.—(e) Ce qu'elles doivent éviter de
faire.



LE TEMPLE de JUPITER

DECEMBRE

1. — (a) Lune, Mars et Saturne. (b) Per-
sonnes incertaines, inquiètes, peu belli-
queuses; peu aptes à devenir orateurs;
manque de persévérance; elles boivent
peu, mais les hommes fument presque
constamment; les femmes sont non-
chalantes et ont souvent des caprices et
des vapeurs; la vie de famille ne leur
offre que de faibles attraits; (c) Doi-
vent se lever matin et se coucher tôt,
prendre de l'exercice, ne pas avoir peur
des dérangements et faire des voyages
à pied; fréquenter une société joyeuse
et pratiquer les sports; (d) Ne sont pas
faites pour les emplois responsables et
ne savent pas toujours commander les
autres à moins que l'influence de Mars
ne se fasse particulièrement sentir; les
femmes ne sont pas méchantes, mais ne
sont pas non plus très amoureuses; (e)
Doivent éviter de vivre d'illusions et de
rêve; éviter surtout de s'imaginer que
les bouchées vont leur tomber toutes rô-
ties dans la bec; éviter les commérages
et les médisances qui accompagnent si
souvent les inactivités trop prolongées.
2. — (a) Mars et Saturne. (b) Personnes
de beaucoup de mouvement, d'activité
et d'énergie, parlent beaucoup de leurs
exploits et ne craignent pas de faire
leur propre éloge; aiment les manifesta-
tions, sont tenaces, violentes, batailleuses
- et souvent exagérées dans leurs récits;
(c) Doivent manger et boire peu; s'abs-
tenir de viandes saignantes; manger
surtout les viandes blanches; s'abstenir
de s'imaginer qu'elles sont investies d'u-
ne mission providentielle; (d) Ne sont
pas aussi bouillantes en action qu'en pa-
roles; ne sont pas modestes ni toujours
capables d'étudier toutes choses à fond;
se croient assez instruites et assez expé-
mentées sans étude; (e) Eviter de se
vanter, de s'emporter trop facilement, se
gober; aussi éviter les cirques, les spec-
tacles sanglants, processions, feux d'ar-
tifice; assemblées politiques contradic-
toires, en un mot toutes les occasions
d'exciter leur tempérament impression-
nable.
3. — (a) Mercure, Mars et Saturne. (b)
Personnes d'intelligence vive, remplies
de dispositions aussi bien pour les af-
faires que le théâtre; on trouve cepen-
dant parmi elles des philosophes; ont le
goût de la beauté mais un peu scepti-
ques; (c) Doivent s'isoler pendant quel-
ques instants chaque jour pour reposer
leur esprit trop actif, doivent surveil-
ler leur penchant à l'avarice à cause de
l'influence de Mercure; (d) Bien que
d'habiles gérants de commerce ou d'in-
dustrie, n'abusent pas du scrupule en af-
faires; ne sont ni forts ni maladifs;
n'ont pas toujours de belles manières en
société parce que d'un caractère plutôt

- brouillon. (e) Ces personnes ne doivent pas chercher à dominer ce qui est leur penchant naturel; les femmes sont parfois fatales à cause de leur attirance native; elles sont plutôt petites mais souvent fort belles.
4. — (a) Jupiter, Mars et Saturne. (b) Personnes très ambitieuses, aptes aux affaires; parfois colères sans garder de fiel; désirent le calme et la paix et recherchent les grands mariages; ont en général une vie brillante et heureuse; sont galantes et souvent portées à l'amour sensuel; (c) Doivent surveiller leurs penchants amoureux; s'entraîner à la fidélité; soigner leur système pileux, car sont prédisposés à la calvitie précoce; doivent écouter les avis de personnes sages et ne pas se croire infaillibles parce que le succès leur sourit d'ordinaire; (d) Ne sont pas très religieuses mais aiment toutes les cérémonies d'un grand luxe; ne sont pas assez humbles et négligent de fréquenter des amis précieux mais de condition inférieure à la leur; (e) Doivent éviter les signes trop évidents d'impatience; les mouvements trop brusques; les amis douteux et les parasites; doivent surveiller surtout leur générosité, leurs lectures et leurs fréquentations quotidiennes.
5. — (a) Venus, Mars et Saturne. (b) Personnes ayant des dispositions pour les beaux arts et parfois la mécanique; sont généreuses et digne de confiance; leur imagination est parfois trop vive, et elles gagnent à s'associer avec des gens calmes; (c) Elles doivent se méfier de tous et même d'elles-mêmes et surtout apprendre la valeur réelle du secret et du silence; elles doivent épouser des personnes nées en septembre, octobre et juillet; (d) Ne savent pas toujours conserver leurs biens et sont souvent victimes de leur générosité native; (e) Doivent éviter de construire trop de châteaux en Espagne, et les femmes doivent éviter d'aller au bout de leurs entreprises amoureuses, si elles n'ont pas mûrement réfléchi.
6. — (a) Saturne et Mars. (b) Types portés à la mélancolie et à la tristesse; aiment peu les fêtes, peu loquaces, souvent jaloux et soupçonneux; les femmes sont parfois boudeuses, mais sont tenaces, constantes et d'une grande générosité et élévation de caractère; (c) Doivent fuir les endroits sombres et humides, ainsi que les méditations prolongées; doivent rechercher les réceptions, fréquenter les spectacles et avoir plus confiance aux autres et en eux; (d) Ne sauraient avoir une vie heureuse s'ils ne dominant pas leurs penchants à la révolte; ne sont pas des meneurs, mais ont des dispositions pour les sciences et les arts; (e) Doivent éviter les imprudences au sujet de leur santé, parce que prédisposées aux rhumatismes; éviter de porter des habits trop sombres; éviter les taquineries et querelles de ménage.
7. — (a) Apollon, Mars et Saturne. (b) Personnes portées à l'orgueil, ayant de la logique large et une manière de voir vraie; Molière était Apollon en littérature, et Raphaël était Soleil en peinture; (c); Doivent placer leurs capitaux d'une manière de tout repos et doivent commencer leurs entreprises en mai et juin de préférence; (d) Ne sont pas portées à avoir une bonne opinion d'elles-mêmes, n'attirent pas toujours des amis fidèles mais surtout des courtisans; (e) Ne doivent pas trop s'adonner aux sciences occultes pour lesquelles elles ont un penchant; ne doivent pas trop parler.
8. — (a) Lune, Mars et Saturne. (b) L'influence de la Lune, ordinairement néfaste contrebalance l'influence parfois exagérée de Saturne et de Mars et les personnes nées ce jour sont généreuses mais modérément, s'emballent moins que les types de Vénus; (c) Doivent

s'entraîner de bonne heure vers la confiance en soi; les femmes doivent surtout porter des couleurs tendres et des bagues à une seule pierre; (d) Ne sont pas toujours constantes en amour ou dans leur entreprises et ne se rendent pas toujours compte de leur magnétisme naturel; (e) Doivent éviter les excès d'activité, dans le manger et les liqueurs; doivent suivre leur vocation.

9. — (a) Mars et Saturne. (b) Types plutôt bruyants et aimant les réunions animées, le mouvement; courageux mais querelleurs, prompts, mais généreux, parfois emportés en amour; (c) Les femmes qui n'ont pas froid aux yeux doivent se contrôler si elles veulent conserver leurs amitiés; doivent surveiller leurs mouvements parfois brusques, nerveux qui les portent à casser la vaisselle; (d) Ces types d'une santé plutôt robuste manquent souvent de calme et se donnent du mal volontairement au lieu de prendre les événements avec sérénité, mais si l'influence de Saturne intervient ils deviennent fort pondérés; (e) Ces types doivent éviter les mouvements d'orgueil; les excès dans le boire et le manger; ne pas prendre l'habitude de fréquenter trop assidûment les endroits de plaisir.
10. — (a) Mercure, Mars et Saturne. (b) Personnes douées d'une conception très rapide; actives, habiles dans le commerce et les affaires; souvent de petite taille mais de grandes décisions; réussissent aussi en amour parce qu'elles ont le culte de l'amélioration du foyer; sont quelque peu terre à terre mais toujours pratiques et peu faciles à s'emballer; (c) Les femmes doivent surtout porter des bagues avec des pierres de lune ou des pierres roses, et pour les hommes les épingles avec les mêmes pierres sont leurs pierres de chance ainsi que la chrysolite; peuvent commencer avec avantage des entreprises en mai et juin,
- n'importe quel jour de la semaine excepté le samedi; (d) Ne sont pas impressionnables outre mesure et gardent leur sang-froid dans les circonstances sérieuses ou difficiles; sont rarement satisfaites, même si elles ont atteint à un haut degré de considération et de richesse; n'ont pas une opinion outrés d'elles-mêmes; (e) Doivent éviter d'abuser de leur activité à cause de leur tempérament souvent délicat mais non maladif; ne doivent pas annihiler leur initiative personnelle, mais plutôt se lancer de bonne heure dans les entreprises à leur propre compte.
11. — (a) Jupiter, Mars et Saturne. (b) Personnes plutôt de taille moyenne, ni trop grasses ni trop maigres et d'une constitution assez robuste; ont grande confiance en elles-mêmes et aiment le confortable et le plaisir; réussissent ordinairement dans leurs entreprises parce qu'elles ne s'emballent pas inutilement; (c) Doivent placer leur argent dans l'immeuble et peuvent jouer à la bourse, parce qu'elles sont très pondérées; font ordinairement de beaux mariages d'amour et de convenance; (d) Ne sont pas cependant très portées vers les humbles à cause de leur orgueil provenant de Jupiter; ne sont pas toujours particuliers dans leur intérieur et sur leur personne; (e) Doivent éviter les excès de générosités envers les personnes indignes et dans les stimulants.
12. — (a) Vénus, Mars et Saturne. (b) Il faut être bien déshérité ou né sous une influence contraire à Vénus pour ne pas réussir dans les projets de tendresse d'affection et d'amour, lorsqu'on est né à cette date; plusieurs croient que ce jour est un jour néfaste, pour ces personnes c'est plutôt une date heureuse; (c) Doivent se surveiller, ne pas se marier trop tôt, car on prend souvent pour de l'amour ce qui, en réalité, n'est qu'un flirt plus ou moins intense; (d) Types

peu aptes aux affaires, se laissant souvent plutôt guider par leur cœur que par leur bon sens; (e) Ne doivent pas porter de bijoux; éviter les ornements et les toilettes trop riches, ne doivent pas abuser de leurs charmes souvent fatals.

13. — (a) Saturne et Mars. (b) Types d'un caractère souvent révolté et indépendant; incrédules mais superstitieux; sont aptes aux mathématiques et aux sciences sérieuses; sont laborieux, patients tenaces dans leurs opinions et parfois fort peu sensibles à l'amour; sont sobres, enclins à l'avarice, parfois ombrageux mais destinés au succès final; (c) Doivent diriger leurs aptitudes vers la musique, la littérature, les beaux arts ou les sciences; doivent se montrer plus généreux et ne pas toujours douter de tout et de tous; peuvent se marier tôt parce que dévoués pour les leurs; (d) Ne sont pas d'un caractère indépendant, n'ont pas des idées larges; ne sont ni doux ni calmes; ont souvent leurs nerfs et ne jouissent pas toujours d'une bonne santé; sont surtout portés aux rhumatismes; (e) Doivent éviter de consulter les médecins pour le moindre bobo; éviter les paris, les jeux de hasard, parce que leur étoile est rarement favorable; doivent éviter de se montrer trop susceptibles en cherchant toujours la petite bête; doivent éviter la solitude et les endroits sombres ainsi que les complots.

14. — (a) Apollon, Mars et Saturne. (b) Types aimables, généreux, dévoués, indépouillés d'aptitudes artistiques et littéraires; sont parfois entêtés et prompts, mais laissent souvent parler leur cœur; (c) Doivent épouser principalement des personnes nées en mars, indépendantes de caractère même si quelque peu vindicatives; (d) Types peu faits pour les mathématiques et la finance; ne sont pas méchants mais ont parfois leur promptitude; n'ont pas le

goût de la solitude; (e) Doivent éviter de se laisser gagner par leur enthousiasme; éviter la fréquentation des clubs et autres endroits trop bruyants; doivent éviter surtout les spectacles qui n'ont pas un caractère relevé, conforme à leur mentalité distinguée.

15. — (a) Lune, Saturne et Mars. (b) Types aimables, généreux, dévoués, affectueux et romanesques, mais manquent de méthode et sont parfois changeantes et capricieuses; les femmes aiment la toilette, souvent même l'extravagance; ont une aptitude pour l'harmonie et les vers; (c) Doivent s'efforcer d'étudier leurs défauts, rechercher davantage la vie de famille, avoir plus de confiance en elles-mêmes, se montrer plus généreuses en actions qu'en paroles et plus constantes dans leurs affections; (d) N'atteignent pas le succès à moins d'éviter les querelles et les discussions; si elles mangent alors qu'en colère, leurs vivres ne digèrent pas; ne sont pas assez indépendantes; ne sont pas avares de leurs deniers mais le sont de leurs louanges; (e) Ne doivent pas se mêler des affaires des autres; éviter de toujours chercher des défauts chez autrui; éviter l'abus des alcools et des remèdes; éviter de ne se fier qu'aux apparences extérieures et de trop croire aux pressentiments; éviter de se laisser aller à leur indolence native.

16. — (a) Mars et Saturne. (b) Personnes larges d'idées même exagérées, mais souvent d'un caractère violent, entêté et batailleurs; parlent haut, portées au plaisir exagéré en amour; hardies auprès de l'autre sexe; ont un cœur excellent avec des élans de générosités illimitée; ne craignent pas le danger et sacrifieraient leur vie pour des personnes chères; (c) Doivent rechercher la tranquillité, les fréquentations de personnes sages et plus âgées; doivent s'entraîner au calme et à la modération; doivent

épouser surtout des types nés sous l'influence de Mercure, Saturne et Apollon; peuvent se marier de bonne heure; (d) N'ont pas assez de contrôle sur elles-mêmes; sont promptes ou emportées pour reconnaître du premier coup le vrai mérite, mais ne sont pas rancunières ni égoïstes; n'aiment pas les faux fuyants et les mensonges; ne sont pas insensibles aux misères d'autrui; (e) Doivent éviter les liqueurs alcooliques et les tournois excitants; doivent éviter les jeux de carte ou de hasard, parce qu'elles se montent trop facilement; doivent éviter les situations les plaçant devant des spectacles sanglants ou trop échauffants.

17. — (a) Mercure, Mars et Saturne. (b) Personnes de taille petite mais bien faite; conservent longtemps un caractère enfantin et ont l'air plus jeune que leur âge; sont fort impressionnables et fort magnétiques; sont mobiles et pénétrantes, et certaines femmes sont fatales; faites pour diriger les autres mais pas toujours assez scrupuleuses en affaires; (c) Doivent prendre garde aux accidents, surtout aux fractures parce qu'elles ont les os minces; doivent étudier toutes choses avec persévérance, parce qu'elles ont la certitude de réussir; doivent se montrer douces et aimables et ne pas abuser de la satire; doivent fuir la calomnie et la médisance; (d) Ne sont pas robustes de constitution et ne sont pas toujours loyales en amour et en affaires; ne sont pas avares ni ennemies du plaisir; sont rarement tristes en société et sont recherchées pour leurs belles manières; (e) Doivent éviter de froisser les autres par leurs paroles ou leurs actions; éviter d'afficher une indépendance frisant le j'm'en-fichisme; doivent éviter d'accorder trop de foi aux sciences occultes; éviter de ne rechercher que les mariages d'argent.

18. — (a) Jupiter, Mars et Saturne. (b)

Personnes appelées à gouverner les autres et à occuper des positions de confiance; les hommes et les femmes ont le goût de la splendeur, de la domination et du confort; sont souvent vaniteuses mais ont le coeur généreux; aiment les beaux intérieurs et les voyages avec tout le confort nécessaire; savent rendre la vie agréable aux autres et sont souvent heureux en ménage; jouissent la plupart du temps d'une réelle force ou endurance physique; (c) Doivent surveiller leur alimentation; rechercher l'individualité et l'originalité; agrandir sans cesse le cercle de leurs connaissances; à semer l'amour et le bonheur autour d'elles; (d) Ne sont pas souvent assez modestes et assez prudentes au sujet de leur argent; ne sont pas assez en garde contre les flatteurs, et ne sont pas toujours assez perspicaces dans les affaires de coeur; ne sont pas heureuses à moins d'être entourées d'un vaste cercle d'admirateurs; (e) Doivent éviter les abus de gourmandise dans le boire et le manger; l'amour trop prononcé des toilettes et des bijoux; éviter de ne se fier qu'aux apparences extérieures pour juger les autres, surtout éviter de se décourager trop vite, si le succès ne répond pas du premier coup à leur effort.

19. — (a) Vénus, Mars et Saturne. (b) L'influence voisine de Saturne fait souvent de ces types de Vénus des amoureux farouches, incapables de contrôler les jalousies qui les rendent malheureuses; ces personnes se plaisent dans la belle société et ne recherchent la solitude qu'à deux; sont parfois aptes à conduire de front plus d'une intrigue amoureuse, pourtant les femmes qui se marient par amour savent être constantes et bonnes mères de famille; (c) Ces personnes doivent acquérir une plus grande promptitude de développement; mais elles doivent modérer leur désir

insatiable du confort et du bien être dans toutes les choses de la vie; ne doivent pas se laisser uniquement influencer par la beauté des formes; doivent s'entraîner à la constance et à la franchise; (d) Ne sont pas assez froides et assez calmes pour se dominer dans les phases critiques de la vie; ne sont pas assez prudentes au sujet de leur santé, et souvent le désir de paraître les font s'exposer aux dangers et intempéries; ne recherchent pas uniquement les mariages d'argent; (e) Eviter l'abus de la fréquentation des endroits de plaisir; les femmes ne doivent pas céder facilement à leurs penchants amoureux; éviter de ne rechercher que leur satisfaction personnelle en amour.

20. — (a) Saturne et Mars. (b) Personnes au caractère mélancolique et à la démarche indécise; souvent soupçonneuse et coléreuses, aimant trop la solitude, mais studieuses, persévérantes dans leurs entreprises, dans les choses de l'amour; aiment les sciences concrètes; plusieurs types d'inventeurs sont des Saturniens; (c) Doivent chercher à éviter la solitude et les endroits sombres; doivent fréquenter les réunions de plaisir; doivent avoir plus de confiance dans les autres et en elles-mêmes; doivent persévérer dans leurs entreprises, parce que le succès les attend tôt ou tard; (d) Ne sont pas disposées à s'en laisser imposer; ne sauraient avoir une vie heureuse à moins de combattre leurs penchants à la révolte; ne sont pas assez communicatives et ne prennent pas assez soin de leur mise ou de leur intérieur; (e) Doivent éviter les imprudences hygiéniques, parce que prédisposées aux maladies; doivent éviter aussi trop de rigidité ou entêtement dans leurs opinions; doivent aussi éviter de se croire tout le temps malades.

21. — (a) Apollon, Mars et Saturne. (b) Personnes ambitieuses et ferventes de

la splendeur; ont le goût fort développé en matière d'art; aiment les intérieurs luxueux; sont éloquentes et fières et parfois brouillonnes; ne sont pas appelées à avoir beaucoup d'amis mais sont bien récompensées par ceux qui savent découvrir leur nature généreuse; recherchent les beaux mariages; (c) Doivent se persuader que l'argent, la noblesse ou la naissance ne sont pas tout dans la vie; doivent surtout rechercher la vie de famille et les oeuvres charitables; peuvent cultiver les arts où de réels succès les attendent; les grands virtuoses sont généralement nés sous les influences de Saturne et de Mars et lorsque l'influence de Saturne s'en mêle, c'est l'acharnement réussi; (d) Ne sont pas assez humbles ou modestes; ne sont pas simples en religion ou dans les manifestations publiques; ne sont pas assez au-dessus des préjugés ou de tout ce qui brille; ne sont pas exemptes de superstitions; (e) Doivent éviter de se croire infaillibles et supérieures au reste des mortels; doivent fuir les louanges excessives des flatteurs; doivent éviter de se décourager et se chagriner lorsque le succès ne vient pas assez vite.

22. — (a) Lune, Mars et Saturne. (b) Personnes ayant bon coeur mais souvent réfractaires à l'effort; nonchalantes, lymphatiques et souvent en proie au spleen; ont du goût pour les arts et ont parfois la marotte des grandeurs et de l'aristocratie; sont inconstantes, aiment les voyages et les déplacements; les femmes aiment trop la toilette et les compliments flatteurs; (c) Doivent s'efforcer de connaître leurs propres défauts avant de chercher la perfection chez les autres; doivent se persuader que l'argent et les amis de haut ton ne valent pas le dévouement et l'amitié sincère; doivent s'entraîner à la franchise et à la constance; en amour les femmes doivent se montrer moins crédules et moins

faciles à se laisser persuader; (d) Personnes peu querelleuses attendu que les discussions nécessitent un effort parfois assez considérable; pas également gaies, ont des sautes subites de caractère; ne sont pas assez indépendantes et se laissent entraîner à l'imitation trop servile; ne sont pas cependant rancunières ni médisantes; (e) Doivent éviter de se mêler des affaires des autres; éviter les commérages et l'abus des liqueurs fortes ce qui aurait pour effet de limiter l'énergie trop exagérée par tempérament.

23. — (a) Mars et Saturne. (b) Personnes au caractère impétueux, bouillant; à la volonté ferme; sont généreuses et magnanimes, méprisent le danger et sont d'un rare sang-froid; trop promptes mais pas rancunières; portées aux abus dans le boire, le manger ou l'amour; (c) Doivent rechercher la compagnie de personnes sages et posées; ne pas fuir certains mysticismes et les méditations; doivent réfléchir beaucoup avant de parler ou d'agir; apprendre de bonne heure à maîtriser leur caractère; doivent rechercher en amour des personnes douces et bienveillantes; (e) Ne sont pas patientes ni fort portées vers la littérature; ne sont pas égoïstes; n'ont pas assez de contrôle ou d'empire sur elles-mêmes; ne sont pas souvent heureuses aux cartes ou dans les jeux de hasard; ne sont pas assez prudentes dans leurs aventures amoureuses; (e) Doivent éviter les professions ou occupations qui font couler du sang: la boucherie, la chirurgie, le métier des armes; éviter les discussions trop animées, les endroits de plaisir où l'on ingurgite des liqueurs fortes; éviter de céder à un premier emballement en l'amour.

24. — (a) Mercure, Mars et Saturne. (b) Personnes souvent de taille mignonne mais d'un joli physique; vives de corps et d'esprit, ayant une intuition remarquable et un grand sens des affaires;

s'occupent de recherches métaphysiques, de sciences et d'art; peu scrupuleuses sur les moyens de parvenir mais d'une grande générosité; les femmes et les hommes aiment les déplacements et les voyages; jouissent d'une bonne santé et sont plaisants en société; (c) Doivent diriger leurs aptitudes vers les entreprises sérieuses et s'y adonner de bonne heure; les femmes peuvent porter toutes les teintes foncées et les perles, ainsi que le jaspe; doivent épouser principalement des personnes nées en mars, mai ou août; février et novembre sont aussi leurs mois de chance; (d) Ne sont pas toujours franches envers leurs amis; ne sont pas tenaces en face d'une difficulté et se fient trop à leur rapidité à concevoir; ne fréquentent pas assez des personnes de leur âge; (e) Doivent éviter d'abuser de leur prestige et de leur charme personnel; éviter de courtiser des personnes d'une jeunesse problématique; éviter de ne rechercher que des mariages d'argent; éviter de blesser les gens par des propos pointus; éviter surtout les bavardages et les médisances; éviter de languir dans les positions subalternes et ne pas craindre de s'affirmer.

25. — (a) Jupiter, Mars et Saturne. (b) Personnes de constitution, de taille moyenne mais plutôt grande, se développent de bonne heure; aiment le confortable et le plaisir jusqu'à l'abus du boire et du manger; lorsque bien mariés sont heureuses; types généreux et de manières affables, aimant cependant un peu trop à dominer et à vouloir écraser les autres de leur supériorité; (c) Doivent savoir se rendre charitables, aider leur famille à parvenir; doivent se convaincre que la fortune et les beaux habits ne font pas uniquement le bonheur; doivent user d'une grande franchise et se montrer galants mais sans exagération; (d) Ne sont pas tou-

- jours assez prompts à découvrir les mérites chez les autres; ne sont pas égoïstes ni insensibles aux louanges; les hommes et les femmes ne doivent attendre le succès que lorsqu'ils sont parvenus à se contrôler entièrement; (e) Doivent éviter de faire trop d'envieux par leur étalage de richesse; éviter de vivre toujours dans les nuages sans daigner s'abaisser vers les misères ambiantes; doivent éviter l'abus des drogues et des médicaments.
26. — (a) Vénus, Mars et Saturne. (b) Types aimant soit la mise élégante soit le négligé excessif; n'ont pas le culte des parfums et des fleurs; l'eau leur cause une véritable frayeur; cependant possèdent un magnétisme personnel accusé; bons doux, accueillants et aimant à obliger; manquent d'initiative; (c) Doivent soigner leur teint et leur chevelure, se montrer bienveillants pour tous; les femmes peuvent se marier de bonne heure, parce qu'elles font de bonnes épouses et mères; les hommes sont beaucoup plus lents sous ce rapport; ces personnes doivent choisir le travail comme passe-temps; (d) Ne sont pas ordinairement gourmandes; n'ont pas souvent assez d'empire sur elles-mêmes; et ne peuvent s'empêcher d'une véritable passion pour la pêche et la chasse; (e) Doivent éviter les querelles ou commérages; éviter le mensonge; éviter les efforts physiques à cause d'une prédisposition à la hernie.
27. — (a) Saturne et Mars. (b) Personnes aptes au commerce, aux exercices du corps mais plutôt taciturnes, indépendants et superstitieux; d'un coeur généreux; sont parfois musiciennes mais aiment la musique sérieuse et admirent les difficultés; sont entêtées; (c) Leur caractère les porte vers les couleurs sombres, mais elles devraient s'en éloigner afin de réagir; elles devraient rechercher la compagnie et les amusements;
- (d) Ne sont pas prodigues, enthousiastes, gourmandes ni maladroités; ne sont pas ordinairement heureuses au jeu; (e) Doivent éviter la solitude, les occasions propices à la mélancolie et laisser parler leur coeur à chaque fois qu'il manifeste un mouvement généreux.
28. — (a) Apollon, Mars et Saturne. (b) Personnes d'une beauté plutôt régulière, ayant une expression à la fois douce et sévère, ont de l'ordre, de la méthode et aiment le beau et les belles manifestations; ont des succès à l'école, dans les beaux-arts, au théâtre; doivent s'efforcer d'être bons et d'humeur égale; (c) Doivent cultiver l'étude des langues étrangères puisqu'elles ont de rares aptitudes pour l'étude; doivent épouser des personnes de même âge et caractère qu'elles; doivent s'appliquer à aimer leur foyer; (d) Personnes ayant en horreur le terre à terre et le prosaïsme; ne sont pas mercantiles et parviennent facilement à une aisance suffisante sans rechercher les énormes fortunes; ne sont pas vindicatives, mais ne pardonnent pas le mensonge, la trahison ou les sentiments bas; (e) Doivent éviter de se montrer trop confiantes; éviter les excès dans les toilettes et les festins; éviter de fréquenter des personnes au goût tapageur.
29. — (a) Lune, Mars et Saturne. (b) Personnes douées d'une grande loyauté envers leurs amis, mais ne sont pas aussi sincères en amour; la vie de famille n'a pour eux que de faibles attraites; ont peu de volonté, d'énergie; les femmes sont souvent bavardes et capricieuses, mais elles ont une imagination fort active; (c) Doivent surveiller leur bavardage, s'efforcer de plaire et être plus constantes dans leurs entreprises; doivent rechercher en mariage les personnes nées en septembre ou octobre; (d) Ne sont pas souvent simples dans leurs goûts, surtout en littérature ou en pein-

ture; ne sont pas trompeuses par méchanceté mais plutôt par curiosité et manque de force de résistance; ne sont pas faciles à convaincre lorsqu'il s'agit d'oublier une injure; (e) Doivent éviter de manger beaucoup et avec glotonnerie; éviter de s'alarmer constamment sur leur état de santé; ne doivent pas toujours chercher à imiter les autres mais plutôt penser à créer; doivent éviter d'épouser des personnes plus âgées qu'elles.

30. — (a) Mars et Saturne. (b) Personnes d'un caractère trop vif et fort emporté; ont des mouvements de grande générosité mais sont impossibles en discussion; enthousiastes, bouillantes; aiment les amours ardentes et les aventures; se marient parfois trop jeunes et sans assez de réflexion; querelleurs et grognons mais en général bons chefs de famille; (c) Doivent avoir d'abord un plus grand souci des conséquences, de leur santé et de leur vie; doivent rechercher la compagnie calme et reposante; s'accorder assez souvent des instants de solitude et de réflexion; doivent surtout consulter plus leur esprit et jugement que leur cœur lorsqu'il s'agit de prendre une décision importante; (d) Ne savent pas profiter des occasions qui leur sont offertes avant d'avoir acquis un contrôle véritable sur elles-mêmes; ne sont pas sobres par tempérament, loin de là, mais le deviennent lorsque stimulées par une ambition légitime; (e) Doivent éviter les liqueurs fermentées et les endroits trop tapageurs; doivent aussi éviter les jeux de hasard et doivent épouser des types nés sous une influence moins batailleuse.

31. — (a) Mercure, Mars et Saturne. (b) Types à l'esprit positif mais fort susceptible d'apprécier la beauté; quelques-une atteignent une très haute stature, mais la plupart sont petits et solides; ont les cheveux frisés mais les perdent

de bonne heure; blagueurs à froid, sont plaisants en société; ont une belle voix peu résistante, et obtiennent des succès au théâtre, dans le journalisme et auprès de l'autre sexe; les hommes ont le goût de la variété en amour et sont collectionneurs d'aventures; se marient fort tard et ont peu d'enfants; (c) Doivent n'avoir qu'une intrigue amoureuse à la fois, s'ils ne veulent pas se créer des embarras multiples; peuvent essayer des onguents pour arrêter leur calvitie, et doivent donner libre cours à leur imagination sans cesse en éveil; (d) Bien que économes et sobres ne détestent pas les soupers en tête-à-tête jusqu'à la prodigalité; les hommes ont une tendance à couvrir les femmes de diamants et de pierreries, et ils ne savent pas résister à une ocellade éloquent; (e) Ces types doivent éviter de porter des bijoux, des vêtements de luxe et les chapeaux trop souvent renouvelés; doivent surtout éviter une tendance trop prononcée vers le mysticisme et la religion; en amour, doivent tout faire pour éviter la rencontre de deux ou plusieurs rivales.

Principaux personnes nés en décembre

Louis Pasteur, le grand Newton, le docteur Robert Koch, la reine-mère Alexandra, d'Angleterre.

A NOS LECTEURS

Afin de remplacer cet horoscope pour tous les jours du mois, maintenant terminée, le seul en existence, dans son genre, et qui fut écrit spécialement pour la *Revue Populaire*, nous commencerons avec le mois de Janvier 1920, une étude spéciale sur la chiromancie et ses secrets, étude résumée et illustrée d'après les meilleurs auteurs connus. Il y sera encore question d'influences astrales. Un grand nombre de per-

sonnes ont consulté notre horoscope au cours de 1919, et ont été étonnées des vérités qu'elles y ont trouvées à leur sujet. Nul doute que les révélations de la chiromancie les intéresseront tout autant.

Procurez-vous la *Revue* de Janvier 1920.

— o —

LE PLUS VIEIL HOMME AU MONDE

JOHN SHELL EST ÂGÉ DE 131 ANS ET
S'EST MARIÉ EN SECONDES NOCES,
À L'ÂGE DE 120 ANS.

John Shell, citoyen d'un petit village près de Lexington, Kentucky, est probablement le plus vieil homme connu de la terre. Il est âgé de 131 ans et naquit en 1788, dans le Tennessee. Il a encore bon pied, bon oeil et c'est à peine s'il est un peu sourd. Il s'est marié deux fois, a vécu 102 ans avec sa première femme, car il s'était marié à 16 ans. Deux ans après la mort de sa première femme, alors qu'il était âgé de 120 ans, il s'est remarié et sa deuxième femme vit encore. L'aînée de ses filles est âgée de 97 ans. Il n'y a que deux ans qu'il a cessé tout travail. Il raconte des choses de sa jeunesse avec une grande lucidité. C'est ainsi qu'il parle des Indiens du Far-West américain qu'il a connus pour avoir vécu nombre d'années en bons termes avec eux. Tout jeune, il avait eu l'intention de traverser en Europe, afin de s'enrôler dans les armées de Napoléon Ier. Il se souvint de la mort de Louis XVI qui lui racontait son père, alors qu'il avait encore des jupes. Lors de la guerre de Sécession, il voulut s'enrôler dans l'armée américaine, mais on le trouva trop vieux, attendu qu'il avait près de 80 ans à cette époque. John Shell possède encore quelques dents, pèse 140 livres, et n'avait jamais vu jusqu'à ces derniers temps, de tramway, d'auto, d'aéroplane et de cinémas.

Il espère vivre jusqu'aux prochaines élec-

tions afin de voter encore une fois sur le ticket républicain.

Ils sont rares les hommes qui peuvent se vanter d'avoir vécu dans trois siècles différents, et il est probable que John Shell a du sang des anciens patriarches dans les veines.

— o —

LA FORCE DE L'HABITUDE

Il ne l'avait jamais vue auparavant mais il en devint aussitôt éperdument amoureux.

—Viens ! lui dit-il en la prenant par le bras, nous allons prendre une auto et allons nous marier immédiatement.

Pendant les préparatifs de la cérémonie, il téléphona à une agence et loua une maison puis à un magasin et ordonna les meubles nécessaires en spécifiant d'aller les mettre en place sans tarder.

Deux heures après avoir rencontré pour la première fois celle qui était sa femme maintenant, il pénétrait avec elle dans leur nouvelle demeure.

— Tout cela ne vous semble-t-il pas... euh... un peu rapide ? murmura la douce colombe en levant ses grands yeux vers lui.

—Mais non... c'est au contraire pour moi le chose la plus naturelle du monde... Depuis cinq ans j'ai toujours écrit des scénarios pour vues animées.

— o —

Pour rendre opaques les vitres transparentes, vous pouvez étendre sur le côté intérieur (de façon qu'il soit protégé de la pluie) et avec un pinceau le mélange suivant : 3 onces de craie blanche en poudre très fine, un sixième d'once de blanc d'oeuf, une chopine d'alcool de vin. Il faut naturellement bien mélanger avant d'étendre.



UN TUNNEL SOUS LE SAINT-LAURENT

DE QUE REPRESENTERAIT COMME TRAVAIL ET COMME DEPENSE UNE TELLE ENTREPRISE. — COMMENT ON PERCE DE TELS BOYAUX DE COMMUNICATIONS.

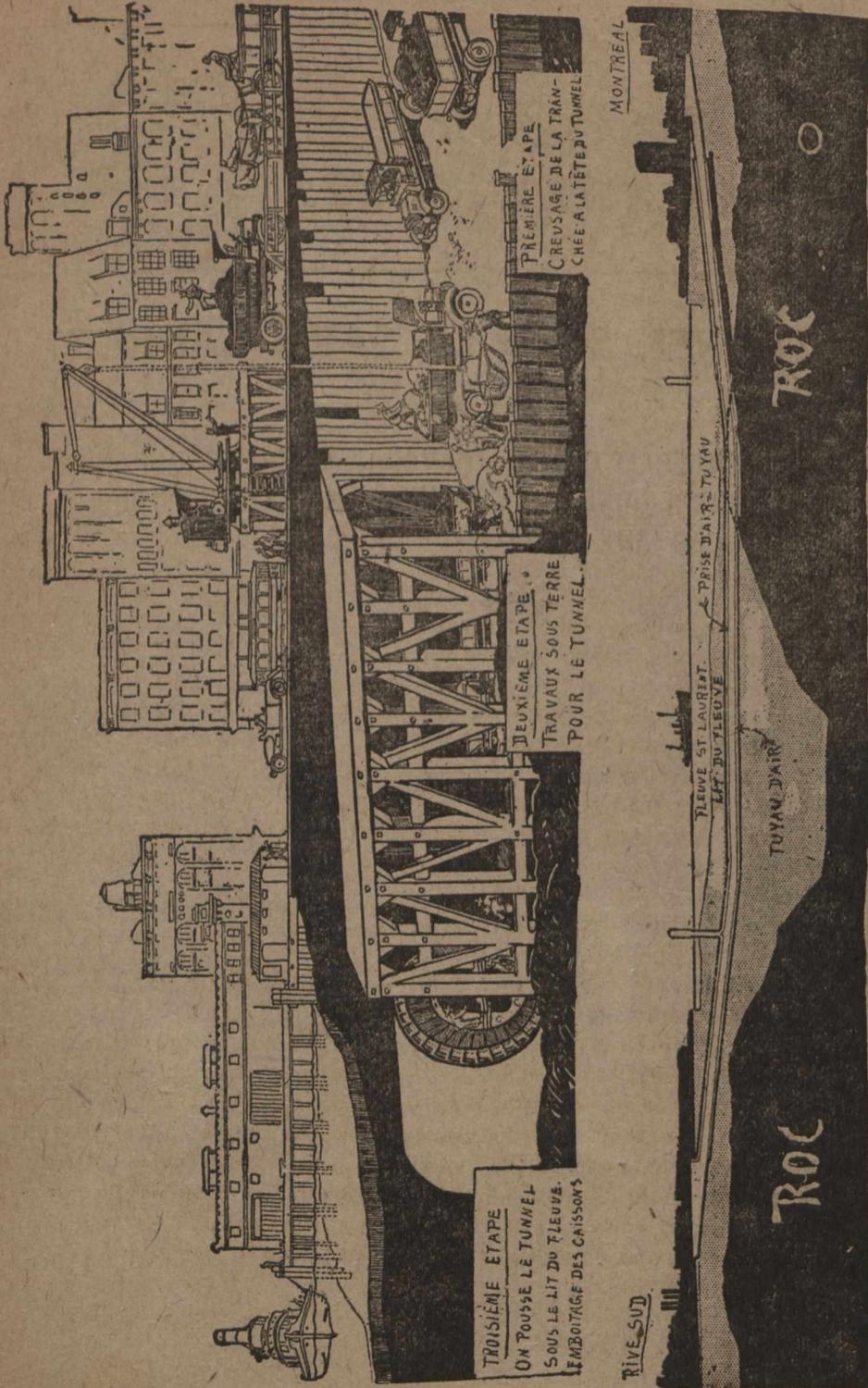
Périodiquement, les grands quotidiens nous entretiennent d'un projet de tunnel sous le Saint-Laurent, entre Montréal et la rive sud. Et, quand on est fatigué de resasser le tunnel, on nous parle d'un pont suspendu. Ni l'un ni l'autre des deux projets n'aboutiront jamais. En tout cas, ils ne semblent pas immédiats.

A tout événement, il nous est bien permis de parler de l'un de ces projets: celui du tunnel, et de dire en quelques mots, de quelle manière on s'y prendrait pour percer un tunnel sous le lit même de notre fleuve. On a bien réussi à en percer un sous le Mont-Royal, et il n'est pas plus difficile à nos ingénieurs d'en percer un sous le fleuve, pourvu que l'on prenne toutes les précautions nécessaires. On sait généralement comment se construit un pont, même suspendu. On sait même, par l'expérience du pont de Québec, ce que l'entreprise offre d'aléas et de dangers. Mais, ce ce qu'on sait moins c'est la manière

de percer un tunnel sous le lit d'un fleuve aussi large que le Saint-Laurent, et advenant le cas où le projet depuis si longtemps caressé deviendrait une réalité, les quelques explications suivantes, complétées par les vignettes ci-contre ne sont pas de trop. Elles sont également d'actualité, puisqu'il est admis qu'une voie de communications plus directe que celle du pont Victoria s'impose, pour l'extension de notre trafic avec la rive sud et nos voisins de par delà la ligne 45ème.

Si l'on creuse un tunnel sous le Saint-Laurent, il faudra que ce soit un tunnel assez vaste pour la circulation des chemins de fer, des tramways, de toutes espèces de véhicules et des piétons, offrant les mêmes avantages que le pont Victoria. Il devra donc être si vaste que les autres tunnels existants devront être considérés comme des pygmées à ses côtés.

Un problème sérieux pour les ingénieurs sera celui de la ventilation,



TROISIÈME ÉTAPE
 ON Pousse LE TUNNEL
 SOUS LE LIT DU FLEUVE.
 EMBOTTAGE DES CAISSONS

DEUXIÈME ÉTAPE
 TRAVAUX SOUS TERRE
 POUR LE TUNNEL.

PREMIÈRE ÉTAPE
 CREUSAGE DE LA TRANCHEE A LA TÊTE DU TUNNEL.

RIVE SUD

MONTREAL

FLEUVE ST. LAURENT
 LIT DU FLEUVE

TUYAU D'AIR

ROCK

ROCK

non seulement en ce qui concerne le renouvellement de l'air, mais surtout relatif à l'échappement de la fumée des locomotives, de celle des automobiles; de l'échappement de tout autre gaz ou fluide délétère et dangereux. Des experts devront établir la quantité d'air frais nécessaire pour combattre ces empêchements à la libre circulation du tunnel. Les vignettes ci-contre font voir de quelle manière devraient être disposés les conduits d'air frais, au sommet et à la base, tout le long du tunnel, et cet air, pour être rendu plus efficace, devra être refoulé puis aspiré au moyen de l'action de pompes puissantes.

Pour que le tunnel offre toute la sécurité possible il devra être creusé à au moins 50 pieds sous le lit du fleuve, d'où deux nouveaux problèmes à étudier pour nos ingénieurs: celui des pentes et des issues, et celui du chauffage, en hiver.

Il faudra pratiquer pas moins d'une centaine de sondages dans le lit du fleuve, à l'aide de forêts perforateurs géants à l'électricité, d'au moins six pouces de diamètre, travail qui ne saurait être accompli que lorsque la navigation est ouverte. On rencontrera probablement le roc solide aux deux extrémités, aussi bien que sous le lit même du fleuve, d'où nécessité du creusage à l'aide d'explosifs, sans trop ébranler toutefois les couches calcaires supérieures. Cependant, on devra autant que possible, pousser de l'avant le creusage, à l'aide de forêts horizontaux, de préférence aux explosifs, ce qui requerra des outils fort puissants et perfectionnés. Il faudra livrer à l'examen des experts des échantillons des différentes espèces de roc qu'on rencontrera, selon les couches afin d'en établir d'avance la densité et la force de résistance.

Procédera-t-on par voie de tranchées ou d'emboîtement de caissons blindés, ce sont les fouilles et les recherches préliminaires qui nous fixeront là-dessus.

La question de la largeur du tunnel devra entrer fortement en ligne de compte, tant au point de vue de la difficulté du creusage que de celui des frais. Un tunnel de 18 pieds sera trop petit. Un de 23 pieds ne pourra permettre un quadruple trafic quotidien, et si l'on s'arrête à une largeur de 42 pieds, on voit d'ici le travail gigantesque et coûteux qui sera requis.

Le tunnel devra-t-il comprendre deux tubes jumeaux, placés côte à côte ou l'un sur l'autre, ou un seul et vaste tube avec élançonnage formidable?

Enfin, le coût approximatif d'une telle entreprise, bien qu'encore presque impossible à déterminer, se chiffrerait dans les millions de dollars et il faudrait une équipe permanente de 2,000 à 3,000 ouvriers pour effectuer le travail. En dépit de toutes ces considérations, il y en a plusieurs qui favorisent le projet d'un tunnel de préférence à celui d'un pont suspendu.

— o —

UNE RECETTE UTILE

Voici une nouvelle préparation qui est très recommandée pour enlever la rouille sur les objets de fer ou d'acier. On fait fondre ensemble, et au bain-marie bien entendu, pour éviter les inflammations, 20 parties d'oléine, puis 2 parties de suif et 4 parties de paraffine; dans cette mixture, on incorpore ensuite 30 parties de pierre ponce finement pulvérisée. Et c'est avec cette masse plastique que l'on frotte les objets à dérouiller.

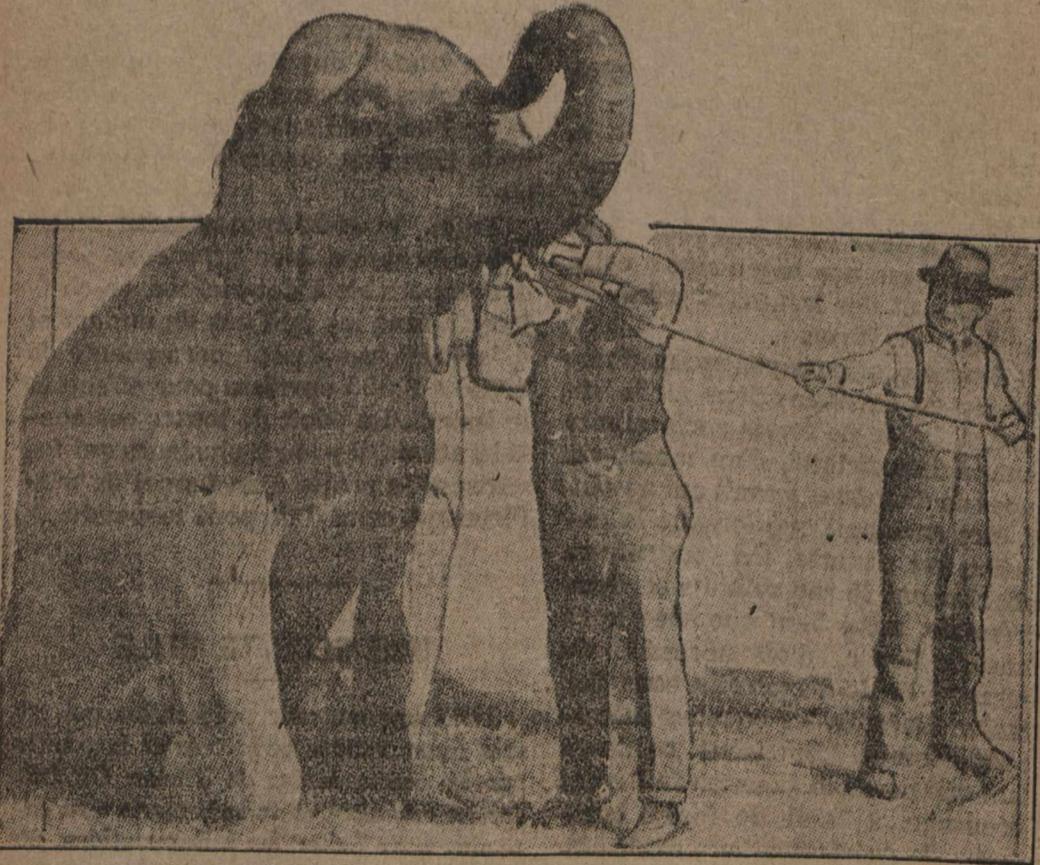
— o —

COMMENT ALBERT "LE GROS" FUT GUE- RI DE SA RAGE DE DENTS

Voici un cas de chirurgie dentaire que nos dentistes montréalais, même parmi les plus achalandés, n'ont pas dû rencontrer souvent.

Albert était le plus gros pensionnaire du jardin zoologique de la métropole améri-

dormir; il dépérissait à vue d'oeil. Une cavité négligée, dans l'une de ses maxillaires, s'était tellement développée qu'il était désormais impossible de la boucher. Il ne restait plus qu'un seul remède: l'extirpation.



caïne. Mais, tout il est vrai que la taille, quelque importante qu'elle soit, n'exempte pas des maladies et des souffrances, Albert, malgré son poids et son volume, avait mal aux dents, tout comme un collégien amoureux. Son mal était si violent et si persistant qu'il ne pouvait plus manger ni

l'extirpation!

Opération simple, me direz-vous, chez tous les individus ordinaires, comme vous et moi. Mais, Albert — on s'en convaincra par la vignette ci-contre, — n'avait pas la bouche aussi mignonne que celle d'une de nos jolies élégantes, et ses molaires ou

maxillaires n'avaient rien de la finesse et de la délicatesse des perles les plus captivantes. Albert aurait bien voulu se faire enlever son "chicot" sans plus tarder, mais il ne trouvait pas de dentiste assez expert, et parmi les mieux outillés des dentistes américains, aucun ne possédait de pinces assez résistantes.

Or, comme la violence du mal rendait Albert de plus en plus furieux et insupportable chaque jour, il fallut bien aviser aux moyens à prendre. Un vétérinaire spécialiste fut consulté et déclara que l'opération était faisable. Il administra donc à Albert, la dose de cocaïne qui aurait suffi à insensibiliser tout un bataillon, puis, ayant pris une paire de forceps de la grosseur d'une pince à glace, il les fixa solidement sur la dent avariée. Il attacha un câble aux forceps et attela à ce câble une équipe de solide poneys. A un signal donné, le câble se tendit sous l'effort de la traction, et la dent d'Albert sortit en craquant de son alvéole géante; elle avait la longueur et la grosseur de l'avant-bras d'un homme de six pieds.

Albert ne dit mot, — et pour cause, — mais un large sourire épanouit toute son intelligente physionomie. C'est aujourd'hui le plus heureux des pachydermes.

Quant à son dentiste, — plus bavard et communicatif que son extraordinaire client, — il affirme qu'Albert ne sentit pas la moindre douleur, lors de l'extraction. Il a demandé aux propriétaires d'Albert de lui céder la dent extirpée, car il a l'intention de l'utiliser comme enseigne, à la porte de son bureau, attendu qu'aux Etats-Unis, on permet aux dentistes de faire de l'annonce.

Deux onces de borax répandus sur la chaudière aux déchets empêcheront efficacement les mouches de se multiplier.

VIEILLES ROSSSES ET VIEILLE "PICASSES"

CE QUE NOUS PERDONS PAR NOTRE FAUTE,
PARCE QUE NOUS NE CONNAISSONS
PAS LA VALEUR DES RESTES
D'UN ANIMAL MORT.

Comment les convertir en argent sonnant. Métamorphose facile.

Vieille rosse, vieux rossards, rossinante, haridelle, dit le français; "picasse" "plug", disent nos gens pour désigner un cheval usé, très avarié ou propre à rien.

Or, sait-on le nombre de ces pauvres bêtes que tous les automnes, en notre bonne Province de Québec, on abat et l'on jette en pâture aux carnassiers sauvages, ce qui constitue une perte totale pour le propriétaire du défunt animal.

Des centaines, pensez-vous?

Pardon! des milliers.

Le calcul, au moins approximatif, est d'exécution facile.

Il ne manque pas de paroisse rurale, même de petite ville, où tous les ans, pour une raison ou pour une autre; accident al, vieillesse, etc., on abat au moins cinq chevaux par année.

Comptez maintenant 10 paroisses par comté. Cela fait 50 chevaux. Multipliez par 60, pour représenter les comtés ruraux, ajoutez 20 petites villes ou gros villages soit en tout 80 fois 50 chevaux. Total: 4,000 chevaux.

Et le calcul n'est pas exagéré, loin de là.

Dans les régions où l'on fait beaucoup de chantiers et dans les villes, le nombre de chevaux qui chaque années passent de vie à trépas est de beaucoup plus considérable.

Tenons-nous en tout de même à nos 4,000 chevaux.

Savez-vous combien pourraient rapporter aux cultivateurs les os et la chair seuls de toutes ces rosses?

Au moins \$40,000, sinon \$50,000.

La plus pitoyable des rossinantes, la plus "picasse" des "plugs", même après avoir perdu le souffle, vaut encore, au cultivateur trois sous la livre, cela sans compter la peau. Rappelons-nous que le blé à volailles et le maïs valent actuellement plus de deux sous la livre.

Or soyons de bon compte.

La moyenne des chevaux abattus annuellement donne bien 350 à 400 lbs l'os et de viande, si l'on tient compte des chevaux encore en pleine vigueur qu'un accident conduit à une mort prématurée, 400 lbs à .03c — \$12. Calculez le reste, vous atteignez \$48,000.

Mais entendons-nous.

Pour réaliser ces 48 ou 50 mille dollars, il faut toutefois que la chair de ces animaux soit encore saine, qu'elle ne soit pas rongée par la fièvre ou contaminée par la maladie, surtout par une maladie contagieuse. Et il faut abattre le cheval, le saigner, non pas le laisser mourir de sa belle mort.

Le sang lui-même a sa valeur, et le sang de cet animal est très abondant.

On fait cuire ce sang au bain-marie, et on le sert aux troupeaux de la basse-cour, toujours avides de matières animales.

On fait cuire également la viande, si maigre soit-elle, et on la donne en pâture aux mêmes oiseaux de la basse-cour. Les os, avant ou après cuisson, sont moulus au broyeur et servis aux mêmes hôtes du poulailler.

Si le cheval est vieux, si l'on est pas sûr qu'il soit absolument sain, vaut mieux faire bouillir les os, et à plus forte raison la viande.

Si la boucherie a lieu en hiver ou tard l'automne on peut conserver la viande "à la gelée" et la faire cuire au fur et à mesure des besoins.

Ne pas oublier que pour obtenir une ponte abondante, même simplement satisfaisante, il faut faire entrer dans le menu

des poules au moins un peu de matière animale.

Ne pas oublier non plus qu'une livre de chair contient pour la volaille, plus de nourriture qu'une livre de grains ou de moulée. N'empêche pas que l'on laisse souvent, très souvent, se perdre des centaines de livres de chair propre à l'alimentation des habitants de la basse-cour, alors que l'on y songerait à deux fois avant de laisser se gaspiller seulement un picotin d'avoine.

Les os ont aussi une valeur appréciable. Crus ils contiennent non seulement de la chaux, élément indispensable à toute volaille, mais encore de l'azote, etc. S'ils ont été bouillis, ils perdent une grande partie de leur matière grasse, mais le fermier économe aura conservé cette matière grasse, cette soupe pour "détremper" la pâtée des poules.

Passés au feu, asséchés, les os perdent aussi leur azote. Il vaut donc mieux les servir crus, ou tout simplement bouillis.

De toute façon, on ne devrait pas négliger cette ressource alimentaire, cette source de revenus que nous offrent les chevaux que l'on abat. Ces animaux fussent-ils roses, picasses ou plugs, pourvu que leur chair soit saine, elle vaut encore mieux que les farines de viandes (beef scraps) que le commerce vend aux aviculteurs de quatre à cinq sous la livre, et dont on est jamais très sûr de la qualité.

— o —

Voici un moyen très pratique pour nettoyer les couteaux. Enlever le dessus d'une pomme de terre, l'imprégner de brique anglaise réduite en poudre, puis frotter les lames de couteaux. Lorsqu'elles sont bien nettoyées, les rincer aussitôt et les essuyer. Avec ce procédé, qui dispense de la possession d'une pierre ou d'une peau, on arrive facilement à débarrasser les couteaux des taches de fruits.



ETERNEL FEMININ

La poudre, le rouge, le plâtrage et les artifices chez la femme.—Comment savoir si un homme nous aime!

Je reçois parfois des lettres de lecteurs et lectrices de la "Revue Populaire", et dans le tas, il s'en trouve qui sont vraiment amusantes. Dépouillons-en quelques-unes au hasard et essayons d'y répondre au meilleur de notre connaissance. Première lettre:

"Pouvez-vous me renseigner sur la signification ou la psychologie des cosmétiques? Le rouge carmin et la poudre constituent-ils une mode ou une habitude?—Jeune fille au visage pâle."

Réponse.—O ma chère amie, vous abordez là un sujet si vaste que j'hésite à m'y aventurer. Il me faudrait lire au moins quatre volumes de Herbert Spencer, douze volumes de Paul Bourget et cent quarante quatre volumes d'Ernest Tremblay et de P. M. B., avant de pouvoir vous répondre convenablement.

Ombres de Blanche et de Béatrice, frémissez!

Mais, si vous voulez être sérieuse un moment je vous dirai:

Que les cosmétiques, comme les habits, les us et la morale, sont surtout une question de climat. Ainsi:

En Turquie ils sont habitude, tandis qu'en Chine ils sont une nécessité. Avez-vous déjà vu une représentante de la race jaune sans son teint passé au blanc émaillé et au carmin?

Mais à Montréal, le rouge et l'excès de poudre sont un véritable manque de goût. Le plâtrage est vulgaire, c'est même une "offense" sociale.

A Québec,—oh! à Québec! — c'est presque un scandale.

A Trois-Rivières,—doux Jésus! — c'est un crime si affreux qu'une femme plâtrée, poudrée ou "rougie" est susceptible de se faire appréhender par le premier policeman venu, et lavée en cinq "pas sec" mais mouillé, à la première fontaine publique du parc Laviolette.

A Paris, un peu de poudre de riz et

des lèvres discrètement carminées, c'est tout-à-fait gentil.

Mais, de la peinture sur les joues, pouah! l'horreur! c'est du plus mauvais goût, une sinistre farce, un crime contre la Beauté, ma chérie!

A Londres, il paraît que c'est une question parfaitement libre. Ohé!

A New-Work, comme à Boston, Chicago et même à Montréal, où ça commence, bien:

C'est presque un article comestible, que le rouge aux lèvres;

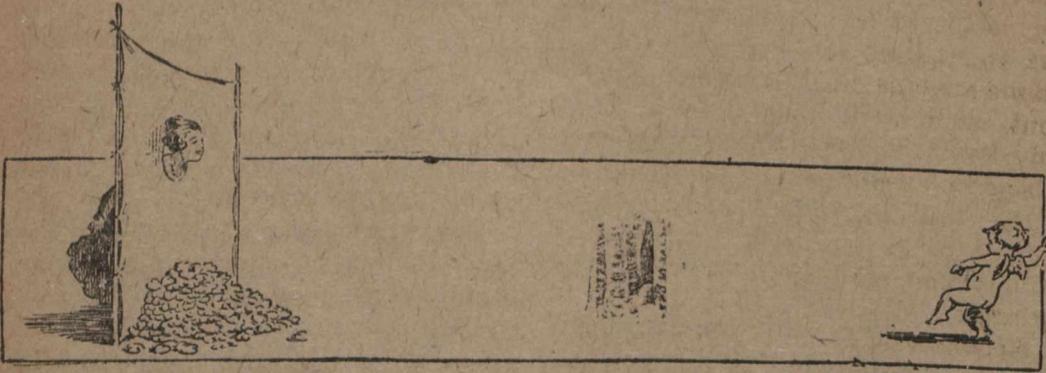
C'est à peu près le seul article nourrissant que vous pouvez trouver dans les restaurants du Broadway ou dans nos cafés chinois.

Il est bien entendu que du rouge sur la figure d'une jeunesse de vingt ans, au lieu d'être une habitude, c'est un péché; un péché contre la nature, l'art et la beauté.

Du rouge sur la figure d'une femme de trente ans, c'est simple matière de goût, bon ou mauvais. Quant à la femme de quarante ans, c'est son affaire et non la nôtre.

Toutes ces considérations prouvent une chose:

Que les cosmétiques, si vous n'en usez pas vous même, sont un signe de vulgarité, et une simple habitude en vogue si vous en faites usage personnellement.



Quant à la poudre de riz, le henné, la brillantine et le rouge-carmin.

Dans l'ouest, ma chère, et même dans l'est, c'est devenu une mode aussitôt que c'est devenu une habitude, ou une habitude aussitôt que c'est devenu une mode, au choix.

Et, la ravissante petite madame que vous voyez dans le tramway, à l'heure des magasinages, a, dans sa sacoche, outre le petit miroir nécessaire, un crayon rouge pour les lèvres, un crayon noir ou d'or pour les cils, une houpette et de la poudre pour les joues et le museau, voire un manicure complet, tout le camouflage, tout le tremblement. N'est-ce pas rigoureusement vrai?

Cela prouve aussi qu'une qualité à Montréal peut devenir un vice à Québec, Constantinople, Vladivostak.

Qu'en Ecosse, se peindre le visage équivaut à sa toilette à Montréal ou à New-York.

Naturellement, rares sont les hommes qui raffolent d'une femme à la figure barriolée comme un guerrier Iroquois ou une villa italienne.

Non, croyez-moi, le rouge et la poudre de riz, c'est de l'artifice. Tout comme une dent pivot ou un "rate-lier", ou une perruque, ou une chevelure trop blonde, ou les talons français, ou des ongles trop polis, ou une mouche sur l'oeil, ou un morceau de taffetas (plaster) au menton ou ail-

leurs, ou une soupe à la tortue, ou une collerette de renard ou de vison en juillet.

Enfin, si vous voulez savoir si l'usage des cosmétiques constitue une coutume populaire, entrez chez votre coiffeur un samedi après-midi, alors que le thermomètre fera du 100 degrés à l'ombre. Même que si vous voulez savoir si c'est une habitude pernicieuse. Demandez à votre mère elle le sait.

—o—

Une autre correspondante me soumet un angoissant problème. Lisez : "Ma chère maman.—Mon "cavalier" ne tient plus ses promesses; il vient me voir moins souvent, ne me téléphone presque plus, ne m'écrit plus du tout, ne m'invite plus à sortir avec lui. Pourtant, lorsqu'il me rencontre il semble attentif, mais empressé et il me semble alors qu'il m'aime bien. Que ne parle-t-il pas ? Croyez-vous qu'il m'aime réellement?—Petite âme en peine."

Réponse.—Ce petit problème m'a été posé bien souvent et, à vrai dire, il m'a toujours intrigué. L'instinct féminin, développé par l'amour, devient si subtil, si perspicace; alors comment se fait-il qu'une femme amoureuse ne comprenne pas tout de suite. J'admettrais qu'un homme ne puisse s'imaginer qu'une femme ne pas faire cas de lui; les hommes sont si prétentieux!

Mais, puisqu'une femme devine qu'elle est aimée, à mes infinités de riens, comment ne devine-t-elle pas qu'elle a cessé de l'être?

Quand un homme manque à ses promesses envers une femme, qu'il néglige d'aller la voir, de l'appeler au téléphone, de la choyer, c'est qu'il ne s'en occupe guère plus. Les hommes ne sont pas obligés d'avoir recours à

la coquetterie, ils n'ont qu'à être sincères dans leur admiration et dans leurs déclarations.

Il est évident, chère petite âme en peine, que si votre galant vous aimait réellement, il ferait l'impossible pour vous voir, se trouver en votre compagnie, vous écrire, vous téléphoner, se trouver sur votre chemin en toute circonstance, fort souvent même, alors que vous y compteriez le moins.

J'ai certainement une grande sympathie pour toutes celles qui aiment sans être payées de retour, mais ma patience s'exaspère avec celles qui poursuivent de leur attention un homme dont l'indifférence est manifeste, soit en lui écrivant ou en le rencontrant lorsqu'il n'en a pas manifesté le désir.

Il peut arriver parfois qu'un homme se marie pour faire une fin, mais qui donc voudrait d'un homme qui consent au mariage pour remplir une promesse ou se débarrasser d'un crampon? Le mieux à faire, dans votre cas, est de vous montrer très réservée et indépendante, même si cela vaut un sacrifice moral. Un petit "flirt" simulé ne fait souvent pas de tort. Plus vous serez distante plus on vous désirera. Piquez d'abord la vanité d'un homme, afin de l'amadouer, puis tenez-vous fermement sur la défensive, et vous m'en direz des nouvelles.

Manon.

—o—

Pour dégraisser les bouteilles d'huile le procédé est très simple; il consiste à verser dans la bouteille, d'huile, du marc de café bien chaud — le marc s'attache aux parois et entraîne le corps gras. Il faut laisser le marc en contact avec le verre un bon moment, puis rincer à l'eau claire.

—o—

LES ARBRES ET LE TELEGRAPHE SANS FIL

MOYEN INVENTE PAR LA GUERRE, D'EMPECHER LES FEUX DE FORET ET DE VENIR EN AIDE A LA COLONISATION, AU CANADA.

Chacun sait que le gouvernement de la province de Québec s'occupe avec opiniâtreté de la colonisation dans le nord de la province.



La plupart des nouveaux centres créés ne sont desservis d'abord par aucun chemin de fer et n'ont aucun moyen de communication avec les grandes agglomérations du voisinage. Cela, forcément, ne vient qu'un peu plus tard.

Il serait très facile au gouvernement de la province d'établir ici et là des postes de télégraphie sans fil qui ne coûterait qu'une somme infiniment minime à côté des services énormes que cela rendrait au pays en général et à la colonisation en particulier.

Pourquoi ne se servirait-on pas alors des grandes inventions que la guerre nous a apportées.

Et, les feux de forêts, hélas si abondants et parfois si désastreux, dans notre immense pays, quel moyen efficace et prompt de demander du se-

cours et de prévenir les populations voisines, presque à temps, du danger qui les menace!

Durant la dernière guerre qui dévasta l'Europe et qui causa une perturbation complète dans l'existence moderne, des quantités de moyen de détruire l'humanité furent inventés, mais à côté de ces inventions, il y eut d'autres inventions qui, tout en contribuant à détruire le militarisme allemand sont appelées à rendre des services signalés à la race humaine, en temps de paix.

Parmi ces inventions, il n'y en a pas qui puisse nous rendre de plus grands services que la télégraphie sans fil à l'aide de arbres.

En effet, durant la dernière guerre, les armées américaines se sont servies de ce genre de télégraphie qui a fait merveille.

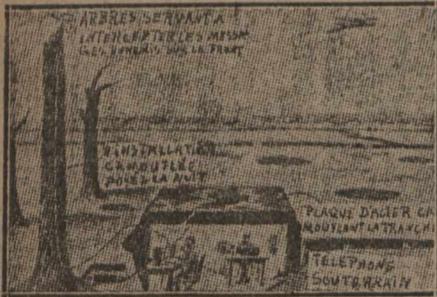


Grâce à ces postes absolument invisible pour l'ennemi, on a pu saisir des communications télégraphiques

de la plus haute importance, on a pu intercepter des messages destinées à l'armée allemande et s'en servir à notre avantage.

Ces postes de télégraphie sans fil sont installés au sommet d'un arbre ne mesurant pas moins de cinquante pieds de hauteur.

Au sommet de cet arbre, on place un clou solidement dans la partie vitale de l'arbre, à ce clou on ajuste un fil isolé qui communique à l'appareil de télégraphie sans fil. Donc, pas besoin d'installer des postes coûteux sur élévations. Et le tour est joué. L'arbre étant un excellent conducteur du



fluide, on peut s'en servir comme on se sert de la terre dans la téléphonie et la télégraphie.

La télégraphie sans fil à l'aide des arbres, a été inventée par le major général George O. Squier, le "Chief Signal Officer" de l'armée américaine en France. Ce procédé est appelé à rendre des services signalés à la colonisation et peut de plus prévenir, selon que nous l'avons dit, les feux de forêts qui font disparaître chaque année pour des millions et des millions de dollars de valeurs de bois, et souvent de précieuses vies humaines.

UN ADMIRABLE ELOGE DE L'HEROIQUE FEMME FRANÇAISE

Notre confrère C. D'Artois, du "Bulletin", a écrit récemment, en réponse à un conférencier français qui s'était permis de conseiller à nos femmes canadiennes de ne point imiter la femme française, au sujet des familles trop peu nombreuses, un éloge si violent et si magnifique de la Française que nous avons cru bon d'en reproduire les principaux passages :

"S'il existe en France, comme aux Etats-Unis et même au Canada, dit l'auteur de l'article, des ménages où l'on restreint autant que possible le nombre des enfants, il y a en France de très nombreuses familles.

"Mais était-ce bien le temps et le lieu de jeter le blâme sur les femmes françaises ?

"Nous avons eu à Notre-Dame, pendant toute la durée de la guerre, des aumôniers de l'armée française comme prédicateurs, nous avons eu l'abbé de Poncheville, chevalier de la Légion d'Honneur, croix de guerre, aumônier de l'héroïque armée de Verdun, nous avons eu l'aumônier des Alpains, etc..., etc..., tous ont parlé avec un enthousiasme respect de la femme française, pas un n'eut songé à lui jeter le moindre blâme, bien au contraire.

"Leur pensée était loin de là.

"Sa Grandeur Monseigneur Bruchési, chaque fois qu'il parle de la femme française le fait avec le plus bel enthousiasme et le plus grand respect, il sait ce qu'elles ont fait.

"Les Canadiennes-françaises qui ont tant fait pour la France savent aussi ce que c'est que la femme française.

"Les Françaises qui n'ont pas eu assez d'enfants l'ont amèrement regretté pendant cette guerre, parce qu'elles n'avaient pas assez de fils à envoyer se battre, pas assez de filles pour en faire des mères fécondes pour repeupler la France.

“L’erreur a été chèrement payée et la réparation a été telle, a été si belle, si noble, si entière, que l’on n’a pas le droit même sur ce point d’insulter la femme de France, pas plus que l’on n’aurait eu le droit d’insulter Marie-Madeleine après que le Christ l’eut relevée de ses péchés.

“La femme française, elle commence à sainte Clothilde, la femme française c’est sainte Jeanne d’Arc, la vierge de Lorraine; la femme française c’est la cantinière des guerres de Napoléon, la vivandière d’Arcole et d’Austerlitz, la femme française c’est Jeanne Dodu, la télégraphiste de 1870 qui, sous le revolver allemand, avertissait les Français de la position de l’ennemi et mourait à sa porte en héroïne.

“Les femmes françaises, ce sont ces saintes filles de St-Vincent de Paul qui, sur les champs de bataille, vont relever les blessés et qui au besoin les défendent à coups de fusil et par leur dévouement gagnent la croix d’honneur.

“La femme française, ces ont les plus grandes dames de France comme la plus humble des ouvrières, ce sont ces religieuses et celles qui étaient loin de l’être qui se sont dévouées jour et nuit dans les hôpitaux, sur les champs de bataille, partout où la France avait besoin d’elles.

“La femme française, c’est l’Union des femmes de France qui a mobilisé plus de 20,000 infirmières, dont plusieurs ont mérité la Légion d’honneur et la Croix de guerre.

“La femme française, c’est celle qui s’est attelée à la charrue pour remplacer les chevaux qui servaient à nos soldats, pour remplacer les boeufs qui nourrissaient nos soldats, pour labourer la terre qui devait donner le blé qu’elles ont moissonné pour remplacer leurs hommes, leurs fils qui se battent, le blé qui devait donner du pain aux soldats de France.

“La femme de France, c’est celle qui a travaillé aux obus qui devaient nous donner la victoire.

“La femme française, ce sont ces mères françaises qui ont donné leurs fils à la patrie avec un esprit de patriotisme et de sacrifice dont aucune nation n’a donné l’exemple à un degré aussi haut.

“La femme française, c’est la maréchale de Castelnau regrettant de ne pas avoir plus de fils pour les offrir pour la patrie, ce sont toutes ces humbles ouvrières accompagnant leur fils au train qui devait les mener à la mort peut-être, mais au devoir d’abord, et ayant le courage de rire, de chanter avec eux la Marseillaise jusqu’à ce que, le train disparu, elles éclatent en sanglots, payant ainsi leur tribut à l’affection humaine, mais se reprenant vite et disant comme leurs fils, comme leurs maris, comme leurs pères qui sont au front, nous les auront et qui les ont eus.

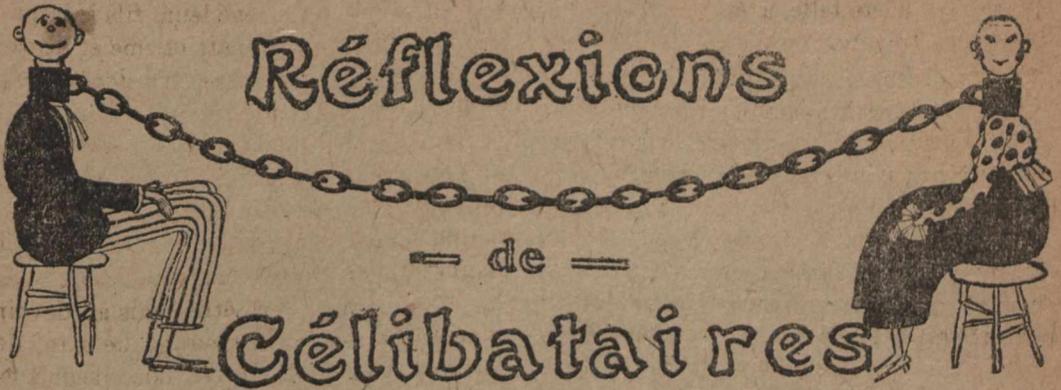
“La femme française, c’est l’épouse, c’est la veuve du soldat de France, c’est sa fille, c’est l’orpheline du soldat de France, c’est la mère, bien souvent en deuil, du prêtre français qui a fait son devoir au front, du soldat de France, c’est la mère de tout Français, et tout homme surtout Français, qui se permet d’y toucher de quelque façon, fait une vilaine action, et tout Français qui laisse passer cette vilaine action sans la relever, sans la flageller, est un lâche.”

— o —

COLORATION DU BOIS

Si vous avez à faire de la coloration en palissandre, faites dissoudre de l’hyper-manganate de potasse dans de l’eau chaude, enduisez le bois au pinceau ou, si les morceaux sont petits, mettez-les tremper dans la solution. Passez ensuite à l’huile et polissez. On trouve chez tous les droguistes des paquets tout préparés qu’on emploie d’ordinaire pour les étoffes, mais qui conviennent aussi bien pour le bois.

— o —



HOMMES

Rien de meilleur qu'une bonne femme,
rien de pire qu'une méchante femme.

* * *

Un homme est beaucoup plus troublé
par les yeux d'une jolie fille que par les
siens propres.

* * *

Si une femme rit de vous, sauvez-vous
et ne vous retournez pas de crainte de la
voir pleurer.

* * *

Si un homme perd son coeur au prin-
temps, il n'a pas à s'inquiéter, son coeur
reviendra à l'automne.

* * *

Il y a trois choses sur lesquelles il ne
faut jamais compter : le vent, le soleil d'a-
vril et les femmes.

* * *

Le mot "bonheur" lorsqu'il s'agit d'un
homme est du genre féminin et le mot
"malheur" aussi.

* * *

Un homme qui fait toute la journée des
compliments à sa femme retire générale-
ment des dividendes de cent pour cent.

* * *

Les hommes ne recherchent pas toujours
l'intelligence chez une jolie femme, aussi
l'intelligence se venge-t-elle souvent en dé-
sunissant le ménage

FEMMES

Chez les femmes l'amitié finit où la ri-
valité commence.

* * *

Une jeune fille est aussi malheureuse de
n'être pas mariée qu'elle se prétendrait
malheureuse, une fois mariée.

* * *

On ne voit pas de femmes de mérite en
spectacle au public qui rit de la frivolité
de celles qui l'amuse.

* * *

Quelques femmes se marient par amour,
d'autres pour l'argent et d'autres par ha-
bitude.

* * *

Une jeune fille s'imagine toujours être
à l'heure à un rendez-vous lorsqu'elle n'ar-
rive qu'avec une demi-heure de retard.

* * *

Il ne faut jamais planter un pommier
près d'un mur de jardin ni laisser un mari
rôder trop près de Cythère.

* * *

Une fleur séchée sent toujours bon lors-
qu'elle vient de l'être aimé.

* * *

Une jeune fille a tellement foi en tout,
qu'elle sait qu'elle a les yeux bleus même
lorsque son miroir lui fait voir des yeux
verts.

* * *

HOMMES

Un célibataire s'imagine pouvoir embrasser toutes les jeunes filles qu'il rencontre sous le fallacieux prétexte qu'il est assez vieux pour que ça ne tire pas à conséquence.

* * *

Il n'y a pas d'homme assez fort pour ne pas faire d'excuses à sa femme lorsque cette femme l'a trompée.

* * *

* * *

Jamais femme ne vous traitera plus cavalièrement que celle qui vous croira trop amoureux pour la quitter; sa vertu, moins que son orgueil la rend intraitable.

* * *

Un baiser d'une jolie fille est un "privilege" que l'amoureux peut voler sans craindre le recorder.

* * *

Pour faire la conquête d'une jolie fille un jeune homme doit d'abord exciter sa curiosité, commander son admiration, soulever son intérêt et plaire à la mère.

* * *

L'homme a été fait avec de la terre, la femme avec un os; c'est la raison pour laquelle il n'y a pas moyen de la refaire. (Avis aux hommes mariés.)

* * *

Un célibataire ne donne jamais volontairement la clef de son coeur, il faut que la mignonne enfant sache la prendre sans qu'il s'en aperçoive.

* * *

La plupart des célibataires pensent au mariage comme ils pensent au premier de l'an; c'est la raison pour laquelle ils sont si surpris lorsque l'accident arrive en juin.

* * *

Ah! si l'amour était comme notre cigarette, facile à allumer, intéressante et plaisante tant qu'elle dure puis lorsque tout est fini, tout est fini.

* * *

FEMMES

Il est préférable d'être jolie parce qu'aimée, qu'être aimée parce que jolie.

* * *

Lorsque deux femmes font une scène de jalousie à une troisième à propos d'un jeune homme, le jeune homme peut s'attendre à passer un vilain quart d'heure.

* * *

Un flirt est un jeune homme qui va magasiner des coeurs.

* * *

Une femme qui sait se contenter d'une fortune médiocre, et prendre un mari qui lui convient par les qualités de l'âme et de l'esprit, est plus heureuse que si elle en préférerait un dont l'opulence ne rend pas le mérite personnel plus effectif.

* * *

L'amour d'un célibataire est quelque peu analogue au tonnerre qui gronde jusqu'au moment où il a touché quelque objet, puis s'en retourne sans constater les dégâts qu'il laisse derrière lui.

* * *

Le mariage ressemble à un tramway; les gens sont aussi anxieux d'y entrer lorsqu'ils n'y sont pas qu'ils sont anxieux d'en sortir dès qu'ils y sont.

* * *

Il y a autant de genre d'amour sur la terre qu'il y a de marques d'automobiles. Mais les meilleur marché sont toujours les plus demandés quoique les moins viables.

* * *

Pendant qu'un jeune homme a eu le temps de se rendre compte de la couleur des yeux d'une jeune fille; la jeune fille a déjà eu le temps de choisir la couleur de sa robe de mariage.

* * *

Un long nez est un indice de caractère, mais quelle est la jeune fille qui consentirait à échanger son nez retroussé pour un long nez?

* * *

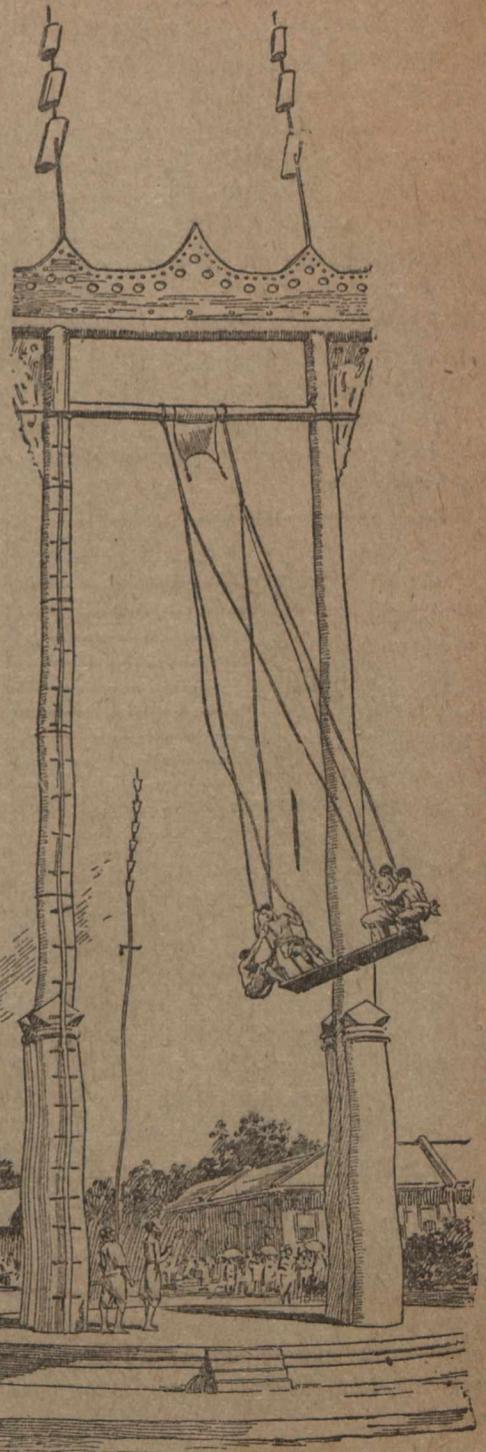
FESTIVAL ANNUEL DANS LA CAPITALE DU SIAM

A peu près vers le même temps que les peuples chrétiens célèbrent la Noël, la ville de Bangkok, la capitale du Siam, a un grand festival ou réjouissance pour remercier Brahmah du succès des récoltes.

Cette coutume est essentiellement religieuse, malgré ses apparences un peu mondaines.

Le clou de la cérémonie est certainement la grande balançoire que l'on érige sur la place publique et sur lequel quatre gallards solides et intrépides essaieront d'atteindre un pilier sur lequel sont accrochées des bourses remplies d'or.

Les joueurs doivent saisir ces bourses au vol avec leurs dents, si ils faillissent au premier coup, ils sont remplacés par d'autres joueurs. Ces fêtes réunissent toujours des milliers et des milliers de partisans de Brahmah, chaque année.

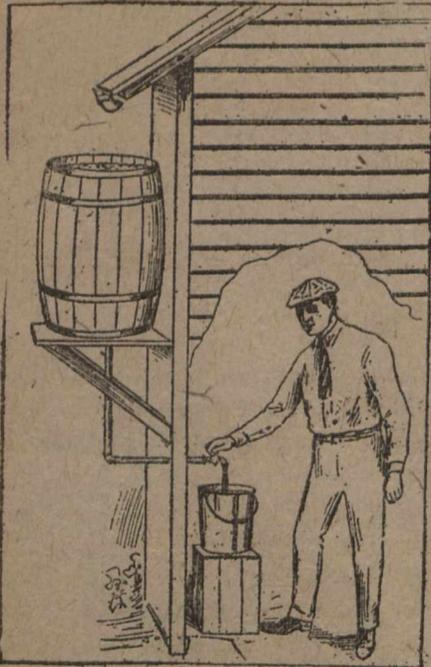


NE MANQUEZ JAMAIS D'EAU

Voici un petit moyen ingénieux d'avoir toujours de l'eau à sa disposition pour nettoyer son automobile dans le garage. Au lieu de laisser se perdre l'eau de pluie, on place près de la dalle de la couverture du toit un baril solide auquel on adapte un tuyau qui conduira l'eau au garage. Au bout du tuyau on place un robinet ordinaire.

Une simple toile doit être placée au sommet du baril pour empêcher les ordures de tomber dedans.

Si le tuyau qui entre dans le baril dépasse le fond d'un pouce, il n'y passera jamais d'impuretés.

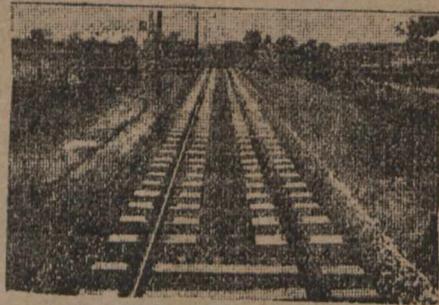


Moyen pratique pour avoir de l'eau au garage.

On ne doit pas se servir de cette eau pour les batteries, à moins que l'eau ait été filtrée convenablement. Il faut bien s'assurer que cette eau n'a touché aucun métal avant.

DORMANTS EN ACIER ET BETON

Pendant longtemps les compagnies de chemins de fer ont cherché un substitut aux vieux dormants de bois dont elles se servent pour les voies ferrées.



Vue des nouveaux dormants de chemins de fer.

Pendant longtemps on a cru qu'il n'y avait aucun moyen de remplacer ces dormants par toute autre chose. Cependant, il fallait absolument trouver un substitut quelconque à cause de la diminution des réserves forestières, le coût de la main-d'oeuvre, les frais de transport, l'augmentation du poids du matériel roulant.

On avait essayé des portants en acier qui n'ont pas donné satisfaction.

Un ingénieur croit avoir résolu le problème en mêlant l'acier et le béton. Il suffit de deux plaques d'acier reliées entre elles par une tige tige d'acier et remplies de béton. Le rail repose entièrement sur l'acier et le béton.

Il est établi que le coût par mille n'est pas supérieur au coût des dormants de bois.

Sans compter que l'aspect de la voie ferrée y gagne en pittoresque et en jolie. Il y a moins de poussière, car ces dormants s'usent moins vite que les dormants de bois.

Ces dormants de béton et d'acier ont été mis à l'essai aux Etats-Unis, sur une ligne où il se fait un trafic considérable et ils ont donné les meilleurs résultats.

POUR LE TELEPHONE

Lorsque nous avons à appeler le médecin à une heure quelconque de la nuit, chaque minute perdue à chercher son numéro dans le livre des adresses nous paraît être des heures.



Voici un petit procédé pour avoir toujours à la main toutes les adresses dont on peut avoir besoin d'un moment à l'autre et cela sans être embarrassé en quoi que ce soit.



La cartes pour les adresses pressées.

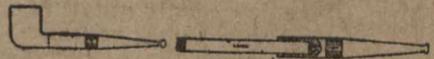
Dans un fort carton, vous taillez une roue que vous placerez au col du téléphone, sur ce carton il ne doit y avoir que l'espace voulue pour placer 9 numéros tout au plus : lue pour placer neuf numéros tout au plus : les plus usités naturellement. Le numéro du médecin, de la station de pompiers, du poste de police le plus près de chez vous, de l'hôpital, etc., etc.

L'esquisse vous montre clairement la façon de placer cette carte sur le téléphone. On la maintient à l'aide d'une bande de caoutchouc et d'un peu de colle.

— o —

AVEC UNE VIEILLE PIPE

Voici une suggestion qui ne manquera pas d'intéresser nos nombreux lecteurs amis de la pipe.



Pipe transformée en porte-cigarette.

Si vous brisez le fourneau de votre pipe, il est inutile de la jeter comme vous le faites généralement pour la remplacer par une neuve.

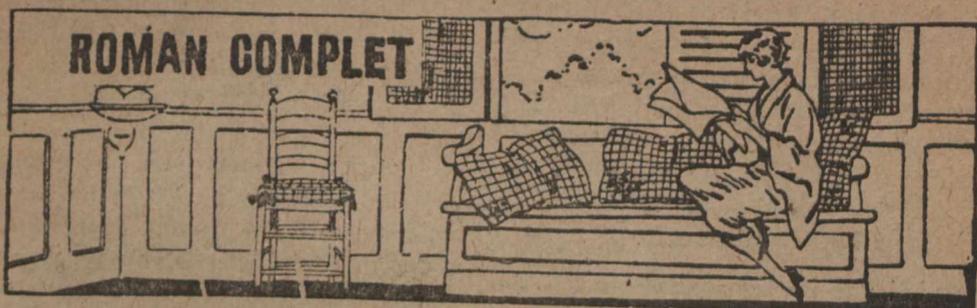
Vous prenez votre pipe ou ce qui reste de votre pipe; vous la coupez à l'aide d'un couteau ou d'une scie, à l'endroit que vous fait voir notre vignette. Lorsque ce travail est terminé, vous creusez l'intérieur du bois un trou ne dépassant pas un demi-pouce de longueur et vous voilà en possession d'un magnifique porte-cigarette.

Il n'est pas besoin de dire que pour cela, il faut absolument avoir affaire à une pipe droite, on ne pourrait pas faire subir la même opération à une pipe recourbée.

— o —

LA POUPÉE DU JOUR DE L'AN DE "MADEMOISELLE"





L'IDOLE BRISEE

Roman Inédit
Par Paul de GARROS

I

Après avoir flâné sur les quais, fureté dans l'éventaire des bouquinistes, s'être arrêté longuement devant les vitrines des antiquaires de la rue de Seine, être entré dans trois boutiques, avoir marchandé des pots d'étain, des tableautins genre hollandais et des Christs d'ivoire anciens — sans rien acheter — François Gallet consulta sa montre et reprit le chemin de son domicile, lequel était situé rue de Tournon.

François Gallet, qui avait alors vingt-huit ans et venait de terminer ses études de médecine, n'avait jamais mené la vie bruyante et déréglée qu'affectionnent beaucoup de carabins et en général la plupart des étudiants.

C'était un sage. N'était-il pas même un peu trop sage?...

Il aimait le calme et la solitude, s'écartait des réunions trop nombreuses, ne s'était lié qu'avec deux ou trois camarades qui partageaient son horreur pour les interminables beuveries de la brasserie et avec qui il allait visiter les musées ou entendre de la musique.

Et encore, d'ami vrai, il n'en avait qu'un: Georges Fournel, qui, récemment promu docteur en droit, venait de se faire

inscrire comme stagiaire au Barreau parisien.

Pour tout dire en un mot, François Gallet aimait la rêverie, l'étude et la vie familiale. Et de famille, il n'en avait aucune.

Son père et sa mère étaient morts, alors qu'il avait quinze ans. Un vieil oncle, qui lui avait ensuite servi de tuteur, avait disparu à son tour. Il était maintenant seul au monde et ne possédait, en fait de parents, que des cousins éloignés de son père, M. Louis Morand et sa fille Claire, jeune personne de vingt-deux ans, qui vivaient en province et qui d'ailleurs, ne négligeaient aucune occasion de lui témoigner un affectueux intérêt.

Ce jour-là qui était une journée magnifiquement ensoleillée de la fin de juillet, François avait justement reçu une lettre de M. Louis Morand qui l'invitait à venir passer quelques semaines à la campagne pour se reposer de ses récents travaux. Et cette invitation le tracassait.

Comme il passait sous la voûte de sa maison, la concierge qui bavardait sur le seuil de sa loge avec une domestique l'interpella:

— M. Georges Fournel est venu, il y a un quart d'heure, pour vous voir, monsieur Gallet. Quand il a su que vous étiez sorti, il a dit qu'il allait faire une course dans le quartier et qu'il reviendrait à cinq heures et quart ou cinq heures et demie.

— Très bien. Merci! Je vais l'attendre.

Et François se mit à gravir lentement les degrés du large escalier de pierre à rampe de fer forgé qui desservait son immeuble, lequel était une vieille construction de la fin du dix-septième siècle aux pièces vastes, aux plafonds élevés, ancien hôtel de quelque famille noble.

Car le jeune docteur avait horreur — en même temps que des beuveries de la brasserie — des immeubles modernes aux pièces minuscules, aux décorations de carton-pâte, tout en glaces, tout en portes vitrées, pourvus, selon la formule, de tout le confort créé par le progrès, mais insipides, laids, désagréables à habiter, destructeurs de toute intimité.

L'appartement qu'il occupait dans cet hôtel transformé en maison de rapport était au troisième étage — le dernier.

Ayant été formé des chambres destinées jadis aux subalternes, il n'avait pas évidemment l'allure des appartements du premier et du second étages. Mais il en avait le ton général. Les pièces étaient plus petites, mais les murs étaient entièrement recouverts de boiseries au lieu d'ignobles papiers à fleurs ou à animaux héraldiques. Les fenêtres étaient à demi cintrées, garnies de petits carreaux et les cloisons épaisses, solides, empêchaient la sonorité.

Situé sur la cour, cet appartement où les bruits de la rue ne parvenaient pas n'était pas gai. Mais c'était précisément la raison pour laquelle il plaisait à son locataire.

François avait su, d'ailleurs, le meubler d'une façon charmante avec les meubles anciens qui lui venaient de sa famille: fauteils Louis XIV, bergères et commodes Louis XV, lit, chaises et guéridon Louis XVI — souvenirs qui lui étaient d'autant plus chers qu'ils représentaient à peu près tout le patrimoine légué par ses ancêtres.

Sa porte franchie, François traversa le vestibule que décorait un vieux bahut

Louis XIII et pénétra dans la première pièce à droite.

Cette pièce qui lui servait de cabinet de travail était la plus grande de l'appartement. Des bibliothèques basses couraient tout autour, remplies non seulement de livres de médecine modernes ou anciens, mais encore d'une grande quantité d'ouvrages de littérature, de voyage, de philosophie, d'histoire. Car le jeune docteur, étant un solitaire, était un grand lecteur.

En s'asseyant devant son bureau pour écrire une note sur une question médicale récemment étudiée, ses yeux tombèrent sur la lettre du cousin Morand qui était restée là depuis le matin et il eut un imperceptible mouvement d'humeur.

“Que faire? murmura-t-il, cette lettre est tout à fait cordiale et indique que je leur ferai plaisir, grand plaisir en allant passer quelques semaines à La Retraite et, par conséquent, que je les contrarierai, que je les froisserai même peut-être en n'y allant pas... mais moi, je cours à mon malheur en me rapprochant de Madeleine... tandis que je peux sans doute échapper au danger, me soustraire à la séduction de cette sirène en ne la revoyant jamais...”

“Il faut pourtant que je prenne un parti d'ici deux ou trois jours, je ne peux laisser longtemps sans réponse une lettre aussi charmante... Evidemment, je serais très bien chez ces braves gens: je serais entouré de petits soins et d'affection, c'est un si excellent homme que mon cousin Morand et sa fille Claire une si délicieuse petite cousine!... Mais...”

Sa méditation fut interrompue par un coup de sonnette.

— Ça, c'est Georges, dit-il, je connais sa façon de sonner.

Il alla ouvrir lui-même, car sa femme de ménage qui représentait tout son personnel était absente, et il se trouva effectivement en face de son ami.

Georges Fournel, qui était du même âge que François, était sa vivante anti-

thèse, aussi bien moralement que physiquement. Il était grand, brun, taillé en force, exubérant, d'une activité dévorante et quelque peu insouciant, tandis que François était mince, blond, timide, hésitant, toujours bourrelé de scrupules, rêveur et triste.

Malgré cela et peut-être à cause de cela, les deux jeunes gens étaient unis par une amitié profonde qui datait de loin, puisqu'elle remontait à l'époque où, âgés tous les deux de dix ans, ils avaient commencé au lycée Henri IV leurs études qu'ils avaient poursuivies côte à côte et achevées ensemble.

— Eh bien, comment vas-tu? quoi de neuf? interrogea Georges Fournel en serrant les mains de son camarade qu'il n'avait pas vu depuis deux jours.

— Ça va bien. Et toi? Ton père?

— Merci, tout est pour le mieux. La santé et les affaires marchent à souhait. Je suis venu déjà, il y a une demi-heure. Ta concierge te l'a dit?

— Oui, oui.

— Mais tu étais sorti.

— J'étais allé faire un tour sur les quais et chez les antiquaires.

— Pour regarder, palper, marchander des bibelots ou des tableaux?... et ne rien acheter, comme d'habitude?

— Si je n'achète rien, c'est que mes moyens ne me le permettent pas, tu le sais bien. Mais je me fais la main, je me documente, je prépare mes achats pour le jour où j'aurai des fonds, pour le jour où je serai un grand médecin, faisant payer ses consultations cent francs et gagnant cent cinquante mille francs par an.

— Toujours des illusions?

— Elles sont indispensables pour soutenir le courage.

— C'est vrai.

— Et puis, elles sont légitimes, pour toi comme pour moi. Tu espères bien devenir un grand avocat, comme moi un grand mé-

decin, et ce sera justice... nous avons assez travaillé tous les deux.

— Certainement. Mais on ne réalise pas toujours son idéal...

— Il faut toujours essayer... Voyons, assieds-toi donc... Tu as le temps?... Veux-tu une cigarette?

— Volontiers... mais, non, je n'ai pas grand temps. Je suis revenu parce que je tenais à te voir ce soir. Mon père m'a chargé de t'emmener dîner à la maison.

— Tu sais que je suis toujours heureux de passer une soirée entre vous deux, ton père est pour moi si accueillant, si paternel, il me traite comme son fils.

— Il a même une préférence pour toi, je crois, au point que j'en suis presque jaloux; il ne tarit pas en éloges sur ton compte, te cite en exemple à tout propos.

Sans relever l'insinuation, François ajouta:

— Vous êtes à Vaucresson en ce moment?

— Oui, oui, depuis dix jours; ne t'ai-je pas dit? Nous quittons toujours Paris avant le quatorze juillet, mon père y tient. Mais l'auto nous amène chaque matin et nous remmène chaque soir.

— C'est beau, la fortune!... quand je serai un grand médecin, j'aurai, moi aussi, une maison de campagne.

— Heu!..., Heu!... la fortune!... n'exagères pas! Quand on est dans les affaires, on tripote de l'argent, ce qui permet d'en consacrer un peu aux frais généraux, mais ça ne veut pas toujours dire qu'on soit riche. Alors, tu viens ce soir?

— Avec plaisir.

— L'auto part, tu t'en souviens, entre six heures et quart et six heures et demie de nos bureaux de la rue de la Victoire. Tu seras exact?

— Je serai exact.

— Done, à tout à l'heure. Je te quitte, j'ai encore deux ou trois courses à faire. C'est moi qui suis chargé des commissions de la maison.

Georges Fournel se levait pour partir, lorsqu'il se ravisa :

— Je t'ai demandé tout à l'heure si tu n'avais rien de nouveau. Tu ne m'as pas répondu. Pourtant...

— Quoi?

— Tu as un sujet de préoccupations qui peut prendre d'un jour à l'autre un aspect nouveau.

— Je ne sais pas.

— Tes amours? Où en sont tes amours?

— Ah! mon cher ami, au point où elles en étaient, il y a huit jours, au point même où elles en étaient il y a deux mois, le jour où je t'en ai parlé pour la première fois. Quel aspect nouveau pourrait prendre la situation? Rien ne peut la modifier, au contraire... Je souffre. Voilà tout ce que je sais, je souffre et je maudis le jour où j'ai eu la malencontreuse idée — sur les instances de ton père, il est vrai — d'accepter cette invitation chez vos amis Mausegard.

— Tu ne devrais pas le regretter. C'est peut-être une conquête en perspective.

— Une conquête!... Crois-tu donc que Mlle Madeleine Pélissier a seulement pris garde à moi.

— Non seulement, elle a pris garde à toi, mon ami, mais elle t'a tout particulièrement remarqué. Depuis, d'ailleurs — car, si tu as accepté la première invitation à l'instigation de mon père, tu en as accepté beaucoup d'autres de ton plein gré — depuis, dis-je, tu as pu constater, chaque fois que tu as rencontré Mlle Madeleine, qu'elle avait pour toi des attentions, des coquetteries même, qui indiquent clairement que tu lui plais.

François courba le front.

— C'est une illusion que j'ai eue aussi, reprit-il d'une voix hésitante, et c'est cette illusion qui fera mon malheur...

— Pourquoi?

— Parce que la fille du richissime Charles Pélissier n'est pas pour M. François Gallet, pauvre petit médecin sans le sou.

— Ce pauvre petit médecin deviendra un grand médecin, tu le disais tout à l'heure, un grand médecin gagnant cent cinquante mille francs par an.

— Oui, il l'espère, mais, pour le moment, il ne gagne rien, et M. Charles Pélissier le jugera sur sa situation présente et non sur des espérances, qu'un avenir encore lointain peut réaliser.

— Peut-être. Mais ce ne sont pas les parents seuls qui décident du mariage de leurs enfants. Les enfants ont bien tout de même le droit de parler et de suivre quelquefois les inspirations de leur coeur.

— C'est évident. Cependant, une jeune fille a bien rarement l'énergie d'entrer en lutte contre sa famille.

— Oh! ce que femme veut...

— Pour vouloir, il faut qu'elle aime... qu'elle aime violemment. Ce n'est pas le cas.

— Tu n'en sais rien. Et si ce n'est pas le cas actuellement, ça peut l'être un jour.

— Georges, tu as tort de m'encourager dans cette voie, tu devrais au contraire me conseiller la prudence, me représenter que je cours à une déception cruelle...

— Mais, mon ami, je ne t'empêche pas de prendre tes dispositions pour ne pas revoir Mlle Madeleine Pélissier.

— Alors, tu m'engages à ne pas accepter l'invitation de mon cousin Morand.

— Les deux choses sont corrélatives?

— Absolument; car, si je vais passer quelques semaines à La Retraite, comme m'en prie mon cousin, j'aurai l'occasion de voir Mlle Madeleine à peu près tous les jours. Le château de la Ronce qu'habitent les Pélissier est tout proche de La Retraite, la propriété de M. Morand, et ma cousine Claire est l'amie intime de Madeleine.

— Je le sais. Tu m'as déjà dit cela plusieurs fois.

— C'est que je radote.

— Tu ne radotes pas, tu es absorbé par une idée fixe, tu ne penses qu'à Mlle Ma-

deleine, à ce qu'elle dit, à ce qu'elle fait, a fait ou fera, à ses relations, au cadre dans lequel elle vit...

— Et cela prouve?

— Cela prouve que tu es follement amoureux.

— Et comme cet amour ne peut aboutir à rien, il vaut mieux que je l'étouffe tout de suite dans mon coeur, si c'est possible.

— Oui, si c'est possible.

— Enfin, c'est cela que tu me conseilles, n'est-ce pas?

— Je n'en sais rien.

— Par conséquent, il est préférable que je n'aille pas à La Retraite... Oui, c'est préférable... je vais écrire à mon cousin que j'ai encore beaucoup à travailler, que je ne peux pas m'éloigner de Paris en ce moment.

— Et alors, qu'est-ce que tu feras?

— Eh bien, je resterai rue de Tournon... Et comme Mlle Madeleine a maintenant regagné son château de La Ronce, je ne la verrai plus.

— Et tu t'imagines qu'ainsi tu l'oublieras?

— Je l'espère.

— Non, mon ami, ne fais pas cela, se récria Georges.

— Quoi?

— Ne reste pas rue de Tournon, tu deviendrais fou. Enfermé entre les quatre murs de ton appartement, à remâcher ton idée fixe, à cultiver sans cesse ta passion, tu perdrais certainement la tête. Et comme je ne serai pas là pour veiller sur toi, attendu que nous nous absentons pendant les vacances...

— Oui, je serais bien seul, acheva François d'un ton désespéré.

Il y eut un court silence. Tous deux réfléchissaient.

— Ecoute, reprit Georges, je crois que tout bien considéré, tu feras mieux d'aller chez tes cousins. D'abord, on n'échappe pas à sa destinée...

— En voilà un fatalisme!

— Non, on n'échappe pas à sa destinée. Si tu dois être heureux par Mlle Madeleine Pélissier, tu le seras. Et si tu dois être malheureux par elle, tu le seras aussi inévitablement. Donc...

— Quel drôle de raisonnement! lança François. Je crois qu'en réalité tu n'as qu'un objectif; ne pas me laisser ici tout seul, car tu penses que n'importe quelle solution vaut mieux que celle-là.

— N'est-ce pas ton avis?

— J'aime toujours la solitude, mon cher ami.

— Sans doute. Mais, en ce moment, elle ne t'est pas favorable.

— Alors, je vais à La Retraite?

— Oui, il est préférable que tu ailles à La Retraite.

François esquissa une petite moue pour la forme, car au fond, il était ravi que les conseils de son ami eussent abouti à cette conclusion. Il était, en effet, trop amoureux pour ne pas désirer par-dessus tout de revoir aussi souvent que possible l'objet de son amour, quelques conséquences que cela pût avoir pour lui.

— Eh bien, fit-il, puisque c'est ton avis, c'est aussi le mien, j'écrirai demain à mon cousin que j'accepte son invitation.

— Et maintenant, ajouta Georges en tirant sa montre, nous n'avons plus qu'à nous diriger vers la rue de la Victoire. Je suis sûr que mon père guette déjà notre arrivée et s'impatiente.

— Partons. Et tes commissions?

— Je les ferai sur le chemin.

II

La Retraite, que les paysans des alentours appellent quelquefois le Château — ou plutôt le Châtaiu, car nous sommes en Berry — est une simple maison carrée, entourée d'un parc de sept hectares et située à peu près au centre des terres, groupées en deux fermes d'égale importance, qui

forment toute la fortune de M. Louis Morand.

L'habitation est agréable, les pièces sont vastes, les dégagements commodes. Un énorme vestibule traversant tout le rez-de-chaussée dessert, d'un côté, le salon et la salle à manger, de l'autre, la chambre de monsieur et son cabinet de travail, le tout meublé simplement mais avec goût : quelques meubles anciens et beaucoup plus de modernes, malheureusement.

Au bout du vestibule, l'escalier large et clair prend naissance et monte vers l'étage supérieur qui comprend quatre chambres.

M. Morand, sa fille et l'institutrice de celle-ci, Mlle Adeline Dumont, vieille fille excellente et digne, qui a remplacé auprès de Claire sa mère morte alors qu'elle avait cinq ans, habitent toute l'année cette demeure confortable, les revenus modestes dont dispose M. Morand ne lui permettant pas de payer un loyer en ville ou de s'offrir des villégiatures coûteuses.

D'ailleurs, le propriétaire de La Retraite, terrien renforcé, n'estime que la terre et les ruraux, et ne comprend pas qu'on habite en ville, lorsqu'on a un toit pour s'abriter à la campagne.

Il y a du vrai dans cette opinion, mais M. Morand l'exagère.

Ce séjour immuable dans le même lieu, dans la même ambiance, cette solitude perpétuelle, rompue seulement par la visite de quelques voisins ou — le dimanche et les jours de foire et de marché — par des courses rapides à la petite ville la plus proche, comportent de graves inconvénients : à vivre ainsi, on s'encroûte, l'esprit s'étiole, le jugement se fausse, les idées se rétrécissent.

Depuis le moment où il avait perdu ses parents jusqu'à ce qu'il eût atteint sa vingtième année, François Gallet était venu tous les ans passer le temps des vacances à La Retraite — à la grande joie de son

vieux tuteur qui était ravi de pouvoir ainsi se débarrasser de lui.

Puis, à partir de cette époque, soit que le jeune étudiant en médecine fût plus absorbé par ses travaux, soit que M. Morand n'insistât pas beaucoup pour recevoir "son neveu" — ce dernier l'appelait "mon oncle" par déférence, bien qu'ils fussent cousins assez éloignés — François n'était plus venu que de loin en loin, quatre ou cinq fois à peine depuis huit ans, et toujours pour peu de temps.

Les relations avaient continué d'ailleurs par correspondance, presque aussi cordiales que par le passé,

Toutefois, les contacts étant moins fréquents, l'intimité qui régnait jadis entre le jeune homme et ses cousins avait forcément diminué. Et maintenant, c'était toute une reconnaissance à faire.

De plus, l'invitation tout à fait charmante que M. Morand avait adressée à son "neveu", alors que, durant les années précédentes, il se montrait plutôt froid à son égard, déroutait un peu ce dernier et lui laissait l'impression qu'il allait aborder un inconnu, sinon redoutable du moins un peu mystérieux.

* * *

Lorsque le train stoppa en gare d'Henrichemont, la station qui desservait la propriété de ses cousins, François Gallet reconnut tout de suite sur le quai M. Morand et sa fille qui l'attendaient.

Agé alors de cinquante-sept ans, M. Louis Morand "portait" encore très jeune. Ses cheveux bruns grisonnaient à peine, sa moustache un peu plus claire et mélangée de quelques fils blancs, était relevée fièrement en crocs, ses yeux gris étaient encore vifs, ses traits réguliers n'étaient nullement empâtés et sa tournure conservait une certaine élégance.

Sa peau seule était flétrie, tannée, rougie, comme celle de toutes les personnes

qui vivent à la campagne, constamment au grand air.

Quant à la jeune fille, qui portait une robe très simple de pongé crème et dont un grand chapeau de paille garni de fleurs des champs abritait le visage délicat, à la chaude carnation, elle était tout simplement délicieuse.

— Oh! pensa le jeune homme, elle a joliment embelli, ma petite cousine, depuis que j'ai eu le plaisir de la voir.

Il eut envie de l'embrasser, mais il fallait d'abord s'occuper du père.

— Bonjour, mon oncle, dit-il en embrasant M. Morand, comment allez-vous?

— Aussi bien que possible, mon ami. Et toi? Tu sembles un peu fatigué.

— J'ai beaucoup travaillé ces temps derniers. Mais l'air de la campagne me remettra vite.

Il se retournait vers la jeune fille pour mettre à exécution sa première idée. Mais celle-ci, le devançant, lui tendit simplement la main, en murmurant:

— Bonjour, mon cousin.

Il s'arrêta, interdit.

Comment! elle ne l'appelait plus François tout court!

M. Morand intervint:

— Eh bien, c'est ainsi que vous abordez! avec des cérémonies! Allons, embrassez-vous donc, grands enfants!

Claire, qui semblait attendre cette invitation, tendit sa joue rose, sur laquelle François mit un cordial, un fraternel baiser.

— Très bien, la glace est rompue! la reconnaissance est faite! conclut M. Morand.

Il se dirigea, entraînant les deux jeunes gens à sa suite, vers le break qui stationnait dans la cour de la gare.

Et tandis que chacun s'installait, que le cocher hissait sur le siège à côté de lui les deux valises du voyageur, il reprit:

— Tu n'as pas trop souffert de la cha-

leur? C'est que le soleil tape dur aujourd'hui.

— Oh! j'ai pu faire des courants d'air. Seulement, j'avais comme compagnon de route un gros monsieur bien gênant, bien ennuyeux.

Il fit en quelques mots le portrait du voyageur encombrant.

— Est-ce qu'il n'est pas descendu à Ivoy-le-Pré? interrogea Claire.

— Si.

— Pas de doute, alors. C'est M. Charles Péliissier, le père de mon amie Madeleine. Il était depuis trois jours à Paris. François fit un geste de stupeur.

— M. Charles Péliissier!... bégaya-t-il. C'est possible, après tout, je n'ai pas l'honneur de le connaître.

— C'est une famille installée dans le pays depuis quelques années seulement, ajouta Claire. Ils habitent le château de La Ronce, tout proche de La Retraite, comme tu le sais. Tu n'as jamais eu, je crois, l'occasion de les voir.

— Mais je connais tout de même très bien Mme et Mlle Péliissier, fit le jeune docteur d'une voix qui révélait un léger trouble.

— Comment! le hasard vous a mis en présence pendant les quelques semaines qu'elles ont passées à Paris, à la fin du printemps!

— Parfaitement... Le hasard et aussi les manoeuvres de M. Laurent Fournel, le père de mon ami Georges, qui m'a fait inviter plusieurs fois chez ses amis Moussard qui sont des amis des Péliissier.

— C'est extraordinaire, fit la jeune fille à demi-voix. Madeleine qui m'a écrit pourtant bien souvent pendant son séjour à Paris ne m'a pas parlé de cette rencontre. Elle savait cependant sans doute que tu es notre parent.

— Oh! certainement. Car c'est précisément en raison de notre parenté que M. Fournel a eu l'idée de me faire faire la

connaissance de ces dames. Et nous avons d'ailleurs assez souvent parlé de vous.

— Oui, c'est bizarre, répéta Claire. Alors, tu n'avais pas encore vu M. Péliissier?

— Hé! non! Il a passé quatre ou cinq jours seulement à Paris pendant le séjour qu'y ont fait sa femme et sa fille. Et je n'ai pas eu le plaisir de le rencontrer.

— C'est un terrien, lui aussi, murmura la jeune fille à demi-voix, il n'aime pas la campagne et c'est toute une histoire pour le faire sortir de La Ronce, il faut qu'il y soit forcé par ses affaires. Cependant depuis deux ans, il s'absente plus souvent.

— Question d'atavisme, insinua M. Morand, comme pour chercher une excuse à ses propres habitudes casanières. Le père de Charles Péliissier était un rural comme le mien. Seulement, à la différence du mien, il a trouvé le moyen, par une habile administration de ses domaines, par un mariage avantageux, grâce aussi à quelques héritages importants de laisser une grosse fortune à son fils, qui s'étend admirablement d'ailleurs à l'arrondir encore.

— Ah! il aime l'argent?

— Beaucoup. Sa plus grande préoccupation est d'amasser, d'entasser.

— Pour quoi faire? Il n'a qu'une fille, je crois?

— Oui, il n'a qu'une fille, mais il a pour elle les plus grandes ambitions et veut être en mesure de la doter princièrement.

Cette déclaration eut le don de causer à François malaise. Il garda un instant le silence. Cependant, il se ressaisit vite et reprit en s'adressant à Claire:

— M. Charles Péliissier m'a fait oublier de te demander des nouvelles de ton institutrice. Comment va-t-elle, cette bonne demoiselle Dumont?

— Mlle Adeline Dumont se porte toujours très bien, répondit la jeune fille. Elle vieillit, comme nous tous, mais sans que les années paraissent peser trop lourde-

ment sur elle. Tu la retrouveras, je crois, telle que tu l'as vue à ton dernier séjour.

— Alors, elle n'a pas embelli?

— Oh! ça, non, méchante langue! Mais l'âge ne l'a pas aigrie non plus. Elle est toujours aussi bonne, aussi indulgente et s'apprête, comme autrefois, à fêter le retour de son "collégien", ainsi qu'elle t'appelle toujours. Du reste, tu ne vas pas tarder à la voir apparaître, car nous arrivons.

— Oh! sois tranquille, je me reconnais, dit François. Voici la Saudre: Nous la côtoyons pendant cinquante mètres, puis nous entrons dans le parc... Tu vois, je n'ai rien oublié... nous prenons l'allée de gauche... puis nous tournons... et nous voilà devant la maison.

Ainsi que l'avait prédit Claire, la vieille fille était devant la porte, attendant les voyageurs avec impatience. Dès que la voiture fut arrêtée, elle s'avança vivement au-devant de François qui avait sauté à terre et l'embrassa sur les deux joues en disant:

— Mon cher enfant, que je suis heureuse de vous voir!

C'était un type étrange que Mlle Dumont. Curieux mélange de finesse et de naïveté, d'expansion et de froide réserve, de fermeté et d'irrésolution.

Physiquement, elle était d'une laideur irqualifiable, qui expliquait aisément qu'elle n'eût pas trouvé à se marier. Ses cheveux, autrefois châtain clair sans doute, n'avaient pas blanchi, ils avaient déteint et avaient maintenant une couleur jaune, indéfinissable. Son nez était énorme et copieusement bourgeonné. Et ses mâchoires, garnies de dents jaunes mal plantées, sortant des lèvres, étaient tellement proéminentes qu'on avait l'impression, en la regardant, de voir une vieille guenon.

Mais ce qui caractérisait par-dessus tout Mlle Dumont, c'était la bonté. A cause de cette bonté, on pouvait lui pardonner bien des bizarreries de caractère. Et, par l'ef-

fet de cette bonté, qui embellissait ses traits, qui leur donnait une expression de douceur infinie, sa laideur également paraissait moins horrible.

Lorsque l'échange des salutations fut terminé et que la vieille demoiselle eut demandé au jeune voyageur force détails sur sa santé, son voyage, ses travaux, elle ajouta :

— Maintenant, comme le dîner va bientôt sonner, je crois utile d'en avertir monsieur François pour le cas où il aurait besoin de monter dans sa chambre.

— J'allais le demander, dit le jeune docteur. Je pense bien que j'ai besoin de prendre contact avec ma chambre surtout avec mon cabinet de toilette, après une telle journée de soleil et de poussière! Vous m'avez donné le même chambre que pendant mes précédents séjours?

— Parfaitement.

— Alors, inutile que quelqu'un se dérange pour me conduire. Je connais le chemin.

Un quart d'heure plus tard, les quatre convives étaient réunis dans la salle à manger et le dîner commença gaiement, tous étant heureux de se retrouver ensemble, comme autrefois.

Pendant tout le repas, François, tout en entretenant avec sa cousine une conversation très animée, ne cessa de la regarder, de l'admirer.

— Quelle jolie femme! pensait-il. Certes, la dernière fois que je l'ai vue, elle promettait beaucoup, mais je n'aurais jamais cru qu'elle "donnerait" autant.

"Quels jolis reflets fauves ont ses cheveux châtons, couleur ordinairement si terne! Et cette bouche exquise! Et ce nez légèrement retroussé aux ailes roses et vibrantes! Et ces yeux, à la fois malicieux et caressants! Quelle délicieuse petite cousine j'ai là!..."

Et mentalement, il faisait la comparaison entre la délicieuse petite cousine et l'amie de celle-ci, cette Madeleine Pélissier, qui au premier choc l'avait conquis. C'est

un autre genre, mais l'autre n'est pas mieux!

Cependant, à l'autre il avait donné tout son cœur et à la petite cousine il donnait simplement l'admiration d'un homme de goût.

Comme le dessert était terminé et que l'on allait passer dans le salon pour prendre le café, M. Morand lança tout à coup :

— Dis-donc, connais-tu un certain docteur Raymond Lefèvre?

— Parfaitement, c'est un camarade de cours et d'amphithéâtre, nous avons presque toujours marché ensemble. Seulement, comme il avait raté l'internat, il a quitté Paris, il y a déjà quelque temps, pour s'installer tout de suite en province.

— Eh bien, il est tout simplement établi à Henrichemont.

— Oh! c'est vrai? Quelle coïncidence! Vous êtes en relations?

— Mais oui. C'est notre médecin. Il y a déjà un an qu'il est installé ici.

— Je serai très heureux de le voir, déclara François. C'est un charmant garçon.

— Charmant! approuva Mlle Adéline Dumont, autant du moins qu'on en peut juger par quelques entrevues...

— Il y a des maisons où il va plus souvent, ajouta Claire, et où on l'apprécie également... ainsi, on le voit fréquemment à La Ronce.

— Ah!

— Oui. Je crois même qu'il fait un peu la cour à Madeleine.

François reçut un petit choc qui le fit frissonner.

Mais, tout de suite maître de lui, il répondit d'un ton détaché, pour dire quelque chose :

— Est-il donc assez riche pour prétendre à la main de l'unique héritière de M. Charles Pélissier?

— Ah! ça, mon ami, c'est une question en dehors de notre compétence, dit M. Morand. Mais tu sais qu'entre faire la cour à

— Là-dessus, mes enfants, je vous souhaite le bonsoir, reprit M. Morand. Je passe dans mon cabinet où j'ai des lettres à écrire et des comptes à faire. Après quoi j'irai me coucher.

Ce fut le signal de la débandade. Quelques minutes plus tard, François demanda aussi la permission de se retirer, car il s'était levé à quatre heures du matin pour faire ses préparatifs de départ et le voyage l'avait éreinté.

III

Le lendemain matin, vers neuf heures, comme François descendait de sa chambre, bien reposé, par une longue nuit de sommeil ininterrompu, il trouva devant la maison M. Morand qui se disposait, tout en donnant des ordres au jardinier, à monter dans la charrette angeaise qui l'attendait.

Ils échangèrent une poignée de main cordiale, se demandèrent mutuellement les nouvelles de leur santé, puis le jeune homme ajouta :

— Vous sortez, mon oncle? Vous allez à Henrichon peut-être? C'est jour de foire?

— Oui, je vais à Henrichemont, mais pas pour mon compte. Je vais chercher le docteur Lefèvre.

— Oh! il y a quelqu'un de malade ici?

— Non, c'est pour mon fermier de La Ravinelle, le père Rendu. Il a été pris, cette nuit, d'un malaise grave et comme sa femme et ses enfants ne savent où donner de la tête, ils sont venus me prévenir, me demander conseil et assistance. Je vais donc chercher le docteur Lefèvre à Henrichemont, je le conduirai à La Ravinelle, puis le reconduirai chez lui, à moins qu'il ne consente à venir déjeuner avec nous, s'il n'a rien à faire aujourd'hui. Mais c'est douteux, car il est toujours très pris.

— C'est cela; qu'il tâche de venir déjeuner! je serai très heureux de le voir.

une jeune fille et prétendre à sa main, il y a une nuance.

— Evidemment, conclut le jeune docteur en baissant la tête.

— Enfin, si ce n'est pas lui, ce sera un autre, observa M. Morand. La belle Madeleine ne manquera pas de prétendants et trouvera facilement un mari parmi eux, à moins que son père ne tienne à un prince ou à un milliardaire américain. Il en serait capable, il est si vaniteux!

— Allons, papa, ne dis pas de mal de la famille Péliissier. Tu feras croire que tu en es jaloux, parce qu'ils sont plus riches que nous.

— Ah! ma foi, non, je n'en suis pas jaloux, tu le sais bien. Chaque situation a ses avantages. La mienne me suffit.

— C'est le secret du bonheur, approuva le jeune docteur.

— Je lui dirai que tu es arrivé: cela le décidera peut-être.

— A tout à l'heure, mon oncle.

Tandis que M. Morand fouettait son cheval et s'éloignait rapidement, François rentra dans le vestibule, prenait un volume dans la bibliothèque de son oncle et se dirigeait vers une charmille située à cinquante mètres de la maison, dans laquelle il savait trouver chaises, table et fauteuils de jones, c'est-à-dire tout ce qu'il faut pour lire en paix dans un cadre confortable.

Il y était encore quand M. Morand, trois quarts d'heure plus tard, rentra et rentra bredouille. Il n'avait pu trouver le docteur Lefèvre qui était allé voir un malade très loin en Sologne et ne devait rentrer que fort tard, à midi et demi ou une heure.

M. Morand s'était donc contenté de passer à La Ravinelle pour consoler son fermier en lui promettant de retourner chercher le médecin dans l'après-midi.

— Cela nous privera, conclut François après avoir entendu l'explication du plaisir de déjeuner avec mon ami Raymond Lefèvre, mais ce contretemps est surtout ennuyeux pour le père. Rendu. Si c'était

pressé, j'aurais pu aller le voir. Je suis convaincu que Raymond ne serait pas jaloux que j'empiète sur son domaine.

— Certainement non et je te l'aurais demandé moi-même, si l'intervention du médecin m'avait paru extrêmement urgente. Mais il s'agit, je crois, d'une fièvre infectieuse, et quelques heures de plus ou de moins ne sont pas susceptibles de modifier l'efficacité du traitement.

— En ce cas, il vaut mieux laisser Raymond s'occuper du père Rendu puisque c'est lui qui doit suivre la maladie.

— Est-ce que Claire n'est pas encore descendue? interrogea M. Morand après un court silence.

— Je ne l'ai pas vue. Pas plus que Mlle Dumont.

— Oh! Mlle Dumont est sortie depuis longtemps. C'est le jour où elle va voir ses pauvres, ses malades. Elle ne rentre jamais ce jour-là que pour déjeuner.

— Voilà toujours Claire, interrompit François qui venait d'apercevoir la jeune fille sortant de la maison.

— En effet. Il me semble que sa démarche est languissante. Voilà l'explication de son lever tardif.

Claire s'était approchée. Elle avait les traits tirés.

Son père lui demanda pourquoi elle avait l'air si fatigué.

— J'ai très mal dormi, répondit-elle. Mais je ne ressens aucun malaise. Quand j'aurai déjeuné, il n'y paraîtra plus.

François allait insister pour demander des explications sur les raisons de cette insomnie, quand le bruit d'un moteur d'auto tout proche détourna leur attention. Et quelques secondes plus tard, une voiture légère à deux places apparut au tournant de l'allée.

Dès qu'elle fut arrêtée, un jeune homme de taille moyenne, d'assez forte corpulence sauta à terre. Ses cheveux et sa barbe qu'il portait tout entière, taillée avec soin, étaient noirs; son oeil gris très vif.

C'était Raymond Lefèvre.

Il s'avança, alerte et avenant, vers le groupe, et, après avoir salué respectueusement la jeune fille, il serra les mains de M. Morand et de son ami en disant à ce dernier:

— Tu ne t'attendais pas à me trouver installé dans ce pays, hein?

— Ah! non, ma foi!

— Moi aussi, j'ai eu une surprise en apprenant que M. Morand est ton cousin.

— Et tu n'as pas eu l'idée de m'écrire?

— Je l'ai projeté, mais je n'ai jamais eu le temps. Je cours toujours.

Et se tournant vers M. Morand, il ajouta:

— Vous ne vous attendiez pas à me voir apparaître ce matin?

— C'est-à-dire que je crois rêver...

— On vous avait dit, n'est-ce pas? que je ne rentrerais de Sologne qu'à une heure de l'après-midi.

— En effet.

— Et je suis rentré dix minutes après que vous avez eu quitté la maison. Quelqu'un m'attendait pour une consultation. Je l'ai expédié et je suis parti aussitôt pour La Ravinelle.

— Eh bien, comment avez-vous trouvé le père Rendu?

— Hé! assez malade. C'est une fièvre typhoïde qui commence... et dans de mauvaises conditions. Enfin, j'espère l'en tirer tout de même. Après l'avoir examiné, j'ai eu l'idée de pousser jusqu'ici pour vous donner des nouvelles et dire bonjour à l'ami Gallet.

— Tu as joliment bien fait: il me tardait de te voir, dit François.

— Et cela me donne l'occasion, monsieur, ajouta Claire, de vous prier de déjeuner avec nous.

— Oh! je suis confus, je ne voudrais pas...

— Ne soyez pas confus et acceptez sans façon.

— Soit. J'accepte, mais je pose comme

condition qu'on me laissera partir aussitôt après le déjeuner, car j'ai des quantités de visites à faire.

— C'est promis, répondit M. Morand. Il faut ménager vos forces et avoir pitié de vos malades.

— Je vais faire avancer le déjeuner, murmura Claire, et nous nous mettrons à table dès que Mlle Adéline sera rentrée.

Elle se dirigea vers la maison, suivie des trois hommes qui pénétrèrent dans le salon où régnait une agréable fraîcheur.

Raymond avait naturellement à poser à François une foule de questions sur ses derniers travaux, ses projets d'avenir, et aussi sur Paris, les camarades de l'École, les potins de l'amphithéâtre... Pendant que les deux jeunes gens bavardaient avec un plaisir évident de toutes ces choses qui les intéressaient, M. Morand, tout en se mêlant de temps en temps à leur entretien écrivait deux lettres pressées en réponse à son courrier du matin.

A onze heures et demie, Mlle Adeline Dumont rentra de sa tournée charitable et aussitôt Mariette, la femme de chambre, vint dire que "Mademoiselle était servie".

Le déjeuner fut très animé, car, à la conversation des deux médecins tous les autres convives se mêlèrent avec entrain, chacun soutenant la théorie ou l'opinion la plus conforme à ses vues personnelles. Ce fut une belle discussion d'idées.

Au dessert, Mlle Adeline annonça :

— J'ai rencontré ce matin Mme et Mlle Péliissier qui faisaient comme moi leur habituelle visite aux déshérités de la paroisse. Elles m'ont dit qu'elles viendraient cet après-midi à La Retraite.

François Gallet eut un instant de trouble, qu'il ne put pas dissimuler complètement. Quand il se fut ressaisi, il leva les yeux vers Raymond Lefèvre et constata que le regard de son

ami était posé sur lui et avait une expression de surprise en même temps que d'embarras.

— Ah! fit-il à part, que signifie cette attitude? Que peut-il bien penser?

Il n'eut pas le loisir de s'appesantir sur cette question. M. Morand répondait :

— C'est regrettable, je ne pourrai pas rester pour recevoir nos aimables voisines, car j'ai plusieurs courses à faire ce soir. Je retournerai d'abord, après le déjeuner, voir le père Rendu; ça ne le guérira pas, mais je veux lui donner cette marque de sympathie qui lui fera plaisir. Ensuite, je dois me rendre aux Aubiers et à Craponne. Tout cela me mènera jusqu'à six heures. Mais, puisque tu connais ces dames, François, tu resteras, je pense, pour les recevoir avec Claire et Mlle Dumont.

— Volontiers, mon oncle, acquiesça le jeune docteur. Je serai ravi de renouveler connaissance.

— Ah! tu connais Mme et Mlle Péliissier? demanda Raymond en jetant à son ami le même regard étrange qu'il avait eu une minute auparavant.

— Mais oui, répondit ce dernier, j'ai été invité chez les Moussard, des amis de M. Fournel, chez qui fréquentaient les châtelaines de la Ronce pendant leur séjour à Paris.

— Curieuse coïncidence! fit Raymond d'un ton qu'il affectait de rendre indifférent.

A ce moment, comme le dessert était achevé, Claire se leva pour passer dans le salon, où le café était servi.

Et une demi-heure plus tard, Raymond Lefèvre remontait dans son auto pour courir à ses malades, tandis que M. Morand commandait sa charrette anglaise pour se rendre aux divers endroits dont il avait parlé.

* * *

Mme et Mlle Pélissier arrivèrent à trois heures. Une élégante victoria, attelée de deux chevaux gris pommelé, très racés, les amena jusqu'à la porte de La Retraite.

Claire et François étaient en train de lire, tout en bavardant par intermittence, sous la charmille, garnie de bancs, de chaises et de confortable fauteuils de jonc, qui pendant les belles journées d'été servait presque constamment de salon aux hôtes du petit château.

Le jeune docteur s'empressa vivement au-devant de ces dames; mais, comme la jeune fille avait déjà sauté à terre quand il arriva à la voiture, il n'eut que la ressource d'offrir sa main à la grosse Mme Pélissier pour l'aider à descendre.

Claire qui le suivait embrassa Madeleine avec un élan qui lui parut sincère et lui demanda des nouvelles de sa santé d'un ton affectueux.

— Ça ne va pas très bien, répondit Mlle Pélissier, depuis quelques jours je suis toute mal en train, j'ai constamment mal à la tête, j'ai perdu l'appétit et je crois même que j'ai un peu la fièvre.

— Oh! mais il faut soigner ça, déclara François.

— Oui, dit la mère. Si ça ne va pas mieux demain, nous ferons venir le docteur Lefèvre, mais je pense bien, d'ailleurs, que ce ne sera rien: Madeleine a quelquefois de ces malaises qui disparaissent comme ils viennent, sans raison.

Tout en parlant, les quatre personnes avaient regagné la charmille et s'étaient installées.

Mme Pélissier qui semblait heureuse de retrouver le jeune Parisien qui lui apportait un peu de l'atmosphère, des idées, du ton, de l'élégance de ce Paris dont elle rêvait sans pour ainsi dire le connaître, avait des velléités de l'accaparer. Mais François, tout en répondant aimablement à ses

questions, tout en se montrant sensible à une bienveillance dont il pouvait tirer le plus grand profit, était surtout occupé de Madeleine qui paraissait vouloir s'entretenir principalement avec son amie.

— C'est vrai qu'elle est toute pâlotte, observait-il, son teint ordinairement si éclatant est un peu brouillé, ses grands yeux d'azur n'ont pas leur limpidité habituelle et même ses beaux cheveux blonds, toujours si soyeux, ont perdu cette légèreté, ce vaporeux, qui donnent tant de charme à leurs reflets d'or. Mais le malaise dont elle se plaint revêt ses traits délicats d'une douce mélancolie qui ne lui messied pas et le pli amer qu'a sa délicate petite bouche ne lui enlève rien de sa séduction.

Voyant que le jeune docteur répondait à ses déclarations délirantes sur Paris d'une façon un peu distraite et sans y mettre le feu qui eût répondu à son propre enthousiasme, Mme Pélissier jugea utile de changer le sujet de la conversation.

— Mais vous êtes, je crois, originaire de ce pays-ci, monsieur, lança-t-elle, vous ne nous aviez pas dit cela lorsque, à nos diverses rencontres chez nos amis Mousard, nous avons parlé d'Henrichemont, de La Sauldre, de La Retraite, de La Roncée...

— Je ne pensais pas, madame, que cela eût beaucoup d'intérêt sur vous.

— Tu ne m'as bien jamais dit, toi, glissa Claire en s'adressant à son amie, que tu avais vu à Paris mon cousin François.

Madeleine esquissa un geste d'embarras, puis recourant à la même excuse balbutia:

— Je ne pensais pas que cela pût avoir de l'intérêt pour toi.

— Pourtant, c'était une rencontre bizarre qui méritait d'être signalée, ajouta Claire.

— Ma foi, je n'y ai pas pris garde, murmura Mlle Pélissier, toujours un peu gênée. Il est vrai qu'une fois revenue en Berry, j'aurais pu te parler de cette cu-

rieuse coïncidence. Est-ce un oubli... ou le désir de te faire une surprise?

— Comment! Une surprise?...

— Mais oui. Je prévoyais sans doute que M. Gallet viendrait passer ses vacances à La Retraite et que tu serais alors stupéfaite d'apprendre que nous avions fait connaissance à Paris.

— Voilà une explication bien embrouillée, fit Claire en riant. Eh bien, si tu as cherché à me faire une surprise, tu as réussi, car, effectivement, lorsque François, hier soir, m'a raconté qu'il vous avait vues plusieurs fois chez des amis de ses amis Fournel, j'ai été ahurie.

Jugeant que l'incident entre les deux jeunes filles était clos, François crut le moment venu de répondre à la question de Mme Pélissier.

— Je suis, en effet, madame, originaire des environs, reprit-il. Mais qui donc a pu vous faire connaître ce détail, puisque vous n'étiez pas installés dans le pays quand ma famille l'a quitté?

— C'est tout simplement votre ami. M. Lefèvre qui nous amis au courant, il y a cinq ou six jours, lorsqu'il a su que vous alliez arriver à La Retraite.

— Ah!... Eh bien, oui, je suis né à quatre kilomètres d'ici, dans ce petit château de Villepéan qui, du sommet de son monticule de granit, domine si fièrement la Sauldre; et j'avoue que je n'ai jamais pu revoir sans émotion ce vieux castel qui fut mon berceau et où vécurent deux générations de mes ancêtres. Après la mort de mes parents, mon tuteur a jugé indispensable de me faire vendre cette terre, pour régulariser une situation embrouillée. Pauvre homme! je n'ai contre lui qu'un seul grief: celui-là, mais il est d'importance; je crois bien que je ne lui pardonnerai jamais...

— Pourtant, il me semble que votre tuteur a agi sagement. Etant tout jeune et éloigné, vous ne pouviez pas vous occuper de l'explication de ce domaine: il eût in-

failliblement périclité. D'ailleurs, voyez ce qui est arrivé. Il y a treize ou quatorze ans que vous avez vendu Villepéan, le premier acquéreur est mort au bout de six ans après avoir fait de mauvaises affaires; et celui qui lui a succédé trouve également sans doute que ça ne marche pas selon ses désirs, car il cherche à vendre.

— C'est une terre ensorcelée, conclut François Gallet en riant. Elle porte malheur à tous ceux qui veulent l'exploiter. Eh bien, si j'avais de l'argent, j'essayerais tout de même et je crois que je réussirais! Mais c'est une éventualité qui ne m'est pas permis d'envisager.

— Oh! ne le regrettez pas tant, fit Mme Pélissier en poussant un soupir, c'est insipide d'habiter la campagne toute l'année. Et puis, si vous avez fait vos études de médecine, c'est probablement pour exercer. Or, il y a déjà assez de médecins par ici et vous ne voudriez pas faire concurrence à votre ami M. Lefèvre. Si j'étais à votre place, je ne chercherais pas un trou de province pour exercer ma profession. C'est à Paris que je m'installerais. Ah! Paris! ne me parlez pas d'une autre vie... c'est la seule intelligente.

Le jeune homme jugea inutile de répondre: il avait compris qu'il avait affaire à une pauvre tête vide et frivole, jugeant tout superficiellement et poursuivant une marotte irraisonnée.

Ce fut sa fille qui se chargea de remettre les choses au point.

— Mais, maman, la campagne a autant de charmes que Paris. Ils sont différents. Ils ne sont pas moindres.

— Et puis, ajouta Claire, tout le monde ne peut pas habiter Paris. Il y a déjà encombrement. Il faudrait, au lieu d'attirer les jeunes générations vers Paris, s'occuper de les en éloigner, leur conseiller de rester à la campagne ou les y ramener si elles en sont parties. Mais je m'aperçois que j'aborde une question d'économie sociale extrêmement complexe et délicate.

Nous ne le résoudre pas en discutant jusqu'à ce soir. Je vais dire à Mariette de faire le thé, ce sera plus simple.

— A propos de thé, ma chère enfant, dit Mme Péliissier, vous pourrez, je pense, venir le prendre à La Ronce après-demain. M. Gallet vous accompagnera, bien entendu.

— Avec plaisir, madame.

— Vous retrouverez à La Ronce une très aimable personne que vous avez vue, ce printemps, avec nous, deux ou trois fois, entre autres le jour où nous avons rendez-vous au Carlton.

— Qui donc? Voyons que je rappelle mes souvenirs. Ah! Mme Bouillet?

— Précisément. Elle arrive demain matin pour passer les vacances à La Ronce.

— Je serai charmé de la revoir. C'est en effet, une femme très distinguée, qui m'a paru intelligente et instruite.

— Un peu sévère... pour les défauts des autres et pas pour les siens, insinua Madeleine d'un ton paisible mais ferme.

— Ah! Ah!

— Un peu pédante aussi, poursuivit la jeune fille. Quand elle vient à la maison, elle se figure qu'elle est encore l'institutrice de maman, et elle abuse un peu... pour réprimander tout le monde, moi la première, sous prétexte qu'elle a commencé à m'apprendre à lire.

— Je ne savais pas que Mme Bouillet avait été l'institutrice de Mme Péliissier.

— Oh! institutrice, dame de compagnie, tout ce qu'on voudra. Elle est restée à la maison bien après le mariage de maman, puisqu'elle a commencé, je viens de vous le dire, à m'apprendre à lire.

— Et je vois, mademoiselle, que vous n'avez pas gardé très bon souvenir de ses leçons ou plutôt de la façon dont elles étaient données.

— Madeleine est injuste, intervint Mme Péliissier. Mon institutrice est restée avec moi après mon mariage, parce que je l'en ai priée. C'était une pauvre fille

sans parents, j'ai cru bien faire en la gardant chez moi jusqu'à ce qu'elle eût trouvée à se marier.

— Le plus extraordinaire, c'est qu'elle y est parvenue, reprit Madeleine.

— Pourquoi extraordinaire, mademoiselle? Mme Bouillet est très bien. Il est tout naturel que M. Bouillet lui ait offert son nom.

— Oui, mais quand cet... accident lui est arrivé, elle avait trente-sept ou trente-huit ans, et ordinairement, à cet âge...

— On se marie quand on peut et comme on peut, interrompit François en poussant un soupir.

— Je parie que vous êtes encore à dire des méchancetés sur le compte de Mme Bouillet, prononça Claire qui revenait à ce moment-là de la cuisine.

— Justement, fit le jeune homme; moi, je la défends plutôt sans la connaître beaucoup, cependant.

— C'est la bête noire de Madeleine, acheva Mlle Morand.

— N'est-ce pas que ma fille est injuste pour elle? dit Mme Péliissier.

— Oui, un peu, il me semble.

— Là, tu vois.

— Si j'ai tout le monde contre moi maintenant...

— Mais non, ma chérie, reprit Claire, je ne suis pas contre toi; seulement je voudrais que tes jugements ne fussent pas toujours dictés par tes impressions, par tes nerfs.

— Je ne peux pas être autrement, riposta Madeleine en esquissant un geste mutin.

— Oh! pensa François, quelle nature fière et indomptable!... Mais combien je l'aime tout de même et comme elle est séduisante ainsi!

Et s'approchant d'elle, pendant que Claire occupée à servir le thé leur tournait le dos, il l'enveloppa d'un long regard humble et caressant qui semblait dire:

— Puisqu'on vous gronde, je suis avec vous.

Soudain, Claire se retourna et surprit ce regard. En saisit-elle la portée? Peut-être, car un nuage de tristesse voila aussitôt sa physionomie toujours si ouverte, si riante. Et il y eut une minute de silence général, comme si tous eussent été au même instant saisies par de sinistres préoccupations.

L'apparition de Mlle Adeline Dumont, que suivit bientôt M. Morand rentrée de sa tournée, créa une utile diversion.

Et après un quart d'heure de conversation générale fort animée mais uniquement remplie de banalités, les châtelaines de La Ronce se retirèrent en donnant rendez-vous à leurs amis pour le surlendemain.

IV

Mme Alphonsine Bouillet, l'ancienne institutrice de Mme Péliissier, était une femme de cinquante-sept ans, par conséquent d'une dizaine d'années seulement plus âgée que son ex-élève.

Sa présence aux côtés de la châtelaine de La Ronce n'était pas précisément faite pour mettre cette dernière en valeur. Car, autant Mme Péliissier, grosse, rougeaude et couperosée, était vulgaire, autant l'ex-institutrice, grande, mince, le visage fin auréolé de cheveux tout blancs, avait grand air.

Oui, vraiment, quand on voyait ces deux femmes l'une à côté de l'autre, on prenait Mme Bouillet pour la châtelaine et l'autre pour... la domestique.

M. Charles Péliissier n'était pas plus élégant, pas plus distingué que sa femme. De taille moyenne, le ventre proéminent constellé de breloques, les traits gros, le cor dans les épaules, les cheveux grisonnants et la barbe taillée en collier autour de sa face violemment colorée, M. Péliissier offrait le type du paysan à peine dégrossi, à peine éduqué.

Quand on considérait Madeleine, si blonde, si gracieuse, si fine, on se demandait comment une créature aussi délicieuse avait pu sortir de deux êtres aussi vulgaires.

Cette anomalie avait déjà frappé François lorsqu'il avait rencontré à Paris la jeune fille escortée de sa maman. Elle le heurta bien davantage encore lorsqu'il entra dans le salon de La Roncé et qu'il vit Madeleine encadrée de son père et de sa mère. Le contraste était, en effet, si choquant, qu'il en demeura un instant tout interdit.

Cependant M. Péliissier, qui avait tout de suite reconnu dans le jeune docteur son compagnon de route de la semaine précédente, s'empressa, pour se faire bien voir, de déployer toutes les ressources d'amabilité dont il pouvait disposer.

Peine perdue. Ça ne prenait pas. François ne parvenait ni à dominer sa mauvaise impression, ni à vaincre l'instinctive hostilité qu'il ressentait envers cet homme qui était le père et aussi un peu le maître de celle qu'il adorait.

Néanmoins grâce aux efforts de Claire Marond qui, se trouvant dans un milieu familial, pouvait y évoluer à son aise, la conversation fut tout de suite très animée et le "froid" du premier choc disparut rapidement.

François Gallet aurait donc fini par s'habituer à cette ambiance tout d'abord rébarbative et la réunion se serait passée dans les meilleures conditions, si un souci ne l'eût attristé. Ce souci, c'était l'attitude de Madeleine qui le lui causait.

Mélancolique, languissant, indifférent, même un peu grognon, Madeleine se tenait à l'écart, ne prenait aucune part à la conversation.

Était-elle toujours souffrante? Ou bien était-elle simplement ennuyée soit par la présence de Mme Bouillet, sa bête noire, soit par la présence du jeune docteur, cet étranger qui troublait leur intimité?

François, qui était réellement tracassé, voulut en avoir le coeur net.

On venait de servir le thé.

Profitant de ce que Mme Bouillet et M. Pélissier, leur tasse à la main, étaient passés sous la véranda qui faisait suite au salon, que Claire et Mme Pélissier étaient plongés dans une grave discussion de mode, aux gravures à l'appui, il s'approcha de la jeune fille qui lentement, péniblement, avalait le liquide bouillant.

— Voulez-vous me permettre, murmura-t-il timidement, de vous demander ce qui vous rend si sombre aujourd'hui. Votre malaise de l'autre jour continuerait-il? S'accentuerait-il?

— Oh! je ne me sens pas bien, répondit-elle.

— Il faut vous soigner. Avez-vous fait venir Raymond Lefèvre?

— Oui. Il est venu ce matin.

— Eh bien?

— Eh bien, il a dit qu'il ne pouvait pas encore diagnostiquer ce que j'ai. Il m'a ordonné, en attendant, des remèdes anodins et préventifs.

— Il faut suivre ses conseils et ses prescriptions. Raymond a beaucoup de jugement, de pondération et de flair. On peut se fier à lui.

— Quelle corvée si je devais être malade!

— Mais vous ne serez pas réellement malade. Ce n'est qu'une indisposition passagère.

— Pas sûr.

— Et... vous n'avez pas en ce moment d'autre sujet de contrariété?

— Quel sujet de contrariété pourrais-je bien avoir?

— Je ne sais pas... Je vous vois si mélancolique, si sombre que... que je me demande ce qui a pu vous arriver. Vous étiez si gaie, si enjouée à Paris! Tandis que maintenant vous avez une figure d'enterrement. En tous cas, vous n'avez rien contre moi?

— Quelle idée!

— C'est que vous me regardez par moments avec des yeux terribles, gressifs, presque féroces.

— Oh! si on peut dire...

— Non, je vois clair, vous avez certainement quelque chose contre moi... ma présence vous importune?

— Mais vous rêvez!

— Alors, c'est Mme Bouillet qui vous agace?

— Ah! oui, elle, je ne peux pas la voir, je l'avoue.

— Pourquoi? Elle me paraît fort bien: intelligente, distinguée, de bonne éducation.

— Elle a été exécration pour moi quand j'étais toute petite. Puis, c'est un monstre d'égoïsme. Tout est calcul chez cette femme-là. Sa vie auprès de maman, d'abord jeune fille, ensuite mariée, a été une perpétuelle comédie, la comédie du faux dévouement. Son mariage a été un odieux marchandage.

— Au fait, son mari n'est pas venu?

— Non, il est trop vieux, au moins soixante-quinze ans: il ne bouge plus. Du reste, c'est depuis longtemps une manie chez lui, il ne veut plus quitter son appartement: il n'y a que là qu'il est tranquille, dit-il.

— Hé! Hé! murmura François, ce M. Bouillet pourrait bien être un sage.

— Il est, en tous cas, certainement meilleur que sa femme, qui est une chipie.

— Eh bien, la chipie a bien fait d'épouser ce sage, quoique ayant 20 ans de moins que lui, puisqu'il est riche et de caractère facile.

— Alors, vous aussi, fit Madeleine étonnée, vous êtes partisan du mariage utilitaire?

— Moi? pas du tout, en principe. Pour moi, le mariage idéal est le mariage d'amour. Deux êtres s'unissent

parce qu'ils s'aiment uniquement parce qu'ils s'aiment, sans tenir compte d'aucune autre considération.

—A la bonne heure! voilà un langage qui me plaît Il exprime si bien ce que je pense.

François eut un frisson de joie.

—Mais tous les hommes, poursuivait la jeune fille, ne voient pas les choses comme vous, comme nous. Les pères surtout les voient sous un tout autre jour. Ainsi, ne parlez pas à mon père, pour m'épouser, d'un monsieur qui n'aurait pas une dot au moins égale à celle que je recevrai. Et Dieu sait le mal qu'il se donne, ce pauvre papa, pour que la dite dot soit énorme, colossale, princière, afin que je puisse être recherchée par les prétendants les plus hauts placés.

François sentit son coeur se serrer et ne put prononcer un mot.

—Mais tous ses calculs me laissent indifférente, continua Madeleine. Je me marierai selon mes goûts et non selon ceux de mes parents; et comme ils me gâtent affreusement, qu'ils n'ont pas d'autre objectif que de me faire plaisir, je finirai toujours par faire ce que je voudrai.

La physionomie de François s'éclaira de nouveau. Sans se rendre compte combien cette déclaration était déplacée dans la bouche d'une jeune fille s'adressant à un jeune homme qu'elle connaissait superficiellement, il s'imagina que Mlle Pélissier avait voulu lui faire entendre qu'elle avait compris qu'il l'aimait, qu'elle était sensible à cet amour et qu'elle se faisait fort, si cet amour s'affirmait, d'obtenir l'adhésion de ses parents.

Et il en éprouva une si vive impression de joie qu'il put à peine balbutier:

— Ah! si vous étiez aimée et si vous aimiez, vous auriez le courage?...

Il n'eut pas le temps d'achever. M. Mo-

rand accompagné de Mlle Dumont, venait d'entrer. Mme Pélissier s'était levée pour leur souhaiter la bienvenue et Claire devenue libre s'était approchée des deux jeunes gens. Elle s'était même approchée si brusquement qu'elle entendit les derniers mots: "Si vous aimiez, vous auriez le courage?..."

Elle eut une minute de trouble et un voile de tristesse se répandit sur son visage. Puis, immédiatement, elle se ressaisit et prenant la chose en riant, elle lança:

— Je suis sûre que Madeleine t'entre-tient de questions matrimoniales. C'est son sujet favori. Elle a là-dessus des principes absolus et quelque peu révolutionnaires, qu'elle appliquera peut-être un jour, à moins que... Enfin, on ne sait pas.

L'intervention soudaine de sa cousine, son ton de persiflage déplurent à François, qui, après quelques phrases banales, trouva un prétexte pour s'éloigner.

Et Madeleine et le jeune docteur n'eurent plus ce jour-là l'occasion de se retrouver en tête-à-tête.

Au bout de peu de temps, d'ailleurs, les habitants de La Retraite prirent congé de leurs hôtes et rentrèrent chez eux à pied.

Durant tout le trajet, la conversation fut générale entre les quatre personnes. Aucun aparté ne fut possible entre Claire et François, qui, d'ailleurs, se gardèrent bien de le chercher. Mais, une fois arrivée à La Retraite, la jeune fille étant montée tout de suite dans sa chambre y fut peu après rejointe par sa vieille institutrice. Et les deux femmes eurent un long entretien, à la suite duquel Claire descendit dans la salle à manger avec les yeux gonflés et rougis.

V

Le mardi suivant, c'est-à-dire six jours après le "thé" de La Ronce, François Gallet, se trouvait sur la terrasse devant la porte du petit château au moment de l'ar-

rivée du facteur, prit possession du courrier.

Parmi les journaux et les lettres adressés à son oncle, il y en avait une pour lui; il reconnut tout de suite l'écriture de Georges Fournel. Le timbre postal était celui de Houlgate (Calvados).

— Ah! fit à demi-voix le jeune docteur, il est aux bains de mer.

En même temps, il fendait l'enveloppe, en extrayait la missive et se mettait à lire:

“Mon cher François,

“M. Victorien Moussard, que tu connais pour avoir fréquenté chez lui, ce printemps, au moment de la présence à Paris de Mme Péliissier, vient d'écrire à mon père pour différentes affaires et lui a appris en même temps que leur vieux médecin de Vaucresson, le docteur Costil, était mort la semaine dernière.

“C'est une bonne place à prendre, car il y a sur la commune un hospice de vieillards dont le médecin attiré reçoit un fixe assez important. C'était le docteur Costil qui était attaché à cet établissement.

“M. Moussard déclare que, si tu veux t'établir à Vaucresson, il se fait fort, tant par ses relations dans la commune que par ses relations avec quelques hauts fonctionnaires de l'Assistance Publique, dont dépend l'asile de vieillards, de te faire attribuer la succession du père Costil. Il faudrait peut-être, par exemple, te décider sans trop tarder. Réfléchis et si tu reviens à Paris d'ici peu pour cela, prévien-moi par télégramme. Du reste, je ne tarderai pas de toutes façons à rentrer à Paris, d'abord parce que je m'assomme ici, ensuite parce que quelques affaires m'appellent.

“Dane, à bientôt peut-être. Mes amitiés et souvenirs respectueux autour de toi. Et à toi en toute cordialité.

Georges FOURNEL.

Après avoir achevé sa lecture, François demeura un instant les yeux baissés, réfléchissant. Quand il les releva, il aperçut une auto qui franchissait la grille du parc et qui prenait l'allée tournante aboutissant à la maison d'habitation.

— La voiture de Raymond, murmura-t-il à demi-voix; qu'est-ce qui peut bien l'amener par ici à cette heure matinale?

En quelques secondes, l'auto fut auprès de lui; Raymond arrêta son moteur, sauta à terre et tendit les mains à son ami.

— Comment ça va? demanda-t-il.

— Très bien. Et toi?

— Heu!...

— Figure-toi, continua François sans prendre garde à l'exclamation du docteur, que je viens de recevoir une lettre de Georges Fournel qui m'offre de la part de M. Moussard... tu sais qui est M. Moussard?

— Oui, oui, va.

— Qui m'offre de la part de M. Moussard la succession d'un vieux médecin mort récemment à Vaucressin. La situation, paraît-il, est avantageuse. Il y a des appointements fixes pour les soins à donner à un hospice de vieillards situé sur commune. D'autre part, le pays est riche.

— Oui, pendant l'été et c'est la saison où on est le moins malade. Mais, pendant l'hiver, c'est le désert.

— Il reste toujours l'asile de vieillards.

— Evidemment. Mais n'est-ce pas un peu mince?

— Alors, tu ne me conseilles pas d'accepter?

— Ça dépend. Si M. Moussard, qui, étant sur place, est meilleur juge que nous, te dit que la situation est bonne, c'est qu'elle l'est sans doute. Tu peux essayer. D'abord, pénètre-toi bien de cette vérité, c'est que les débouchés pour les lauréats de la Faculté ne sont pas abondants. Il y a trop de médecins partout, aussi bien à Paris que dans les grandes villes; aussi bien dans les petites villes que dans les campagnes: nous végétons tous.

— Tu as eu de la chance de pouvoir te passer ici.

— Un coup de hasard, mon cher: la mort soudaine et inattendue d'un médecin jeune encore, qui a laissé une place vacante. J'ai été prévenu le premier et je suis arrivé. Deux jours après, c'était trop tard: il y avait cinq candidats pour recueillir cette succession.

— Alors... ta conclusion.

— Ma conclusion, c'est que tu feras peut-être bien de te décider pour Vaucresson si tu tiens à gagner ta vie tout de suite.

— Gagner ma vie, c'est évidemment un objectif que je dois chercher à réaliser le plus tôt possible, mais je t'avoue que je n'ai pas envie de quitter La Retraite en ce moment.

Raymond Lefèvre regarda son ami d'un air étonné.

Celui-ci s'expliqua:

— Tu comprends, je suis venu ici passer deux mois pour me reposer. Et il n'y a pas seulement quinze jours que j'y suis.

Raymond hocha la tête et ne répondit pas. Il pensait:

Le prétexte qu'il invoque pour ne pas s'éloigner est insuffisant. Il a une autre raison plus forte. Mais laquelle?

Après un court silence, il reprit:

Je disais cela dans ton intérêt, mais en ce qui me concerne, je préfère que tu restes, car je pourrais bien avoir besoin de toi, d'ici peu.

— Besoin de moi? Pour quoi faire?

— Je vais être débordé, mon ami. Plusieurs villages aux environs sont infectés de fièvre typhoïde. Tous les puits sont sans doute contaminés, car les cas sont très nombreux et toujours graves. Une des premières victimes est le père Rendu, le fermier de M. Morand.

— Il est mort?

— Cette nuit. Je viens de La Ravinelle constater le décès.

— Mon oncle va être très affecté. C'était, je crois, son frère de lait.

— En quittant La Ravinelle, continua Raymond, j'ai passé au château de La Ronce.

— Et... tu as vu Mlle Madeleine?

— Oui. Elle est également atteinte de la fièvre typhoïde.

— Ah! c'était cela qu'elle couvait depuis quelques jours! Je m'en doutais! s'écria François avec un élan qui révélait l'état de son cœur.

— C'était cela. Le diagnostic est facile à porter maintenant: il n'y a plus de doute.

François fit un geste de découragement, d'abattement.

— C'est navrant, murmura-t-il, cette affreuse maladie va la faire souffrir, la mettre peut-être en danger de mort, la laisser en tous cas débilitée, languissante pendant des mois. Oh! promets-moi de faire tout ce que tu pourras pour la sauver.

— Je t'assure que tout mon dévouement lui est acquis, répondit Raymond avec un accent de conviction qui eût ouvert à François des horizons nouveaux, s'il n'eût pas été absorbé par son angoisse. Je te promets de faire tout ce qu'il sera humainement possible de faire pour la guérir. Malheureusement, tu le sais aussi bien que moi, nous sommes parfois impuissants à lutter contre le mal.

— Tu ne voudrais pas me permettre de la soigner, de joindre mes efforts aux tiens? reprit François après un instant de silence et de réflexion.

— Je ne demande pas mieux. Mais il faudrait que ses parents en exprimassent le désir. Enfin, si je suis débordé par les malades, comme je le crains, je pourrais suggérer cette pensée à M. ou à Mme Pélissier.

— D'Henrichemont c'est un peu loin, quoique la distance soit vite franchie en auto. Tandis que d'ici c'est à deux pas. Je pourrais être auprès d'elle,

deux, trois fois par jour, même au besoin y passer les nuits, je serais à la fois la garde et le médecin.

— Nous verrons. J'en parlerai. Alors, tu ne penses plus à partir pour Vauresson?

— Oh non! pour le moment, c'est impossible. Je vais écrire et je verrai plus tard: tant pis si la place est prise!... mais, non, je ne peux pas m'éloigner en ce moment.

— Eh bien, puisque tu restes, tu vas commencer par jouer ici un rôle utile. Tu remonteras d'abord le moral de ton oncle et de ta cousine, tu les empêcheras ensuite de commettre des imprudences.

— Il est inutile, par exemple, que Mlle Claire aille s'installer au chevet de son amie pour la distraire ou lui témoigner son affectueuse sollicitude. Quoique la fièvre typhoïde ne soit pas contagieuse en principe, il vaut mieux n'être pas trop souvent en contact avec les typhiques, surtout quand la maladie, comme c'est le cas présentement, sévit dans une contrée à l'état épidémique... Tu veilleras en un mot à ce que tes parents prennent toutes les précautions désirables, principalement sous le rapport de l'alimentation.

— Allons, je te quitte, mes malades me talonnent. A demain ou après-demain! Je te tiendrai au courant de ce qui se passe à La Ronce.

Raymond mit son moteur en marche, remonta dans son auto et disparut bientôt dans un nuage de poussière.

Moins de cinq minutes après, Claire apparut sur le seuil du vestibule. A peine remis de son émotion, François s'avança vers elle. Il remarqua alors que la jeune fille avait les joues pâles, les yeux éteints, les traits tirés.

— Tu es fatiguée, Claire? dit-il.

— Oui, répondit-elle, j'ai encore très mal dormi, j'ai eu des cauchemars toute la nuit. J'étais au milieu de morts et de mourants que je reconnaissais—des gens du pays—et parmi eux, il y avait Madeleine.

— Oh! est-ce possible! ne put s'empêcher de dire François.

— Mais tu sais ce que valent les cauchemars, poursuivit la jeune fille. Entre eux et la réalité, il y a—heureusement—un abîme.

Puis, sautant à une autre idée, elle ajouta:

— C'était bien M. Lefèvre, n'est-ce pas? qui causait avec toi tout à l'heure, sur la terrasse?

— Parfaitement. Il est venue m'annoncer de tristes nouvelles.

— Quoi donc?

— D'abord, le père Rendu est mort cette nuit. Ensuite...

— Oh! le pauvre homme et surtout la pauvre femme, qu'il laisse dans l'embarras! Papa va avoir beaucoup de chagrin. Ensuite?...

— Ensuite, Mlle Madeleine Pélissier est atteinte — comme le père Rendu et comme beaucoup d'autres de la contrée — de la fièvre typhoïde.

— Mon cauchemar! s'écria-t-elle, quelle coïncidence!

— Espérons que la réalité, en ce qui concerne Mlle Madeleine, n'ira pas aussi loin que ton cauchemar, rectifia François. Nous ferons, en tous cas Raymond et moi, tout ce qu'il sera possible de faire pour la sauver.

— Ah! toi aussi? murmura Claire d'une voix étrange.

— Il me semble que c'est mon devoir.

— Certainement, mon ami, c'est ton devoir de consacrer ta jeunesse au soulagement de l'humanité, en général, et spécialement à la guérison des personnes à qui tu portes de l'intérêt.

— Tu dis cela d'une façon, ob-

serva le jeune homme. Il semble que tu as une arrière-pensée.

— Moi? pas du tout. Quelle arrière-pensée pourrais-je avoir? Madeleine est mon amie et je ne peux désirer qu'une chose, c'est de la voir le plus tôt possible arrachée à cette horrible maladie. Par conséquent, tout ce que tu feras, tout ce que fera M. Lefèvre pour obtenir ce résultat ne peut que m'être agréable.

— Ah! balbutia François d'un air distrait.

— D'ailleurs, ajouta la jeune fille, je compte bien joindre mes efforts aux vôtres et contribuer, par mes soins assidus et dévoués, à disputer ma chère Madeleine à la maladie.

— Ça, je n'y tiens pas du tout, répliqua le jeune docteur. Je t'avoue même que je ferai tout ce que je pourrai pour t'en empêcher.

— Pourquoi cela?

— Parce que la fièvre typhoïde règne en ce moment dans le pays à l'état épidémique et que les chances de contagion sont d'autant plus grandes. Il est donc inutile de t'y exposer.

— Bah! je ne crains rien.

— On ne sait jamais.

— Et toi, alors?

— Moi, c'est mon devoir.

Claire réfléchit une minute, hocha la tête et conclut:

— Nous verrons. Je demanderai l'avis de papa et celui de M. Lefèvre. J'espère bien qu'ils ne me condamneront pas à rester tranquillement chez moi comme une égoïste pendant que mon amie sera en train de se débattre entre les griffes de cette affreuse maladie.

VI

Dix jours avaient passés depuis que Madeleine était réellement, gravement malade. Dans la vie des habitants de La Retraite, rien ne semblait changé en apparence

sinon que François, rongé par l'angoisse, était profondément triste, et que Claire inquiète aussi mais surtout mécontente de n'avoir pas été autorisée à soigner son amie était plongée également dans le marasme.

De la malade ils ne parlaient presque jamais, sinon dans la mesure strictement nécessaire pour se communiquer chaque matin le bulletin de santé.

— Du reste, le jeune docteur était absent une partie de la journée: il aidait Raymond Lefèvre à soigner les malades de plus en plus nombreux.

Jusqu'à présent, il n'avait pas sollicité la faveur d'assister son ami auprès de Madeleine Pélissier, mais ce souhait qu'il exprimait tout bas devait se réaliser par la force des choses. Ce furent M. et Mme Pélissier qui, sous l'empire d'une horrible angoisse, sollicitèrent un jour son concours.

Des parents qui croient la vie de leur enfant menacée feraient n'importe quoi pour conjurer cette menace.

Certes, M. Lefèvre soignait la jeune fille d'une façon admirable, pleine d'intelligence et de dévouement. Mais, comme ses efforts ne paraissaient pas arrêter le mal, le papa et la maman affolés prièrent M. Gallet de joindre ses efforts à ceux de son ami.

Raymond ne s'en formalisa aucunement. Il avait prévu le cas. Ce fut lui-même qui prévint François du désir des parents de la malade et l'amena auprès d'elle.

Quand François arriva à La Ronce, il trouva d'abord dans le vestibule M. Pélissier qui, l'ayant aperçu par une fenêtre, venait à sa rencontre et l'accueillit, les mains tendues, comme un sauveur.

Le gros homme avait les traits ravagés. Il était bouleversé, tremblant, presque larmoyant. Il conduisit sans mot dire les deux médecins vers la

chambre de la malade et les y laissa entrer seuls.

Mme Pélissier était debout auprès du lit de sa fille, la couvant du regard.

François s'approcha, violemment ému.

A première vue, Madeleine ne paraissait pas trop changée par la rude épreuve de ces dix jours de souffrance. Car si elle était très amaigrie, le feu de la fièvre qui animait ses yeux et empourprait ses joues lui donnait l'apparence de la santé.

Sa tête avait par instants sur l'oreiller des soubresauts convulsifs, désordonnés, incohérents. Mais ses beaux cheveux dénoués et tombant sur ses épaules encadraient si gracieusement son visage qu'on pouvait prendre ces mouvements désordonnés pour des gestes de coquetterie.

Cependant, si on suivait son regard, on éprouvait une impression extrêmement pénible, car on se rendait compte que cet oeil vague et fixe ne percevait plus ce que la prunelle reflétait. La malade ne reconnaissait plus les êtres qui l'entouraient.

François sentit son cœur se serrer affreusement; puis, s'efforçant de dominer son trouble, il saisit la main de la jeune fille: elle était sèche et brûlante.

Il hocha la tête, poussa un soupir et se retournant vers son ami s'entretint un instant à voix basse avec lui. Après quoi, il reprit à demi-voix:

— Alors, nous allons essayer autre chose.

Mme Pélissier fit un geste d'espoir, de reconnaissance.

— Si tu as d'autres malades à voir, tu peux t'occuper d'eux, continua François en s'adressant à son ami. Moi, je passerai ici tout le temps qu'il faudra.

Raymond s'inclina et sortit, accom-

pagné par Mme Pélissier qui voulait, en le reconduisant, s'informer de ses impressions.

Le jeune homme resté seul dans la chambre s'assit et, le visage dans ses mains, se recueillit une minute, faisant appel à toute son énergie pour lutter contre le découragement qui l'envahissait, ou implorant une intervention divine qui secondât ses efforts.

Alors, un peu réconforté, il s'approcha du lit et prenant de nouveau dans ses mains la main de la malade, il y colla ses lèvres pieusement, puis il regarda la jeune fille longuement dans les yeux, comme pour lui communiquer son intelligence, son âme, sa vie, tout en lui disant son amour.

Madeleine parut comprendre ce geste, car un vague sourire erra sur ses lèvres crispées.

— Vous me reconnaissez, n'est-ce pas? demanda François avec douceur. Je suis venu pour vous guérir, pour vous guérir. Vous voulez bien que je reste auprès de vous?

Au lieu de répondre, la malade se rejeta violemment vers l'autre bord du lit, en poussant un gémissement et en faisant un geste l'épouvante.

— C'est affreux, soupira le jeune médecin. Voir souffrir ceux qu'on aime et ne pas pouvoir les soulager.

— A boire! voulez-vous me donner à boire? dit tout à coup Madeleine.

François tressaillit de joie. N'était-ce pas la fin du délire? la lucidité revenue, pour quelque temps du moins?

Il courut aussitôt à la table et prit un verre rempli de café noir qui avait été préparé pour humecter de temps en temps la gorge brûlante de la malade. Mais, quand il l'approcha de ses lèvres, elle le repoussa avec dégoût.

Mme Pélissier rentra à ce moment-là. Elle vit ce geste et dit:

— C'est toujours ainsi. Elle a le verre

en horreur. Je lui donne à boire avec une petite cuillère et, encore ça ne va pas tous les jours.

François recommença sa tentative comme on le lui indiquait, mais comme la première fois, elle fut inutile: la jeune fille avait les dents tellement serrées qu'on lui eût brisé la mâchoire plutôt que de les écarter.

— Ça ne va pas être facile de lui faire supporter les applications de glace, observa le jeune docteur. Enfin, il faut essayer. Aurai-je bientôt tout ce dont j'ai besoin?

— Un domestique est parti immédiatement pour Henrichemont, répondit Mme Péliissier. Dès qu'il sera de retour, on ira chercher de la glace dans la glacière.

François fit un geste d'assentiment et après un court silence, reprit d'un ton ému:

— Il va falloir, en attendant, couper ces beaux cheveux, ils me gêneraient pour appliquer la glace. Ils sont sacrifiés, d'ailleurs, puisqu'ils sont destinés à tomber bientôt.

— Puisqu'il le faut, dit la mère résignée, je vous aiderai.

Elle alla chercher des ciseaux qu'elle remit au jeune médecin qui commença aussitôt la pénible besogne.

Une à une, les belles boucles dorées et soyeuses tombèrent, inondant les épaules et la gorge de la jeune fille.

— Ces pauvres cheveux dont elle était si fière, murmurait la maman attendrie.

— Ces magnifiques cheveux qui la rendaient si belle!... pensait François.

Et tandis qu'ils roulaient, s'éparpillaient sur sa main, autour de son poignet, il eût voulu les couvrir de baisers sans fin.

Lorsque l'opération fut terminée, la jeune fille avait l'air, avec sa tête rasée, d'un garçonnet de quinze ans et une physionomie si drôle que Mme Péliissier et François ne purent, en se regardant, s'empêcher de rire.

— Quelques minutes plus tard, la fem-

me de chambre entra avec la glace tirée de la glacière, les médicaments et ustensiles divers apportés d'Henrichemont.

Le jeune médecin fit une première application de glace que la malade supporta passablement.

— Vous pouvez aller vous reposer maintenant, dit-il à Mme Péliissier, vous avez passé la nuit debout, il faut réparer vos forces. En descendant, vous voudrez bien, s'il vous plait, commander un bain pour midi et un autre pour cinq heures.

— Je vais maintenant donner des ordres, répondit la châtelaine... mais vous, à quel moment déjeunerez-vous, monsieur?

— Moi? je n'ai besoin de rien, j'attendrai très bien jusqu'à ce soir... Allez, je vous en prie, et ne vous inquiétez pas.

Mme Péliissier, qui était en effet très fatiguée, non par une seule nuit, mais par plusieurs nuits blanches, s'inclina et sortit.

François se retrouva seul avec sa chère malade qui, à ce moment-là, reposait dans un calme relatif. Alors, avisant sur la table les jolies boucles blondes qui étaient restées pêle-mêle, il en prit une qu'il enroula et qu'il glissa dans son portefeuille, après l'avoir couverte de baisers.

Présomption d'amoureux! Il pensait que cet innocent larcin ferait peut-être plaisir à Madeleine, si elle l'apprenait un jour. Et réconforté par cet espoir, il vit tout sous un jour meilleur: la guérison de la jeune fille plus facile et plus prochaine, son bonheur à lui plus facilement réalisable.

Illusions sans doute!

Mais les coeurs d'amoureux ne vivent-ils pas tous d'illusions jusqu'au jour de réveils cruels?...

Le soir, en dépit des bains, de la glace et des médicaments, l'état de la malade ne présentait aucune amélioration. La fièvre était toujours aussi violente. Une nuit très dure se préparait.

— C'est moi qui la veillerai, déclara François.

Mme Bouillet et la femme de chambre s'offraient pour le remplacer, mais il ne voulut rien entendre et on dut s'incliner devant sa décision, tant on craignait de le mécontenter.

La nuit fut terrible, ainsi que le prévoyait le jeune docteur, la fièvre monta, le délire redoubla d'intensité.

Sans se lasser, François ne quitta pas une minute le chevet de la malade, lui parlant doucement, lui prenant les mains pour calmer les mouvements convulsifs qui la tordaient, replaçant ou renouvelant avec patience les compresses de glace.

Mais ses efforts n'obtenaient que de faibles résultats. Dès qu'elle pouvait lui échapper, la jeune fille se rejetait de l'autre côté du lit avec des soubresauts d'une violence inouïe, comme pour fuir des êtres imaginaires que ses mains crispées cherchaient à saisir.

Ou bien, si, par moments, ses mouvements désordonnés cessaient, elle se mettait à entretenir avec ses visions des discours sans suite. Les noms de Mme Péli-sier, de Mme Bouillet, de Claire Morand revenaient sans cesse dans ses divagations. Le nom de François Gallet fut aussi prononcé à plusieurs reprises avec une intonation particulière qui fit plaisir au docteur.

«Elle l'avait donc remarqué, elle avait donc pensé à lui quelquefois, puisqu'elle l'évoquait au milieu de ses rêves insensés? Peut-être l'aimait-elle un peu?... Oh! si cela était vrai!... Et si, une fois guérie!

«Mais, non, amour et guérison n'étaient que des illusions... Il n'était pas destiné à tant de douleur!»

L'aurore surprit le jeune homme au milieu de ces alternatives d'espoir et d'abattement. Il s'approcha de la fenêtre dont les persiennes n'avaient pas été fermées. Une clarté douce montait à l'horizon, sur

laquelle se découpait nettement la silhouette des grands sapins du parc.

Ce calme, cette poésie souriante de la nature qui s'éveillait offraient un si cruel contraste avec l'éclat de surexcitation fiévreuse de sa chère malade, qu'il ne put s'empêcher de pousser un douloureux soupir, et d'esquisser un geste d'amertume, tandis qu'une larme tombait, brûlante, sur sa main.

«Ne verrait-il donc pas bientôt la fin de ses angoisses? Dieu n'aurait-il pas enfin pitié de cette pauvre enfant? de la douleur de ses parents, de ses propres souffrances? Non, sans doute! Et tandis que, sous les premiers baisers du soleil, la nature s'éveillait radieuse, fêtant le retour de la vie, la mort, la mort hideuse allait continuer à faire son oeuvre...»

Après, être resté un certain temps plongé dans ses douloureuses méditations, François se retourna et revint vers le lit.

La jeune fille s'était endormie et reposait, très calme.

Combien de temps dura ce sommeil réparateur? Le jeune docteur lui-même n'aurait pas su le dire, car, brisé de fatigue, il ne tarda pas à s'endormir dans un fauteuil.

Toutefois, quand il s'éveilla, la malade reposait toujours. Et quoique le soleil fût déjà avancé dans sa course, personne n'avait encore pénétré dans la chambre, ou du moins, si on était venu, on s'était retiré sans bruit pour ne déranger ni l'un ni l'autre.

François s'approcha du lit sur la pointe des pieds et se pencha sur la malade. Le sommeil avait presque rendu à Madeleine sa physionomie habituelle et un souffle léger, régulier, s'échappait de ses lèvres gracieusement entr'ouvertes. Le jeune homme eut un instant la tentation de les effleurer d'un rapide baiser.

Mais à ce moment, la jeune fille ouvrit les yeux — des yeux d'azur profonds et

doux comme autrefois et non plus des yeux hagards, troublés par le délire.

François, ému, ébloui, comme si un miracle venait de se produire, la regarda longuement, mais, croyant encore à une illusion, il demeura muet.

Son doute ne dura pas. Madeleine, après avoir promené autour d'elle un regard étonné, l'arrêta bientôt sur le jeune homme et murmura :

— Vous venez d'entrer, n'est-ce pas ? Il me semble que je vous vois autour de moi depuis plusieurs heures, mais, certainement, je rêvais...

— Vous rêviez, sûrement, mademoiselle, car il y a seulement quelques instants...

— Non, interrompit-elle, je n'ai pas rêvé, vous êtes ici depuis longtemps... je me souviens maintenant... Vous me preniez les mains, vous me serriez parfois très fort pour m'empêcher de remuer... puis, vous me mettiez quelque chose de froid sur la tête, qui me glaçait, mais me faisait du bien...

Soudain, ayant touché sa tête et ne trouvant plus ses cheveux, elle s'arrêta et sans pouvoir exprimer encore les sentiments qu'elle éprouvait, elle esquissa un geste de coquetterie désappointée qui fit sourire le docteur.

— Pauvre petite, balbutia-t-il, vos beaux cheveux blonds sont partis, mais vous n'avez plus la tête brûlante.

— Non, c'est vrai, beaucoup moins.

— C'est l'essentiel... Vous n'avez pas besoin de vos cheveux pour être belle.

La jeune fille le regarda d'un air étonné, sans bien comprendre, puis, souriante, elle lui abandonna sa main, qu'il baisa longuement.

VII

Un mois s'était écoulé depuis que Madeleine Pélissier avait traversé la redoutable crise qui avait inspiré tant d'inquiétude à

son entourage. Elle entraînait maintenant en pleine convalescence.

Durant toute cette période, François n'en avait pas moins continué auprès de la malade ses soins journaliers et empressés, veillant à ce qu'on ne la laissât pas trop longtemps levée, à ce qu'on observât scrupuleusement ses prescriptions à propos des diverses médications à lui administrer, et surtout à ce qu'on ne commît pas d'imprudence au sujet de sa nourriture.

Insensiblement, les forces de la jeune fille revenaient et les quelques heures qu'elle restait hors de son lit, on lui permettait de les passer sous une véranda demi-ouverte, d'où elle jouissait des rayons encore chauds du soleil d'automne, ce qui contribuait à la fortifier.

Souvent, maintenant, Claire accompagnait son cousin à La Ronce et passait une heure ou deux auprès de son amie.

Mais ces entrevues, la plupart du temps, avaient pour elle une horrible amertume. Sans se rendre compte de leur cruauté, François et Madeleine jouaient en effet sous ses yeux à ce jeu charmant de l'amour : serremments de mains expressifs, longs dialogues muets par les yeux qui se cherchent, se parlent, se comprennent.

Ce jeu était un supplice pour Mlle Morand. Par contre, il était, pour le jeune docteur et aussi pour la convalescente, la source d'enivrantes félicités.

Avant sa maladie, Madeleine avait effectivement ressenti pour François Gallet une indiscutable inclination... Depuis, la reconnaissance et plus encore le contact de tous les jours avaient fait de cette inclination un sentiment très vif, très ardent.

Tous deux, en un mot, vibraient maintenant à l'unisson. Et, tandis que le jeune docteur s'abandonnait aux plus doux espoirs, la jeune fille, de son côté, se laissait aller à son amour, sans se demander à quoi il pourrait aboutir.

Cependant, le mois d'octobre approchait

et François, tout heureux qu'il fût, commençait à se rendre compte que cette situation ne pouvait pas s'éterniser. D'abord, il ne pouvait pas rester indéfiniment chez son oncle. Ensuite, la loyauté lui faisait une obligation d'avoir avec Madeleine et ses parents une explication sur leurs intentions réciproques. Enfin, il devait songer à se caser le plus tôt possible, soit à Vaucresson, soit ailleurs.

A la lettre de Georges Fournel, lui indiquant qu'il y avait une situation avantageuse à prendre à Vaucresson, il n'avait répondu que quelques mots, disant qu'il allait réfléchir et que, d'ailleurs, pour le moment, il lui était impossible de partir.

Depuis, Georges n'avait pas donné signe de vie et ce silence n'était pas sans ennuyer le jeune docteur, qui craignait d'avoir froissé son ami.

Un jour qu'il avait longuement réfléchi à tout cela, il partit seul pour La Ronce, en proie à des idées sombres. Cependant, dès qu'il fut en présence de Madeleine, ses idées noires et ses préoccupations s'évanouirent, il redevint l'admirateur passionné de son idole, oubliant auprès d'elle tout autre souci.

Ce jour-là, d'ailleurs, la jeune fille semblait particulièrement heureuse de vivre. Assise comme d'habitude sous la véranda, elle se grisait de soleil et de plein air. Elle respirait la santé, la joie. Elle se montra charmante pour le jeune docteur; elle eut pour sa mère des mots pleins de tendresse espiègle, elle taquina même Mme Bouillet, qui, après un séjour d'un mois à Paris, était devenue passer à la campagne les derniers beaux jours. Et cette attitude aimable envers cette vieille dame fort distinguée, mais anguleuse et sèche, qui était d'ordinaire sa bête noire, indiquait dans son esprit une propension toute spéciale à l'indulgence et à l'insouciance.

Vers quatre heures, elle exprima le désir d'aller à pied jusqu'au bout du parc, de-

mander au père Renaud, le jardinier-concierge, des roses d'automne nouvellement acclimatées qui lui plaisaient beaucoup. Et comme ses désirs étaient des ordres, ils s'acheminèrent tous les quatre vers la maisonnette du père Renaud.

Mais les deux jeunes gens marchant plus vite que les vieilles dames, il y eut bientôt entre les deux groupes une certaine distance.

Après être resté un instant silencieux, hésitant, François murmura tout à coup:

— On dirait, Madeleine, que vous avez deviné mon désir de vous retenir seule et que, dans ce but, vous avez fait naître cette circonstance

— J'avoue, répondit la jeune fille interloquée, que je n'avais pas du tout deviné ce désir. Mais profitons de l'occasion, puisqu'elle se présente.

— Il faut, continua François, que je vous parle sérieusement.

— Sérieusement! fit-elle en agitant la tête avec insouciance, comme si une pensée grave était encore trop lourde pour son front.

— Oui, très sérieusement. Vous savez, Madeleine, combien je vous aime...

Il s'arrêta.

Un petit frisson secoua la jeune fille.

— Vous l'avez compris, poursuivit-il, dès le premier jour, je crois. Et depuis, vous ne m'avez jamais laissé voir que des témoignages d'amour que je vous donnais vous étiez désagréables.

— C'est exact, balbutia-t-elle, les yeux baissés.

— Malheureusement, cela ne suffit pas; il faut une solution.

Madeleine rougit légèrement sans répondre.

— Il est évident, continua François, que M. et Mme Péliissier sont très bien disposés pour moi et qu'ils ne demanderaient pas mieux que de m'être agréable. Mais...

— Mais quoi?

— Mais vous m'avez dit, un jour, que M. Péliissier estime que les parents ont, seuls, qualité pour décider du mariage de leurs filles.

— Eh bien ?

— Eh bien, si ce n'est pas vous qui choisissez votre mari, je crains que votre père ne se soucie pas de donner votre main à un pauvre docteur en médecine sans fortune et même actuellement sans position.

— Vous venez de dire que mes parents étaient très bien disposés à votre égard.

— Sans doute, mais pas au point de passer sur la question d'argent, qui a, je crois, à leurs yeux une très grande importance.

La jeune fille baissa la tête et demeura silencieuse.

— Eh bien, quel est votre avis là-dessus, Madeleine ?

Sans relever les yeux, elle balbutia :

— Ne suffit-il pas de s'aimer pour être heureux ?

C'était beaucoup, car c'était un aveu.

François n'en fut pas satisfait. Il s'attendait à mieux. Il s'attendait à ce que Madeleine lui répêât ce qu'elle lui avait dit, un jour, au début des vacances :

"...Je me marierai selon mes goûts et non selon ceux de mes parents et, comme ils me gâtent affreusement, qu'ils n'ont pas d'autre objectif que de me faire plaisir, je finirai toujours par faire ce que je voudrai !"

Cela lui eût montré qu'elle était, en cas d'opposition de son père ou de sa mère, décidée à lutter, cela lui eût prouvé qu'elle tenait à lui, qu'elle l'aimait.

Pas du tout. Au lieu de la loyauté et de la fermeté qu'il espérait, il ne trouvait chez elle qu'une attitude molle, même un peu équivoque.

Il eut une minute de cruel désenchantement.

Comprenant qu'il n'avait rien à gagner à montrer sa déception, il fit un effort pour se ressaisir et reprit :

— Sans doute, ma chère Madeleine, il est doux de s'aimer, mais notre affection

réci-proque, sans l'union qui doit la consacrer ne saurait assurer notre bonheur.

"Du reste, la situation qui résulte de notre mutuel amour ne pourrait pas se prolonger sans péril pour vous. Mon devoir est donc de chercher à faire cesser cette situation équivoque. Et pour cela, le mieux est que je cherche à être un mari présentable pour une riche héritière.

— Qu'est-ce à dire ?

— Eh bien, pour être un mari présentable, il faut au moins que j'aie une situation stable.

— Vous êtes médecin.

— Oui, mais sans clients. Je dois en chercher.

— Où ?

— Dans un autre pays que celui-ci, où il n'y a pas de place pour un médecin de plus.

— Alors, vous voulez partir ?

— Oui, c'est une nécessité inéluctable.

— Pour longtemps ?

— Probablement. C'est toujours long et difficile de chercher un pays où on ait besoin d'un médecin, puis de s'y installer, de s'y faire connaître.

Elle poussa un soupir qui semblait indiquer un regret.

— Heureusement, continua François, j'ai déjà quelques indications... Au moment où vous êtes tombée malade, j'ai reçu de mon ami Georges Fournel l'offre d'une succession à prendre à Vaucresson.

— Ah !

— Si la place n'est pas prise, je la prendrai, car elle est bonne, paraît-il. Sinon, je chercherai ailleurs.

— M. Fournel est-il à même de se renseigner ? Il n'habite Vaucresson qu'en passant, je crois ?

— Oui, quelques mois pendant l'été. Mais les renseignements lui ont été fournis par quelqu'un qui habite le pays toute l'année et que vous connaissez bien, d'ailleurs : M. Victorien Moussard.

Madeleine ne put dissimuler un léger

tressaillement, tandis qu'un nuage voilait son regard.

— Qu'avez-vous? fit le jeune homme.

— Rien, rien, balbutia-t-elle avec une pointe d'embarras, je m'amuse d'une coïncidence simplement. Toute la matinée, je n'ai entendu parler que de M. Victorien Moussard, de Mlle Julie Moussard et de M. Roger Moussard leur fils.

— Ah!

— Ce sont des amis des Bouillet, comme vous le savez, puisque nous n'avons été invitées chez les Moussard qu'à cause de cela. Et Mme Bouillet qui les a reçus chez elle, la semaine dernière, n'a pas cessé ce matin de nous entretenir de cette sympathique famille: des gens si riches, qui ont une si belle installation et qui continuent, avec leur teinturerie de Puteaux, à gagner tant d'argent... Si bien qu'à force d'entendre faire leur éloge, j'ai commencé à les prendre en grippe.

— Je le leur dirai, murmura François en riant.

— Oh! si vous voulez!

— Vous voyez, reprit le docteur, si cette place est toujours libre à Vaucresson, je ne m'en vais pas au bout du monde. Cependant, c'est encore trop loin de La Ronce.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Enfin, continua le jeune homme, j'emporterai dans mon exil — momentanément — un souvenir qui me rappellera les jours heureux passés ici et entretiendra mes espérances.

— Quoi donc? interrogea Madeleine curieuse.

— Me pardonneriez-vous ce petit larcin que j'ai cru pouvoir commettre un jour?

— Je ne saisis pas; qu'est-ce donc?

— Voici, dit François, en tirant de son portefeuille avec précaution pour n'être pas vu, une boucle de cheveux blonds, fins et soyeux. Les reconnaissez-vous?

Madeleine plongea son regard dans celui

du jeune homme et murmura doucement:

— Je vous les donne.

VIII

François rentra à La Retraite une heure plus tard. Il était à la fois heureux et triste. Heureux, parce qu'il sentait que son amour pour Madeleine était partagé. Triste, parce qu'il était torturé, affolé, par la perspective de s'éloigner pour un temps indéterminé, sans savoir, hélas! si l'affection de Mlle Pélissier pour lui résisterait à l'absence.

Tout de suite, il voulut annoncer son intention de partir le lendemain ou le surlendemain.

N'ayant trouvé que son oncle, qui lisait dans son cabinet de travail, ce fut à lui d'abord qu'il communiqua son projet.

— Comment! déjà? fit M. Morand en souriant.

— Déjà? mon oncle, c'est: "enfin", que vous devriez dire. Songez qu'il y a plus de deux mois et demi que je suis ici.

— Oui, mais on ne te voit jamais.

— Il est vrai que, depuis cinq ou six semaines, je suis souvent à La Ronce. C'est cette fièvre typhoïde qui en est la cause.

— Heu! Heu! M'est avis que, si la fièvre typhoïde était tombée sur une personne moins jeune et moins jolie que Mlle Madeleine Pélissier, elle ne t'aurait pas retenu si longtemps et si souvent chez nos voisins.

François se troubla. Mais il se ressaisit aussitôt et, jugeant qu'il valait mieux prendre cette allusion en riant, il répondit:

— C'est médire de mon dévouement professionnel, mon oncle. Je suis prêt certainement à soigner avec la même ardeur tous les malades, quels qu'ils soient. Mais la jeunesse, c'est l'avenir — l'avenir du pays, l'avenir de la race. Ne lui doit-on pas une attention particulière?

— Tu as raison, mon ami. Les jeunes sont beaucoup plus intéressants que les

vieux, qui ne laissent en partant que de vagues regrets.

— Comme vous êtes sombre et détaché de tout!

— C'est que j'étais en train de lire du Montaigne. Ce diable d'homme, avec son doute perpétuel, m'a porté au désenchantement... Alors, ta malade de La Ronce étant guérie, tu veux nous quitter?

— Oui, mon oncle, je veux vous quitter, d'abord parce que je trouve que j'ai déjà abusé de votre hospitalité...

— Voyons, je ne t'ai pas invité pour trois jours.

— Sans doute, mais entre trois jours et trois mois, il y a de la marge... Ensuite, je dois me préoccuper le plus tôt possible de de tirer parti de mes diplômes, j'ai ma vie à gagner, vous le savez.

— C'est une bonne chose. Le temps te paraîtra moins long. La place que Georges Fournel t'avait offerte à Vaucresson, est-elle toujours libre?

— Je n'en sais rien. C'est ce que j'irai voir d'abord.

— M. Péliissier est allé à Paris récemment, il a dû voir son ami Moussard, il aurait pu te renseigner.

— M. Péliissier est allé à Paris récemment? Mais, non, il a dit qu'il se rendait à Tours.

— C'est inexact. Il est allé à Paris, je te le garantis. Mais probablement il préférerait qu'on l'ignorât ici.

— Ah! c'est extraordinaire.

— Tu ne trouves pas qu'il a, depuis quelques semaines, des allures bizarres, le châtelain de La Ronce?

— Heu!..., peut-être... La maladie de sa fille lui a causé de vives inquiétudes.

— Oui, oui, c'est entendu. Mais, en dehors de cela, il a dû et doit avoir encore de graves ennuis.

— C'est le cas de dire que, lorsqu'on n'a pas de tracés, on s'en crée, car enfin quels ennuis, quelles contrariétés pourrait bien avoir le richissime M. Péliissier?

— Ça, mon ami, c'est un mystère, pour nous du moins. Après tout, je peux me tromper... Nous verrons.

— Evidemment et d'ailleurs nous n'y pouvons rien, fit à demi-voix le jeune homme sans pouvoir se défendre d'une vague appréhension à l'idée que, si M. Péliissier avait de graves ennuis, sa fille en subirait inévitablement le contre-coup.

Il y eut un court silence, pendant lequel M. Morand chercha un papier sur son bureau, tandis que François ouvrait un journal, dont il se mit à parcourir les titres.

— Ainsi, reprit le vieillard, tu es bien décidé à partir demain?

— Oui, ou après-demain, au plus tard. Je vais écrire ce soir à Georges Fournel pour lui annoncer mon retour prochain.

— C'est bien brusque, ce départ. Claire, qui est toute triste depuis quelque temps, va trouver la maison encore plus vide. Je me plaignais tout à l'heure que tu étais souvent absent. Cependant, on te voyait le soir, pour le piquet ou le bridge. Et... nous pouvions causer politique, sans nous disputer, tandis qu'avec Mlle Dumont, seule pour me donner la réplique, je perds patience... oui, je l'avoue, je perds patience.

— C'est pourtant la douceur même, cette brave demoiselle Adeline.

— Peut-être, mais en politique, elle dit de telles énormités...

— Claire a du bon sens, des vues assez justes.

— Non. Les femmes n'entendent rien à ces questions-là. Et puis, ça ne les intéresse pas. Elles ne s'occupent que de leurs affaires de coeur.

— Pas Mlle Adeline Dumont, je suppose. Elle a passé l'âge.

— Evidemment... Mais elle s'occupe des affaires de coeur des autres... et elle y met autant d'ardeur que si cela l'intéressait personnellement. Tu ne peux pas t'imaginer à quel point elle se préoccupe de toutes les jeunes personnes de sa connaissance

qui sont en âge de se marier. A l'une, elle attribue telle visée, à l'autre telle intrigue. C'est une salade dans laquelle elle doit finir par ne plus se reconnaître elle-même.

— Pauvre Mlle Adeline! Je crois, mon oncle, que vous êtes injuste pour elle. Elle est si pleine de bonnes intentions.

— Je n'en disconviens pas. Mais ça ne l'empêche pas d'avoir une déplorable manie; celle des combinaisons matrimoniales. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, elle a prêté je ne sais combien de prétendants à Mlle Madeleine Pélissier... et un certain nombre à ta cousine.

— Par exemple! A Claire aussi?... Oh! je vais la taquiner là-dessus pendant le dîner.

— Non, je t'en prie, ne fais aucune allusion à ce sujet. Claire est triste en ce moment, elle a des contrariétés... pourvu que ce ne soit pas quelque peine de coeur!... Il est inutile de la tracasser.

François esquissa un geste d'embarras et resta muet. L'allusion faite par son oncle lui avait-elle tout à coup ouvert des horizons nouveaux?

Après un court silence, M. Morand reprit:

— Je ne verrais pas d'inconvénient d'ailleurs, à ce que la pauvre enfant cherchât à se marier. La seule compagnie de Mlle Dumont, si dévouée qu'elle soit, n'est pas suffisante pour assurer la tranquillité de son avenir. Il vaudrait mieux qu'elle eût un mari, un foyer, des enfants, avant que je disparaisse.

— Que parlez-vous de disparaître, mon oncle! protesta le jeune homme. Vous êtes tout jeune encore et bâti, d'ailleurs, pour vivre cent ans.

— Heu! Heu! mon coeur me donne bien souvent du souci. Je ne pense pas qu'il m'accorde un aussi long répit.

— Le coeur! vous ne m'avez jamais parlé de ça.

— A quoi bon s'occuper de sa peau, gémir, chercher à se faire plaindre? J'ai

horreur de ça. C'est assez d'assommer tout le monde au moment du grand voyage.

— Décidément, mon oncle, vous voyez tout en noir aujourd'hui. Ce ne peut pas être l'influence de Montaigne qui, après tout, avec son doux scepticisme, n'était pas si morose que cela.

— Peut-être. Alors, c'est l'influence de ton départ.

— Voilà un mot qui me va au coeur, mon cher oncle! s'exclama François attendri. Mais je ne pars pas pour toujours. Je reviendrai.

— On ne sait jamais, la vie nous mène où elle veut, presque jamais où nous voulons.

— C'est vrai. Enfin, j'ai l'intention, la ferme intention de revenir et d'ici peu.

— Ah! tant mieux!

— Pour l'instant, il faut que je m'occupe de prévenir ma cousine. Où est-elle?

— Dans sa chambre, je pense. Elle était montée pour écrire quelques lettres.

— Comme je monte moi-même pour commercer mes préparatifs, je la verrai en passant.

François sortit du cabinet de son oncle, traversa le vestibule pour décrocher au porte-manteau un chapeau qu'il désirait ranger et se dirigeait vers l'escalier lorsque sa cousine parut.

— Tiens, je montais justement te faire une visite, ma chère tante, dit le jeune docteur, mais où vas-tu?

— Je vais porter mes lettres à la boîte de la Perche. Le facteur les emportera à son retour.

— Tu crois qu'il n'en a pas repassé?

— Non, il ne passe qu'à six heures.

— Eh bien, si tu le veux, je t'accompagnerai.

— Avec plaisir.

Les deux jeunes gens rejoignent l'allée tournante qui aboutissait à l'entrée principale du parc, au delà de laquelle il restait à franchir cinq cents mètres sur une route

toute droite pour atteindre l'agglomération de quelques feux dénommée la Perche, où se trouvait la boîte aux lettres que le facteur levait en revenant de sa tournée.

Claire et François, durant ces deux mois et demi, avaient eu maintes fois l'occasion de rester en tête à tête et la liberté de leur attitude ou de leur conversation n'en avait pas souffert.

Ce soir-là, ils se trouvèrent soudain gênés et leur promenade commença en silence. Cependant, le docteur finit par se ressaisir et dit :

— Je viens d'annoncer à mon oncle que j'avais l'intention de partir demain.

— Oh! déjà!

— Tu es bien gentille, tu réponds comme ton père, vous êtes des parents charmants, mais je ne peux pas user indéfiniment de votre hospitalité, et il faut que je m'occupe au plus tôt de me faire une situation, de m'établir quelque part pour exercer ma profession.

— Je n'ai rien à objecter, c'est raisonnable. Où veux-tu te fixer?

— Je vais voir d'abord si la place que Georges Fournel m'a indiquée à Vaucresson est toujours libre. Si elle ne l'est pas, je chercherai ailleurs.

— Pourquoi pas ici?

— Aux alentours, il y a beaucoup de médecins et la situation de chacun n'est pas très brillante.

— M. Raymond Lefèvre est débordé.

— En ce moment, oui, il s'éreinte, d'ailleurs. Mais, en temps ordinaire, il n'est pas tellement satisfait. Je souhaite donc que la place de Vaucresson soit toujours à prendre, car j'ai besoin de me fixer quelque part le plus tôt possible, je ne veux pas rester plus longtemps dans l'état de "futur médecin".

Claire acquiesça d'un signe de tête, sans rien dire.

— J'ai donc décidé, reprit François, de quitter La Retraite demain ou après-demain au plus tard. J'ai fait, cet après-midi,

mes adieux aux châtelains de La Ronce, j'irai demain serrer la main de Lefèvre et...

— Et?...

— Et c'est tout, car je n'ai pas d'autres relations dans le pays. Mais je veux te dire, à toi, Claire, quels regrets profonds j'éprouve en m'éloignant.

— Ah! fit-elle en poussant un soupir.

— Oui, je me suis laissé prendre au charme de ce séjour. Tu es pour moi une amie délicieuse, une vraie soeur. Ton père me traite d'ailleurs comme son fils. Et Mlle Adeline me gâte comme au temps où j'étais jeune.

Claire, qui espérait peut-être autre chose, fit une petite moue de désappointement.

François, tout à son sujet, ne remarqua pas ce mouvement et poursuivit :

— En un mot, tout a contribué à faire de mon séjour ici un véritable enchantement. J'y ai connu les douces joies de la famille et aussi les âpres joies de l'amour, mêlées comme toujours à d'inévitables peines.

La jeune fille ne répondit pas. Baissant la tête, l'air accablé, elle semblait avancer péniblement.

— Tu es fatiguée? dit le jeune homme remarquant enfin son attitude.

— Oh! non, mais nous marchons peut-être trop vite.

— Il est bien facile de ralentir, concéda François un peu vexé d'avoir été arrêté par cette diversion au milieu de confidences qui lui coûtaient un grand effort.

Comme il tenait cependant à aller jusqu'au bout, il reprit après un court silence :

— Bien que je n'aie prononcé aucun nom, tu as deviné, je pense, de qui je veux parler?

Elle fit un signe de tête affirmatif.

— Oui, c'est ton amie Madeleine, qui a su m'inspirer ce vif sentiment d'affection, auquel j'ai tout lieu de la croire assez sensible. Je te confie cela à toi, qui es mon

amie, ma soeur... J'ignore si cet amour réciproque — oui, je crois pouvoir l'affirmer, réciproque — nous conduira au bonheur; mais je veux du moins faire tout ce qui est en mon pouvoir pour diminuer autant que possible la distance qui sépare la riche héritière de M. Charles Pélissier d'un pauvre docteur en médecine sans fortune. Or, le meilleur moyen doit être, ce me semble, de me créer une situation qui me permette de faire figure dans le monde. Et voilà pourquoi je suis pressé de partir. Tu m'approuves, j'espère?

— Mais oui, je trouve que c'est parfaitement raisonné et je te souhaite de réussir. Madeleine est très capable de te rendre heureux.

Au fond d'elle-même, elle pensait :

— Leur amour mutuel ne résistera pas à la séparation; je connais Madeleine, elle est trop légère, trop égoïste, pour s'attacher profondément. Elle aime ou semble aimer François, parce qu'il s'occupe d'elle et lui fait la cour. Quand elle ne le verra plus, elle l'oubliera vite... Mais je ne sais pas tout de même si j'ai le droit de juger mon cousin de la même façon.

— Eh bien, reprit le jeune docteur, tu ne dis rien? Comme tu accueilles froidement mes aveux!

— La surprise, l'émotion! murmura-t-elle. Un mariage est une grosse affaire, qui comporte toujours quelques aléas. Il est tout naturel que je m'en inquiète pour toi, que je considère en effet comme... comme mon frère.

Les mots sortaient de sa bouche difficilement, péniblement.

François regarda sa cousine longuement, attentivement. Il vit sa pâleur, sa physionomie attristée, son souffle court et heurté, indiquant une respiration difficile, une angoisse secrète, et, à son tour, il baissa la tête silencieusement, perdu dans une méditation qui lui fit peut-être entrevoir la vérité.

Mais, à ce moment, ils arrivaient de-

vant la boîte de l'administration postale.

Comme Claire allait y jeter ses lettres, une voix familière lui fit tourner la tête.

— Eh bien, mes enfants, vous faites un tour de promenade avant le dîner comme apéritif?

C'était Mlle Adeline Dumont qui sortait d'une maison misérable où elle venait de soigner un malade.

La jeune fille s'efforça de réagir.

— Mais, oui, mademoiselle, balbutia-t-elle. J'avais des lettres à mettre à la boîte et François m'a offert de m'accompagner.

— Ça, c'est gentil! Notre "collégien" devient galant.

— Oh! c'était dans un but intéressé. Mon cousin voulait m'annoncer qu'il part demain.

— Demain! Pour quoi faire?

— Pour s'établir médecin à Vaucresson et gagner cent mille francs par an.

— Diable! les consultations se paient cher à Vaucresson.

— N'écoutez pas ce que raconte Claire, mademoiselle, elle a entrepris de me blaguer, parce que je veux gagner ma vie. C'est pourtant très honorable.

— Certainement.

Claire ne jugea pas à propos de se défendre.

— Vous rentrez maintenant à La Retraite, mademoiselle? demanda-t-elle.

— Oui, mon enfant.

— Alors, nous vous emmenons.

Elle passa familièrement son bras sous celui de l'institutrice et lui fit faire demi-tour, l'entraînant du côté de la maison.

Maintenant qu'elle était soutenue par cet appui solide, elle se sentait plus forte, plus assurée, plus vaillante — moins seule.

... Mais, le lendemain soir, quand le jeune docteur eut quitté La Retraite, après des adieux à la vérité fort tendres, la pauvre Claire, à bout de force, se jeta en sanglotant dans les bras de la vieille demoiselle qui lui avait servi de mère et lui confessa tout ce qu'elle avait souffert, tout ce

qu'elle souffrait, en voyant le cœur de François pris par un autre.

IX

François Gallet traversait une période de veine. Tout lui souriait : l'amour et l'argent.

Il n'était pas à Paris depuis deux heures qu'il savait déjà par Georges Fournel, lequel avait vu M. Moussard la veille au soir, que la place laissée vacante à Vaucresson par la mort du docteur Costil était toujours à prendre.

L'après-midi de ce même jour, il était à Vaucresson et sonnait à la porte de M. Moussard.

La villa habitée par M. Moussard sur le plateau de Vaucresson avait son entrée principale avenue Théry. C'était une véritable château, entouré d'un parc magnifique.

Quand le jeune homme se présenta, l'industriel était absent : il était allé faire un tour à son usine de Puteaux. Ce fut Mme Julie Moussard, sa digne épouse, qui reçut le visiteur.

Mme Moussard, jadis mannequin chez un grand couturier et par conséquent très jolie femme... autrefois, mais à qui la cinquantaine largement sonnée valait un monstreux embonpoint, était le type de la parvenue : tête vide, prétentions ridicules, incommensurable vanité.

Il le accueillit très aimablement le docteur Gallet — un ami de ses amis Pélissier, des châtelains comme elle — mais tout de même avec une nuance de protection. N'était-elle pas d'une catégorie sociale très supérieure, puisqu'elle était très riche et que M. Gallet n'était qu'un pauvre docteur en médecine à la recherche d'une place ?

Sur les questions qui intéressaient le jeune homme, elle fut d'ailleurs dans l'impossibilité de lui fournir le moindre renseignement. Elle ne se servait jamais personnellement des médecins du pays. Lorsqu'el-

le était malade, on allait chercher en auto quelque célébrité parisienne.

Heureusement, tandis que la conversation se traînait péniblement à travers d'ineptes banalités entre la grosse dame et le jeune docteur, M. Moussard rentra. Sa 40 H.P. franchissait en quelques minutes la distance qui sépare Puteaux, la ville des usines, du plateau de Vaucresson, le triste mais délicieux paysage forestier.

Il le fit remarquer une fois de plus avec complaisance en entrant dans le salon. Puis, il tendit les deux mains à François avec beaucoup d'affabilité, s'enquit de sa santé, le félicita d'avoir soigné avec tant de dévouement et d'avoir guéri Mlle Pélissier, lui demanda si celle-ci se remettait bien et conclut enfin :

— Je suis heureux de vous voir. Au surplus, je vous attendais, un coup de téléphone de votre ami Georges Fournel tout à l'heure à l'usine m'a prévenu de votre visite.

Touché d'un si cordial accueil, le docteur répondit modestement :

— Vous savez pourquoi je suis venu, c'est dans un but intéressé. Je suis confus de vous déranger.

— Pas du tout, vous arrivez à point. La place est toujours vacante et si vous voulez vous installer tout de suite, je me fais fort de vous faire nommer médecin de l'asile de vieillards. Mais nous serons mieux dans mon cabinet pour nous entretenir de tout cela. Julie, tu auras l'obligeance de nous prévenir quand le thé sera servi.

Précédant le jeune homme, l'industriel lui montra le chemin de son cabinet.

M. Moussard avait bien meilleure tournure que sa femme. Grand, toujours mince et droit en dépit de la soixantaine tout proche, les cheveux taillés en brosse, l'œil gris encore vif, les traits réguliers, les favoris blancs

taillés à l'autrichienne, il avait même une certaine allure.

Dès qu'ils furent installés dans le bureau, l'industriel aborda la question qui intéressait François.

Il donna des détails précis sur la clientèle qu'un médecin actif et expérimenté pouvait recruter à Vaucresson, durant l'été parmi les gens riches, et, toute l'année, parmi une population laborieuse d'employés, de commerçants, de retraités, qui ne regardaient pas à se faire soigner et payaient bien.

Il insista sur les avantages que représentait le titre de médecin de l'asile, ce qui mettait en relation avec les autorités, les fonctionnaires, sans compter le bénéfice des appointements fixes tombant régulièrement.

—Bref je crois que vous pouvez accepter sans crainte. Vous n'aurez pas lieu de le regretter.

—Oh! mais, monsieur, je suis tout décidé. En sortant de chez vous, je me rendrai dans une agence de locations je me ferai remettre des listes, demain je reviendrai visiter des appartements et des villas et, dans trois ou quatre jours, je peux être installé.

—Parfait. Je vois que vous aimez les solutions rapides. C'est une preuve de décision, d'énergie. C'est ce qu'il faut pour réussir dans toutes les carrières.

Ce point étant réglé, M. Moussard éprouva le besoin de parler de lui, de ses succès et de ses échecs, de ses projets d'avenir et de ses tracasseries domestiques.

—J'ai l'air heureux, mon cher monsieur, mes affaires marchent à souhait, je gagne de l'argent, je vis dans le luxe, je peux m'offrir toutes les fantaisies qui me passent par la tête et cependant j'ai bien des soucis.

—Comme tout le monde, fit le jeune

homme. C'est la loi commune, personne n'y échappe et l'argent lui-même n'en garantit pas.

—Je le vois bien. Je dirai même que c'est probablement l'argent qui me les crée, ces soucis.

—Ah!

—Oui, continua l'industriel après s'être recueilli quelques secondes, il y a dans ma vie un point noir. C'est mon fils.

François hocha la tête sans répondre.

—Et mon fils est un point noir pour moi parce qu'il est fainéant, dépendant, noceur. Or, il est tout cela parce qu'il sait qu'il peut compter sur ma fortune. S'il avait besoin de gagner son pain, il serait moins paresseux et moins gaspilleur.

François Gallet, choqué d'être pris comme confident par l'industriel qu'il connaissait à peine et peu soucieux de s'engager sur un terrain aussi délicat, hésita un instant à répondre. Puis, pour dire quelque chose, il finit par prononcer cette phrase peu compromettante:

—Vous n'avez qu'à lui couper les vivres. Quand il saura qu'il n'a pas à compter sur vous, il travaillera.

—Ah! mon cher monsieur, que dites-vous là? Travailler? Jamais Roger n'y consentira. Il n'en a pas l'habitude et il trouve ça déshonorant. Non, si je lui refuse l'argent qui lui est nécessaire, ou plutôt, qu'il juge nécessaire pour mener la vie large à laquelle il est habitué, il cherchera tout simplement à s'en procurer et par n'importe quel moyen, "en tapant" d'abord mes amis, en s'adressant aux usuriers. Mon crédit est bon sur la place. Il trouvera facilement à emprunter—à des taux fantastiques, naturellement... Et un beau jour, quand ses créanciers crieront trop fort, c'est

moi qui devrai les faire taire. En un mot, que ce soit maintenant ou plus tard, ce sera toujours moi qui paierai.

François esquissa un geste d'embarras et d'indifférence, indiquant que cette éventualité le laissait assez froid, et qu'en tous cas, il n'était pas en son pouvoir de modifier cette situation douloureuse.

M. Moussard comprit-il le sens de ce geste. Peut-être. Toujours est-il qu'il continua :

—Vous n'y pouvez rien, me direz-vous. Ce n'est pas votre faute si Roger est paresseux, débauché et gaspilleur. Non, bien sûr, ce n'est pas votre faute, puisque c'est la faute de sa mère qui l'a stupidement gâté... Et né le connaissant pour ainsi dire pas, n'ayant par conséquent sur lui aucun ascendant, vous ne pouvez pas entreprendre une campagne de sages exhortations pour l'amener à changer sa manière de vivre.

«A cette objection, je n'ai rien à répondre: elle est exacte pour l'instant. Mais, maintenant que vous allez habiter Vaucresson, que nous aurons le plaisir de vous voir souvent — je l'espère du moins—vous aurez l'occasion de rencontrer Roger ici assez fréquemment ; bien qu'il n'habite pas sous notre toit et que ses visites soient toujours courtes, vous pourrez, j'en suis convaincu, entretenir avec lui des relations de bonne camaraderie. Et une fois que vous aurez acquis de l'influence sur lui, vous pourrez jouer auprès de lui un rôle très utile. Vous êtes raisonnable, pondéré, travailleur, vous, monsieur Gallet! Vous montrerez à Roger que le bonheur est là, dans une vie régulière, laborieuse et non dans l'existence échevelée qu'il mène.

François ne put s'empêcher de rire.

—Vous me chargez là, monsieur, dit-il, d'une mission bien difficile bien

ingrate. Je ne sais pas, d'ailleurs, quand je serai assez lié avec M. Roger pour entreprendre mes prédications et je doute fort de plus qu'elles aient du succès.

Sans s'arrêter à cette objection qu'il entendit à peine, l'industriel, suivant sa marotte, continua :

—Vous pourrez même suggérer à mon filsq u'il agirait très sagement en abandonnant ses liaisons éphémères pour se constituer un foyer régulier, que sa propre tranquillité y gagnerait beaucoup. Oui, le mariage, malgré ses quelques inconvénients, il n'y a encore que cela pour donner à la vie de l'homme son cours normal. Dites-lui ça, n'est-ce pas? Vous lui rendrez service... et à moi aussi.

—Mais je pense que M. Roger sait, aussi bien que moi, à quoi s'en tenir sur ce point et que, s'il préfère les liaisons éphémères aux unions définitives, c'est qu'il a ses raisons... Il ne tiendra donc aucun compte de mes insinuations, de mes conseils.

—Si, si. Venant d'un ami jeune du même âge que lui, ces conseils porteront, vous verrez. Du reste, de mon côté, je travaillerai dans le même sens. Non pas en insistant sur la théorie du mariage, mais en lui présentant une jeune fille dont la beauté le tente et dont il ait alors envie de faire sa femme.

—Cette méthode est à mon avis bien meilleure que l'autre. Elle pourrait parfaitement produire le résultat que vous cherchez. Mais, pour parler ainsi, vous avez déjà sans doute sous la main quelque jeune personne susceptible, par sa beauté et aussi sa fortune, d'inspirer à M. Roger des idées matrimoniales.

—Oui et non... je ne peux rien dire encore... c'est un sujet si délicat, je suis tenu à une grande discrétion,

Cependant, tout en parlant, l'industriel regardait le jeune docteur d'une façon si étrange, que celui-ci en éprouva quelque gêne.

Il se leva pour échapper à ce malaise et avec l'intention de se retirer. Il avait oublié le thé.

— Je vous souhaite de réussir dans vos projets, monsieur, dit-il, en tendant la main à M. Moussard; de mon côté, je ferai de mon mieux quand je connaîtrai M Roger...

— Vous ne partez pas encore? interrompit l'industriel. Et le thé? Ma femme nous aurait-elle oubliés?

— Oh! c'est vrai!

Juste à ce moment, la femme de chambre vint prévenir que le thé était servi.

Les deux hommes regagnèrent le salon, où ils eurent la surprise de trouver M. Roger Moussard en tête à tête avec sa mère.

Le jeune viveur était venue à l'hâte, entre deux trains, pour entretenir son père d'une question importante et urgente.

C'était par cette formule qu'il avait l'habitude de désigner ses demandes d'argent.

Roger Moussard, que François connaissait pour l'avoir entrevu plusieurs fois chez son père au printemps précédent, était, à vrai dire, assez bien de sa personne.

Grand, mince, d'allure élégante, les traits réguliers, les yeux noirs très vifs, les cheveux bruns et la moustache coupée ras, il offrait l'impeccable silhouette du jeune homme chic. On comprenait qu'avec cette tournure et l'argent de poche fort abondant, dont la faiblesse de son père lui permettait de disposer, il eut un certain succès dans le monde où l'on s'amuse.

Roger fut aimable pour le jeune médecin, mais avec une nuance de protection et en conservant ses distances: le fêtard, le jouisseur qu'il était pouvait-il entretenir des relations de camaraderie — impliquant l'égalité — avec un homme qui se permettait de gagner sa vie en travaillant?

Quelle étrange mentalité la stupide éducation de l'ancien "mannequin" avait-elle donc faite à ce pauvre garçon?

François, de son côté, fut courtois et avenant, mais en conservant une certaine réserve: il avait sa dignité.

L'entrevue ne fut d'ailleurs pas longue. Roger, pressé de voir son père en particulier, fit comprendre au visiteur étranger que sa présence était importune. Et celui-ci, qui avait d'ailleurs pas de chose à faire avant que la nuit fût venue, prit congé de ses hôtes pour se rendre chez un agent de locations.

Trois jours après, une voiture de déménagement amenait de la rue de Tournon le mobilier du jeune médecin qui s'installait dans une modeste villa d'un loyer de douze cents francs, avec, comme bonne à tout faire, son ancienne femme de ménage, à qui l'air de la campagne était nécessaire pour guérir une anémie récalcitrante.

X

Dès le matin de son retour, François Gallet, est-il besoin de le dire, avait confié à Georges Fournel son grand, son seul ami, toute l'aventure amoureuse qu'il venait de vivre.

Georges avait été son confident, lorsque, dès sa première rencontre avec Madeleine Pélissier, au printemps précédent, avait jailli la très vive sympathie qui l'entraînait vers la jeune fille. Il était tout naturel qu'il fût tenu au courant des phrases diverses du développement de l'intrigue.

Et après avoir entendu le récit de son ami, le jeune avocat avait conclu.

— Tu vois que j'ai bien fait de t'engager à aller passer tes vacances chez ton cousin Morand. Cela ne t'a pas causé tant de souffrances que tu le craignais. Au contraire, l'affaire est en bonne voie... le succès me semble assuré... c'est le bonheur qui vient... Par exemple, on peut dire que,

pour une fois, la fièvre typhoïde a été utile à quelque chose.

— Ah! je t'en prie, avait répliqué François, ne te hâte pas trop de tirer des conclusions ou de faire des pronostics favorables, j'ai peur de l'avenir, des réveils douloureux... Quand la question sera placée sur le terrain des réalisations pratiques, mes rêves s'écrouleront sans doute.

— Mais non, mais non. Rien n'autorise un pareil pessimisme... Il faut toujours espérer.

Ils avaient parlé ensuite de l'installation à Vaucresson. Georges avait donné les renseignements demandés et avait ajouté :

— Alors, pour conquérir ta belle, tu ne songes plus à devenir un grand médecin, un grand chirurgien, un grand spécialiste?... Tu vas tout simplement faire de la clientèle bourgeoise?

— Mon ami, je vais au plus pressé. Pour devenir un grand médecin, il faut des années. Madeleine ne pourrait pas m'attendre aussi longtemps — en admettant qu'elle veuille bien attendre. Il me faut tout de suite une situation qui me permette de dire: "Je suis établi, je vis de ma profession."

— Tu crois que les parents de Madeleine Péliissier seront sensibles à cet argument?

— Je le crois, je l'espère.

— Pas moi. La fortune acquise doit seule avoir de la valeur aux yeux de ces gens-là. A mon avis, le succès doit venir uniquement de la volonté de la jeune fille.

François hocha la tête d'un air perplexe qui signifiait que, de cette volonté, il lui était impossible de préjuger, attendu qu'il n'avait reçu aucune assurance formelle et qu'au surplus "souvent femme varie".

D'autres soins ayant sollicité l'attention des deux jeunes gens, cette conversation sentimentale avait été abandonnée. Peu après, ils s'étaient séparés pour courir, l'un au Palais, l'autre à Vaucresson.

Mais, le soir, à dîner, Georges Fournel

se trouvant en tête à tête avec son père n'avait pas pu s'empêcher de parler du violent amour de François Gallet pour Madeleine Péliissier et des espérances qu'il entrevoyait de ce côté. Et M. Laurent Fournel avait, à cette déclaration, pris une attitude si étrange, si embarrassée, que son fils, médusé d'abord, avait cru devoir lui en demander la raison.

Mais l'agent d'affaires avait refusé de répondre, laissant simplement entendre que le secret professionnel lui interdisait toute indiscretion.

Ce petit incident avait laissé dans l'esprit de Georges une arrière-pensée. Il eût bien voulu, les jours suivants, percer l'énigme que l'attitude assez bizarre de son père lui faisait entrevoir. Mais il se heurta à un parti pris irréductible.

Le devoir professionnel avait chez Laurent Fournel la force d'un dogme.

Intègre et consciencieux, Laurent Fournel inspirait à ses clients une confiance absolue — probablement, parce que cette confiance n'avait jamais été trompée.

Lorsque quelqu'un lui apportait une affaire, il l'examinait soigneusement avant de décider s'il s'en occuperait. S'il acceptait de s'en charger, le client pouvait compter sur son entier dévouement. Mais, si le litige qu'on lui soumettait lui paraissait provenir de quelque manoeuvre louche, frisant la malhonnêteté, il refusait carrément de s'en occuper.

Par ce procédé, Laurent Fournel avait assuré à son cabinet de contentieux un renom de haute tenue et avait gagné personnellement la réputation d'être... un original. C'est ainsi que, dans un certain monde, on appelle ceux qui ne sont pas toujours cyniquement pratiques.

* * *

Cinq semaines s'étaient écoulées depuis le retour de François Gallet.

Georges Fournel n'avait pas pu éclair-

voir le petit mystère qui l'avait un jour intrigué et d'ailleurs y avait renoncé.

Le jeune docteur, installé dans sa villa de Vaucresson, commençait à prendre contact avec la clientèle et se montrait assez satisfait.

Georges était allé le voir chaque dimanche et François avait dîné chaque jeudi chez ses amis Fournel, dont l'appartement était situé rue de la Victoire, à la même adresse que le cabinet de contentieux.

Cinq semaines, c'est long pour un amoureux privé, non seulement de la présence mais aussi des nouvelles de celle qu'il aime.

Le jeune docteur avait bien écrit deux fois à La Retraite, d'abord pour remercier ses cousins de leur charmante hospitalité, ensuite pour leur faire part de son installation à Vaucresson.

Mais ces deux lettres n'avaient reçu que de très courtes réponses, l'une de M. Morand, l'autre de Claire, dans lesquelles ils parlaient de banalités, de leur vie solitaire et calme, et pas du tout des châtelains de La Ronce.

François commençait donc à se morfondre, lorsqu'il reçut un mot de Raymond Lefèvre qui, d'une part, lui donnait sur la santé de M. Morand des pronostics fâcheux et, d'autre part, lui annonçait que Mme et Mlle Pélissier allaient sous peu partir pour Paris...

La première nouvelle l'attrista, la seconde l'enchantait.

Il écrivit aussitôt pour avoir des détails, des précisions. Raymond indiqua alors que M. Morand avait eu une petite crise d'angine de poitrine, enrayée rapidement, mais qui pouvait se renouveler; et quant au voyage des dames Pélissier à Paris, il expliqua qu'il l'avait appris incidemment de la bouche de Madeleine, un jour qu'il était allé à La Ronce s'informer de sa santé.

"Probablement, ces dames vont descendre, comme la dernière fois, chez Mme Bouillet, se dit le jeune docteur. Il faut donc que je me rapproche du ménage

Bouillet, malgré mon peu de sympathie pour Alphonsine. Ah! je ne suis pas le seul à n'avoir aucune sympathie pour Alphonsine! Madeleine ne peut pas la voir non plus. Ça ne doit pas l'amuser de loger chez elle. Mais comme Mme Pélissier a horreur d'être à l'hôtel — qui coûte trop cher, prétend méchamment l'ami Lefèvre — il lui faut bien en passer par là.

Il se souvint alors que Mme Bouillet recevait le jeudi et qu'elle l'avait même invité à aller la voir.

Le jeudi suivant, il se présenta chez elle.

Le ménage Bouillet occupait au coin du quai de Bourbon et de la rue Jean-du-Bellai, dans une vieille maison du XVIII^e siècle, un très bel appartement meublé avec goût, encombré de livres, de tableaux, d'objets d'arts anciens, d'où l'on jouissait d'une vue étendue et agréable: Notre-Dame à gauche et, en face, la coulée de la Seine jusqu'au Trocadéro.

"Je comprends maintenant, fit-il mentalement, pourquoi M. Clément Bouillet, le vieux et riche époux d'Alphonsine, quitte difficilement son appartement: nulle part, il n'aurait sous les yeux un aussi beau panorama. J'avais raison de penser que M. Clément Bouillet était un sage."

Il fut accueilli très aimablement par l'ancienne institutrice de Mme Pélissier et aussi par son mari, qui avait entendu parler de lui en termes flatteurs et était heureux de faire sa connaissance. Ils avaient, d'ailleurs, des goûts communs, aiment tous les deux les vieilles choses. Ce fut un inépuisable sujet de conversation.

Mais le jeune docteur était venu surtout pour entendre parler de Madeleine. Sur ce point encore, il fut satisfait.

— Vous savez, cher monsieur, que je suis rentrée de La Ronce, il y a dix jours seulement, déclara Mme Bouillet. Quand on est là-bas, on ne peut plus s'en arracher. Mais, avant de partir, j'ai décidé ces dames à venir passer une partie de l'hiver à Paris. Ce n'est pas gai pour Madeleine, le sé-

jour de La Ronce en hiver. Elle n'a guère qu'une seule relation : votre cousine Claire Morand. Et encore, j'ai remarqué que pendant ces dernières semaines, elles se sont un peu moins fréquentées que d'ordinaire.

— Ah ! balbutia François avec une nuance d'embarras, il n'est pas possible qu'il y ait du froid entre elles.

— Oh ! non, bien sûr. Pas de froid. Mais, d'une part, Madeleine, pas très solide encore, sortait peu et, d'autre part, votre cousine un peu triste paraissait rechercher la solitude. De plus, la santé de son père la préoccupait.

— Je sais, Raymond Lefèvre m'a écrit que mon oncle avait eu une petite crise d'angine de poitrine ; pas grave, il est vrai, mais qui constitue une menace pour l'avenir.

— Enfin, pour toutes ces raisons, auxquelles il faut ajouter le perpétuel mauvais temps, les deux amies se sont peu vues depuis votre départ. Ce qui m'a permis de décider plus facilement ces dames à quitter La Ronce pour quelques mois ou, au moins, quelques semaines. J'en suis heureuse pour Madeleine qui a besoin de distractions. Elle s'ennuie là-bas, c'est visible. Il lui faut, pendant quelque temps, le contact du monde, le mouvement de la ville.

“Et puis, une jeune fille de son âge doit songer à se marier. Or, quelque riche et jolie qu'elle soit, Madeleine ne trouvera pas un mari dans cette campagne, il est nécessaire qu'elle vienne en chercher un à Paris.

En prononçant cette dernière phrase, Mme Bouillet avait un petit air goguenard. François du moins crut qu'elle avait un air goguenard. C'était sans doute de l'imagination de sa part... Quoi qu'il en soit, il en éprouva un léger malaise et surtout sentit s'accroître son antipathie contre la vieille dame.

Obligé de faire contre mauvaise impression bon visage, il répondit cependant par une phrase banale qui semblait une appro-

bation. Puis, il fit dévier la conversation. Car, après avoir désiré n'entendre parler que de Madeleine, il lui était devenu tout d'un coup désagréable de s'en occuper.

Après dix minutes de banalités échangées avec Mme Bouillet et une discussion de quelques instants avec M. Bouillet sur les derniers volumes parus en librairie, François prit congé de ses hôtes, non sans emporter la promesse que, dès l'arrivée de Mmes Pélissier, on le prierait de venir dîner avec elles.

XI

Les provinciales ne quittent pas aussi facilement qu'on pourrait le croire leur installation campagnarde pour aller villégiaturer à Paris. D'abord, il y a une foule de choses à régler, de préparatifs à faire : on croyait en avoir pour quatre jours, il y en a pour six semaines.

Ensuite, on n'abandonne pas sans regret, sans hésitation, ses petites habitudes.

Mmes Pélissier avaient promis à Mme Bouillet d'être à Paris à la fin de novembre. Janvier commençait : elles n'avaient pas encore paru.

Il est vrai que, si Mme Pélissier, qui déclarait à tout propos qu'elle ne “vivait” qu'à Paris, pressait le départ autant qu'elle le pouvait, Madeleine, elle, faisait au contraire tout son possible pour le retarder : pressentait-elle donc que son séjour dans la capitale serait pour elle l'occasion de douloureuses complications ?

François continuait à se morfondre dans l'attente, mais partagé cependant entre des sentiments contradictoires, car s'il désirait vivement revoir Madeleine, il n'était pas sans avoir d'intuitives appréhensions sur les suites de sa présence à Paris.

S'il n'avait pas eu son ami Georges Fournel pour recevoir ses confidences au milieu des angoisses que lui causait cet état d'esprit mal défini, il eût été complètement dérouté et découragé.

Heureusement, Georges était là pour lui remonter le moral. Comme nous l'avons dit, François dînait chaque jour rue de la Victoire chez les Fournel qui avaient quitté depuis octobre leur villégiature estivale de Vaucresson. Et, chaque dimanche, Georges allait déjeuner chez son ami.

Donc, janvier commençait et les dames Péliissier n'avaient pas encore paru.

Le premier dimanche de janvier, les deux jeunes gens étaient en train de fumer, après le déjeuner, dans le cabinet du médecin, lorsque la bonne annonça M. Victorien Moussard.

M. Moussard, qui éprouvait une vive sympathie pour François, venait le voir assez souvent, en voisin, histoire de bavarder une heure ou deux de choses intéressantes: ça le changeait de la conversation avec l'ancien mannequin.

Il fut heureux de rencontrer Georges Fournel, dont le père était un ami à lui de vieille date, et se montrer d'autant plus gai, allant, cordial. Du reste, l'industriel paraissait, ce jour-là, de très bonne humeur et avoir même des raisons spéciales d'être de bonne humeur.

Ces raisons, il était venu certainement avec l'intention de les confier à François. La présence de Georges n'était pas de nature à l'arrêter. Il se décida, au bout d'une demi-heure, à aborder le sujet qui le tracassait.

— Je vous disais récemment, mon cher ami, murmura-t-il en s'adressant au médecin, à quel point je suis inquiet de voir mon fils s'enlizer dans sa vie de paresse, de gaspillage et de débauche.

— Il faut bien que jeunesse se passe, glissa Georges en manière d'excuse.

— Pardon, mes chers amis, Roger a votre âge; et votre manière de vivre ne ressemble pas à la sienne, que je sache.

— C'est que nous n'avons pas un père qui nous a gavés d'argent de poche, dit François; moi du moins. Et il n'y a rien de tel que la gêne pour vous rendre sage.

— Mon père aurait pu peut-être me donner pas mal d'argent, ajouta Georges; il ne l'a pas fait, je ne le regrette pas. Il m'a donné ainsi l'habitude et imposé l'obligation du travail.

M. Victorien Moussard baissa la tête, un peu penaud.

— Tout cela, mes amis, balbutia-t-il, revient à dire que c'est uniquement par ma faute que Roger est devenu ce qu'il est: je l'ai trop gâté.

— Ah! dame, oui! ne put s'empêcher d'avouer le jeune avocat.

— Ne m'accablez pas, je suis de votre avis, déclara l'industriel. Mais comme je lui ai donné l'habitude de compter sur moi et développé ainsi son goût inné pour la paresse, il m'est très difficile de lui couper les vivres: il ferait des sottises, se procurerait de l'argent par n'importe quel moyen et, finalement, ce serait toujours moi qui, pour éviter le scandale, serais forcé de payer.

— Alors, pas de remèdes? insinua Georges.

— Si, mon ami, je crois qu'il y a un remède... Il faudrait marier Roger pour l'assagir.

— Vous m'avez déjà dit cela, murmura François d'un air incrédule, mais je n'ai pas grande confiance!...

— Ouais! ajouta Georges, pas de danger que le beau Roger, la coqueluche de toutes les dames de la haute galanterie, consente à changer sa vie brillante, aventureuse et libre contre le pot-au-feu du mariage.

— Je crois que vous exagérez, mon cher Georges, répliqua l'industriel. D'abord, je pense avoir trouvé une jeune fille idéale, aussi jolie que riche, qui lui donnera l'envie de se marier. Ensuite, et dans le cas où la beauté de cette jeune fille ne serait pas capable de l'emballer au point de lui faire lâcher ses liaisons, je tiens en réserve un dernier argument qui, j'en suis persuadé, le fera céder. Du reste, je lui en ai déjà

touché deux mots et tout me porte à croire qu'il capitulera quand je lui poserai mes dernières conditions.

— En voilà des mystères ! lança le jeune avocat curieux.

— Vous voulez savoir en quoi consiste mon dernier argument ? Le voici : Roger s'est déjà mis dans le cas que j'envisageais tout à l'heure, c'est-à-dire que, mes subsides ne lui suffisant pas, il a déjà cherché à se procurer de l'argent par des moyens... des moyens... que j'appellerai peu recommandables pour n'être pas trop... dur. C'est une maladresse de sa part. Car il aurait pu tout simplement s'adresser à des usuriers qui lui auraient fait payer cher, mais qui lui auraient remis tout ce qu'il aurait voulu. Tandis que le moyen qu'il a employé est tout simplement idiot... je n'insiste pas...

«Voilà donc mon Roger avec une dette de cinquante mille francs à rembourser dans un délai très court. Et cette dette, si elle n'est pas remboursée, ne met que lui dans une posture difficile... lui et un ami. En d'autres termes, il ne peut pas me faire chanter. Donc, vous comprenez, je le tiens. Et je lui pose l'alternative suivante : Ou tu vas te marier et je paie ta dette. Ou tu te déshonores et tu déshonoreras ton ami.

— Oh ! monsieur Moussard, s'exclama François révolé, c'est indigne, ce que vous projetez là. Vous voudriez, par ce procédé pousser votre fils à se marier ! Mais ce serait affreux ! Et songez donc à ce que serait une union contractée sous une telle menace ! Oh ! non, non, vous ne ferez pas cela.

— Je comprends très bien votre révolte, mon cher ami, répondit l'industriel. Mais, que voulez-vous ? La fin justifie les moyens... Si je ne suis pas brutal, féroce, cynique, je n'arracherai jamais Roger à la vie idiote et abrutissante qu'il mène.

— Ainsi soit-il ! ponctua Georges Fournel en riant.

— Ah ! maintenant que nous avons liqui-

dé les affaires de famille, reprit M. Moussard d'un ton jovial, si nous faisons un bridge ?

— J'allais vous le proposer, répondit François en allant chercher la table.

XII

Le courrier du docteur Gallet était, ce matin-là, tout particulièrement chargé ; outre les journaux politiques et les revues médicales, plusieurs lettres parmi lesquelles deux, dont il reconnut tout de suite l'écriture, attirèrent spécialement son attention. L'une était de M. Morand, l'autre de Georges Fournel.

Le jeune homme ouvrit d'abord celle de son oncle et lut :

«Mon cher François,

«Je te demande pardon de n'avoir pas répondu à ta dernière lettre me demandant des nouvelles de ma santé et contenant tes vœux pour la nouvelle année. J'en suis tout confus, car nous voilà déjà le 27 janvier. Je suis bien négligent, bien coupable. J'ai une excuse que tu devines. Au début de janvier, j'étais encore tout mal en train et, partant, très paresseux. Il n'y a guère qu'une quinzaine de jours que je suis complètement remis et que j'ai repris ma vie normale.

«Tu me diras que ta cousine aurait pu me remplacer, te donner de mes nouvelles et te remercier. Mais elle non plus ne va pas très bien depuis quelque temps. Elle, si active d'habitude, est languissante, constamment fatiguée, par conséquent paresseuse et grognon. Et voilà toute la raison de notre silence. Tu es trop indulgent pour ne pas nous pardonner.

«Je pense, d'ailleurs, que tu as dû avoir de nos nouvelles ces jours-ci, par Mme et Mlle Pélissier qui sont à Paris depuis près de deux semaines et que tu as eu sans doute l'occasion de voir chez Mme Bouillet ou ailleurs. Présente-leur mes hommages et le

bon souvenir de Claire quand tu les verras.

“Dans ta dernière lettre, tu paraissais très satisfait de ta position. Je te souhaite de réussir pleinement. Tu le mérites.

“En terminant ce court billet, il faut que je t’annonce une nouvelle qui t’intéressera sans doute. Je la tiens de Me Bornel, le notaire, que j’ai vu ce matin même. Le château de Villepéan, le château et la terre de Villepéan, dont tu as dû te séparer à contre-cœur à la mort de ton père et qui étaient pour la troisième fois en vente pendant les vacances dernières, viennent d’être achetés, il y a quatre jours, par un industriel de Paris ou des environs de Paris, nommé Victorien Moussard.

“Il me semble que ce Moussard est bien celui que tu connais, chez qui tu as été reçu et qui est même l’instigateur de ton installation à Vaucresson, enfin l’ami des Fournel, des Bouillet...

“Mais, au fait, si ce Moussard est celui que tu fréquentes, tu dois savoir ce que je te raconte là. Quelle drôle de coïncidence, n’est-ce pas? Je ne m’explique pas que ce monsieur qui est complètement étranger au pays ait pu jeter son dévolu sur Villepéan; et je me demande même qui a pu lui indiquer que cette propriété était à vendre. Une agence peut-être? Tu es bien placé pour te renseigner sur ce point. Tu n’y manqueras pas, je pense?

“Écris-moi le plus souvent que tu pourras et ne te formalise pas si nous ne te répondons pas tout de suite. Tiens-nous au courant de tes affaires, du développement de ta clientèle. Tout ce qui t’intéresse nous intéresse énormément.

“Et dès que tu pourras venir nous voir, tu nous feras plaisir. Je t’envoie avec mes sincères amitiés celles de ta cousine et aussi celles de la brave demoiselle Adeline.

“Ton oncle affectionné,

“Louis MOISSARD.”

François resta une minute ébahi, réfléchissant.

“Madeleine et sa mère sont à Paris depuis près de deux semaines, mâchonna-t-il enfin, et je n’en sais rien: personne ne m’a prévenu, et Mme Bouillet qui devait me prier à dîner dès leur arrivée ne m’a pas écrit... à moins que... cette lettre, dont je ne connais pas l’écriture, ce ne soit ça.

C’était une grande enveloppe dont la suscription était tracée d’une écriture fine et droite.

— Voyons.

Il fendit l’enveloppe et tira un carton.

C’était cela:

“Cher monsieur,

“Voulez-vous nous faire le plaisir de venir dîner jeudi avec vos amies, les châtelaines de La Ronce, qui sont à Paris depuis peu. Dans l’espoir d’une bonne réponse, je vous prie d’agréer mes meilleurs compliments.

“A. BOULLET.”

François murmura à demi-voix:

— Le jeudi, c’est le jour où je dîne chez mes amis Fournel. Enfin, pour une fois, je les prierai de m’excuser. Je ne veux pas manquer la rencontre avec Madeleine... Mais voyons ce que dit Georges.

Il ouvrit la lettre de son ami et lut, stupéfait:

“Mon cher vieux,

“Dimanche, en revenant de Vaucresson, j’ai trouvé mon père très fatigué, fiévreux, la tête lourde. Ce matin, son état s’était aggravé. C’est une congestion. Grâce aux soins immédiats qui lui ont été prodigués, le mal est enrayé. Et à l’heure où je t’écris, sept heures du soir, le médecin m’affirme que tout danger est conjuré. J’aime à le croire.

“Si tu as l’occasion de venir à Paris, je compte sur ta visite. A bientôt de toutes façons, j’espère!

“A toi cordialement,

“GEORGES”

François replia la lettre d'un air consterné, puis balbutia :

— Pauvre ami ! Aimant son père comme il l'aime, il doit être affolé : j'irai le voir ce soir.

À la hâte, il visita les quelques malades qui l'avaient fait appeler, déjeuna et se rendit à la gare.

À deux heures et demi, il était chez ses amis. L'état de M. Laurent Fournel se maintenait satisfaisant. Son médecin avait fait le matin même les déclarations les plus rassurantes. François les confirma.

Voyant que Georges était maintenant tranquille, il l'entraîna dans la pièce voisine et il lui raconta que Mlle Péliissier et sa fille étaient à Paris, chez Mme Bouillet, depuis plus d'une quinzaine, que Mme Bouillet l'avait invité à dîner pour le jeudi suivant et qu'il avait l'intention d'y aller, ne voulant pas manquer cette occasion de voir Madeleine et pressentant d'ailleurs un mystère inquiétant dans le fait qu'on le prévenait si tardivement de l'arrivée de ces dames.

Georges, par de bonnes paroles, essaya de remonter le moral de son ami qui était fort abattu... et celui-ci le quitta pour retourner à Vaucresson.

Comme il suivait la rue du Havre pour se rendre à la gare Saint Lazare, la nuit étant déjà venue, il jeta par hasard les yeux dans la boutique d'un pâtissier qui était à ce moment-là encombrée de clients et il vit — ô horreur — il vit, d'une part, assises à une petite table, la longue Mme Bouillet et la grosse Mme Péliissier, et, d'autre part, assis à une autre petite table, Madeleine Péliissier et... Roger Moussard !

Celui-ci paraissait d'ailleurs vers elle, il lui parlait de très près et il lui racontait sans doute une histoire fort plaisante, car elle riait de bon cœur, montrant sa jolie rangée de perles.

François resta ébahi, confondu, désorienté.

Était-ce possible ? Roger Moussard flir-

tant avec Madeleine !... Roger Moussard prétendant de Madeleine !... Roger Moussard déjà fiancé de Madeleine peut-être ! Car, depuis quinze jours, il devait la voir tous les jours sans doute — et c'était pour cela qu'on ne l'avait pas invité, lui : il eût été gênant...

Mais Madeleine ?... Madeleine acceptait cela ? Madeleine qui, trois mois auparavant, accueillait avec émotion et reconnaissance les hommages de François Gallet et qui paraissait même éprouver une très vive inclination pour François Gallet, Madeleine trouvait maintenant tout naturel de se faire faire la cour par M. Roger Moussard, le paresseux perdu de dettes et de débauches, à qui son père rêvait d'inculper le goût du mariage et de la vie régulière en lui jetant dans les bras une très jolie femme !

Alors, c'était cela, la mystérieuse, la machiavélique combinaison, que le vieux Moussard préparait depuis des semaines, des mois, pour mater son rejeton !

C'était Madeleine Péliissier l'innocente victime qui devait être sacrifiée pour assurer la tranquillité de Victorien Moussard et la défense de son argent !

Quelle abominable, quelle odieuse machination ! Et cet ignoble marchandage allait réussir sans doute ! Oui, la faiblesse et l'égoïsme de Madeleine, la cupidité de ses parents allaient permettre à cet ignoble marchandage de réussir.

Et que pouvait-il, lui, François Gallet, pour l'empêcher ?

Crier son désespoir, montrer son amour bafoué ? Peu ! La belle affaire ! on rirait de lui et cela ne changerait rien aux résolutions prises !

Ce flot de pensées tristes, horribles, tourmentantes, avaient traversé l'esprit du jeune docteur en quelques secondes, pendant lesquelles il était resté bouleversé, les yeux braqués sur la pâtisserie. De l'intérieur, on ne pouvait le voir, la rue étant moins éclairée que le magasin. Mais les passants pou-

vaient finir par remarquer son air étrange. Il s'en rendit compte et s'éloigna, en poursuivant ses réflexions amères. Il était tellement absorbé qu'il se faisait bousculer par la foule qui encomrait le trottoir et en traversant la place du Havre, il faillit par deux fois se faire écraser par des autos.

Enfin, il atteignit son train la tête en feu, mâchonnant des malédictions.

— Je n'irai pas dîner jeudi chez Mme Bouillet, se dit-il en lui-même, je ne veux pas me donner en spectacle ni m'exposer à être mis dans une posture ridicule. Du reste, je ne veux pas revoir Madeleine, qui se conduit indignement envers moi.

“Indignement? Est-ce bien sûr? Ai-je reçu d'elle des promesses formelles? A-t-elle pris des engagements envers moi? Non. Elle a été sensible à mon amour; elle me l'a montré, elle m'a même laissé voir qu'elle y répondait... C'est tout. Et là-dessus, je me suis emballé, j'ai fait des rêves, je me suis hâté de chercher une situation dans l'espoir que cette situation, si modeste qu'elle fût, atténuerait mon manque de fortune et qu'ainsi je serais pour Mlle Pélissier si riche un mari plus présentable.

“Illusion! J'ai fait fausse route. Madeleine Pélissier n'était pas pour moi. L'argent appelle l'argent. Riche comme elle l'est, elle ne pouvait épouser qu'un Mous-sard.

“Mais je t'aime toujours Madeleine, malgré ta trahison, je t'aime et je suis jaloux et je souffre... Oh! si je ne peux pas t'arracher à ce fat, à ce viveur, je me vengerai...

Durant tout le trajet jusqu'à Vaucresson, François passa le temps à remâcher sa colère, son indignation, sa douleur, ses projets de vengeance et ne songea même pas à ouvrir les journaux du soir qu'il avait achetés à un camelot en traversant la Chaussée-d'Antin.

Quand il arriva chez lui, il était un peu calmé. On l'avait demandé dans la jour-

née pour deux malades; il fit ces deux visites paisiblement, consciencieusement, puis il rentra dîner et après le dîner, il essaya de s'occuper l'esprit en lisant des revues médicales.

Mais l'image de Madeleine le poursuivait, sa pensée l'obsédait.

“Allons, je travaillerai une autre fois, finit-il par conclure... Mais je ne peux en rester là... Il faut que j'aie une explication, j'irai dîner chez Mme Bouillet.”

A ce moment, son regard tomba sur la lettre de son oncle reçue le matin même et dans laquelle M. Morand lui annonçait l'achat par M. Victorien Moussard du château et de la terre de Villepéan.

— Voilà l'explication, grogna-t-il. Tout est préparé en vue du mariage prochain de M. Roger et de Mlle Madeleine. On s'est même occupé de leur acheter un château pour que, lorsqu'il leur plaira de quitter Paris, ils puissent villégiaturer dans le voisinage de La Ronce!

“Et c'est Villepéan, la demeure de mes parents, qui servira de nid aux amours de Madeleine et de son Moussard!

Il fit un geste de colère, de découragement et monta se coucher.

XIII

Le lendemain, François Gallet ne sortit qu'une demi-heure pour une visite toute proche, et resta tout le reste du temps seul, enfermé dans son cabinet, en tête à tête avec sa douleur qui était profonde. Car, en dépit de sa trahison probable, presque incertaine, Madeleine lui était toujours aussi chère et c'était la douleur d'être abandonné qui dominait tous ses autres sentiments.

Le jeudi matin, le courrier lui apporta une nouvelle lettre de Georges Fournel, pas du tout inquiétante, mais mystérieuse, énigmatique et troublante.

“Mon cher ami,

“Père va de mieux en mieux. Tout dans

ger est certainement conjuré maintenant. Ce n'est qu'une question de soins, dit le docteur. Dans huit jours, il n'y paraîtra plus. Tu aurais donc pu venir dîner à la maison demain soir, si tu n'avais pas un autre dîner beaucoup plus intéressant pour toi, qui t'attire ailleurs. Mais tu sais que si tu es retenu dans cette maison amie, par le jeu ou par toute autre raison, trop tard pour rentrer commodément à Vauresson, tu as ici une chambre et un lit tout prêt qui t'attendent. Je te verrai avec plaisir en profiter. Car j'ai quelque chose de très important à te communiquer le plus tôt possible. Je ne peux pas te raconter cela dans une lettre, c'est trop long et trop délicat. Il s'agit d'une révélation inattendue, que mon père vient de faire sous l'empire de l'émotion que lui a causée sa congestion.

— Quand je pense, mon cher enfant, m'a-t-il dit, que j'aurais pu disparaître, foudroyé par cette congestion en emportant un secret qui peut avoir sur l'avenir de notre ami François la plus grande influence, j'éprouve un cruel remords. Je ne veux pas m'exposer de nouveau à cette fâcheuse éventualité... Je vais t'expliquer ce que je n'ai pas voulu te faire connaître, il y a quelque semaine... je violerai pour cela le secret professionnel, mais tant pis! C'est trop grave! Ecoute-moi..."

"Et il m'a fait le récit que je te transmettrai demain soir, si tu viens, comme je l'espère, coucher à la maison. Donc, à bientôt, je pense!

"En attendant, tout cordialement à toi.

"GEORGES."

Fort intrigué par cette lettre, le jeune docteur fut sur le point de partir pour Paris aussitôt après le déjeuner et d'aller voir son ami dans l'après-midi. Mais il se souvint que, le jeudi, Georges était occupé toute la journée chez l'avocat dont il était le secrétaire, et qu'il rentrerait généralement fort tard, et il conclut:

— Je le verrai ce soir à onze heures ou minuit, nous serons plus tranquilles pour bavarder.

Mais toute la journée il fut poursuivi, obsédé par les termes sibyllins de cette lettre pleine de myères et de réticences.

A cinq heures et quart, il prit le train et à six heures et demie, il entra dans le salon de Mme Bouillet.

Il s'attendait à trouver Roger Mousard. Pas de trace du jeune viveur.

"Sans doute, il va venir, pensa-t-il. Après ce que j'ai vu mardi chez le pâtisier de la rue du Havre, il est impossible de supposer le contraire."

Cependant, l'absence momentanée, provisoire, de son rival lui avait rendu, sinon sa sécurité, du moins un peu de calme. Et ce fut d'un air dégagé, exempt de toute gêne qu'il présenta ses devoirs à Mme Bouillet, puis à Mme Péliissier et à sa fille et serra les mains du maître de céans.

Pendant quelques minutes, la conversation roula sur les hôtels de La Retraite, l'état de santé de M. Morand, la vie triste et solitaire de Claire, les bizarreries de Mlle Adeline.

La pluie et le beau temps, les potins du jour, les bruits politiques ou autres occupèrent encore quelques instants.

Mais tout cela, on le sentait, n'était que du hors-d'oeuvre.

Mme Péliissier, cela se devinait, avait à confier au jeune médecin quelque chose de plus important.

Profitant enfin de ce que Mme Bouillet était sortie, tandis que son mari était occupé auprès du piano à feuilleter une partition en compagnie de Madeleine, la grosse châtelaine entraîne François dans un petit salon qui était séparé du grand par des portières, toujours relevées d'ailleurs, et à brûle-pourpoint, elle lui dit à voix basse:

— J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, mon cher monsieur.

— Ah! balbutia le jeune homme en frissonnant.

— Si je vous prends tout de suite comme confident, alors que cette grande nouvelle n'a été encore communiquée à personne, c'est que je sais que vous vous intéressez vivement à ma fille, à tout ce qui la concerne, à tout ce qui peut faire son bonheur.

— Il est certain, madame, bégaya-t-il péniblement, que je suis tout dévoué à Mlle Madeleine. Je l'ai prouvé au moment de sa maladie.

— Je ne pourrai jamais vous en témoigner assez ma reconnaissance! s'exclama la grosse dame. Ma fille se porte maintenant à merveille, grâce à vous, grâce à vos soins et à vos conseils.

Le jeune homme s'inclina sans mot dire. Après quelques secondes de recueillement, Mme Pélissier reprit en baissant de nouveau la voix:

— Eh bien, la grande nouvelle, c'est que, Madeleine allant maintenant très bien, nous avons décidée de la marier. Par l'intermédiaire de nos amis Bouillet, nous avons été mis en relations avec M. et Mme Moussard que vous connaissez et qui possèdent un fils charmant. Et lorsque nous avons été d'accord — par correspondance — sur toutes les questions matérielles, nous sommes venues à Paris pour permettre aux deux jeunes gens de faire connaissance.

— Ils se plaisent — nous en sommes très heureux. Non seulement, ils se plaisent, mais ils éprouvent l'un pour l'autre une très vive sympathie. Le mariage est donc décidé et, hier soir, Roger a remis à Madeleine la bague de fiançailles.

François avait remarqué le profond embarras de la jeune fille lorsqu'il l'avait saluée, mais il n'avait pas aperçu à son doigt cette bague de fiançailles qu'elle avait cherché sans doute à lui dissimuler.

Le langage naïf et enthousiaste de Mme Pélissier, sans lui causer une bien grande surprise, lui fut tout de même si profondément désagréable qu'il ne put cacher sa mauvaise humeur.

— Je vous offre, madame, mes plus sincères compliments, répondit-il sèchement. M. Roger Moussard, que je connais un peu, a une grande expérience de la vie qui lui sera certainement fort utile pour diriger sa famille.

— C'est ce que l'on nous a dit, approuva béatement la grosse dame, sans saisir l'ironie de cette réponse.

— Mais si M. Moussard est officiellement le fiancé de Mlle Madeleine, ajouta le docteur, comment se fait-il qu'il ne soit pas ici ce soir?

— Il est allé au Havre avec mon mari. Ayant vu dans le journal l'annonce d'un yacht tout neuf à vendre, il est allé l'acheter. Chut! C'est une surprise qu'il veut faire à Madeleine, qui a exprimé un jour le désir d'avoir un bateau à elle, à elle toute seule, pour faire le tour du monde.

— Ah! c'est qu'ils peuvent se payer toutes leurs fantaisies, nos jeunes gens! Ils sont bien heureux de n'être pas obligés de regarder à la dépense!

— Certes! mâchonna François qui, dans sa douleur, avait presque envie de rire.

— Roger est donc parti pour Le Havre, continua la châtelaine, dès qu'il a eu connaissance de ce yacht à vendre et mon mari, qui avait des affaires personnelles à régler à Rouen, l'a accompagné ou plutôt l'a soi-disant emmené pour le mettre au courant de ses affaires. Ce qui a permis de cacher à Madeleine le véritable but du voyage, de façon à ce que la surprise soit entière. Je pense qu'ils rentreront ce soir mais tard, par le dernier train.

François hocha la tête d'un air indifférent et ne souffla mot. Il espérait arrêter ainsi les confidences de Mme Moussard qui l'horripilaient.

Mais celle-ci, ayant produit l'effet qu'elle désirait par l'annonce du brillant mariage de sa fille, tint à revenir sur certains détails rétrospectifs.

— Figurez-vous, mon cher monsieur, reprit-elle — ah! les jeunes filles sont vrai-

ment des têtes folles — figurez-vous que, lorsque nous avons parlé à Madeleine du parti magnifique, inespéré, qui s'offrait pour elle, elle a commencé par regimber, déclarant qu'elle voulait se marier selon son goût et qu'elle n'accepterait jamais une combinaison de mariage arrangée d'avance par ses parents et basée uniquement sur des questions de dot.

François sourit.

La grosse dame continua :

— Pendant des semaines, elle a résisté — c'est une des raisons qui ont retardé notre voyage. Et vraiment, à la voir se débattre, comme elle le faisait, on eût dit que nous voulions la marier de force ou qu'elle avait un autre amour en tête...

— Hé! qui sait? tout est possible, insinua le jeune docteur.

— Oh! mon Dieu, oui, tout est possible. Les jeunes filles modernes sont des révoltées.

— En quoi donc est-ce une révolte de laisser son coeur s'ouvrir à l'amour et de vouloir ensuite se marier selon le voeu de son coeur?

— De mon temps, monsieur, une jeune fille ne se permettait d'aimer que le jeune homme que ses parents lui désignaient.

— Eh bien, madame, si ce que vous dites est exact, il y a une certaine différence entre votre temps et le nôtre et j'ajoute que c'est heureux. Mais je crois que vous vous faites d'étranges illusions sur la façon dont les choses se passaient de votre temps. L'amour a toujours été fort capricieux et je pense qu'à l'époque où vous aviez vingt ans — ce qui n'est pas tellement loin — les coeurs de jeunes filles se laissaient, comme maintenant, aller où leur fantaisie les poussait, sans se soucier de l'autorisation des parents.

Mme Pélissier, scandalisée, resta un instant médusée. Cependant, elle trouva assez vite une réplique.

— Enfin, soit que mes objurgations fissent leur effet, soit que la lassitude jouât

son rôle, Madeleine ne s'entêta pas dans sa révolte au delà de quelques semaines. Un beau jour, elle nous déclara soudain que, puisque nous y tenions absolument, elle consentirait à épouser M. Roger Mousard si, après connaissance faite, elle n'éprouvait pas pour lui une trop violente antipathie.

— Et d'après ce que je vois, balbutia François d'une voix sourde, l'impression produite par M. Roger Moussard sur Mlle Madeleine a tout de suite été favorable — extrêmement favorable — puisque, en moins de quinze jours, les accords préparés par vous ont été ratifiés par elle.

— C'est vrai, approuva la grosse dame, ils se sont pu à la première rencontre, comme je vous le disais tout à l'heure, et maintenant, il y a entre eux une très grande sympathie. Ça fera, j'en suis convaincue, un charmant petit ménage, très uni.

— Il faut le souhaiter, madame, conclut François d'un ton glacial.

Mme Pélissier regarda son interlocuteur d'un air étonné, et après quelques secondes de réflexion, reprit :

— Je vous ennuie avec toutes mes histoires. Excusez-moi, je ne peux pas m'empêcher de raconter mon bonheur.

— C'est tout naturel.

A ce moment, Mme Bouillet reparut et la conversation changea de sujet. Puis, quelques minutes plus tard, François Gallet voyant que l'entretien des deux femmes glissait vers les chiffons, les dentelles, les emplettes du trousseau, s'écarta doucement pour se rapprocher de M. Bouillet qui, vieux mélomane plein d'expérience, causait musique avec Madeleine. Pendant un quart d'heure, ils discutèrent tous les trois sur les diverses écoles musicales qui se partageaient alors la faveur du public et divisaient les amateurs.

Le jeune médecin exalta Rossini et le maître de céans démolit Wagner. Tandis qu'il s'acharnait sur sa victime, la femme

de chambre vint le prévenir que le facteur avait besoin de lui pour une signature.

M. Bouillet s'excusa et disparut.

Cet incident laissa Madeleine et François seuls.

La jeune fille qui était assise sur la banquette du piano et avait la main appuyée sur le dossier d'un fauteuil voisin — montrant maintenant sans scrupule sa bague de fiançailles — parut être gênée de ce tête-à-tête. Elle prévoyait des questions embarrassantes.

Effectivement, François voulut tout de suite profiter de la circonstance pour chercher à savoir à quoi s'en tenir sur son état d'esprit.

Il murmura à demi-voix :

— Mme Pélessier vient de m'apprendre vos fiançailles avec M. Roger Moussard. Vous devez comprendre ma surprise et ma douleur.

Elle s'inclina sans répondre.

— Il n'y a guère plus de trois mois, Madeleine continua-t-il, que vous semblez heureuse d'attendre mes déclarations d'amour, que vous me donniez même des marques non équivoque d'affection... Lorsque j'ai dû quitter le Berry, la séparation — j'ai cru du moins le comprendre — vous a été aussi cruelle qu'à moi et, pour en adoucir l'amertume, vous m'avez donné un petit souvenir qui était une indication assez claire de votre état d'esprit à ce moment-là. Bref, il y a trois mois, à l'époque où nous nous sommes séparés, vous paraissiez comme moi n'aspirer qu'au jour où nous pourrions nous revoir et...

— Tout cela n'était que jeu d'enfant, interrompit-elle en riant. Peut-être ai-je cru que j'avais pour vous une certaine inclination. C'était peut-être une illusion... mais, d'ailleurs, ce ne pouvait être qu'un rêve.

— Vous n'avez jamais pensé que, vous aimant comme je vous aimais, je ferais l'impossible pour vous conquérir et que,

de votre côté, vous seriez heureuse de partager ma vie?

— C'était bien inutile d'envisager cette éventualité, puis je savais que mes parents, mon père surtout, ne pouvaient pas admettre notre mariage.

— Comment! ne pouvaient pas admettre!...

— Mais oui. Pour eux la question d'argent prime tout. Pour prétendre à ma main, il fallait — à leurs yeux — avoir une grosse fortune. Ils ne m'auraient donc pas laissée vous épouser.

— Vous ne leur avez pas demandé?

— Je ne pouvais pas vraiment leur poser cette question, puisque vous ne l'aviez pas posée vous-même, puisque vous ne vous étiez pas déclaré ouvertement, nettement.

— C'est vrai! J'ai eu tort. Alors, si j'avais posé ma candidature à votre main, vous m'auriez soutenu?

— Je ne sais pas, fit-elle après quelques secondes de réflexion. En tout cas, c'eût été bien inutile.

— Cependant, Madeleine, vous m'avez dit un jour — je m'en souviens très bien — que vous vous marierez selon votre goût et non celui de vos parents et que, ceux-ci n'ayant d'autre objectif que de vous faire plaisir, vous finiriez toujours par faire ce que vous voudriez.

Elle hocha la tête d'un air embarrassé.

— Donc, conclut François, si vous n'avez pas entrepris une lutte dont l'issue, d'après vos propres affirmations, n'était pas douteuse, c'est que vous n'avez pas voulu l'entreprendre, c'est que vous ne teniez pas à moi...

Poussée dans ses derniers retranchements, la jeune fille eut un geste d'ennui, d'impatience.

— Cette lutte eût été trop dure, mâchonna-t-elle, la victoire trop longue et trop pénible à obtenir.

— Et vous avez préféré capituler tout de suite en vous jetant, à la pro-

mière sommation, dans les bras de M. Moussard? acheva François d'un ton amer.

—Je n'ai trouvé que ce moyen-là pour avoir la paix, balbutia Madeleine avec lassitude.

—Et moi, je n'ai comme consolation qu'à m'enfoncer dans mes regrets dans ma douleur.

Elle poussa un soupir et déclara cyniquement:

—Il le faut bien.

—Oh! ma peine ne compte pas, murmura le jeune homme d'un ton ému. C'est de vous seule que je me préoccupe, Madeleine. Et je souhaite de tout mon cœur que vous ne regrettiez pas un jour d'avoir cherché, par un acte d'égoïsme, à assurer votre tranquillité immédiate, momentanée peut-être.

La jeune fille allait répondre, mais elle vit d'un côté sa mère se rapprocher d'eux, de l'autre M. Bouillet rentrer dans le salon. Il n'y avait plus d'aparté possible. Elle eut recours, pour cacher son trouble, à une phrase banale à laquelle il répondit sur le même ton. Et la conversation générale qui suivit fut interrompue bientôt par la femme de chambre venant annoncer que "Madame était servie".

Le dîner manqua de gaieté. François ne pouvait pas dominer son chagrin. Madeleine, qui s'en rendait compte, en était tout de même émue et troublée.

Mme Bouillet, trop fine pour ne pas remarquer une certaine gêne entre les deux jeunes gens, se demandait quelle en était la cause. Et M. Bouillet, qui observait l'air préoccupé de sa femme, ne parvenait pas à s'en expliquer la raison.

Mme Péliissier seule conservait une inaltérable sérénité. Mais son bagout fait de banalités et de lieux communs

était incapable de mettre de l'entrain et de la cordialité dans la conversation générale.

Après le retour au salon, le café pris, Madeleine, sur les instances répétées de sa mère, se résigna à faire un peu de musique, quoiqu'elle n'en eût pas envie du tout. Et après avoir cherché longtemps ce qu'elle pourrait jouer, son choix s'arrêta sur une sonate de Beethoven, que Claire Morand exécutait souvent pour faire plaisir à son cousin, qui l'écoutait toujours avec un plaisir très vif.

Cette attention émut profondément François qui, s'approchant du piano, murmura, lorsque les derniers accords eurent résonné:

—Vous venez d'évoquer, mademoiselle, un délicieux souvenir de nos dernières vacances, les jours heureux de votre convalescence, pendant lesquels nous venions, Claire et moi, vous tenir compagnie. Pendant que vous étiez étendue sur la terrasse de La Ronce, à reprendre vos forces au contact du soleil, ma cousine, sur le piano du salon, jouait cette sonate que nous écoutions dans un silence religieux. Elle est si belle, si poignante.

—Je suis heureuse de vous rappeler ce doux souvenir, balbutia-t-elle à demi-voix de façon à n'être entendue que de lui.

—Tu as exécuté ce morceau d'une façon magistrale, ma chère enfant, observa sottement Mme Péliissier. Il est regrettable que ton fiancé ne soit pas là, car lui aussi aime beaucoup la musique, paraît-il, tu lui aurais fait plaisir. Enfin, vous avez le temps de vous retraper.

Le rêve s'était envolé.

François, que cette évocation avait pour un instant ramené aux jours ensoleillés de ses illusions, retomba dans

l'affreuse réalité et regagna son siège en proie à une affreuse amertume.

La conversation se traîna, languissante, jusqu'à dix heures et demie. A ce moment-là, François jugea qu'il pouvait prendre congé de ses hôtes. Certes, quoiqu'il souffrit cruellement de la décision irrévocable de Madeleine et de son attitude froide, cynique, il n'eût pas demandé mieux que de rester encore, car cette Madeleine, dure, égoïste, méchante, lui était toujours chère. Mais sa raison lui montra l'inutilité de prolonger cette situation pénible et sa volonté obéit à sa raison.

Il eut le courage de remercier Mme Bouillet de la soirée charmante qu'elle lui avait fait passer, exprima à Mme Pélissier et sa fille l'espoir de les revoir plusieurs fois encore pendant leur séjour à Paris et sortit, le cœur chaviré, avec une impression de vide d'abandon affreux.

— J'aurais le temps de reprendre le train de onze heures et quart pour Vauresson, se dit-il en se dirigeant vers la station du métro Saint-Paul, mais, puisque Georges m'attend, j'aime mieux coucher chez lui. Nous avons tant de choses à nous raconter réciproquement.

XIV

En voyant apparaître son ami à onze heures, alors qu'il l'attendait à minuit ou à une heure, Georges Fournel éprouva une certaine surprise.

— Comment! déjà? fit-il.

— Oui, ces dames étaient fatiguées et voulaient se coucher, expliqua évasivement François.

— Bien vrai?

— Bien vrai. Et comment va ton père, ce soir?

— De mieux en mieux. Il repose en ce moment, tu le verras demain. Mais nous pouvons causer dans mon cabinet, cela ne te dérangera pas.

— Tu sais que ta lettre m'a fort intrigué, reprit François. Depuis que je l'ai reçue, je me creuse la tête pour essayer de deviner en quoi peut bien consister la grave révélation qui t'a été faite par ton père; j'en suis réduit naturellement à émettre des hypothèses dont la vérification m'a été jusqu'à présent impossible. Quand tu m'auras raconté cela, je te dirai si mes suppositions ont effleuré la réalité.

— Oh! répondit Georges, ce serait bien surprenant si tu avais le plus léger soupçon de la vérité.

— Enfin, qu'est-ce donc? ne me fais pas languir plus longtemps.

— C'est très grave, mon ami, commença Georges, après s'être recueilli quelques secondes, et cela peut avoir, doit avoir une grande influence sur ton avenir.

— Ah! bah! tu m'intrigues de plus en plus.

— Le matin même où tu es rentré de vacances, tu m'as raconté — tu t'en souviens — que tes amours avec Mlle Madeleine Pélissier prenaient une tournure favorable, de nature à légitimer les plus belles espérances.

— Ah! fit le jeune homme abasourdi, je t'ai dit cela?

Mais sans s'arrêter à cette exclamation d'étonnement, dont le sens lui échappait, Georges continua:

— Le soir, en dînant en tête-à-tête avec mon père, je n'ai pas pu m'empêcher — tu ne m'avais pas demandé le secret — de le mettre au courant de tes amours avec Mlle Pélissier, de tes projets, de tes espérances.

— J'ai vu alors mon père prendre un air soucieux, embarrassé, dont j'ai cru devoir lui demander la raison, mais il a refusé nettement de m'expliquer pourquoi mes confidences l'avaient bouleversé.

— Je suis lié par le secret professionnel, je ne peux rien dire", ne cessait-il de répéter. J'ai eu beau insister, ce jour-là et

le lendemain encore, je n'ai rien pu obtenir.

“Je ne pensais plus à cet incident, et mon père non plus sans doute, lorsque la maladie le rappela à son attention. Mon père, je te l'ai dit, tu le sais, est esclave du secret professionnel, esclave cependant jusqu'à un certain point. Il se résignerait par exemple à manquer à ce secret si cette petite trahison pouvait éviter à un ami cher une catastrophe irréparable et je trouve qu'en ce faisant, il aurait parfaitement raison.

“C'est ce résultat qu'a produit sa maladie. Lorsque, après les quelques heures de complet annéantissement provoqué par la congestion, mon père eût repris ses facultés, il me dit: “Tu te rappelles mon air embarrassé, soucieux, inquiet lorsque, il y a trois mois, tu m'as raconté que notre ami François rêvait d'épouser Madeleine Péliissier. Or, je possède un secret qui sera bientôt d'ailleurs celui de polichinelle et qui, si François le possédait, l'écarterait à jamais de la famille Péliissier.

“Ce secret, j'aurais pu l'emporter dans la tombe, si la congestion m'avait foudroyé. Et François, dans quelques jours ou dans quelques semaines, aurait épousé Mlle Madeleine, ce qu'il l'eût condamné aux plus pénibles épreuves, lui aurait, pour tout dire, fait gâcher sa vie. Il ne faut pas que je me laisse maintenant prendre au dépourvu. Au lieu d'attendre au dernier moment pour parler, je vais parler tout de suite. De cette façon, je serai plus tranquille. Voici donc pourquoi notre ami François ne peut pas, ne doit pas épouser Mlle Péliissier. C'est que M. Péliissier est un coquin qui sera d'ici peu au bagne.

Le jeune docteur fit un geste de stupeur, de détresse et seleva, tout pâle.

— Comme toi, j'ai bondi, reprit Georges, lorsque mon père a jeté à propos de M. Péliissier, ce mot de coquin. J'ai voulu protester, mais mon père m'a calmé et m'a fourni toutes les explications qui légitimement

amplement, hélas! son jugement. Les voici:

“M. Péliissier a une origine modeste. Fils de cultivateurs qui cultivaient eux-mêmes leur domaine et qui l'exploitaient d'ailleurs habilement, puisqu'ils réussirent, en trente ans, à décupler l'étendue de leurs terres, M. Charles Péliissier se trouva, à la mort de ses parents en possession d'une jolie fortune, environ cinq ou six cent mille francs, qu'il augmenta encore par des héritages et par son mariage, sa femme lui ayant apporté deux cent mille francs de dot.

“Cela le grisa. Le délire des grandeurs ou plutôt la passion de l'or s'empara de lui.

“Quand on a un million pour débiter dans la vie, se dit-il, il faut être un imbécile pour n'en pas laisser dix à ses enfants. Du reste, mon père m'a toujours dit qu'il avait décuplé son “bien”. Pourquoi n'en ferais-je pas autant?

“Mais où, le père, opérant sur un champ restreint, avait réussi à s'enrichir, le fils opérant sur une plus grande échelle devait se ruiner.

“M. Péliissier commença par faire de l'agriculture et de l'élevage pour Concours agricoles: acclimatation de races étrangères, création de produits rares, qui lui rapportaient un prix de mille francs, mais lui en coûtaient six ou dix mille. Ceci se passait dans son pays d'origine, le Bourbonnais, car son installation dans le Berry est, comme tu le sais, assez récente.

“A ce régime, ses revenus fondaient. Il fut forcé d'entamer son capital; cela le contraria vivement, l'affola même un peu, et pour récupérer ses pertes, il se mit à faire des spéculations, d'abord dans les Bourses de valeurs; ensuite dans les Bourses de commerce. Il y engloutit encore quelques centaines de mille francs. Mais quand on est engagé dans cette voie, on ne saurait s'arrêter.

“Ayant dévoré tout doucement, par ces

spéculations de mince envergure, le quart ou le tiers de son patrimoine, M. Charles Pélissier voulut se rattraper d'un seul coup par une opération gigantesque, formidable. Mais la fortune lui ayant manifesté jusqu'à présent quelque froideur, il prétendit s'assurer ses faveurs par des procédés nouveaux, d'une efficacité certaine; en d'autres termes, il concût et prépara cette opération avec l'idée bien déterminée d'en faire une vaste escroquerie.

"Pour cela, il inséra dans les grands organes commerciaux de Paris et du Havre une note offrant des fonds pour association dans une grande entreprise commerciale, commission, exportation... etc.

"Un gros négociant de Rouen, dénommé Arthur Thiboust, se trouvant momentanément gêné, mordit à l'hameçon. Ils entrèrent en pourparlers, firent une association en bonne et due forme, par laquelle Thiboust seul, cependant, gardait la signature de la raison sociale et, pour donner confiance, M. Pélissier versa cinquante mille francs. Il devait en verser cinq cent mille, mais l'associé, en dépit de toutes les mises en demeure, n'a jamais pu obtenir le reste.

"Charles Pélissier, on le conçoit, tenait à ne pas sortir davantage, puisque, dans son esprit, toute l'économie de la combinaison consistait à mettre au contraire dans sa poche tout l'argent liquide de la maison à laquelle il s'associait.

"Ces faits remontent à deux ans environ.

"Que s'est-il passé depuis?

"C'est un mystère, pour moi, du moins, car mon père n'est pas entré dans de plus longs détails. Toujours est-il que M. Charles Pélissier vint, dans le courant de l'été dernier, trouver mon père, lui exposa qu'ayant mis de l'argent dans une grosse maison d'exportation de Rouen, la maison Thiboust et Cie, il se trouvait aux pri-

ses avec de graves difficultés, son associé lui cherchant noise à tout propos, et le pria de se charger de la défense de ses intérêts.

"Mon père examina l'affaire et refusa de s'en occuper. Il avait, en effet, flairé le procédé louche, sinon l'escroquerie, dans la façon d'agir de M. Pélissier.—malgré l'habileté avec laquelle celui-ci avait présenté les choses sous un jour avantageux pour lui.

"Tu connais mon père. Lorsqu'il soupçonne le client qui s'adresse à lui d'être un escroc, il n'hésite pas à le mettre à la porte illico — dût-il y perdre la forte somme.

"M. Pélissier fut, paraît-il, extrêmement mortifié de ce refus, d'autant plus qu'il était réellement aux prises avec des difficultés inextricables, et qu'il avait grand besoin qu'un homme d'expérience vint à son secours. Mais, comme tu vas le voir, mon père n'a qu'à se féliciter de sa réserve.

"En effet, depuis cet été, le différent Thiboust-Pélissier s'est corsé; et Thiboust s'étant fâché tout rouge, M. Pélissier se trouve maintenant dans une situation lamentable, à la veille d'être arrêté pour escroquerie, abus de confiance, faux en écriture et peut-être vol, car il y a aussi une histoire de caissier chassé de la maison pour un déficit de caisse qui n'a pas encore été expliqué, mais dont notre homme pourrait bien être l'auteur.

"Donc, pour nous résumer, M. Pélissier est actuellement menacé d'être incarcéré sous les inculpations les plus graves, et, d'autre part, il est ruiné. Car l'argent qu'il volait, il le consacrait à spéculer à la Bourse et l'a perdu, paraît-il. C'est du moins ce qui résulte de l'enquête que la police secrète des agents d'affaires a été chargée de faire sur son compte, à la demande de mon père.

"Voilà, mon ami, la triste vérité sur le père de celle que tu aimes et que tu estimes certainement, puisque tu rêvais de

devenir son gendre. Je pense que tu ne penses plus maintenant à solliciter la main de Mlle Madeleine, qui n'est pas, certes, responsable des vilénies, des crimes de son père, mais qui ne peut pas cependant devenir la femme d'un honnête homme. Qu'en penses-tu?

François avait écouté ces stupéfiantes, ces douloureuses révélations avec une émotion profonde. A la question de son ami, il répondit gravement :

— Ce cataclysme ne change rien à ma situation actuelle vis-à-vis de Mlle Madeleine Pélissier. En m'imaginant, cet été, qu'elle répondait à mon amour et qu'elle serait capable de faire un effort pour me permettre de la conquérir, je m'étais fait une illusion. Son cœur n'avait ni tant de noblesse ni tant de fierté. Et quand son père lui a présenté le prétendant qu'il agréait, qu'il désirait lui voir épouser, elle l'a accepté sans faire la moindre objection. Je prévoyais, depuis avant-hier, l'agréable surprise qui m'attendait. Depuis notre entrevue de ce soir, je possède une certitude. La nouvelle m'a été donnée officiellement : Mlle Madeleine Pélissier est fiancée à M. Roger Moussard.

— Je m'en doutais ! s'exclama Georges Fournel. Il y a quelques jours, M. Victorien Moussard avait fait devant moi certaines allusions qui avaient éveillé mes soupçons. Mais quel cynisme de la part de cette petite Madeleine ! C'est une girouette ! Elle n'a donc pas de cœur ?...

— Probablement.

— Tu ne l'aimes plus, je pense ?

— L'amour que j'avais pour elle, balbutia François, avait des racines très profondes, il en reste quelques traces, quelques souvenirs tendres... de sorte que je ne la hais pas encore, mais j'y arrive tout doucement. Cependant, j'avoue que j'y serais arrivé plus vite si je l'avais vue heureuse, insolentement heureuse au bras d'un mari riche. Tandis que la catastrophe qui va la

plonger dans la honte et la misère me la rendrait plutôt sympathique.

— Honte, oui, mais pas misère... si elle a le temps d'épouser son Roger Moussard avant le cataclysme. Et le vieux Pélissier va certainement faire l'impossible pour qu'il en soit ainsi.

— Il est à Rouen aujourd'hui avec son futur gendre.

— A Rouen ! Il est allé se jeter dans la gueule du loup !

— Ou faire une dernière tentative pour parer le coup qui le menace.

— Oui, c'est possible.

— Après tout, il a dit qu'il se rendait à Rouen. Ce n'est peut-être pas vrai. Enfin, il est parti, paraît-il, en même temps que Roger Moussard qui allait au Havre acheter un yacht pour sa fiancée.

— En voilà un qui se mordra les doigts si son mariage avec Madeleine est conclu avant l'effondrement du vieux Pélissier.

— Mais quelle belle vengeance pour toi l'amoureux évincé, le rival vaincu !

François regarda Georges droit dans les yeux.

— Tu ne préviendras pas Roger Moussard en temps utile, interrogea-t-il, pour lui éviter ensuite des regrets cuisants ?

— Ma foi, non, répliqua l'avocat. Roger Moussard n'est pas mon ami. Qu'il se débrouille ! Il est vrai que Victorien Moussard est l'ami de mon père.

— Et que ton père le prévient.

— C'est probable. Enfin, peu importe. Roger Moussard m'est indifférent. Si, prévenu à temps, il évite le piège — car, de la part du père Pélissier qui connaît sa situation, c'est un véritable traquenard — tant mieux pour lui ! Mais s'il est pincé, je ne m'en affligerai pas, je te le jure, car la raison pour laquelle son père le marie, le voit qu'il rise, la façon dont il s'y prend, méritent bien une punition.

François poussa un soupir.

— Dans tout cela, balbutia-t-il, c'est en-

core Madeleine que je plains le plus. Elle est innocente...

— Innocente des crimes commis par son père, oui. Mais elle est égoïste, vaniteuse, froidement cruelle et mérite aussi d'être châtiée... Si ce n'est pas ton avis, attends que Moussard l'ait lâchée pour te jeter à ses pieds et lui offrir de nouveau ta main.

— Ne m'accable pas, Georges! Je traverse une crise douloureuse.

— C'est vrai! pardon! mais, tu comprends, c'est un peu agaçant de t'entendre gémir, de te voir si peu énergique.

— Ne m'accuse pas de manquer d'énergie. Quand j'ai appris, il y a quelques heures, de la bouche même de Madeleine, que j'étais abandonné, sacrifié, renié, et que le beau mais stupide viveur Roger Moussard m'enlevait celle que j'aime, je me suis juré que j'aurais la peau de cet homme. de ce voleur.

— C'était la déception d'amour qui t'enflammait alors de colère et d'indignation. Ce n'est pas de l'énergie, ça!

— Du reste, maintenant que tu as réfléchi, tu vois certainement les choses sous un autre jour. Tu te rends compte qu'on ne provoque pas un homme en duel parce qu'il a obtenu la main d'une femme qu'on espérait obtenir soi-même. Du moins, les choses ne se passent plus ainsi de nos jours, sauf dans un certain monde, celui des escarpes et des souteneurs, où la femme convoitée par deux hommes peut être l'enjeu d'un combat au coteau. Mais dans la bonne société, ces mœurs n'ont plus cours. Tu aurais été ridicule avec ton duel pour déception d'amour.

— Il est bien facile retrouver une raison qui serve de prétexte.

— Oh! évidemment, si tu tiens absolument à trouver la peau de ton rival, il est toujours facile de trouver un prétexte. Mais la belle avance! Ce n'est pas cela qui te fera reconquérir la main de Madeleine, laquelle d'ailleurs, offre actuellement peu d'avantages.

— Vengeance! siffla François entre ses dents, tout simplement vengeance!

— Peuh! à quoi bon? Non, vois-tu, mon ami, à ta place, je me tiendrais coi et je m'estimerais heureux, même très heureux d'avoir échappé à un... accident qui eût pu avoir des suites fâcheuses.

— Evidemment, je dois m'estimer heureux de ne pas avoir épousé Mlle Péliissier... mais ça ne m'empêche pas d'être en colère.

— Ça passera. Voyons, il est tard, allons nous coucher. Demain, tu verras peut-être les choses sous un autre jour.

XV

Le lendemain, malgré insistance de Georges Fournel qui voulait le retenir à déjeuner, François rentra à Vauresson par un des trains du matin.

Comme il grimpait la côte qui menait à sa villa, il se trouva soudain à l'un des coudes du raidillon, face à face avec M. Victorien Moussard.

Celui-ci paraissait rayonnant. Il tendit les mains au jeune docteur, qui lui toucha à peine le bout des doigts, et dit en souriant:

— Enfin, ça y est, mon cher ami! Je suis bien heureux!

— Quoi donc?

— Vous savez, mon grand projet de marier mon fils pour l'empêcher de faire des bêtises?

— Oui!

— Eh bien, ça marche. Et non seulement c'est une jolie fille — ce qui était nécessaire pour donner à Roger l'envie de l'épouser — mais c'est une fille riche... Oui, mon cher, un parti superbe, une fille unique qui a une dot magnifique et un gros héritage à recevoir plus tard. Ça bouchera les trous que mon imbécile de rejeton a creusés dans ma fortune. Du reste, vous la connaissez: c'est Mlle Madeleine Péliissier.

François eut envie de tourner le dos à

l'industriel sans lui répondre. Il se contenta de mâchonner en regardant le bout de ses souliers :

— Je suis au courant. J'ai dîné hier soir chez Mme Bouillet. Mme Pélissier m'a appris la grande nouvelle.

— Alors, je n'ai plus rien à dire. Ah ! oui, je suis heureux, bien heureux !... Une jolie fille et une dot superbe ! Une bonne affaire à tous les points de vue !

Il se frottait les mains et riait, riait indéfiniment d'un rire stupide.

— Vous descendez ? Moi, je rentre chez moi, grogna François.

— Roger n'était pas hier soir au dîner de Mme Bouillet, reprit Victorien Moussard.

— Non.

— Alors, c'est qu'il est allé au Havre avec son futur beau-père.

— Effectivement, c'est ce que l'on m'a dit.

— Mais il a dû revenir hier soir. Je l'attendais ce matin pour déjeuner. Vous ne l'avez pas vu à la gare Saint-Lazare, ou ici, à l'arrivée ?

— Non, pas remarqué.

— Ah ! le voici, ajouta l'industriel qui s'était retourné en entendant les graviers du sentier rouler sous un pas ferme et simple.

Le docteur eut un coup au cœur et pâlit. Quelle attitude allait-il prendre ?... Il pensa aux conseils de Georges et se raidit pour ne pas laisser voir son trouble, pour paraître indifférent.

Les deux jeunes gens se saluèrent avec une froideur et une gêne évidentes.

— J'étais en train, dit le père, d'annoncer tes fiançailles à notre ami M. Gallet, qui d'ailleurs était au courant, ayant dîné hier soir. Mais j'ai dû m'absenter pour satisfaire un caprice de ma fiancée.

— Vous avez réussi ?

— Parfaitement.

— Et M. Pélissier a été également satisfait de son voyage à Rouen ?

— Je le pense. Je n'étais pas avec lui à Rouen. Je l'ai laissé en allant au Havre et repris en revenant. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que j'aurais été content de connaître votre impression sur les démarches que M. Pélissier est allé faire à Rouen. Mais vous ne l'avez pas suivi... c'est regrettable, très regrettable.

— Je ne saisis pas ce que vous voulez laisser entendre, monsieur, fit Roger en s'échauffant.

— Si vous l'aviez suivi, continua François, vous auriez été édifié...

— Sur quoi ? par quoi ? Vraiment, je ne comprends rien à vos sous-entendus, à vos insinuations, à vos réticences. Parlez clairement, je vous prie.

— L'endroit est peut-être mal choisi pour s'expliquer, observa le docteur, en constatant qu'un groupe de trois hommes stationnaient à une vingtaine de mètres et que d'autres approchaient.

— Qu'importe ! Ce que vous avez à dire n'est pas tellement grave !...

— Hé ! Hé ! qu'en savez-vous ?

Les deux jeunes gens se regardèrent froidement, cherchant à deviner leur pensée. M. Victorien Moussard interloqué, médusé, ne songeait pas à intervenir.

A la vérité, François s'était engagé dans cette discussion un peu à la légère. Son intention n'était pas de révéler à Roger Moussard l'indignité de son futur beau-père. Au contraire, il ne pouvait désirer qu'une chose, c'est que Roger épousât Madeleine le plus tôt possible, avant que le scandale Pélissier éclatât. Car, ainsi sa vengeance était complète : Roger était englouti dans la catastrophe avec la famille Pélissier.

Mais, en voyant apparaître le jeune fat, qui, à coup de billets de mille, venait de lui enlever celle qu'il aimait, le docteur n'avait pas pu contenir sa colère et il avait lancé les quelques insinuations qui avaient si vivement piqué son rival.

Et maintenant qu'il était engagé dans cette voie, il ne pouvait plus reculer: il lui fallait aller jusqu'au bout, ou alors se résigner à une dérobade, dont l'autre eût triomphé.

— J'attends que vous vous expliquiez, reprit le fils de l'industriel en voyant le jeune docteur hésiter. Vous avez lancé sur le compte de M. Pélissier, mon futur beau-père, des insinuations désobligeantes. Je vous prie de les retirer ou de dire clairement, nettement, ce qui, d'après vous, les autorise. Je pourrai alors vous répondre.

Piqué à son tour par cette mise en demeure brutale, par ce défi insolent, et comprenant qu'il ne pouvait sortir avantageusement de cette discussion qu'en vidant son sac, François Gallet répondit vivement.

— Je vous disais tout à l'heure qu'il était regrettable que vous n'eussiez pas accompagné M. Pélissier à Rouen. Vous l'auriez vu sans doute se jeter aux genoux de son associé Arthur Thiboust, pour implorer son pardon ou quémander un délai...

— Son associé? Qu'est-ce que cela signifie?

— Ah! vous ne savez pas!... Votre futur beau-père vous tient bien mal au courant de ses affaires. Elle est cependant d'importance, celle-là!... Vous ne savez pas que M. Pélissier s'est associé à un grand négociant de Rouen, Arthur Thiboust?

— Non.

— Eh bien, vous l'apprendrez bientôt à vos dépens, car M. Pélissier, n'ayant conçu et réalisé cette association que dans un but d'escroquerie est à la veille d'être jeté en prison sous les inculpations variées de vol, escroquerie, faux en écriture, abus de confiance, etc...

— Monsieur, je ne vous laisserai pas insulter mon beau-père, gronda Roger en s'élançant vers François l'air agressif.

— Je n'insulte pas, puisque je dis des choses vraies, dont l'exactitude sera évi-

dente pour vous-même à très brève échéance.

Le fils de l'industriel haussa les épaules, en riant d'un rire ironique et méprisant.

— En tous cas, répliqua-t-il, jusqu'à ce que l'exactitude de ces choses me soit prouvée, je les tiens pour de viles calomnies. Vous ne pourriez pas dire, d'ailleurs, qui vous a inspiré ces absurdes racontars.

— Non, je ne le dirai pas, car je ne veux compromettre personne. Mais je peux affirmer que tous les renseignements concernant cette triste affaire m'ont été fournis par un homme qui a été documenté par... votre beau-père lui-même.

Roger se troubla légèrement, mais réagissant aussitôt:

— Toujours le même système, ricana-t-il. La calomnie anonyme, s'abritant derrière des autorités qu'on ne peut pas nommer. Je ne saurais me contenter de cette affirmation... Encore une fois, je vous somme de retirer les ignobles accusations, les abjects calomnies que vous venez de lancer contre M. Pélissier.

— Je ne retirerai rien du tout, puisque tout ce que je dis est vrai.

— Alors, vous m'en rendrez raison, s'écria Roger blême de colère.

Et s'approchant de François, il lui effleura la joue du bout de son gant.

Sous l'outrage, le visage du jeune docteur s'empourpra. Son premier mouvement fut de se jeter à la gorge de l'insulteur. La réflexion le retint. Du reste, M. Victorien Moussard qui, depuis dix minutes, assistait à la discussion en spectateur impassible et silencieux se décida à intervenir.

— Roger, que fais-tu? Voyons, c'est absurde, clama-t-il avec conviction quoiqu'un peu tardivement.

En même temps, il prenait son fils par le bras, s'efforçant de l'entraîner...

Le jeune homme se laissa faire assez docilement. Il se retourna seulement, quand il eut fait quelques pas, pour orner

— Vous connaissez mon adresse, monsieur : 46, rue de Thann.

— Parfait, mes témoins seront chez vous ce soir.

XVI

François Gallet rentra chez lui. C'était à quelques pas. Le courrier du matin avait apporté des journaux, des revues médicales et une seule lettre. François reconnut tout de suite l'écriture de Claire Morand. Il fendit vivement l'enveloppe et voulut lire. Mais il était si ému qu'il ne parvenait pas à saisir le sens des phrases qui passaient devant ses yeux.

Il attendit quelques minutes, s'efforçant de se calmer, donna des ordres à sa bonne, s'occupa d'arrangements matériels et, enfin, plus maître de lui et de sa pensée, il rentra dans son cabinet de travail, reprit la lettre et se mit à lire.

C'étaient quelques mots affectueux, pleins de cœur.

“Mon cher François,

“Je suis bien en retard, moi aussi, pour te remercier de tes vœux de bonne année. Mais, comme te l'écrivait papa, il y a quelques jours, nous sommes tous les deux assez patraques depuis quelques semaines. Papa se plaint de son cœur et moi de toutes sortes de petits malaises. Rien de bien grave, évidemment. Néanmoins, cela me tracasse, me préoccupe. Et je n'ai de goût à rien, je me traîne, languissante, à travers la maison, sans pouvoir m'appliquer à un travail quelconque.

“Où est ma belle activité d'antan ?

“Nous vivons, d'ailleurs, depuis quelque temps dans une solitude complète, qui n'est pas faite pour donner à nos esprits une tournure joviale. Pour tout dire en un mot, je crois que nous faisons tous les deux de la neurasthénie. Et Mlle Adeline — serait-ce contagieux ? — n'est pas éloignée de suivre notre exemple.

“Le temps des vacances ne m'a pas apporté que des joies, oh ! non, certes, pas des joies ! Cependant, tes allées et venues mettaient du mouvement et de la lumière dans la maison, elles en auraient même mis davantage si tu y avais été plus souvent. Nous t'avions le soir pour jouer au bridge et presque toujours au repas, pour causer politique, histoire, médecine ou philosophie.

“Enfin, quoique le temps des vacances, je te le répète, ne m'ait pas apporté que des joies, je préférerais encore le temps des vacances à celui que nous traversons depuis quelques semaines, je puis même dire : depuis ton départ.

“Tu es certainement, mon cher François, plus heureux que nous. En tous cas, tu t'occupes, tu agis, tu travailles, tu vois des malades, quelque fois des amis ; en un mot, tu vis et le temps passe. Du reste, toutes tes lettres depuis trois mois révèlent un état d'esprit satisfaisant, sauf quelques petits nuages inévitables. Il est possible, d'ailleurs, que ces petits nuages aient disparu depuis quinze jours — tu sais pourquoi — à moins qu'ils n'aient grossi, grandi et ne menacent maintenant de t'engloutir.

“N'ayant pas de nouvelles directes de toi depuis le premier janvier, nous en sommes réduits aux conjectures. Mais, si je m'en rapporte à mes pressentiments, qui d'ordinaire ne me trompent pas, c'est la dernière hypothèse qui est exacte. Oui, je te vois en ce moment terrassé par une terrible épreuve, bouleversé, anéanti par une affreuse, une horrible déception...

“C'est absurde ce que je vais te raconter, car, enfin, faire état d'un rêve c'est absurde... Mais je t'ai même vu, cette nuit, en rêve, aux prises avec des ennemis nombreux qui voulaient te tuer. Tu te débattais, tu luttais, et finalement tu les mettais en fuite.. Mais tu restais épuisé par cet effort. Et je me suis réveillée moi-même brisée par ce cauchemar.

— Allons, **soyons sérieux**, laissons les rê-était au courant du drame.
 ves et **revenons à la réalité**. Je veux espé-
 rer, mon cher cousin, que mes pressenti-
 ments sont faux **que tu es content de ton**
 sort, et que l'avenir t'aura fait **les cou-**
 leurs les plus brillantes.

— Tu sais bien, d'ailleurs, que, si tu tra-
 versais **au contraire** une douloureuse
 épreuve, tu trouverais ici un coeur pour
 compatir à tes peines, une affection pour
 les soulager.

— Père te fait dire que son angine de poi-
 trine le laisse à peu près tranquille pour
 le moment et t'envoie ses amitiés. Mlle
 Adeline se rappelle à ton bon souvenir. Et
 moi, je t'embrasse de tout mon coeur.

— "CLAIRE".

Quand il eut terminé la lecture de cette
 lettre, François était ému, ému à pleurer.
 Il est vrai que le violent ébranlement de
 son système nerveux le rendait particuliè-
 rement facile à émouvoir.

— Brave petite Claire! fit-il tout bas.
 Comme elle est bonne! Et fine aussi! Elle
 devine d'instinct que je souffre et elle
 souffre pour me consoler! Quel abîme il y
 a entre elle, si dévouée, si loyale, et l'au-
 tre si froidement égoïste!

Il mit la lettre dans son portefeuille et
 se dirigea vers la cuisine tout en consultant
 sa montre.

— Je n'ai pas de temps à perdre, mâ-
 chonna-t-il, il faut que je retourne à Pa-
 ris immédiatement, j'ai besoin de voir
 Georges tout de suite.

Il demanda à sa bonne si quelqu'un
 était venu le chercher.

— Personne.

— Alors, je repars à dix heures quaran-
 te-quatre. Je ne sais pas à quelle heure je
 reviendrai ce soir; assez tard, sans doute.
 Préparez-moi à dîner tout de même.

* * *

Une heure plus tard, Georges Fournel

— Alors, conclut-il après avoir entendu
 le récit du docteur, te voilà content, tu as
 ce que tu cherchais. Roger Moussard est
 venu lui-même au-devant de tes désirs, tu
 as maintenant une belle occasion de lui in-
 fliger la leçon qu'il mérite. Voyons, à quel-
 le sauce vas-tu l'accommoder?

— Oh! mon ami, puisque, étant l'offen-
 sé, j'ai le choix des armes, je n'hésite pas,
 je choisis le pistolet.

— Parfait. Tu y es d'une certaine force.
 Il me semble que le jeune Roger Moussard
 s'est embarqué dans une sale histoire.

— Je pense, reprit François, que Frette-
 ville voudra bien être mon second témoin.

— Oh! sans nul doute. J'irai le voir
 après le déjeuner et nous pourrons, dès cet
 après-midi nous aboucher avec les témoins
 de ton adversaire.

— Tu connais l'adresse de Roger Mous-
 sard: 46, rue de Thann?

— Je sais. Donc, nous allons déjeuner
 d'abord et aussitôt après, je me mets en
 campagne.

Gaston Fretteville, ex-condisciple des
 deux amis au lycée Henri IV, n'avait qu'à
 tuer le temps, étant rentier. Il habitait
 boulevard Haussmann. Dès que Georges
 lui eut expliqué quelle corvée on sollicitait
 de son obligeance, il s'empressa de se met-
 tre à la disposition du jeune avocat.

Et ce même jour, à quatre heures, les
 deux témoins de François se présentaient
 au domicile de Roger Moussard, pour lui
 remettre le cartel de leur client, ou s'enten-
 dre avec ses témoins, s'ils étaient désignés.

Mais une surprise les attendait là. Au
 lieu de trouver M. Moussard ou ses témoins
 au domicile du jeune viveur, ils trouvèrent
 un mot de lui qui leur fut remis par son
 valet de chambre et qui était ainsi conçu:

— "Je fais toutes mes excuses à M. Fran-
 çois Gallet et à ses témoins, s'ils se pré-
 sentent aujourd'hui chez moi. J'ai été for-
 cé par une circonstance imprévue et d'une

extrême gravité, à partir immédiatement pour le Berry, et j'y resterai peut-être un certain temps dont je ne peux indiquer la durée. Je serai, pendant tout ce temps, au château de Villepéan que mon père vient d'acheter pour moi et que M. Gallet connaît bien. Dès mon retour, je serai à la disposition de mon adversaire."

Georges Fournel et Gaston Fretteville retournèrent un peu déconfits, à l'appartement des Fournel, où François attendait, et lui montrèrent le billet de Roger.

— C'est une dérobade, s'écria aussitôt le jeune docteur. Rien ne l'appelait là-bas en toute urgence. Il a tout simplement peur de se battre, il a fui. C'est un lâche. Mais s'il croit en être quitte à si bon compte, il se trompe. Je ne veux pas du tout attendre son retour. C'est immédiatement que l'injure qu'il m'a infligée doit être lavée dans le sang. Je veux me battre tout de suite. Je pars demain matin pour le Berry. Ce poltron ne m'échappera pas.

Les deux jeunes gens approuvèrent d'un signe de tête ce langage énergique.

— Tu viens avec moi, Georges? reprit François.

— Je suis à ta disposition. Mon père est presque guéri, je peux le quitter maintenant.

— Quant à Fretteville, je ne lui demande pas de nous accompagner, ce serait du dérangement pour lui. J'ai là-bas un second témoin tout désigné: Raymond Lefèvre.

Fretteville déclara qu'il eût été tout prêt, en cas de besoin, à faire le voyage, et il se retira au bout de quelques instants, ravi, fond, d'être débarrassé de la corvée.

Le lendemain, à huit heures, Georges et François s'embarquaient pour Henrichemont, après avoir passé à Raymond Lefèvre un télégramme pour le prévenir de leur arrivée, lui demander l'hospitalité et lui recommander de ne souffler mot à personne de ce voyage inattendu et mystérieux.

XVII

En recevant ce télégramme, Raymond Lefèvre demeura un instant ahuri et désorienté, d'autant plus qu'une heure auparavant, se trouvant à La Ronce pour examiner un domestique malade, il avait appris une nouvelle stupéfiante, déconcertante et que — sans savoir pourquoi — il établissait une corrélation entre cette nouvelle et le voyage inopiné de François.

Après avoir réfléchi un bon moment à l'énigme qui se posait devant son esprit, comme personne ne pouvait lui dire si les diverses hypothèses qu'il émettait étaient exactes, il prit le parti d'attendre patiemment, pour satisfaire sa curiosité, l'arrivée des deux jeunes gens.

Néanmoins, pour être fixé plus tôt et aussi pour leur témoigner le plaisir qu'il avait de les voir, il alla au-devant d'eux jusqu'à la terre. Et au bout de cinq minutes, il savait...

François Gallet, en quelques mots, expliqua tout: sa vive inclination pour Madeleine Péliissier dès leur première rencontre à Paris, cette inclination se transformant en amour passionné grâce au contact de tous les jours pendant la maladie de la jeune fille, puis les illusions que l'attitude de l'aimée lui avait permis de concevoir et enfin l'atroce déception, la catastrophe.

Venant ensuite à l'explication du duel, François ajouta:

— Voici maintenant ce qui s'est passé avec M. Roger Moussard, l'heureux fiancé de Madeleine. Tu ne sais pas — ou tu sais peut-être au contraire — que l'honorabilité de M. Charles Péliissier est purement apparente qu'elle va sans doute sombrer d'ici peu dans un épouvantable scandale.

"Ayant prononcé devant son futur gendre des paroles sévères et pourtant fort justes sur le compte de cet homme intègre, je fus pris à parti par M. Roger Moussard qui me souffleta. Une rencontre était il s-

vitabile et j'avais annoncé à M. Moussard l'envoi de mes témoins. Mais quand ils se sont présentés hier chez lui, ils ont trouvé un... mot les prévenant qu'il avait été obligé de partir en toute hâte pour le Berry.

— Comme je désire que le duel ait lieu immédiatement, j'ai décidé de me lancer à la poursuite de ce fuyard. Je viens te prier de vouloir bien être mon témoin avec Georges. Vous irez le plus tôt possible lui notifier mes conditions — étant l'offensé, j'ai le choix des armes — et j'espère que le duel pourra avoir lieu demain.

Lorsque François Gallet eut achevé son récit, Raymond répondit :

— Il y a, mon cher, dans ce que tu viens de me raconter, des choses que j'avais devinées et d'autres, au sujet desquelles il m'est revenu aux oreilles tout récemment des bruits qui les confirment.

— D'abord, ton amour pour Mlle Péliissier, je l'ai deviné dès le premier jour de ton arrivée à La Retraite — et deviné d'autant plus facilement que j'avais failli moi-même me laisser prendre au charme de cette sirène. Seulement, plus heureux que toi, je m'étais rendu compte à quel point cette délicieuse Madeleine est froide, égoïste, cyniquement pratique, et j'avais eu la force de résister à l'entraînement.

— Te voyant complètement emballé, je ne pouvais pourtant pas te crier gare — cela sans doute n'eût servi à rien, d'ailleurs — et j'ai dû te laisser courir à la cruelle déception qui te laisse maintenant désespéré.

— Mais qui ne me laissera pas longtemps désespéré, rectifia François, car cette déception, très pénible le premier jour, me l'est beaucoup moins. Avant-hier, au moment même où elle me notifiait sa trahison. Madeleine m'était encore chère. Aujourd'hui, elle m'est presque indifférente.

— Parfait.

— Je n'aspire plus qu'à me venger de ce Moussard qui m'a insulté.

— Et qui aurait pu, acheva Raymond, réfléchir un peu avant de s'emballer, car, si j'en crois les bruits qui circulent, ce que tu as dit de M. Péliissier est tout ce qu'il y a de plus exact.

— Ah ! Ah ! ici aussi, on sait à quoi s'en tenir sur la soi-disant probité de M. Péliissier ?

— Les nouvelles se répandent vite.

— Cependant, les faits dont il s'agit se sont passés loin du Berry, je ne comprends pas qu'on les connaisse déjà dans ce pays.

— Il y a peut-être eu une plainte déposée contre M. Péliissier, la justice est peut-être saisie, et tu sais, quand la machine judiciaire est en mouvement, l'opinion publique est tout de suite au courant. Je ne serais pas surpris, d'ailleurs, que le voyage inopiné de M. Roger Moussard — que son beau-père a sans nul doute accompagné — eût quelque rapport avec les ennuis dont M. Péliissier se sent menacé.

— C'est très possible, j'y ai déjà songé.

— Enfin, conclut Raymond Lefèvre, nous irons dès ce soir, Georges Fournel et moi, relancer ton ennemi à Villepéan et puisque tu es bien décidé, toutes affaires cessantes, à lui envoyer quelques balles dans la peau, nous tâcherons d'obtenir qu'il se prête le plutôt possible à l'opération.

Une heure plus tard, l'auto du docteur emportait vers Villepéan les deux témoins de François. Ils en revinrent à lui nuit close, car en février le soleil se couche encore tôt. Ils avaient trouvé Roger Moussard seul dans son château, avec deux domestiques envoyés de La Ronce, au milieu d'un invraisemblable tohu-bohu, car bien que la propriété eût été vendue toute meublée, il régnait dans cette maison depuis longtemps inhabitée un horrible désordre.

Roger avait paru surpris et contrarié de la soudaine apparition des deux jeunes gens. Néanmoins, il avait fait contre mauvaise impression assez bon visage. Il s'était excusé de nouveau d'avoir été obligé de partir brusquement en laissant en suspens

un duel qu'il avait provoqué lui-même et avait déclaré fièrement qu'il était toujours à la disposition de M. Gallet.

Quant au motif de son brusque départ, il n'avait pas jugé à propos de le faire connaître. Il n'avait fait, d'ailleurs, aucune allusion à son futur beau-père et aux complications qui le menaçaient. Mais son attitude nerveuse, soucieuse et sombre indiquait assez clairement qu'il avait de graves préoccupations — du fait de M. Péliissier, évidemment.

Finalement, Roger n'ayant pas de témoins sous la main et devant aller à La Ronce pour qu'on lui en procurât, il fut convenu que la journée du lendemain serait consacrée aux conciliabules préparatoires et que le duel n'aurait lieu que le surlendemain matin.

François, quand ses amis lui eurent rendu compte de leur démarche, manifesta bien quelque impatience et un peu de mauvaise humeur. Mais, devant l'impossibilité matérielle, il dut s'incliner.

— Par exemple, observa-t-il, je ferai bien de ne pas mettre demain le nez dehors, car, si quelque indiscret allait prévenir mes cousins Morand de ma présence dans le pays, ça en ferait une histoire: il me faudrait donner les raisons de ce voyage... etc.

— Oui, approuva Raymond, demain tu vivras cloîtré! Et encore rien ne prouve que cela te rendra invisible.

* * *

Le régisseur de M. Péliissier, nommé Octave Duprat, et le père Renaud, le jardinier-concierge de La Ronce, ayant bien voulu représenter M. Roger Moussard, s'abouchèrent dans l'après-midi du lendemain avec les témoins de François. Le choix des armes et les conditions du combat fixés par ce dernier ayant été acceptés de part et d'autre, il fut décidé que le duel aurait lieu le lendemain, à neuf heures, en un point de la forêt d'Henrichemont généra-

lement désert, dénommé le Carrefour du Chêne-Fourchu.

Levé tôt, ce matin-là, car le sommeil l'avait fui toute la nuit, François fut prêt avant huit heures. Il n'aurait pas pu dire, certes, qu'il n'était point ému, car il était en proie à un trouble profond.

De même, en effet, qu'il allait à ce duel avec des sentiments d'une violence extrême, avec des idées sanguinaires, avec la volonté de tuer — dispositions féroces, tout à fait contraires à son caractère, et qui avaient leur origine, non dans l'affront reçu, mais bien plutôt dans une jalousie inavouée — de même, il se disait qu'il pouvait y laisser sa peau, si son adversaire nourrissait à son égard les mêmes sentiments et si la chance tournait contre lui.

Or, à vingt-huit ans, alors que la vie s'ouvre si pleine encore de belles promesses, il est impossible d'envisager sans une émotion profonde l'éventualité de la mort toute proche.

Les trois jeunes gens montèrent en auto à huit heures et demie, pour être un peu d'avance au lieu du rendez-vous.

En approchant du Chêne-Fourchu, Raymond remarqua sur l'allée gazonnée les traces toutes fraîches du sabot d'un cheval et de roues légères.

— Tiens, fit-il, nous croyions avoir choisi un endroit bien désert, jamais fréquenté, et une voiture y est déjà venue ce matin.

— C'est sans doute celle qui a amené M. Moussard et ses témoins.

— Nous allons voir.

Non. Au carrefour, il n'y avait personne.

M. Moussard et ses témoins n'arrivèrent que quelques minutes plus tard.

L'incident était sans importance. Il fut vite oublié. Déjà, les témoins s'occupaient des derniers préparatifs. Les uns chargeaient les armes, les autres comptaient les pas. Lorsque ces diverses opérations furent terminées, Georges Fournel, qui devait diriger le combat, demanda:

— Vous y êtes messieurs? Vous n'avez aucune observation, aucune recommandation à faire?

Ces paroles furent suivies d'un silence absolu, religieux, qui fut soudain interrompu par un cri:

— Arrêtez... François!... de grâce!... Avant de vous battre, de vous tuer peut-être, écoutez ma prière!...

C'était Claire Morand qui, s'élançant brusquement du fourré tout proche, dans lequel elle était cachée, se jetait à l'improviste entre les deux adversaires.

Roger Moussard, qui ne connaissait pas la jeune fille, la regarda d'un air ahuri. Quant à François, il balbutia d'un ton embarrassé:

— Claire, que fais-tu là? Toute seule dans les bois, à cette heure, pour empêcher l'oeuvre de justice?

— Pour empêcher une folie! rectifia-t-elle.

— Qui t'a prévenue?

— Madeleine.

— Elle est ici?

— Depuis avant-hier. Je l'ai vue. Elle m'a tout dit. Elle avoue avoir une grande part de la responsabilité dans la genèse du drame qui allait se dénouer ici tragiquement peut-être, en tous cas, très sottement.

— Oh! François! comment as-tu pu perdre la tête, au point de te laisser aveugler par la colère, au point de provoquer un duel où tu risques ta vie et celle de ton semblable?

— Si l'affreuse déception que je craignais pour toi t'a abattu et démoralisé, étais-tu donc abandonné de tous? N'avais-tu pas de bons amis pour partager ton chagrin et le soulager? Ne pouvais-tu pas chercher un refuge dans cette maison de La Retraite, où tu as passé tant de jours heureux où tu te considérais comme chez toi? Et notre affection, si vraie, si loyale, si tendre, n'était-elle donc pas capable d'endormir, d'apaiser, de calmer ta douleur?

— François, tu n'as pas eu confiance...

c'est mal... tu n'as pas eu confiance en moi ta cousine... ton amie d'enfance... ta soeur... Je suis sûre pourtant que mon coeur aurait trouvé le moyen de guérir le tien.

La jeune fille, les mains jointes, s'était approchée du jeune docteur dans une attitude si suppliante et lui criait sa prière avec un accent si pathétique, que François, dont les yeux s'étaient mouillés, sentit sa colère, son désir de vengeance et aussi sa jalousie inavouée se fondre en un sentiment très doux d'apaisement, de confiance d'affectueuse reconnaissance. Il vint à elle, lui prit les mains, les baisa longuement.

— Ma chère petite Claire, balbutia-t-il, comme tu es bonne! Oh! oui, tu as raison, c'est près de toi que j'aurais dû chercher refuge... et en me confiant à ton affection, j'aurais trouvé le bonheur qui, ailleurs s'est dérobé.

Elle inclina la tête en souriant. Elle était heureuse d'avoir trouvé le chemin de son coeur.

Cette scène, qui s'était déroulée avec une extrême rapidité, était, malgré son côté un peu théâtral, si émouvante, si poignante, que tous les spectateurs, quoique moins touchés que le jeune docteur, restaient graves, profondément émus, même tout près de s'attendrir.

— Alors, c'est fini, n'est-ce pas? reprit Claire. Tu vas renoncer à ce duel. C'est toi l'offensé, tu peux donc faire ce geste de pardon. Et nul ne songera d'ailleurs à douter de ton courage — pas plus que du vôtre, monsieur Moussard — puisque vous étiez sur le point de vous battre... Allons, qu'il ne soit plus question de cette sottise querelle. Au surplus, les événements vont se charger de venger tous tes griefs. Bientôt, ton rival ne sera plus un rival. Et quant à Madeleine, si elle a eu des torts envers toi, elle sera bien punie en perdant son fiancé.

— Pourquoi perdrait-elle son fiancé, mademoiselle? interrogea Roger,

— C'est vrai, rectifia Claire, je ne peux pas préjuger de vos dispositions, mais je peux dire, en tous cas, que la catastrophe qui va ruiner matériellement et moralement la famille Pélissier vous rendra votre liberté à tous deux.

— La catastrophe! bégaya Roger avec abattement. J'ai fait cependant l'impossible pour la conjurer... J'ai défendu mon beau-père du mieux que j'ai pu. Je lui ai offert ma caution... Je...

— Et tout cela a été inutile, interrompit Claire. M. Charles Pélissier doit être arrêté à l'heure actuelle.

+ Pardon, mademoiselle, dit Octave Duprat, le régisseur, un des témoins de Moussard, quand j'ai quitté La Ronce ce matin à sept heures et demie, il n'y avait...

— En effet, l'arrestation a dû avoir lieu vers huit heures et demie. J'ai rencontré l'automobile qui amenait ces messieurs du Parquet de Sancerre, auxquels s'était joint M. le Juge de Paix d'Henrichemont. Il n'y a pas de doute, c'était pour cela. D'ailleurs, M. le Juge de paix avait prévenu mon père, qui en a été, je dois le dire, averti.

— La catastrophe! répéta Roger d'un air hébété. J'ai cependant fait l'impossible pour l'éviter.

— C'est très bien de votre part, monsieur, approuva la jeune fille. Mais vos efforts ne pouvaient pas aboutir. M. Pélissier avait trop de vilenies à se reprocher. Car ses histoires de Rouen sont, paraît-il, les moindres de ses méfaits.

— Oh! qu'y a-t-il encore?

— Il y a que M. Pélissier jouait à la Bourse avec son argent d'abord, mais aussi, mais surtout, avec celui des autres. Nombreux sont les gens de la région qui lui ont confié pour cela des sommes importantes qu'il a perdues. Et maintenant, les plaintes affluent. C'est du moins ce que nous a dit M. le Juge de paix.

Roger Moussard était blême. On sentait qu'il était en proie à une violente co-

lère et probablement cette colère était surtout dirigée contre son père qui, sous prétexte de l'arracher à sa vie de débauche, l'avait lancé dans cette lamentable aventure.

Il se ressaisit enfin, et se rapprochant de François Gallet, il dit:

— Monsieur, je vois que toutes les accusations que vous aviez lancées contre mon futur beau-père étaient encore au-dessous de la vérité. J'ai donc été d'autant plus coupable de me livrer, à cause de cela, à des voies de fait contre vous. Si vous voulez accepter mes excuses, je vous les offre humblement.

— Ça, c'est très bien, voilà un beau mouvement, s'écria Claire joyeusement. François, prends vite la main que M. Moussard te tend et oublie tous les deux cette absurde querelle.

— Je n'ai rien à te refuser, murmura François, car, par ta tendresse, tu as rendu à mon cœur meurtri et désespéré le calme et l'espérance.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main sans arrière-pensée.

— Maintenant, messieurs, conclut Roger en s'adressant à ses témoins, il ne nous reste qu'à retourner à Villepéan, où vous déjeunerez avec moi. Je m'excuse de vous avoir dérangés inutilement.

Les deux groupes se saluèrent et se séparèrent.

Lorsque Claire fut seule avec François et ses deux témoins, elle reprit:

— Vous savez que je suis venue au Chêne-Fourchu avec l'assentiment de papa et chargée par lui de vous inviter à déjeuner si les choses tournaient bien. Comme elles ont bien tourné, je vous emmène.

— C'est nous qui t'emmenons dans d'auto, dit François.

— Mais j'ai ma voiture à cent mètres d'ici, bien cachée, puisque personne ne l'a vue.

— Eh bien, conclut Raymond Lefèvre, nous allons vous donner François. Georges

Fournel et moi, nous gagnerons La Retraite de notre côté. Mais, comme mon auto marche plus vite que votre cheval, je passerai par Henrichemont, où j'ai un malade à voir.

— Entendu... Alors, rendez-vous à La Retraite pour midi.

* * *

François Gallet resta huit jours à La Retraite. Et ce séjour lui ayant permis de se convaincre que le bonheur pour lui était auprès de celle qui avait témoigné dans sa détresse tant de pitié et de généreuse tendresse, il ne repartit pour Vaucresson qu'après s'être fiancé avec Claire.

Mlle Adeline Dumont, dont les vœux

les plus chers sont enfin réalisés, déclare que la neurasthénie n'aura plus jamais de prise sur elle. Et M. Morand affirme que son angine de poitrine est guérie, attendu qu'elle était plutôt morale.

De plus, comme le bon "oncle" ne vit que pour ses enfants, il leur prépare une grande surprise pour le jour de leurs noces. La terre de Villepéan ayant été remise en vente par M. Moussard, il s'en est rendu acquéreur. C'est un gros morceau, un peu au-dessus de ses moyens, car, pour payer cet achat, il lui faudra sacrifier une de ses fermes et toutes ses petites économies. Mais cela fera le bonheur de François Gallet et par conséquent celui de sa femme. C'est tout ce qu'il désire.

— o —



L'ENFANT DORT

Vieux Noël

Poésie de VALENTINE BENOIT

Musique de GEORGES MEUGÉ

(m. 76) *Larghetto*

PIANO *Dolce*

Le jour

Cantabile con expresso *ritenuto.* *a To*

fuit, Et plus ne ré-sonne Voix fraîche et mi-gnonne, Plus de bruit! Le jour

rit. poco a poco *express*

fuit, Le lutin re pose, La paupière close; Il fait nuit

Dans ma main
Je sens que s'agite
Ta main si petite,
Chérubin!
A demain
Les tendres paroles
Et les gaïtes folles
Du bambin!

Jusqu'au jour
Doucement sommeille,
Pendant que te veille
Mon amour!
Jusqu'au jour
Au pays du Songe,
Sans regret prolongé,
Ton séjour.

Comme un vœu
Puisse ta pensée,
Joyeuse et pressée,
Folle un peu,
Comme un vœu,
Parfum de la terre,
Monter solitaire
Jusqu'à Dieu.

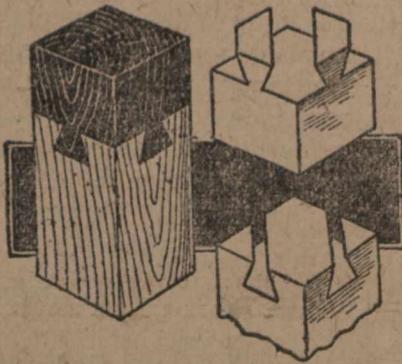
Doux trésor
Qu'un ange te guide
Et, sous son égide,
Rêve encor!
Le Dieu fort
Bénit l'Innocence.
Prions en silence...
L'enfant dort!...



PETITS TRAVAUX D'AMATEURS

UN PUZZLE

Un puzzle qui ne manque jamais de mystifier toutes les personnes qui ne sont pas au courant de la manière de le faire peut être fabriqué par tout jeune homme pouvant manier un ciseau.



La manière de tailler les deux blocs.

En vous servant de deux bois de couleur différente l'effet obtenu sera encore plus intéressant.

Prenez pour le bloc du sommet un bois d'ébène et pour le bloc du bois un bois blanc quelconque.

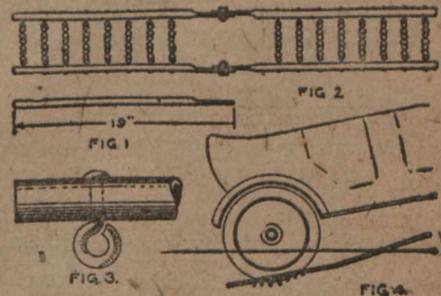
Le truc consiste à couper vos ouvertures dans les pièces de bois à un angle de 45 degrés et à les joindre solidement l'un à l'autre.

Vous pouvez les coller et lorsque vous les montez à quelqu'un, il ne pourra jamais comprendre comment vous avez pu arriver à un semblable résultat.

POUR LES MAUVAIS CHEMINS

Il est souvent difficile pour une automobile de se tirer d'un mauvais chemin. Souvent l'auto enfonce dans la boue jusqu'aux moyeux et le chauffeur est forcé de travailler dans cette boue durant des heures, sans souvent réussir à débourber sa machine.

Une petite échelle vient d'être inventée par un chauffeur pour parer à cette situation. Cette échelle se compose de deux côtés que vous pouvez faire vous-même avec deux vieux tuyaux à gaz que vous reliez l'un à l'autre à l'aide de chaînes placées à différents intervalles. Il faut que les deux tuyaux soient à moins de cinq pouces de distance l'un de l'autre.



L'échelle et la manière de s'en servir.

Nos vignettes vous donnent la manière de faire ces échelles et de procéder au cas où votre automobile serait embourbée.

MIROIR POUR MOTOCYCLISTES

Lorsque vous êtes sur votre motocyclette il vous est parfois difficile lorsque vous faites de la vitesse de vous retourner pour voir si vous n'avez pas une automobile derrière vous.

Souvent, la nuit, vous vous croyez seul sur une route déserte, et cependant une automobile vous talonne sans que vous le sachiez.

Avec un petit miroir placé à l'intérieur des bords de votre chapeau, une partie de ces inconvénients disparaît.

La lumière de l'automobile qui vous suit se reflète dans le miroir du chapeau et vous pouvez voir à quelle distance se trou-



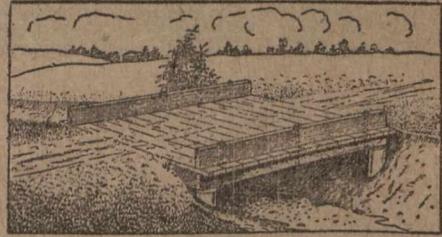
Motocycliste muni du miroir protecteur.

ve cette auto sans avoir à vous retourner, ce qui peut vous faire dévier de la ligne droite et avoir des conséquences quelquefois fatales ou tout au moins fâcheuses.

Ce miroir se place très facilement au bord du chapeau et ne vous nuit en rien pour conduire votre motocyclette. Les limousines ont maintenant ce miroir, ainsi que d'autres voitures de luxe, mais plusieurs autos en manquent encore. Quant aux motocyclistes ils n'ont que leur chapeau pour installer ce miroir de sécurité.

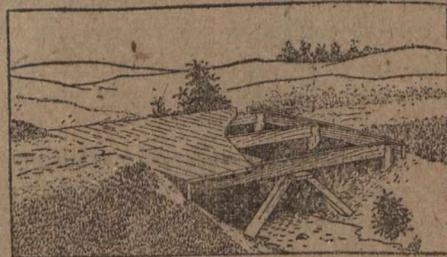
Trois petits ponts très simples pour les fermes

Quoiqu'il y ait des milliers de fermes qui soient traversées par des ruisseaux, il y en a très peu qui sont



plus usité consiste en quelques mardriers placés en travers du cours d'eau sur lesquels on a jeté des planches qui, les trois quarts du temps, ne sont même pas tenues et reliées entre elles. Ce genre de pont ne peut pas être pourvus de ponts solides. Le type le très solide et il est impossible à un camion un peu lourd de s'y aventurer. De plus, après les grandes pluies du printemps, ces constructions sont complètement hors de service et demandent des réparations.

Le pont que nous montrons dans la vignette numéro 1 est très solide lorsque le ruisseau n'a pas plus de seize pieds de largeur; il repose sur six poteaux entrés dans la terre et sur un chevalet dont la base repose sur chaque rive. Sa construction est excessivement simple et cependant ce pont

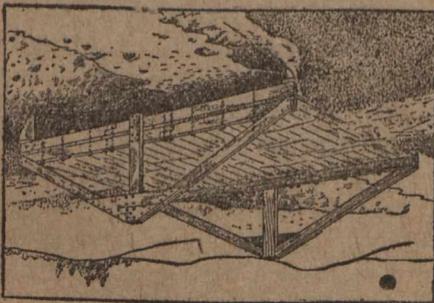


est assez fort pour supporter un tracteur.

Un autre pont très simple est celui que nous donnons dans la vignette numéro 2. Ce pont est également fait pour aller au-dessus des ruisseaux étroits; il ne diffère du précédent que par la forme. Il ne se compose que du tablier qui repose sur des poteaux plantés dans la terre sur les deux côtés du ruisseau. La passerelle est munie de deux garde-fous. Ce pont est également très fort, et si les poteaux sont bien enfoncés dans la terre il n'y a aucune inondation qui puisse les faire sortir.

Le pont représenté dans la vignette numéro 3 est un peu plus compliqué que les deux autres. Il est destiné à passer au-dessus des ruisseaux plus larges que les autres ci-haut mentionnés. Il est fait dans le genre du numéro 2 avec cette différence que deux pièces de bois se rejoignant au milieu du pont le rendent plus fort et plus résistant.

Tous ces différents modèles sont faits avec des planches et des madriers que l'on peut se procurer chez tous les marchands de bois. Chaque pont est facile à faire et peut supporter tous les genres de véhicules appelés à passer dessus.



On leur donne douze pieds de largeur, ce qui est suffisant pour le trafic.

Pour empêcher les pantalons de faire "des genoux"

Un pantalon ne se déformera pas ni ne fera de "genoux", si vous placez à l'intérieur une pièce d'étoffe telle qu'indiqué sur notre vignette. Vous



MOUSSE-
LINE A
L'INTÉ-
RIEUR
POUR EM-
PÊCHER
LES PLS
AUX GE-
NOUX.

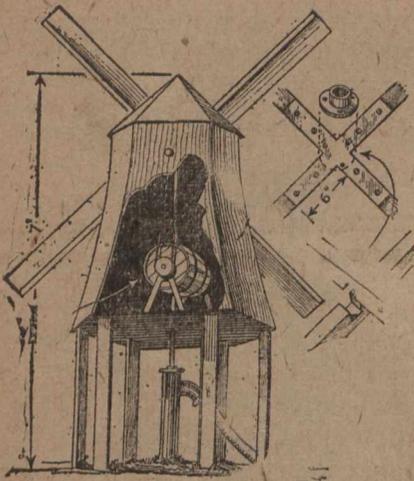
placez une simple mousseline aux genoux du pantalon, la mousseline doit être placée humide lorsque vous l'appliquez, à l'aide d'un fer à repasser chaud. La mousseline adhèrera au pantalon et ne se détachera plus. Si le pantalon a déjà été porté, on n'a qu'à le repasser soigneusement et y ajouter une pièce de mousseline.

Le pantalon ainsi fait à une meilleure apparence et gardera l'illusion du neuf beaucoup plus longtemps.

MOULIN A VENT POUR FAIRE LE BEURRE

Un jeune homme de la Caroline du Sud vient d'inventer un moulin à vent, qui non seulement fournit la maison d'eau,

mais encore fait le beurre pour la consommation du village.



Vue intérieure du moulin.

Le moulin a la forme des moulins hollandais; il est très facile à construire si l'on regarde attentivement les vignettes qui accompagnent cet article.

Les quatre bras du moulin mesurent 3 pieds de long par 5 pouces de large et un demi pouce d'épaisseur.



Le même moulin, vue extérieure.

Le moulin n'a pas besoin d'avoir plus de 7 pieds de haut. On le construit dans le même genre que les moulins à vent ordinaires en lui donnant cependant des dimensions moins importantes.

Le moulin en tournant sous l'action des vents fait tourner le barate que vous avez installée et en très peu de temps votre beurre est baraté et fait.

Ce genre de moulin ne tient que très peu de place et est un ornement dans un jardin ou un parc. On peut lui donner une forme artistique que l'enjolivera davantage.

Sa construction n'est pas très dispendieuse en regard des services immenses qu'il peut rendre à la ferme.

Ce sont là de ces améliorations qu'on peut fabriquer soi-même, et qui nous sont d'autant plus chères qu'on les connaît à fond, ainsi que leur perfectionnement, et qu'il est d'autant plus facile de remédier à toute défectuosité pouvant se produire.

— o —

LA LORGETTE

Regardez avec persistance, à l'aide d'une lorgnette, à la hauteur d'un toit, puis faites fébrilement quelques pas en avant et en arrière, en fixant toujours le même point, et en manifestant une vive émotion. On s'attroupera. Quelqu'un vous interrogera sûrement. Faites signe de la main qu'on vous importune, continuez à regarder, et subitement, souvez-vous en courant.

Le soir, il y aura encore des groupes, le nez en l'air, et, inévitablement, il se trouvera des gens pour expliquer le drame!

Il n'y avait rien, naturellement, mais on aura vu tout de même quelque chose.

— o —

En affection comme en diplomatie, l'essentiel est d'entendre ce qu'on ne dit pas.

NOS PETITS ROMANS

LE CAPITAINE DE
 “L'ÉTOILE POLAIRE”
 Par A. CONAN-DOYLE

11 septembre.—Latitude 81° 40 nord, longitude 2° est.—Nous ne bougeons pas; nous sommes immobilisés au milieu d'énormes banquises de glace. Celle qui s'étend au nord de nous, et sur laquelle nous sommes ancrés, n'a pas moins que la superficie d'un comté anglais.

A droite et à gauche, de la glace, rien que de la glace, à perte de vue. Le second a annoncé ce matin, au rapport, que les blocs se soudent dans le sud. Notre position pourrait devenir critique si l'emprise se fait et nous barre la route du retour, car les vivres baissent, d'après ce que j'ai entendu dire. La saison est déjà avancée et les nuits commencent à reparaitre. Ce matin, j'ai vu une étoile qui scintillait juste au-dessus de la vergue de misaine—la première depuis le commencement de mai. Il y a des signes d'effervescence parmi l'équipage. Beaucoup de ces gens voudraient être rentrés à temps pour les débuts de la pêche du hareng, alors qu'il y a quelque argent à gagner sur la côte d'Écosse. Cependant, leur mécontentement ne se traduit que par leurs airs renfrognés et leurs sourcils froncés; mais j'ai su, cet après-midi, par le second, qu'ils projetaient d'envoyer une députation au capitaine pour lui exposer leurs griefs. Je doute fort qu'il la reçoive, car c'est un homme d'un

caractère entier et peu disposé à tolérer la moindre velléité d'empiètement sur ses droits. Je me risquerai, après dîner, à lui toucher quelques mots à ce sujet: j'ai remarqué qu'il acceptait toujours de moi ce qu'il ne permettrait à aucun autre membre de l'équipage. Amsterdam Island est visible par l'arrière du navire, ligne déchiquetée de rochers volcaniques, barrée de lignes blanches qui sont les glaciers. C'est étrange de penser que nous n'avons pas d'êtres humains plus près de nous que les établissements danois—neuf bons milles à vol d'oiseau. Le capitaine assume une grande responsabilité en aventurant son navire dans de telles conditions. Aucun baleinier ne s'est jamais attardé sous ces latitudes à une époque aussi avancée de l'année.

9 heures du soir.—J'ai parlé au capitaine Craigie, et, bien que le résultat n'ait pas été très satisfaisant, je suis forcé de reconnaître qu'il m'a écouté avec beaucoup de calme, je dirai même avec déférence. Quand j'eus fini, il prit cet air de résolution que j'ai si souvent observé sur son visage, et il se mit à arpenter, d'un pas rapide, l'étroite cabine. Je craignais d'abord de l'avoir froissé, mais il me rassura en s'asseyant auprès de moi et en posant sa main sur mon bras avec un geste qui était presque une caresse.

Je vis aussi dans ses yeux bruns une expression affectueuse qui me surprit grandement.

—Écoutez, docteur, me dit-il. Je regrette de vous avoir pris à mon bord. Je le regrette, je vous assure, et je donnerais volontiers cinquante livres en ce moment pour vous voir sain et sauf sur le quai de Dundee. Je joue le tout pour le tout, cette fois: il y a de la baleine au nord de nous. Comment osez-vous me contredire, monsieur, quand je vous dis que je les ai vues moi-même de la tête du mât, s'écria-t-il tout d'un coup dans un soudain accès de colère, bien que je n'eusse pas conscience d'avoir fait le moindre signe de doute. Il y en avait vingt-deux, aussi vrai que je suis en vie, et pas une de moins de dix pieds. Les baleiniers mesurent une baleine, non par la longueur du corps, mais par la longueur des fanons. Maintenant, docteur, continua-t-il, redevenu calme, croyez-vous que je puisse me décider à partir, quand il n'y a que cette infernale bande de glace entre moi et ma fortune? Si, demain, le vent saute au nord, nous pourrions remplir le navire et nous mettre en route avant d'être pris par les glaces. S'il se maintient au sud, eh bien, ma foi, je suppose que les hommes sont payés pour risquer leur vie, et, pour ce qui est de moi, peu m'importe, car j'ai plus de raisons qui m'attachent à l'autre monde qu'à celui-ci. J'avoue que je suis contrarié pour vous, cependant. J'aimerais mieux avoir encore ici le vieux Angus Tait, qui était avec moi à mon dernier voyage, car lui, au moins, il n'avait personne pour attendre son retour, tandis que vous... Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez fiancé?

—Oui, répondis-je en pressant le ressort du médaillon qui pendait à ma

chaîne de montre et découvrant le portrait en miniature de Jeanné.

—Malédiction! hurla-t-il en se levant d'un bond, toute sa barbe hérissée de colère. Que m'importe votre bonheur, à moi! Pourquoi me montrez-vous son portrait? Qu'ai-je à voir avec elle?

Je crus un instant qu'il allait me frapper, dans le paroxysme de sa fureur; mais, poussant un juron, il ouvrit brusquement la porte de la cabine et monta précipitamment sur le pont, me laissant là, stupéfait de cet accès de violence inexplicable. C'est la première fois qu'il me témoigne autre chose que de la courtoisie et de la bienveillance. Je l'entends en ce moment qui va et vient d'un pas rapide, au-dessus de ma tête, tandis que j'écris ces lignes.

Je voudrais esquisser le caractère de cet homme, mais il me semble présomptueux de tenter une telle chose sur le papier, quand mon esprit n'en a tout au plus qu'une idée vague et incertaine. Plusieurs fois je me suis imaginé le comprendre, et j'ai cru tenir ce qui pouvait l'expliquer; mais chaque fois c'était pour m'apercevoir que je faisais fausse route, en le voyant se présenter sous un nouveau jour qui renversait toutes mes déductions. Il se peut qu'aucun autre oeil humain que le mien ne voie jamais ces lignes, et cependant, je veux essayer, comme étude psychologique, de dire ce que je sais du capitaine Craigie.

L'apparence extérieure d'un homme fournit généralement quelques indications sur son état d'âme. Au physique, le capitaine est de haute taille, bien découpé, avec de beaux traits et une épaisse chevelure noire qui fait ressortir son teint clair; il a un tic qui se manifeste par des contorsions des

membres; faut-il en chercher la cause dans une trop grande nervosité ou dans un excès d'énergie? Sa mâchoire inférieure proéminente et toute sa personne indiquent un homme de résolution indomptable; mais le trait d'instinctif du capitaine Craigie, ce sont ses yeux: il y a, dans l'expression de ces yeux bruns foncé, d'une vivacité et d'une acuité extraordinaire, un singulier mélange de hardiesse et de je ne sais quoi qu'il m'est impossible de définir, mais qui me semble refléter la terreur plus qu'aucune autre émotion, l'expression qui y domine est surtout l'énergie; mais à certains moments, et plus particulièrement quand il s'abandonne à ses pensées, ils s'emplissent d'une lueur de crainte qui les envahit peu à peu, et finalement à un tel point qu'il ne paraît plus le même homme. C'est alors surtout qu'il est sujet à ses accès brusques de colère, et il me semble en avoir conscience, car je l'ai vu s'enfermer dans sa cabine jusqu'à ce que son heure noire fût passée. Il dort mal, car je l'ai entendu pousser des cris, la nuit; mais sa chambre est assez éloignée de la mienne, et je n'ai jamais pu distinguer ce qu'il disait.

Ceci est un des côtés de son caractère, et le moins plaisant. Ce n'est que par mes rapports fréquents avec lui, réunis comme nous le sommes, jours après jours, dans cet étroit espace, que j'ai pu l'observer. Autrement, c'est un compagnon agréable, intéressant, possédant un esprit bien meublé, et aussi hardi marin que quiconque ait jamais foulé le pont d'un navire. Je n'oublierai jamais le sang-froid et l'habileté avec lesquels il manœuvra, lorsque nous fûmes surpris par cette bourrasque, au milieu des glaces en dérive, au commencement d'avril. Je ne l'ai jamais vu si gai, si

jovial même que ce soir-là, tandis qu'il allait et venait sur la passerelle, au milieu des éclairs et du vent. Il m'a répété maintes fois que la pensée de la mort lui était douce, ce qui est une chose triste à entendre dans la bouche d'un homme jeune encore. Un grand chagrin a dû traverser sa vie et la ternir. Je ne penserais peut-être pas autrement que lui si je perdais ma Jeanne. Dieu me préserve d'une telle épreuve! Je crois que sans elle je me soucierais peu que le vent soufflât demain du nord ou du sud. Je l'entends qui descend l'escalier; il s'enferme dans sa cabine, ce qui me dit qu'il est dans un de ses moments d'humeur noire. Allons nous mettre au "pieu"; comme dit le vieux Pepys, le maître d'équipage, car ma bougie est presque entièrement brûlée (nous sommes bien obligés d'en user, maintenant que les nuits arrivent), et le commis aux approvisionnements est couché, de sorte que je ne pourrai la renouveler ce soir.

12 septembre. — Journée calme, seraine, et nous sommes toujours dans la même position. Le peu de vent que nous avons soufflé du sud-est, mais il est bien faible. Le capitaine est de meilleure humeur, et il m'a fait ses excuses, au déjeuner, de m'avoir parlé avec rudesse. Il a l'air un peu absorbé, cependant, et ses yeux sont encore hagards. Il a "le sort", suivant l'expression de notre chef mécanicien qui a, parmi la portion celtique de notre équipage, la réputation d'être quelque peu sorcier.

C'est un fait étrange que la superstition se soit implantée et maintenue à un tel point dans cette race éminemment pratique. Je n'aurais jamais cru qu'elle eût pu trouver un terrain aussi favorable dans ces cerveaux un peu épaïs, si je n'avais moi-même obser-

vé le fait. Nous en avons eu une véritable épidémie, pendant ce voyage, et j'ai moi-même eu un instant la pensée de faire distribuer des potions sédatives le dimanche, en même temps que les rations d'eau-de-vie. Le premier symptôme se manifesta peu de temps après que nous eûmes passé les Shetland: les hommes de barre affirmaient qu'ils entendaient des cris plaintifs dans le sillage du navire, comme si un être humain nous eût suivis. Cela a duré tout le voyage, et par les nuits sombres, aux débuts de la pêche aux phoques, les hommes ne se décidaient qu'à contre-cœur à prendre leur quart. C'était sans doute le grincement de la chaîne du gouvernail ou le cri de quelque oiseau de mer. Combien de fois est-on venu m'éveiller pour que j'écoute ces bruits! Mais il est inutile de dire que je n'ai jamais pu entendre quoi que ce fût de surnaturel. Cependant, les hommes sont si ridiculement affirmatifs qu'il est inutile de discuter avec eux. Je parlai de cela un jour au capitaine Craigie, mais, à ma grande surprise, il prit la chose gravement et il parut même fortement impressionné par ce que je lui disais. J'aurais pensé que, lui du moins, était au-dessus d'aussi sottes croyances.

Cette question m'amène au fait que M. Manson notre premier lieutenant, a vu, hier soir, un fantôme — ou du moins, il prétend en avoir vu un, ce qui, naturellement, revient au même. Cela change, d'avoir un nouveau sujet de conversation après l'éternelle routine de baleines et d'ours dont nous ne sortons pas depuis plusieurs mois. Manson jure que le navire est hanté et qu'il ne resterait pas une heure de plus s'il pouvait aller ailleurs. Le brave garçon est réellement effrayé. J'ai été forcé de lui administrer ce matin

du chloral et un peu de bromure de potassium pour le calmer, et j'ai dû le rassurer en conservant un air aussi grave que possible pendant qu'il me racontait son histoire sur un ton très convaincu et très affirmatif.

—C'était sur la passerelle, me dit-il, peu de temps après que la cloche avait piqué le second quart de nuit. Il faisait noir comme dans un baril de goudron. Il y avait bien un brin de lune, mais elle était masquée à chaque instant par les nuages, de sorte qu'on ne voyait pas à une demi-brasse devant soi. Mac-Leod, le harponneur, est venu me trouver sur le gaillard d'arrière, pour me dire qu'on entendait des bruits étranges par tribord avant. Je suis allé à l'avant, et nous avons entendu tous les deux; on aurait dit tantôt un enfant qui pleurait, tantôt une jeune fille qui sanglotait. Il y a dix-sept ans que je navigue par ici, docteur, et je n'ai jamais entendu un phoque, jeune ou vieux, qui eût un cri pareil. Comme nous étions là, debout sur l'emplanture du beaupré, la lune sortit de derrière un nuage, et nous vîmes tous deux une forme blanche qui traversait la banquise, dans la direction des cris. Nous la perdîmes de vue un instant, mais elle reparut à bâbord, et nous pûmes juste l'apercevoir comme une ombre sur la glace. J'envoyai un homme à l'arrière chercher des carabines, et nous descendîmes sur la banquise, Mac-Leod et moi, pensant que c'était peut-être un ours. Quand je fus sur la glace, je perdîs de vue Mac-Leod, mais je continuai à marcher dans la direction des cris. Je les suivis pendant un mille, peut-être deux, puis, tout d'un coup, voilà que je me trouve en face de quelque chose qui se dressait sur un bloc de glace et qui paraissait m'attendre. Je ne sais pas ce que c'étais, mais, en tout cas,

ce n'était pas un ours. La forme se profilait, toute droite et toute blanche, sur le ciel noir, et si ce n'était pas un homme ou une femme, ce devait être quelque chose de pire. Je revins vers le navire aussi vite que je pus courir, et bien content je fus quand je me retrouvai à bord. J'ai signé mon engagement de servir sur le bâtiment pendant toute la durée de la campagne, et je ferai mon service jusqu'au bout, mais je jure bien, si nous avons la chance de revoir l'Ecosse, que je ne ferai pas un nouveau voyage sur l'"Étoile-Polaire"; en attendant, on ne me repincera plus à descendre sur la banquise après le coucher du soleil.

Telle fut son histoire, rapportée aussi textuellement que je me souviens. J'imagine que ce qu'il a dû voir n'est autre, malgré ses dénégations, qu'un jeune ourson dressé sur ses pattes de derrière, attitude qu'ils prennent volontiers quand ils sont poursuivis. Dans la demi-obscurité, cela devait évidemment présenter une certaine ressemblance avec une silhouette humaine, surtout pour un homme dont les nerfs étaient un peu ébranlés. Quoi qu'il en soit, l'incident est malheureux, car il a produit un effet détestable sur l'équipage. Ils ont l'air plus renfrognés que jamais, et leur mécontentement est manifeste. Leur double grief de se voir privés de la pêche au hareng et d'être retenus dans ce qu'ils appellent un navire hanté peut conduire à des conséquences graves. Les harponneurs eux-mêmes, qui sont les plus vieux marins et les têtes les plus calmes parmi eux, prennent part à l'agitation générale.

À part cette ridicule explosion de superstition, les choses semblent prendre une tournure plutôt riante. L'emprise qui avait commencé à se faire dans le sud s'est en partie désu-

nie, la température de l'eau accuse un degré qui me fait croire que nous nous trouvons sur une des branches du Gulf Stream, qui court entre le Groënland et le Spitzberg. Il y a une grande quantité de petites méduses autour du navire, de sorte qu'il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que nous apercevions des baleines. On en a même signalé une ce matin, pendant le déjeuner, mais sur un point tel que les embarcations n'auraient pu lui donner la chasse.

13 septembre.—J'ai eu une conversation très intéressante, sur la passerelle, avec le second lieutenant, M. Milne. Il semble que notre capitaine soit une énigme aussi insoluble pour les matelots, et même pour les armateurs, que pour moi. M. Milne m'a raconté que, dès que le navire est désarmé, au retour de sa campagne de pêche, le capitaine Craigie disparaît, pour ne reparaitre qu'à l'approche de la campagne suivante. Il n'a pas d'amis à Dundee, et personne ne sait rien de lui. Sa situation dépend entièrement de son habileté comme marin et de la réputation de courage et de sang-froid qu'il s'était acquise en qualité de second, avant de se voir confier un commandement. L'opinion unanime est qu'il n'est pas Écossais et que son nom véritable n'est pas Craigie. M. Milne pense qu'il s'est mis à faire la pêche de la baleine pour cette seule raison que c'était le métier le plus dangereux qu'il pût choisir, et celui qui lui offrait le plus de chances de trouver la mort, après laquelle il semble courir. Il appuya même son opinion de plusieurs faits, dont l'un au moins est assez curieux. Il paraît, m'a raconté M. Milne, qu'une année il ne se présenta pas dans les bureaux de la Compagnie au moment de l'armement des navires et que l'on

dut prendre un autre capitaine pour le remplacer. C'était à l'époque de la dernière guerre turco-russe. Quand il reparut, au printemps suivant, il avait au cou une longue estafilade qu'il s'efforçait de cacher sous son cache-nez, et M. Milne en conclut qu'il avait dû prendre part à la guerre. Je ne sais jusqu'à quel point sa conclusion est exacte, mais la coïncidence est vraiment étrange.

Le vent tourne à l'est, mais il est toujours faible. Je crois que la glace se soude plus qu'hier. Aussi loin que porte le regard, ce n'est qu'une immense plaine d'un blanc immaculé, sur laquelle tranche çà et là l'ombre d'un bloc de glace. Au sud, l'étroite bande d'eau bleue qui est notre seule issue se resserre d'heure en heure. Le capitaine assume une lourde responsabilité. J'apprends que la soute aux pommes de terre est vide et que le biscuit même diminue rapidement; mais lui, il conserve son air impassible et passe la plus grande partie des jours dans le poste de vigie du grand-mât, fouillant l'horizon avec sa longue-vue. Son humeur semble inégale, et il paraît vouloir m'éviter. Cependant, il n'a plus eu avec moi de ces accès de violence comme l'autre jour.

7 h. 30 du soir.—Décidément, je crois que nous sommes commandés par un fou furieux. Je ne puis expliquer autrement les singulières façons du capitaine Craigie. Je me félicite d'avoir tenu ce journal de notre voyage; il servira à nous justifier, dans le cas où nous serions obligés de l'enfermer et de lui enlever son commandement, mesure à laquelle je ne consentirai qu'en dernière ressource. chose assez extraordinaire: c'est lui-même qui a suggéré la folie, et non une simple excentricité, comme mobile de son étrange conduite. Il était

sur la passerelle, il y a une heure, toujours occupé, comme d'habitude, à regarder dans sa longue-vue, pendant que je me promenais de long en large sur le gaillard d'arrière. Fatigué de marcher, je m'appuyai contre la lisse et j'admirai les teintes fondues que jetait le soleil couchant sur la banquise de glace qui nous entourait. Je fus tiré soudainement de ma rêverie par une voix rauque, et, me retournant, j'aperçus le capitaine Craigie derrière moi. Il regardait au loin, sur la glace, avec des yeux dans lesquels se mêlait une expression d'horreur, de surprise et de quelque chose qui ressemblait à de la joie. Malgré le froid, de grosses gouttes de sueur lui ruisselaient sur le front, et il était évidemment dans un état effrayant d'agitation. Ses membres avaient des contorsions d'épileptique et ses lèvres étaient serrées.

—Regardez ! cria-t-il d'une voix haletante, en me saisissant par le poignet, sans quitter des yeux le point qu'il fixait sur la glace. Regardez là-bas ! là-bas ! entre les blocs de glace. Là, maintenant, près du dernier, à gauche. Vous la voyez ? Vous devez la voir... Elle me fuit... Mon Dieu ! elle me fuit... elle a disparu !...

Il prononça ces trois derniers mots d'une voix étranglée, dans laquelle se concentrait une douleur intense, et qui ne sortira jamais de ma mémoire. Se cramponnant aux haubans, il essaya de se hisser sur le bastingage, dans l'espérance d'apercevoir une dernière fois l'être qu'il voyait fuir. Mais ses forces le trahirent, il chancela et alla s'abattre sur la claire-voie du carré, où il resta étendu, haletant et épuisé. Son visage était si livide que je m'attendais à le voir s'évanouir; je me hâtai de le soutenir pour l'aider à descendre dans ma chambre, où je l'étendis sur un canapé; puis je

lui fis avaler un peu de cognac. L'effet en fut merveilleux: le sang lui revint aux joues et il put se relever et se tenir debout sur ses pauvres jambes tremblantes. Il se rassit presque aussitôt et, passant la main sur son front, il regarda autour de lui, comme pour s'assurer que nous étions seuls, et il me fit signe de m'asseoir à côté de lui.

—Vous l'avez vue, n'est-ce pas ? me demanda-t-il tout bas, tandis que ses yeux hagards exprimaient la plus violente terreur.

—Non, dis-je; je n'ai rien vu.

Sa tête retomba sur les coussins.

—C'est vrai! Comment aurait-il pu la voir, murmura-t-il ; il ne pouvait pas, sans lunette. . . C'est la lunette qui m'a permis de l'apercevoir... et les yeux de l'amour... Docteur, ne laissez pas entrer le second: il me croirait fou. Poussez le verrou, je vous prie.

Je fis ce qu'il me demandait.

Il resta calme pendant quelques instants, sembla perdu dans ses pensées; puis il se redressa en s'appuyant sur son coude et me pria de lui donner encore un peu de cognac.

—Et vous, docteur, me croyez-vous fou? me demanda-t-il comme je remettais la bouteille dans l'armoire. Dites-moi franchement, comme un homme parle à un homme, suis-je fou?

—Je pense que vous avez quelque chose sur l'esprit, répondis-je, quelque chose qui vous surexcite et vous fait beaucoup de mal.

—Vous avez raison, docteur, dit-il, j'ai beaucoup de choses sur l'esprit, beaucoup de choses. Mais je suis capable de calculer la longitude et la latitude, et je sais me servir de mon sextant et manier mes logarithmes. Vous ne pourriez pas me faire passer

pour fou devant un tribunal, hein! le pourriez-vous?

C'était réellement étrange d'entendre cet homme discuter ainsi son état mental.

—Je ne le pense pas, répondis-je; cependant, je crois que vous feriez bien de revenir au pays aussitôt que vous le pourrez et de prendre un peu de repos.

—Le pays! murmura-t-il avec un sourire amer sur les lèvres. Ce mot-là n'a pas la même signification pour vous et pour moi. Vous avez votre gentille Jeanne qui vous attend, tandis que moi... Dites-moi, docteur, les cauchemars sont-ils des signes de folie?

—Quelquefois, répondis-je.

—Quels sont les premiers symptômes?

—Maux de tête, bruits dans les oreilles, éclairs devant les yeux, hallucinations?

—Ah! parlons de ceci. Qu'appellez-vous hallucinations?

—Ce sont des illusions de l'ouïe ou de la vue qui font que l'on croit entendre des sons ou voir des objets qui n'existent pas.

—Mais elle était là! gémit-il, elle était là!

Puis, se levant et ouvrant la porte, il gagna, d'un pas mal assuré, sa propre cabine, où il restera enfermé jusqu'à demain matin, je n'en doute pas. La commotion qu'il a éprouvée ce soir a été très forte, et je me demande ce qu'il a cru voir ainsi sur la banquise. Décidément, cet homme devient de jour en jour un mystère plus impénétrable, et je crains bien que la solution qu'il a lui-même suggérée ne soit la seule correcte et que sa raison ne soit affectée. Je ne pense pas qu'une conscience coupable ait rien à voir avec sa conduite, bien que ce soit l'opinion qui prévaut parmi les officiers et aus-

si, je crois, parmi l'équipage; mais je n'ai rien remarqué qui puisse autoriser à l'accepter. Il n'a pas l'air d'un criminel, mais plutôt d'un homme que le sort a terriblement éprouvé, plus martyr que coupable.

Le vent a passé au sud, ce soir. Dieu nous garde si l'étroit passage qui est notre seule route de retour est bloqué! Placés, comme nous le sommes, sur la limite de la principale banquise arctique, la "barrière", comme l'appellent les baleiniers, le vent du nord a pour effet de disjoindre la glace autour de nous, ce qui nous permettrait de nous échapper, tandis que le vent du sud amoncelle derrière nous toute la glace flottante et nous emprisonne entre deux banquises. Je le répète, Dieu nous garde!

14 septembre.—Dimanche, repos. Mes craintes se sont confirmées, et la mince bande d'eau bleue au sud a disparu. Rien que la glace qui nous enserme, avec ses gros blocs aux formes sinistres et fantastiques. Il règne dans cette immense étendue un silence de mort qui cause une sensation horrible. On n'entend plus le clapotis des vagues contre les flancs du navire, plus de cris d'oiseaux de mer, plus de grincements de vergues sous l'effort des voiles qui se tendent, rien, rien qu'un silence absolu, universel, et dans lequel les chuchotements des matelots et le claquement sec des bottes sur le pont glissant semblent des bruits discordants et hors de lieu. Notre seul visiteur a été un renard arctique, l'animal qui, bien qu'assez connu à terre, ne s'aventure que rarement sur la banquise. Toutefois, il ne s'est pas approché du navire; mais, après nous avoir examinés à distance, il est reparti rapidement à travers la glace. Ce manège a paru étrange, car ces animaux ne connaissent rien de

l'homme, et, étant d'une nature curieuse, ils deviennent si familiers qu'on les capture facilement. Tout incroyable que cela puisse paraître, ce petit incident a produit un mauvais effet sur l'équipage.

—La pauvre bête en sait plus que vous ou moi! tel a été le commentaire que la conduite de cet animal a provoqué chez un des harponneurs, et les autres ont opiné de la tête. Il est bien inutile d'essayer de discuter de si puériles superstitions. Ils sont persuadés qu'il y a une malédiction sur le navire, et rien ne leur ôtera cette idée de la tête.

Le capitaine est demeuré enfermé chez lui toute la journée, sauf pendant une courte demi-heure dans l'après-midi, où il est monté sur le pont. J'ai remarqué que ses yeux se fixaient constamment sur le point où lui était apparue la vision d'hier, s'attendant probablement à la revoir; mais il ne s'est rien produit. Il n'a pas semblé s'apercevoir de ma présence, bien que je fusse tout près de lui. La prière a été dite, comme à l'ordinaire, par le chef mécanicien, d'après le rituel de l'Eglise d'Angleterre, bien qu'il y ait parmi nous des catholiques et des dissidents. Mais telle est la coutume sur les baleiniers, et personne n'a jamais songé à protester.

Nous avons eu un coucher de soleil magnifique, qui faisait paraître l'étendue de glace comme un immense lac de sang. Je n'ai jamais vu un spectacle plus grandiose et en même temps plus terrifiant. Le vent a encore tourné. S'il se maintient au nord pendant vingt-quatre heures, tout ne sera pas perdu.

15 septembre.—C'est aujourd'hui la fête de Jeanne. Pauvre fille! C'est heureux qu'elle ne voie pas son cher "Ally", comme elle m'appelait, em-

prisonné au milieu de ces champs de glace, avec un fou pour capitaine et des provisions pour quelques semaines seulement. Sans doute, elle parcourt chaque matin la gazette maritime, afin de voir si nous ne sommes pas signalés aux Shetlands. Mon devoir est de donner l'exemple aux hommes, et je dois paraître rassuré et prendre un air joyeux; mais Dieu sait que j'ai le coeur gros et rempli d'anxiété à certains moments.

Le thermomètre marque dix-huit degrés au-dessous de zéro. Il n'y a que peu de vent, et encore souffle-t-il du mauvais côté. Le capitaine est d'excellente humeur; je crois qu'il s'imagine avoir eu quelque présage ou vu une nouvelle apparition dans la nuit, car il est entré ce matin dans ma chambre, et, se penchant sur ma couche, il m'a dit tout bas:

—Ce n'était pas une illusion, docteur. C'est bien réel.

Après le déjeuner, il m'a prié de m'assurer de la quantité de vivres qui nous restent, ce que j'ai fait avec le second. Nous en avons encore moins que je ne pensais: devant, il y a une soute à moitié remplie de biscuit, 3 barils de viande salée et une très petite quantité de café et de sucre. Derrière, nous avons encore du saumon en boîtes, des potages, des haricots, etc.; mais cela ne peut mener bien loin, avec un équipage de cinquante hommes. Il y a deux tonneaux de farine dans le magasin et une provision illimitée de tabac. Tous comptes faits il reste juste assez pour tenir dix-huit ou vingt jours à la demi-ration, — certainement pas davantage. Quand nous avons rendu compte au capitaine du résultat de notre examen, il a fait réunir tous les hommes sur le pont, et, de la passerelle, il leur a adressé la parole. Je ne l'ai jamais vu plus à son

avantage: avec sa haute taille bien prise, sa figure animée, il avait vraiment l'air d'un homme né pour commander. Il a discuté la situation en vrai marin, avec une clarté qui montrait que, tout en appréciant le danger, il ne perdait pas de vue les moyens de retour.

—Mes garçons, leur a-t-il dit, vous pensez sans doute que je vous ai fourrés dans une mauvaise passe, et peut-être quelques-uns d'entre vous m'en veulent-ils. Mais vous devez vous rappeler que, pendant plusieurs campagnes, pas un navire n'a rapporté à son équipage une part d'huile aussi forte que la vieille "Etoile-Polaire", et chacun de vous y a eu son bénéfice. Vous pouvez laisser vos femmes derrière vous, avec la certitude qu'elles auront avec quoi pourvoir aux besoins de la famille, pendant que d'autres pauvres diables rentrent au pays pour trouver leur marmaille à la charge du bureau de bienfaisance. Nous avons couru ensemble plus d'une aventure, et nous nous en sommes toujours tirés. Cette fois, nous avons été moins heureux; il est inutile de pleurer et de se lamenter. Tout ce qui peut nous arriver de pire, c'est d'être obligés de regagner la terre à travers la banquise; et, même dans ce cas, nous n'avons rien à craindre pour notre vie: les phoques nous fourniront la nourriture. Mais nous n'en sommes pas encore arrivés là, car vous reverrez la côte d'Ecosse avant trois semaines. Pour l'instant, chaque homme devra se contenter d'une demi-ration, parts égales pour tous et pas de faveurs pour qui que ce soit. Gardez votre courage, et vous vous tirerez de là comme vous vous êtes tirés déjà de plus d'un danger!

Ces simples mots produisirent sur l'équipage un effet surprenant. Per-

sonne n'eut l'idée de récriminer, et le vieux harponneur dont j'ai parlé plus haut comme étant le plus superstitieux de tous donna le signal des applaudissements, auxquels se joignirent les autres.

16 septembre.—Le vent a passé au nord pendant la nuit, et il semble que la glace se désagrège. Les hommes sont en belle humeur, malgré la diminution de ration. La machine est maintenue sous pression, afin de ne pas perdre de temps si l'occasion se présente de pouvoir nous échapper. Le capitaine est d'une gaieté exubérante, bien qu'il ait encore dans les yeux une expression un peu hagarde qui me dit qu'il est toujours sous l'influence du "sort". Cet accès de gaieté, je me l'explique encore moins que son accès de mélancolie; je n'y comprends rien. Je crois avoir dit déjà qu'une de ses manies est de ne permettre à personne l'entrée de sa cabine: il s'occupe seul de la ranger et fait lui-même son lit. A ma grande surprise, il m'a donné sa clef aujourd'hui et m'a prié d'aller voir l'heure à son chronomètre pendant qu'il relevait le point.

J'ai trouvé une petite pièce nue, avec une table de toilette et quelques livres sur des rayons; mais il n'y a pas le moindre luxe, à l'exception de quelques tableaux accrochés aux cloisons. Ce sont pour la plupart des chromas sans valeur, mais l'un d'eux a attiré mon attention: c'est une aquarelle représentant une tête de jeune fille, un portrait évidemment, car ce n'est pas une de ces têtes de fantaisie qu'affectionnent particulièrement les marins. Aucun artiste n'aurait été capable d'imaginer le mélange d'énergie et de faiblesse exprimées dans cette physionomie. Les yeux languissants, rêveurs, frangés de longs cils

tombants, et le front bas et large sur lequel rien n'indiquait les soucis contrastaient étrangement avec l'expression de décision et de volonté contenue dans la mâchoire proéminente et les lèvres minces. Dans l'un des angles, je lus: "M. B., dix-neuf ans." Que, dans ce court espace de dix-neuf ans, cette femme ait pu développer la force de volonté imprimée sur son visage, cela me paraît presque incroyable. Ce n'est certainement pas là une femme ordinaire: ses traits sont restés si bien gravés dans mon souvenir que, si j'avais la moindre connaissance du dessin, je pourrais les reproduire ligne pour ligne sur les pages de ce journal. Je me demandai quel rôle elle a pu jouer dans la vie de notre capitaine. S'il n'était pas un homme si réservé, j'aborderais ce sujet. A part ce portrait, je n'ai vu rien dans la cabine qui valût la peine d'être noté: un pliant, des lunettes d'approche, une petite glace des uniformes, un pot à tabac et une collection de pipes, au nombre desquelles je remarquai un narghileh, ce qui, soit dit en passant, donne quelque vraisemblance à l'histoire de M. Milne, concernant sa participation à la guerre russo-turque, bien que l'indice soit très faible, je le reconnais.

11 h. 20 du soir.— Le capitaine vient de rentrer dans sa cabine, après une longue conversation sur des sujets divers. C'est vraiment un compagnon très agréable, quand il lui plaît: il a des connaissances fort variées et il sait exprimer son opinion avec fermeté, sans se montrer dogmatique. Je hais les pédants qui veulent absolument vous imposer leurs idées. Nous avons abordé le sujet de l'immortalité de l'âme, et il nous a exposé les théories de Platon en la matière avec une netteté et une profondeur

de vues remarquables. Il semble pencher pour la métempsychose et les doctrines de Pythagore. Ceci nous a conduit à la question du spiritisme, et, comme j'avais fait allusion aux impostures de Slade, j'ai été surpris de la chaleur avec laquelle il m'a averti de me tenir en garde contre le danger de confondre les innocents et les coupables, ajoutant qu'il était aussi logique de condamner le christianisme comme religion, parce que Judas, l'un des apôtres de son fondateur, était un coquin et un misérable. Peu après, il m'a souhaité le bonsoir et s'est retiré dans sa chambre.

Le vent fraîchit et se maintient au nord. Les nuits sont maintenant aussi noires qu'elles le sont en Angleterre. J'espère que demain nous serons sortis de notre prison.

17 septembre—Encore le fantôme! Dieu merci, j'ai les nerfs solides! La superstition de ces pauvres gens et les récits circonstanciés qu'ils font sur un ton de conviction absolue rempliraient de terreur un homme moins habitué à leurs façons. Il y a différentes versions, mais elles se résument toutes en ceci: quelque chose de surnaturel se tient la nuit autour du navire; M. Donald de Peterhead, et le grand Peter Williamson, de Shetland, ont vu ce quelque chose; M. Milne, le second lieutenant, l'a vu également: le fait est donc bien établi, puisqu'il y a trois témoins. J'ai causé avec M. Milne, après déjeuner; je lui ai dit qu'il devrait être au-dessus de pareilles absurdités et que, comme officier, son devoir était de donner l'exemple à l'équipage. Il a secoué la tête et m'a répondu:

—C'est possible, docteur, c'est possible! Je ne dis pas que ce soit un fantôme. Je ne crois guère à tout cela, bien qu'il y ait des gens qui pré-

tendent en avoir vu. Je ne suis pas facile à effrayer, mais peut-être bien que vous vous sentiriez un peu de froid dans le dos si, au lieu de regarder ce qui se passe sur la glace dans le jour, vous aviez été avec moi, la nuit dernière, et si vous aviez vu cette forme blanche, tantôt ici, tantôt là; vous auriez pu entendre aussi ces plaintes et ces gémissements dans l'obscurité, comme les bêlements d'un pauvre agneau qui a perdu sa mère. Vous ne seriez pas si disposé à traiter tout cela de contes de bonnes femmes, je le parierais.

J'ai vu qu'il n'y avait pas à raisonner avec ce brave garçon; aussi je me suis contenté de lui demander comme une faveur personnelle de me prévenir la première fois que le fantôme se montrerait, ce qu'il m'a promis, tout en exprimant l'espoir que l'occasion ne s'en représente jamais.

Ainsi que je m'y attendais, la débâcle s'est produite dans le désert blanc, derrière nous, et de minces filets d'eau s'entrecroisent dans toutes les directions. Notre latitude est aujourd'hui $80^{\circ} 52'$, ce qui prouve que la glace dérive rapidement vers le sud. Si le vent reste favorable, la glace va se désagréger aussi vite qu'elle s'est soudée. Pour l'instant, nous avons autre chose à faire qu'à fumer notre pipe et à attendre. Je deviens fataliste. Quand on n'a plus affaire qu'à des facteurs comme le vent et la glace, c'est forcé. Je m'imagine que c'est peut-être le vent et le sable des déserts d'Arabie qui ont donné aux premiers suivants de Mahomet cette tendance à s'incliner devant la fatalité.

Ces histoires d'apparitions sont venues aux oreilles du capitaine et ont produit sur lui un effet malheureux, car, malgré tous mes efforts, il a cherché à obtenir des détails en in-

terrogeant les hommes. Comme je le prévoyais, sa folie latente a pris une forme plus caractérisée. J'ai peine à me figurer que ce soit le même homme que j'entendais discuter ce matin avec ce jugement froid et cet esprit critique que j'admirais. Il va et vient sur le gaillard d'arrière, comme un tigre dans sa cage, s'arrêtant brusquement avec des gestes nerveux et le regard fixé au loin, sur la glace. Il se parle continuellement à lui-même, et je l'ai entendu prononcer ces paroles :

— Encore quelque temps, ma chérie, encore quelque temps !

Pauvre homme ! C'est triste de voir un brave marin et un gentleman au sens vrai du mot réduit à cet état et de penser que l'imagination et l'illusion peuvent rendre à ce point timide et tremblant un esprit pour lequel le véritable danger n'était que le piment de la vie ! Y a-t-il jamais eu un homme dans une position telle que la mienne, entre un capitaine dément et un second apeuré par des fantômes ? Je suis le seul à bord qui soit réellement sain d'esprit, à l'exception peut-être du second chef mécanicien, sorte de ruminant qui ne se soucie guère de tous les démons de la mer Rouge, pourvu qu'ils le laissent tranquille et ne dérangent pas ses outils.

La débâcle s'accroît, et il y a toutes probabilités pour que nous puissions nous mettre en route demain matin. Quand je leur raconterai, à la maison, toutes les choses étranges qui me sont arrivées durant ce voyage, ils croiront que j'invente.

Minuit. — J'ai éprouvé une rude secousse, bien que je me sente maintenant un peu plus dans mon assiette, grâce à un bon verre de cognac. Je ne suis pas encore en pleine possession de moi-même, cependant, comme l'atteste mon écriture heurtée. Le

fait est que j'ai été témoin d'étranges choses, et je commence à me demander si j'étais bien en droit de traiter tous les hommes à bord de fous, quand ils affirmaient avoir vu des choses que mon esprit se refusait à croire, comme déraisonnable. Bah ! je en suis qu'un sot de me laisser énerver par de tels enfantillages et, pourtant, ce que j'ai vu moi-même n'est pas fait pour diminuer la signification qu'il faut attribuer à toutes ces alarmes de l'équipage, ni aux histoires de M. Manson et du second lieutenant.

Après tout, ce n'était rien de bien alarmant, un simple bruit, rien de plus. Si jamais ces lignes tombent sous les yeux de quelqu'un, je ne puis, en vérité, m'attendre à ce qu'il partage mes sentiments ou se fasse une idée de l'effet produit sur moi. Le souper était fini, et j'étais monté sur le pont pour fumer une dernière pipe avant de me mettre au lit. La nuit était très noire, si noire que, de l'endroit où je me tenais, sous la chaloupe suspendue au porte-manteau d'arrière, je n'apercevais pas l'officier de quart sur la passerelle. Je crois avoir parlé déjà du silence extraordinaire qui règne dans ces mers glaciales. En toute autre partie du monde, si désolée qu'elle puisse être, il y a une vibration de l'air, un très faible bourdonnement venant de je ne sais d'où, peut-être de lointaines foules humaines, du bruissement des feuilles, des ailes des oiseaux ou du frissonnement de l'herbe rare qui couvre le sol. Il semble que ce bourdonnement si faible n'est pas perçu activement, et pourtant il vous manquerait s'il venait à cesser.

Mais c'est seulement dans ces mers arctiques que ce silence absolu, in-

sondable, vous obsède de toute sa terrifiante réalité.

Vous vous surprenez, le tympan tendu, cherchant à saisir un murmure, et le moindre bruit accidentel à l'intérieur du navire prend des proportions exagérées et surexcite tous vos sens. J'étais appuyé contre le bastingage, quand immédiatement audessous de moi, dans le silence de la nuit, partit de la nappe de glace un cri aigu et modulé, commençant, à ce qu'il me sembla, en une note que jamais prima dona n'atteignit et qui s'éleva plus haut et plus haut, pour mourir en un long sanglot d'angoisse. J'ai encore ce cri dans les oreilles: il paraissait exprimer la douleur, une douleur immense, et en même temps un espoir, et pourtant il s'y mêlait aussi un accent sauvage d'exultation. Il s'était fait entendre tout près de moi, et, quand je me penchai pour regarder dans l'obscurité, je ne discernai rien. J'attendis quelque temps, mais le cri ne se répéta pas; aussi, je descendis, l'esprit troublé comme jamais je ne me le suis senti. Dans l'escalier du carré, je rencontrai M. Milne, qui montait relever la bordée de quart.

—Eh bien! docteur, me dit-il, sont-ce encore des contes de bonne femme? Vous avez entendu ce cri? C'est peut-être de la superstition? Qu'en dites-vous maintenant?

Je fus obligé de faire mes excuses au brave garçon et de reconnaître que j'étais aussi embarrassé que lui. Peut-être tout cela m'apparaîtra-t-il demain sous un jour différent. Mais, en ce moment, j'ose à peine écrire ce que je pense. Si je vis pour relire plus tard ces lignes, quand je ne serai plus sous l'influence immédiate des faits, peut-être m'en voudrai-je d'avoir été si faible!

18 septembre.—J'ai passé une nuit

mauvaise; il m'a été impossible de fermer l'oeil, hanté que j'étais par ce cri sinistre. Le capitaine ne semble pas non plus s'être beaucoup reposé, car ses yeux sont hagards et injectés de sang. Je ne lui ai pas parlé de mon aventure d'hier soir et je m'en garderai. Il est déjà nerveux et agité, se levant, s'asseyant à chaque instant, incapable de rester en place.

Il y a une solution de continuité dans la glace, ce matin; aussi nous avons pu remonter notre ancre et nous avons fait une douzaine de milles dans la direction de l'ouest-sud-ouest. Puis nous avons été arrêtés par une énorme banquise, aussi étendue que celle que nous venons de quitter. Impossible d'avancer. Nous n'avons qu'à mouiller notre ancre et à attendre le débâcle, qui se produira probablement d'ici vingt-quatre heures si le vent ce maintient comme il est. Nous avons rencontré plusieurs phoques à nez plat; nous en avons tué un qui mesurait plus de douze pieds. Ce sont des animaux très forts, capables, dit-on, de tenir tête à un ours; mais, hors de l'eau, leurs mouvements sont lents et gauches, de sorte qu'on peut sans grand danger les attaquer sur la glace.

Le capitaine pense évidemment que nous ne sommes pas hors de danger, et cependant je ne vois pas bien ce qui peut lui faire envisager la situation sous un jour aussi sombre, car tout le monde, à bord, considère que nous l'avons échappée belle et que nous sommes sûrs d'atteindre la mer libre.

—Je parie que vous croyez que nous sommes tirés d'affaire! docteur, m'a-t-il dit, comme nous nous promenions sur le pont après le diner.

—Je l'espère, répondis-je.

—Vous avez peut-être raison, et pourtant, qui sait? Il ne faut jurer de rien. Je compte bien aussi que, avant

longtemps, nous serons tous deux dans les bras des nôtres. Mais on ne peut rien affirmer... on ne peut rien affirmer.

Il demeura silencieux, balançant sa jambe sur son genou, avec un air absorbé.

— Ecoutez, docteur, dit-il enfin, nous sommes dans des parages dangereux, l'endroit est perfide, très perfide. J'ai connu plus d'un navire qui y est resté : une fausse manoeuvre, avec ces masses de glace à fleur d'eau, sur votre droite, sur votre gauche, et vous voilà au fond. C'est singulier, continua-t-il avec un rire nerveux, mais, depuis des années que je navigue par ici, je n'ai pas pensé une seule fois à faire mon testament ; non pas que j'aie grand'chose à laisser, mais enfin, quand un homme est exposé au danger, il devrait songer à arranger ses affaires. N'est-ce pas votre avis ?

— Certainement, répondis-je, me demandant où il voulait en venir.

— On se sent plus tranquille quand on a tout réglé, continua-t-il. Ainsi, s'il m'arrivait malheur, vous chargeriez de l'exécution de mes dernières volontés, n'est-ce pas, docteur ? Il y a peu de choses dans ma cabine, mais je désirerais que le peu qu'il y a fût vendu et le produit de la vente partagé entre l'équipage, au prorata des parts de pêche. Vous garderez pour vous chronomètre, en souvenir de notre voyage. Naturellement, ce n'est qu'une simple précaution, mais j'ai voulu saisir l'occasion de vous entretenir de cela. Je puis compter sur vous, n'est-ce pas, en cas de nécessité ?

— Assurément, répondis-je, et, puisque vous prenez ces mesures, moi aussi...

— Vous ! vous ! s'écria-t-il. Qu'est-ce qui vous prend ? Vous n'avez rien à craindre, vous ! Allons, allons ! Je n'ai pas voulu vous faire de peine, docteur, mais je n'aime pas entendre un jeune homme à peine au seuil de la vie parler de mourir. Montez sur le pont, et allez vous remplir les poumons d'air frais, au lieu de rester ici à dire des sottises et à m'en faire dire !

Plus je pense à cette conversation, plus je suis inquiet. Pourquoi songe-t-il à arranger ses affaires au moment où nous semblons sortis du danger ? Aurait-il des intentions de suicide ? Je me souviens de l'avoir entendu s'élever avec force contre ce qu'il qualifiait de lâcheté. En tout cas, je me promets d'avoir l'oeil sur lui et, quoique je ne puisse entrer dans sa cabine, je me ferai du moins une règle de rester sur le pont tout le temps qu'il y sera.

M. Milne me dit que j'exagère mes craintes et que ce ne sont là que les "toquades" du patron. Il voit maintenant tout en rose. A l'entendre, nous serons hors de la glace après-demain au plus tard ; deux jours après nous passerons Jan-Meyer et, pour la fin de la semaine, nous serons en vue des Shetland. Je souhaite qu'il ne se trompe pas. Son opinion peut fort bien entrer en balance avec les précautions funèbres du capitaine, car c'est un vieux marin expérimenté, qui pèse ses paroles avant de parler.

.. .. .

19 septembre.—La catastrophe s'est produite, à la fin. Je ne sais comment dire ce qui s'est passé. Le capitaine a disparu. Il se peut qu'il nous revienne vivant, mais... mais... Enfin, je ne sais plus que penser. Il est maintenant sept heures du matin. J'ai passé toute la nuit sur la banquise, avec une escouade d'hommes, dans l'espoir de trouver quelques traces de lui, mais en vain. Je vais essayer de relater les circonstances qui ont accompagné sa disparition. Si ces lignes tombent jamais sous les yeux de quelqu'un, que celui qui les lira se mette bien dans l'esprit que je n'écris pas d'après ces conjectures, ces on-dit, mais que je rapporte fidèlement ce qui s'était passé devant mes propres yeux à moi, homme instruit et sain d'esprit. Mes conclusions sont personnelles, mais quant aux faits, j'en réponds.

Le capitaine était resté d'excellente humeur après la conversation que j'ai rappor-

tée, bien qu'il semblât cependant nerveux et agité, changeant fréquemment de position. Dans l'espace d'un quart d'heure, il monta sept fois sur le pont pour redescendre après avoir fait quelques pas. Je le suivis chaque fois, car il y avait dans ses manières quelque chose qui me confirmait dans ma résolution de ne pas le perdre de vue. Il parut s'apercevoir de l'effet produit par ses mouvements, car il essaya de donner le change en affectant une gaieté forcée et en riant des moindres plaisanteries.

Après souper, il remonta encore sur le pont et alla à l'avant. Je fus aussitôt sur ses talons. La nuit était sombre et le temps très calme; seul s'entendait le sifflement mélancolique du vent dans les agrès. Un nuage épais montait dans le nord ouest, et de ses contours déchiquetés se détachaient de grandes loques noires qui cachaient la lune à chaque instant. Le capitaine allait et venait, d'un pas rapide et saccadé, puis s'apercevant que j'étais toujours là, il vint de mon côté pour me dire qu'il croyait que je serais mieux en bas, ce qui, je n'ai pas besoin de le dire, ne fit que me fortifier dans ma résolution de rester sur le pont.

Je crois qu'après cela, il oublia ma présence, car, s'appuyant sur le bastingage, il resta immobile, les yeux fixés sur le grand désert de glace, dont une partie était plongée dans l'obscurité, tandis qu'une autre partie scintillait comme une vapeur de brouillard sous la lumière intermittente de la lune. Je le vis plusieurs fois consulter sa montre, et je l'entendis, à un moment, murmurer une courte phrase où je ne distinguai que le mot "prêt".

J'avoue que je sentis une sensation de terreur m'envahir devant cette haute silhouette noire qui semblait grandir encore chaque fois que la lune se démasquait et en précisait les contours, et je fis en moi-même la remarque qu'il donnait absolument l'impression d'un homme arrivé d'avance à un rendez-vous d'amour et atten-

dant avec impatience l'objet de sa flamme.

Mais, à l'intensité soudaine de son attitude, je devinai qu'il voyait quelque chose. Je me glissai derrière lui. Ses yeux agrandis étaient fixés avec une expression d'interrogation sur ce qui me parut être un lambeau de brume courant rapidement au-dessus de la glace, au niveau de la lisse du navire. La lune était, à ce moment, à demi voilée par un petit nuage blanc comme une effilochure de ouate.

— C'est toi, ma chérie! je vais te rejoindre! cria le capitaine d'une voix qui contenait tout ce qu'un homme peut exprimer de tendresse et de pitié.

Ce qui suivit se passa en un instant. Je n'eus pas le temps d'intervenir. D'un bond, il fut sur le bastingage et de là sur la glace, au pied de la forme pâle et vaporeuse.

Je le vis étendre les bras, puis il se perdit dans l'obscurité, en criant des mots d'amour. Je restai sans faire un mouvement, cloué sur place par la stupéfaction, et suivant des yeux sa silhouette, qui se confondit peu à peu avec la nuit, tandis que sa voix s'éteignait dans le lointain. Je croyais l'avoir complètement perdu de vue, mais, à ce moment, la lune reparut entre deux lambeaux de nuage et éclaira la nappe blanche. Je pus alors l'apercevoir encore une fois, courant avec une vitesse prodigieuse sur la grande plaine de glace. Ce fut la dernière fois que je le vis, et peut-être sera-ce la dernière. On organisa une expédition pour aller à sa recherche, mais les hommes marchaient à contre-cœur, et nous n'avons rien trouvé. Une nouvelle troupe va partir dans quelques heures. J'ai peine à me convaincre que je n'ai pas dormi ou que je ne suis pas en proie à un cauchemar pendant que j'écris ces lignes.

7 h. 30 du soir. — Nous revenons à l'instant de notre seconde expédition à la recherche du capitaine. Nous n'avons rien trouvé encore, et je suis exténué. La banquise est énorme, car nous l'avons traver-

sée sur une étendue d'au moins vingt milles et rien n'en indiquait la fin. Le froid a redoublé depuis quelques heures et la couche de neige glacée à la surface est dure comme du granit, de sorte qu'il n'y a aucune trace de pas pour nous guider. L'équipage s'impatienta et demande que l'on se mette en route, car la glace s'est rompue durant la nuit et la mer est visible à l'horizon, dans le sud. Ils affirment que le capitaine Craigie est sûrement mort et que nous risquons inutilement notre vie en nous attardant plus longtemps, quand la route est ouverte et peut se refermer d'un instant à l'autre. M. Milne et moi, nous avons eu les plus grandes peines du monde à obtenir que nous attendions jusqu'au lendemain soir, et nous avons dû leur promettre que, sous aucun prétexte, cette limite ne serait dépassée. Nous avons décidé de prendre un peu de repos et de faire ensuite une dernière tentative.

20 septembre, soir.—J'ai traversé la glace ce matin avec quelques hommes. Nous avons exploré la partie sud de la banquise, tandis que M. Milne prenait au nord. Nous avons poussé jusqu'à douze ou quatorze milles, sans apercevoir d'autres trace d'être vivant qu'un oiseau volant au-dessus de nos têtes et que je jugeai être un faucon. L'extrémité sud de la banquise est terminée par une longue bande étroite qui s'avance dans la mer. Lorsque nous atteignîmes la base de ce promontoire, les hommes manifestèrent l'intention de revenir en arrière; mais je les priai de continuer jusqu'à l'extrême limite de la glace, afin d'avoir la satisfaction de dire que nous n'avions négligé aucune chance possible.

Nous avions à peine fait une centaine de mètres, quand M. Donald nous héla en criant qu'il voyait quelque chose, et il se mit à courir. Nous nous précipitâmes derrière lui, et bientôt nous aperçûmes une masse sombre et indistincte, tranchant sur le blanc de la neige, et qui, à mesure que nous approchions, se précisa en une forme

humaine, que nous reconnûmes aussitôt pour le corps du capitaine. De petits cristaux de givre et des flocons de neige scintillaient sur son veston noir. Comme nous arrivions tout près du cadavre, un tourbillon de vent les enleva dans son remous et les emporta en tournoyant dans l'air, d'où ils redescendirent jusqu'à toucher le corps, pour remonter encore, puis, repris par le courant, ils furent entraînés rapidement dans la direction de la mer. Pour moi, je ne vis là qu'un tourbillon de vent, mais plusieurs de mes compagnons affirmèrent avoir reconnu une forme féminine qui s'était penché sur le corps, comme pour l'effleurer d'un baiser, et qui était repartie avec rapidité à travers la banquise. Ce qui est certain, c'est que le capitaine Craigie avait trouvé une mort paisible, car un sourire se voyait sur ses lèvres bleuies et ses mains étaient encore tendues en avant, comme s'il eût cherché à saisir dans ses bras l'étrange apparition qui l'avait entraîné dans le monde de ténèbres qui s'étend au delà de la tombe.

Dans l'après-midi, nous le fîmes glisser de l'échelle de coupée dans la mer, avec un drapeau pour linceul et un boulet de trente livres au pied. Je lus moi-même le service funèbre, tandis que les rudes matelots pleuraient comme des enfants, car plus d'un parmi eux lui devait beaucoup, et tous lui témoignaient à cette heure l'affection que ses étranges façons les avaient empêchés de lui montrer durant sa vie. Il plongea avec un bruit sourd et un rejaillissement d'eau, et, comme je tenais les yeux fixés sur l'eau verte, je le vis descendre, descendre jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'un vague point blanc suspendu sur les limites de la nuit éternelle. Puis tout disparut, et les rides s'effacèrent sur l'eau. C'est là qu'il repose avec son secret, ses douleurs et son mystère ensevelis dans sa poitrine, jusqu'au jour où la mer rendra ses morts; et alors Nicolas Craigie reparaitra au milieu de la glace avec son sourire calme sur sa belle

figure et ses bras raidis tendus dans un geste d'appel implorant. Puisse-t-il trouver dans cet autre monde plus de bonheur qu'il n'en a goûté dans celui-ci.

Je clos mon journal. Notre route s'étend devant nous, unie et libre, et la grande plaine de glace ne sera bientôt plus qu'un souvenir loin derrière nous. Il me faudra cependant un peu de temps pour me remettre des émotions que m'ont fait éprouver ces événements. Quand j'ai commencé ce récit de notre voyage, je ne pensais guère que je serais forcé de le terminer de cette façon. J'écris ces derniers mots dans ma cabine solitaire et je me surprends, par instants, à tressaillir, m'imaginant entendre au-dessus de ma tête le pas rapide et saccadé de l'homme mort. Je suis entré ce soir dans sa chambre pour faire l'inventaire de ce qui s'y trouve, afin de le consigner sur le livre de bord. Tout y était comme à ma première visite, à l'exception du portrait dant j'ai parlé, qui avait disparu, découpé dans son cadre comme avec un canif. Par ce dernier maillon d'une chaîne d'événements réels, je clos mon journal du voyage de l'*Etoile-Polaire*.

Note par le docteur John M'Alister père

J'ai lu le récit des événements étranges qui se rattachent à la mort du capitaine de l'*Etoile-Polaire*, tels qu'ils sont relatés dans le journal de mon fils. Que tout se soit passé comme il le rapporte, je n'en ai pas le moindre doute, car je le connais pour un homme en pleine possession de ses sens, d'imagination peu développée et incapable de mentir. Pourtant, l'histoire me paraissait si vague et si improbable, que je me suis longtemps opposé à ce qu'elle fût publiée. Mais je possède depuis quelques jours un témoignage indépendant qui jette un peu de lumière sur le sujet. Je m'étais rendu à Edimbourg, afin d'assister à une réunion de l'Association médicale britan-

nique, quand je me rencontrais là avec le docteur P..., un vieil ami de l'école de médecine, aujourd'hui établi à Stalhash, dans le comté de Devin. Je lui parlai par hasard de l'aventure de mon fils; il me déclara alors qu'il avait connu le capitaine Craigie, et, à ma grande surprise, il me donna de lui un signalement de tous points conforme à celui du journal, à cette seule différence qu'il le dépeignit comme plus jeune. Suivant lui, le capitaine Craigie avait dû se marier avec une jeune fille d'une beauté remarquable, résidant sur la côte de Cornouailles. Sa fiancée était morte, dans des circonstances particulièrement horribles, pendant qu'il était en mer.



LA LUMIERE ARTIFICIELLE ET SON INFLUENCE SUR NOMBRE DE TRAVAILLEURS

Dans les grandes cités, une infinité de gens travaillent presque continuellement sous la lumière artificielle, et c'est dans ces mêmes grandes cités qu'on rencontre le plus grand nombre de gens fatigués.

Cette fatigue est cependant récente et elle date à vrai dire de l'invention des puissantes lampes électriques. La lumière jaune des lampes incandescentes ordinaires a une influence nuisible sur le système, mais combien plus pernicieuse l'influence des lampes dites *Tungsten* et des lampes à arc?

Non pas que leurs rayons ultra-violetts ou rouges soient extrêmement dangereux, mais on admet qu'ils sont plus nuisibles que les rayons jaunes, en ce qu'ils pénètrent à travers les corps opaques, les vêtements, le corps humain lui-même. De là, une certaine fatigue inexplicable par le

fait d'avoir été exposé en permanence à leur influence directe. Il est aujourd'hui reconnu qu'à la longue ils affectent les tissus organiques.

Cependant, il n'y a pas de danger immédiat, car l'humanité s'est adaptée à bien des transformations depuis plus de 100,000 ans qu'elle existe, et il est probable que l'organisme humain résistera encore à bien d'autres influences. Il s'y fera comme il s'y est fait pour tant d'autres choses.



Nous sommes des fils du Soleil, et depuis qu'il existe, depuis les âges préhistoriques, l'homme, même des cavernes, a eu besoin de la lumière pour vivre. Mais, jusqu'à tout récemment, il devait se contenter de la lumière solaire le jour, et de la résine, de l'huile ou du gaz, la nuit.

Or, ces derniers facteurs de lumières ne donnaient que des rayons jaunes, trop faibles et inoffensifs. C'est l'électricité qui nous a fourni les rayons ultra-violet ou ultra-rouges, auxquelles l'opacité des corps ne sauraient résister.

Donc, si un homme travaille toute la journée sous l'influence directe de ces

rayons, s'il y mange et si le soir il en absorbe d'autres, en allant au théâtre, il est évident qu'il fait malgré lui, une cure électrique trop puissante pour son système; d'où cette fatigue, cette lassitude inexplicable dont il se plaint si souvent.

Cette influence pernicieuse des rayons ultra-violet ne se communique pas seulement à la vue, mais à toutes les parties du corps humain. Mais, il est possible que nos tissus finissent par s'habituer à un voisinage lumineux aussi violent, et que nos descendants, dans trois ou quatre générations, auront trouvé le préventif contre les effets lents mais sûrs des terribles rayons ultra-violet.

LES RECETTES UTILES

Pour nettoyer et polir les objets d'aluminium que l'on emploie de plus en plus, soit pour la cuisine ou pour un autre usage, on les met tremper durant 15 à 20 secondes seulement dans une solution chaude faite de 10 pour 100 de bicarbonate de sodium saturé de chlorure de sodium. On les retire, puis on les brosse et on les trempe à nouveau pendant une demi-minute; enfin on les rince soigneusement à l'eau et on les met sécher dans de la sciure de bois. Cela leur donne une belle apparence d'argent mat.

Il est très facile de connaître l'âge des oies. En examinant attentivement la face externe de l'aile d'une oie, vous remarquerez dans le voisinage des grandes plumes remiges 2 petites minces et dures: la plus grande de ces plumes est l'aile de naissance du volatile; autant l'oie compte d'automne, autant cette plume porte de sillons obliques semblables à des traits de lime. En Angleterre, où l'oie est très estimée dans sa jeunesse, les ménagères ne manquent pas de s'assurer si elle a plus d'un chevron.

LA PLUS HAUTE TOUR DU MONDE

Celle qu'on projette, à Pittsburg, aura 2,000 pieds de hauteur et coûtera \$8,000,000.

Pour avoir osé escalader le ciel au moyen d'une tour, les descendants du prophète descendirent assez mal ladite tour, puisqu'avant même d'en terminer l'érection, ils durent cesser tout travail. Ils parlaient tous des langues différentes et, comme il était impossible de se comprendre, il valait mieux abandonner cette "Babel" à son triste sort.

Seulement, il y a tellement de milliers d'années que la chose se passa que depuis ce temps-là, on a appris à se comprendre même quand on ne parlait pas la même langue, — sauf dans l'Ontario — ; et il en est résulté un avancement considérable pour la science.

Avant même qu'il fut question du phonographe et des hommes-oiseaux, les hommes, — nous ne parlons pas des Américains qui avaient trouvé le secret des gratte-ciel (sky-skrapers), — eurent vite fait d'apprendre le secret de construire des tours fort élevées.

C'est en 1889 que la tour Eiffel fut construite, à Paris. On s'émerveilla d'abord au sujet de sa solidité et de sa hauteur, puis on en vint à la trouver fort disgracieuse et laide. Mais on la laissa là où elle avait été construite; elle avait coûté assez cher pour cela!

Vint la guerre, l'affreuse, l'horrible guerre de 1914, et les adversaires de la tour Eiffel, dont le poète Jean Richepin, le plus féroce de tous, se rangèrent du côté du progrès et lui dédièrent des odes dythirambiques, parce que de son sommet partit

l'ordre d'attaque qui nous valut l'immortelle victoire de la Marne.

A ce moment-là pourtant, des alliés ne parlant pas du tout la même langue, combattaient du même côté. Mais l'ordre était parti de haut, fut entendu et compris de tous. Résultat: premier jalon vers la victoire définitive et prochaine de la démocratie! N'est-ce pas cela, ô maréchal Joffre, héros immortel et valeureux?

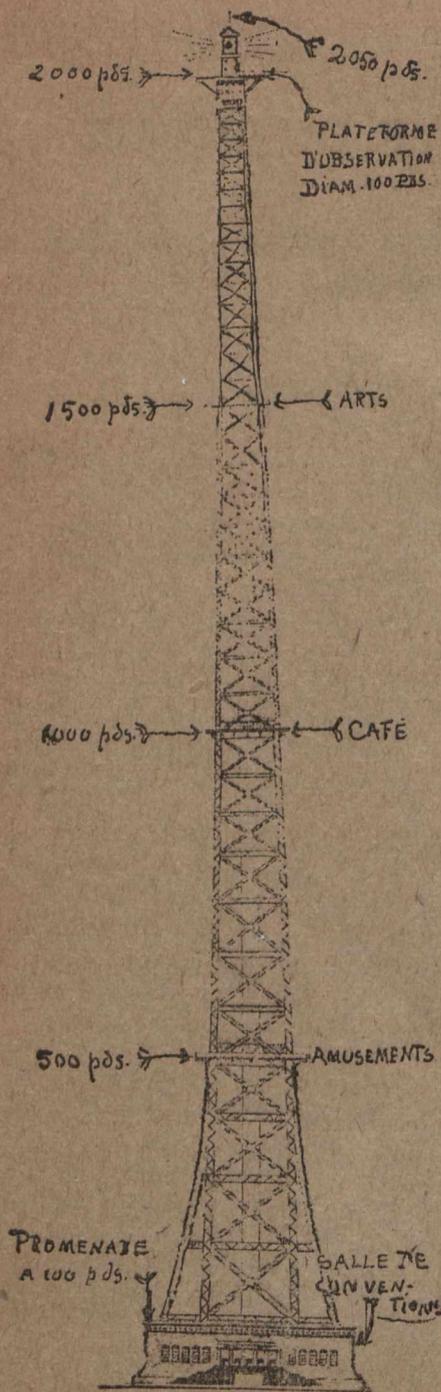
Et, — ô retour des choses, — voilà que, selon qu'on nous l'apprenait au collège, c'est des sommets que nous vient la lumière!

Les Américains ont si bien compris l'importance de la tour Eiffel, qu'ils ont pratiquement décidé d'élever à Pittsburg — en plein coeur de l'Amérique, — une tour d'acier de 2,100 pieds de hauteur, soit le double en attitude de la tour Eiffel.

Ce sera la plus haute tour du monde, et aussi la plus propice à toutes les observations, météorologiques, astronomiques et autres.

Cet énorme monument élevé en plein pays des aciéries serait en mémoire de la civilisation sur la barbarie, et l'idée première en reviendrait aux citoyens de la capitale des hauts fournaux. Son coût global serait de \$8,000,000.

Elle aurait donc une hauteur totale de 2,100 pieds ce qui lui permettrait de communiquer presque avec le monde entier par radiographie. A son sommet se trouverait une plateforme d'observation de 100 pieds de diamètre, surmontée d'une



La fameuse tour de 2.000 pieds de
Pittsburg.

tour contenant quatre lanternes géantes, indiquant, aux moyens de couleurs, les points cardinaux à tous les navigateurs aériens, sur un rayon de 40 milles. A 1,500 pieds, à 1,000 et à 500 pieds se trouveraient d'autres plateformes avec établissements consacrés aux beaux arts, à un café ou salle de spectacle, à un restaurant et salles d'amusements. A la base, il y aurait une structure monolythe de 1000 pieds de hauteur par 300 pieds carrés sur chaque face, supportant des salles de conventions ou plus d'une salle d'une capacité de 15,000 personnes assises. Les fondations en concret seront à une profondeur de 60 pds dans le roc. Il faudra entre 9,000 ou 10,000 tonnes d'acier pour cette construction de \$8,000,000.

Ce sera véritablement un monument digne de la ville de l'acier, un monument digne de la grande victoire des alliés, mais, avant tout, un monument utile à la science d'aujourd'hui et de demain. Enfin, un monument au sommet duquel on se comprendra dans toutes les langues, laissant loin, bien loin derrière lui, la fameuse tour de Babel de l'antique pays babylonien.

— 0 —

POUR TENIR LE BIBERON

Voici quelque chose de nouveau qui ne manquera pas d'intéresser les mamans. Le support pour biberon que nous représentons permet au bébé d'avoir toujours à portée de sa bouche le biberon, en cas de besoin.

L'enfant ne peut pas lancer la bouteille à terre attendu qu'elle est solidement maintenue à sa ceinture par une courroie qui tient son support en place.

Cette courroie est enroulée autour du corps du bébé sans l'incommoder.

Le biberon est placé de manière à ce que le bébé ait du lait tant qu'il y en a dans la bouteille; au lieu de sucer dans le

vide, comme cela arrive lorsque l'enfant tient lui-même cet accessoire.

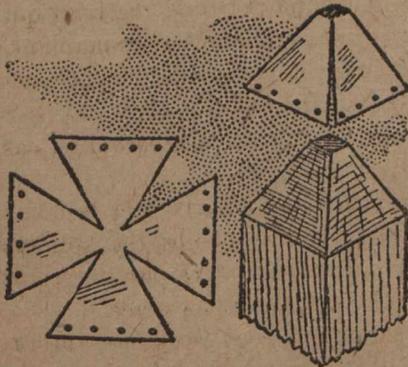


Vue du biberon et de son support.

Un coup d'oeil à notre vignette vous montrera comment disposer le tout.

POINTES DE METAL POUR PIQUETS DE CLOTURE

Un piquet de clôture munie de pointes de métal peut être enfoncé dans la terre beaucoup plus rapidement que le piquet ordinaire et durera beaucoup plus longtemps que s'il n'est pas protégé.



Pour protéger les piquets.

Ces pointes de métal peuvent être taillées dans un morceau de tôle ordinaire, ou

dans du fer galvanisé. On leur donne la forme d'une croix de Malte, telle que celle de notre vignette.

On fait quelques petits trous aux extrémités et on plie la pièce selon la forme du piquet.

On peut aussi faire la même chose avec la partie supérieure des piquets pour les protéger contre la pluie et les empêcher de pourrir sous l'action du temps.

OU SONT LES ANCIENS SOUVERAINS ?

C'EST EN SUISSE QU'ON EN TROUVE LE PLUS GRAND NOMBRE ET LA PLUPART ONT À PEINE DE QUOI VIVRE.

Maintenant que la poussière qu'ont soulevée les trônes en s'écroulant s'est dissipée, que les empereurs, les czars, les rois, les grands ducs, les archiducs et les princes héritiers des dynasties de l'Europe Centrale, ont été chassés, il serait intéressant de comparer leur condition présente à celle qu'ils avaient il y a un an et plus.

L'histoire de la chute de la maison d'Hohenzollern remplirait des volumes entiers. Il y a un abîme entre les rêves d'une dictature mondiale, les termes d'une paix imposée sous le flamboiement des casques et des éperons du Palais de Versailles et la petite villa cachée dans les marais de la Hollande. Morose et taciturne, Guillaume Hohenzollern, second et dernier de ce nom attend le jugement de la conférence de la paix enfermé dans les murs étroits de la propriété d'une des rares personnes qui ont encore le courage de ne pas lui refuser leur amitié. Le seul divertissement qui puisse chasser un peu ses rêves sombres est de fendre du bois. Il entretient encore des relations très unies avec le gouvernement allemand actuel. Son entourage et ses domestiques sont payés par le "Hoffmars-

challant" de Berlin comme au temps de l'Empire. Leur nombre est beaucoup moindre mais ils ont gardé leur caractère officiel. Il y a quelques semaines Herr Hohenzollern eût à subir une crise financière mais l'Allemagne est venue un peu à son secours.

Le Prince héritier à Wieringer, après quelques interviews est devenu silencieux. Le silence qu'on garde sur sa personne semble être la pire forme de châtement qu'on puisse lui imposer.

Un sentiment de pitié mais pas de sympathie semble caractériser l'attitude du monde à l'égard de Charles, l'ancien empereur d'Autriche. Il mène une vie solitaire et inactive dans l'ancien château de Eckarstan en la compagnie de sa mère, l'ancienne impératrice Zita et ses enfants. Un petit nombre de serviteurs sont restés à ses côtés car l'argent est rare à Eckartsan. Le colonel Summerhayes de l'armée britannique et commandant un petit détachement anglais y tient plutôt le rôle de mentor que celui de sir Hudson Lowe. Mais la vie est amère à Eckartsan et le jeune Charles est accablé par son chagrin. (Charles et sa famille ont depuis cherché refuge en Suisse.)

Il y a quelques semaines cet enfant de 13 ans traversait la frontière suisse. Pâle et triste il ne semblait pas voir les choses qui l'entouraient. En des circonstances ordinaires on l'aurait reçu avec pompe et honneur en l'appelant Son Altesse Royale l'archiduc Robert. Il n'est plus maintenant que monsieur Hapbourg qui est venu en Suisse faire respirer l'air limpide du pays à ses poumons affaiblis.

Marie-Thérèse, grand'mère de l'ancien empereur Charles et sa fille, Maria Annunciata, demeurent au Palais de Vienne. L'archiduc Eugène, ancien commandant du front sud-ouest, l'archiduc Max qui vient de terminer ses études à l'université de Vienne, ainsi que toutes les familles des archiducs appartenant à la branche Tos-

cagne demeurent en haute Autriche. L'archiduc Salvator, gendre de l'ancien François-Joseph est au Château Wallsee; l'archiduc Frederick au Château Weillburg à Baden près de Vienne; son fils, Albrecht, étudie l'agriculture à Altenburg. En Hongrie, l'archiduc Joseph et sa famille réside à Budapest; Karl Stephen est à Saybusch, pendant que l'archiduc Léopold Salvator et sa famille a quitté le pays et réside en Espagne comme on le croit.

Ferdinand, l'ex-roi de Bulgarie demeure "quelque part en Autriche" vu que le communiqué ne veut pas révéler où il est. Ce fut lui qui, le premier, déserta le navire qui sombrait. Personne n'entend parler de son état financier. Le rapport qui annonçait sa fuite de Bulgarie mentionnait qu'il n'était pas parti les mains vides.

Des remarques ridicules et humoristiques sont toujours faites lorsque le nom de Constantin de Grèce est prononcé. Les nouvelles qui annoncent que "Tino" est sans le sou sont apprises avec un sourire de pitié. Les troubles de "Tino" avec ses serviteurs font l'objet des conversations des boulevards et donnent sujet aux plaisants calomniateurs des journaux. "Tino" est actuellement à l'hôtel Dolder de Zurich et paie ses comptes régulièrement, dit-on, mais ses pourboires sont ceux d'un pingre. Les marks et papier-monnaie qui durant le règne de l'empereur Guillaume venaient sans interruption d'Allemagne ne faisant plus voir leur couleur, on dit que l'ex-reine Sophie, la soeur de Guillaume, visite avec ses amis les "monts de pitié" où elle distribue les bijoux de la couronne.

Le roi Nicholas du Monténégro partage son temps entre Nice et l'hôtel Meurice de Paris. Quand il n'est pas occupé à épingle des décorations aux visiteurs inattendus il s'efforce de regagner son trône. Les cinq grandes puissances s'opposent au retour de Nicholas à Cettiné soit comme roi soit comme citoyen éminent.

Parmi les petits princes, Joachim, le

plus jeune des fils de l'ancien empereur d'Allemagne demeure dans un hôtel du Mont Rigi en Suisse sous le nom d'emprunt de comte Mansfield.

Rupprecht, l'ancien prince de Bavière, du fameux front de l'ouest, était l'invité de l'évêque de Coire, Suisse, depuis quelques semaines mais sa résidence actuelle est inconnue. Rupprecht n'a jamais reconnu la république de Bavière et lorsqu'il a quitté la Belgique ses dernières paroles ont été: "Je n'abdique rien; je ne renonce à rien."

Louis, le roi intérimaire de Bavière a réussi à entrer en Suisse et le lieutenant qui s'occupe du droit d'entrée aux frontières a été arrêté pour l'avoir laissé entrer sans passeport. Louis voyageait comme agent de commerce.

La plupart de ces rois, empereurs, ducs, princes et le reste n'ont pas de quoi vivre.

— o —

A L'AIDE D'UN CABLE



A supposer que vous soyiez pris comme un rat dans une maison en flammes et que vous n'ayiez pour vous sauver qu'un câble ou quelques draps ou couvertes, sauriez-vous vous en servir pour échapper au danger qui vous menace? Sûrement, vous allez répondre: oui. Et cependant, il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que vous ne le sachiez pas.

Les enfants sont aussi agiles que les singes, et cependant dans un récent essai fait dans une école de *boy-scouts*, sur une classe com-

plète il ne s'est trouvé que deux ou trois élèves sachant se servir du câble pour descendre d'une maison d'un seul étage supposé en flamme.

Il est pourtant très facile de descendre à l'aide d'un câble, mais à condition de savoir s'en servir. Tout est là.

Si vous vous suspendez au câble en vous maintenant par la force des mains et vous laissez glisser, la friction produite par le frottement sera intolérable. Vous serez forcé de lâcher le câble et vous tomberez infailliblement dans le vide.

Si vous ne vous servez que de vos mains, le même résultat se produira; au bout d'un instant vous serez fatigué et vos mains se refuseront à porter votre corps.

Il n'y a qu'un seul moyen pratique pour se tirer d'une mauvaise situation. Il faut pour cela se laisser une jambe autour du câble, puis un bras, de manière à former crochet. Le corps doit être bien droit.

Eviter que la peau touche le câble à aucun endroit. Vous pouvez glisser lentement ou vivement, vous avez toujours le contrôle du câble. Vos vêtements font l'office de protecteurs pour la peau.

Il n'y a rien de plus facile, mais encore une fois, faut-il savoir s'en servir.

— o —

POUR LES MAMANS

Traitement de la gourme des bébés. Lavages fréquents avec de l'eau d'amidon ou de l'eau de feuilles de noyer, non seulement dans un but de propreté mais surtout pour empêcher les démangeaisons et éviter que l'enfant n'arrache les croûtes. Saupoudrer fréquemment avec de la poudre d'amidon. Lorsque les croûtes seront sèches, facilitez leur chute avec de petits cataplasmes de fécule.

Pour les enfants âgés de plus de 3 ans, quelques purgatifs sont indiqués ainsi que l'emploi de sirop antiscorbutique.

TRANSFORMATION DU CALENDRIER

On étudie actuellement, le problème d'établir une année de treize mois à dates invariables.

Que diriez-vous si, dans un avenir rapproché, disons en 1922, l'année se composait toujours de 13 mois égaux; si les dates ne changeraient jamais, si Pâques et autres grandes fêtes mobiles devenaient des fêtes fixes, et si le jour de l'An lui-même devenait un jour à part, ne tenant ni du 31 décembre ni du 1er janvier qui le suit?

La réforme du calendrier est actuellement l'une des plus importantes questions à l'étude, placée devant le congrès américain.

Ainsi, on a conçu l'idée de séparer l'année en treize mois composés chacun de 28 jours. Chaque mois commencerait par un lundi, comme on peut se figurer par le diagramme suivant.

Le groupe américain qui a lancé le projet annonce trois changements à la forme grégorienne actuelle: d'abord, le jour de l'An devient une fête légale indépendante. Ce jour-là figure entre le dernier jour de décembre et le premier jour de janvier. Il n'est inclus dans aucune semaine ni aucun mois. Ensuite, il y a un autre jour indépendant, appelé "correction day", pour les années bissextiles. On le place, celui-là, entre le dernier jour d'un mois et le premier jour du mois suivant. Il n'est inclus dans aucune semaine ni aucun mois. Enfin, les 364 autres jours sont divisés entre les treize mois qui porteraient leur nom actuel, plus un autre qui s'appellerait Grégoire ou Liberté.

Sous cette nouvelle forme, lit-on, dans un communiqué émis par les réformateurs,

les jours de fêtes et les anniversaires tomberont toujours le même jour de la semaine. Un billet promissoire donné pour n'importe quel nombre de semaines, de mois et d'années deviendra toujours dû le même jour de la semaine qu'il a été donné. On prétend que l'épargne de temps et d'efforts de l'esprit qu'on dépense à faire des calculs pour des dates futures sera au-delà de toute compréhension. De plus, "il en résultera une épargne de près de \$15,000,000 par année en coût de calendriers imprimés et lithographiés, puisqu'on n'aura pas besoin de calendriers imprimés". On calcule en outre que l'épargne totale de temps et d'argent équivaldra à plus de \$50,000,000 par année, aux Etats-Unis seulement. Les officiers de l'Association des réformateurs déclarent que le projet, tel que soigneusement défini par un bill, — H. R. 15946, — actuellement devant le Congrès américain et qui pourvoit à ce que le changement s'effectue en 1922, a rencontré l'approbation des plus hautes autorités. A propos des frictions et des ennuis que ceci pourrait produire dans notre vie commerciale et sociale, nous lisons ce qui suit:

"Le premier jour de l'année 1922 sera un dimanche, et ce sera aussi le jour de l'An. Nous l'observerons comme nous avons toujours observé le dimanche et nous y songerons à peine comme jour de l'an ou comme n'étant pas le premier janvier. Evidemment, si l'on écrit une lettre ce jour-là, on aura soin de la dater ainsi: "jour de l'an 1922", plutôt que de la dater du 1er

janvier. Le jour suivant sera un lundi, et ce sera le 1er janvier. Nous irons au travail comme d'habitude, et nous sentirons fort bien que nous commençons le travail de l'année, et le mois, le 1er janvier et non le 2 janvier comme auparavant. Alors, également, nous nous réjouissons à la pensée que dans la suite, à travers tous les ans, nous commencerons le travail de chaque mois un lundi. Au cas où nous aurons l'occasion de payer ou de percevoir un loyer ce jour-là en vertu d'un bail précédent, nous nous souviendrons évidemment de percevoir ou de payer seulement un treizième du montant total annuel plutôt

payer dans l'année au lieu du douzième comme avant.

“Le projets de loi stipule aussi que le nouveau mois se nomme Grégoire. Ce nom a été choisi entre autres motifs, en reconnaissance des services éminents du pape Grégoire XIII, qui a amené l'adoption du calendrier actuel, lequel a constitué une amélioration considérable sur l'ancienne forme julienne, mais le nom a aussi été choisi parce qu'il sonne très bien à côté des mots janvier et février. (L'auteur de ces lignes se place au point de vue de la langue gregory-february). Ce nouveau mois suivrait février, et se composerait de quatre semaines exactement, sans une ouverture pour un seul jour de fête. A ce moment-là, on sera devenu habitué à l'arrangement commode des mois au moyen de quatre semaines pour chacun d'eux. On observera le 5 mars comme le Vendredi-Saint, et le dimanche 7 mars, comme le jour de Pâques. La loi pourvoit à ce que ces fêtes religieuses soient par la suite observées le 5 et 7 mars, — le 90ème et 92ème jours de l'année, — plutôt qu'à des dates irrégulières entre le 80ème et le 150ème jour de l'année. Ce changement vaudra des millions chaque année à certaines classes du commerce mercantile.”

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28

Modèle du calendrier perpétuel projeté.

que du douzième comme avant. La loi pourvoit à ceci, de sorte qu'aucun propriétaire ni locataires ne subira d'injustices. Les affaires marcheront comme d'habitude le long du mois, sauf que le jour de la paye bimensuelle sera le samedi, le 13, et la paye sera juste pour deux semaines, tandis que le jour de la paye mensuelle sera le samedi, le 23, et la paye sera exactement pour quatre semaines. Telle sera la règle pour tous les mois suivants, et nous sommes certains que ce changement sera bien accueilli par les patrons comme par les employés. Dans les cas où la paye sera régie par des contrats conclus lors de l'ancien calendrier, les chèques de la paye mensuelle seront pour un treizième du montant total à

POUR REDORER LES GARNITURES DE CUIVRE

Plonger les objets à nettoyer pendant quelques minutes dans un bain d'acide sulfurique. Ils se décapent et ensuite deviennent aussi brillants que l'or. Rincer plusieurs fois dans l'eau froide. Essuyer. Ce travail terminé, on peut les revernir en faisant usage de la composition suivante: faire fondre dans de l'alcool à 90 pour cent de la gomme gutte à raison de 2 à 3 onces par pinte d'alcool. Ce vernis donne l'apparence du cuivre doré.

FAUBOURGS-JARDINS POUR LE CANADA

EXEMPLIFICATION DE L'AMÉNAGEMENT
MODERNE DES VILLES.—DEMANDE
ACTIVE DE LOTS.

Wordsworth a dit que l'aménagement d'un terrain peut être, sous certain rapport, regardé comme un art libéral, tel que la poésie et la peinture. L'art fut jadis l'apanage des familles royales, des aristocrates et de quelques richards.

L'établissement et le développement de faubourgs-jardins pour le peuple, où les enfants peuvent jouer en toute sûreté en dehors des écoles, au milieu de la beauté et de la bienfaisante influence de la nature; où les ménagères peuvent cultiver des fleurs et des légumes et respirer à l'air libre, pendant les chaleurs de l'été; où le bruit du roulage et les inconvénients de la vie industrielle sont bannis durant certaines heures; où les adultes peuvent s'exercer à des jeux de leur goût et trouver à échanger des idées, des opinions et discuter en commun des choses d'intérêt, pendant l'hiver, dans des salles communes, est une entreprise nouvelle, dont bénéficiera le peuple.

Les faubourgs-jardins de l'Ancien-Monde — tels qu'à Hamstead — sont des faits accomplis. Leur importance sociologique est attestée par des vingtaines de livres et des milliers d'articles. Le Canada ne doit pas rester en arrière en ce mouvement, s'il continue à dire qu'il est gouverné par le peuple et pour le peuple. La Capitale a déjà fait un effort, et, avant la fin de cette année, elle aura un commencement de deux faubourgs-jardins à l'Ouest et à l'Est de son périmètre, appelés Lindenlea et Parkdale. La *Ottawa Housing Commission* a fait l'acquisition de deux immeubles d'environ vingt acres chacun dont les plans d'aménagement ont été tracés par M. Thomas Adams, aviseur en plans d'habitations et d'aména-

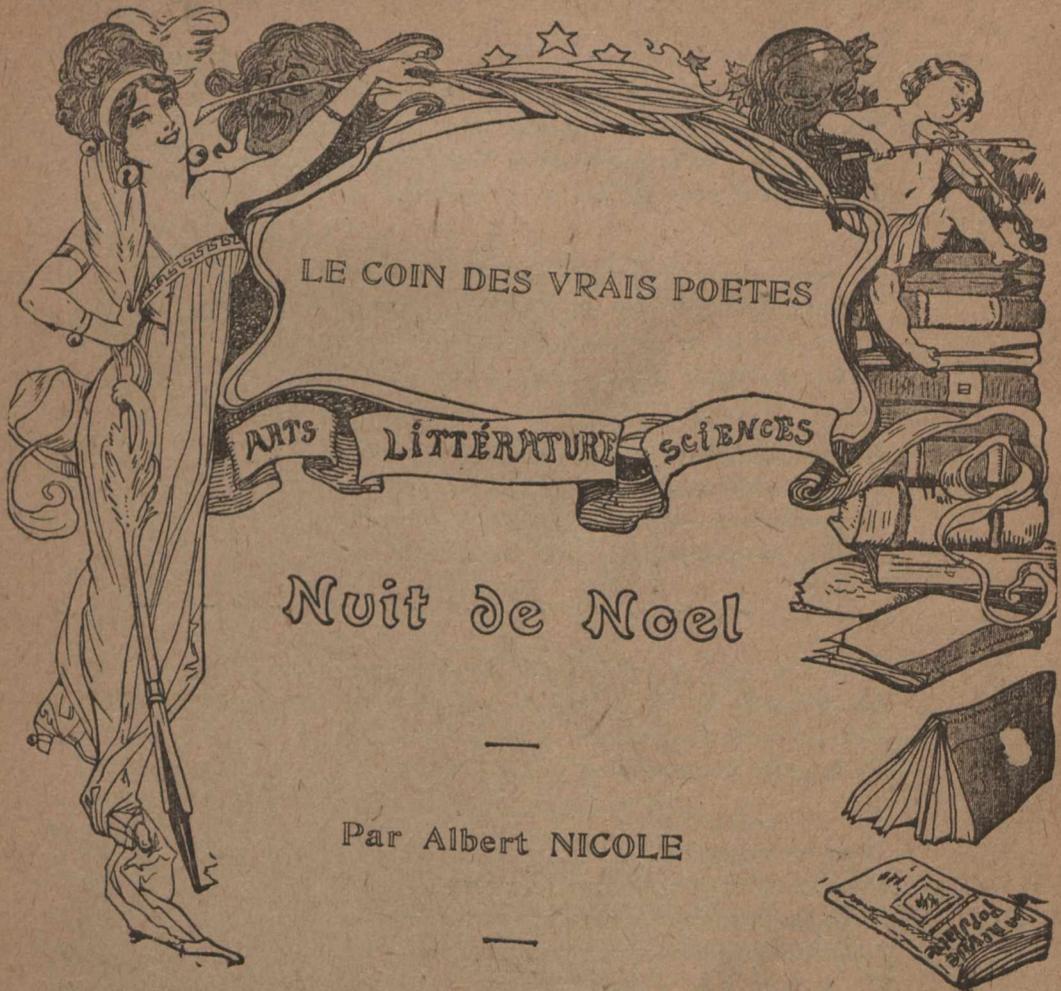
gement des villes. Ces propriétés ont été acquises à des prix raisonnables et seront vendues par lots aux futurs occupants à des prix variant de \$340 à \$600. Les demandes de lots à Lindenlea ont dépassé le nombre disponible, et les lots de Parkdale seront aussi tous achetés sous peu.

On voit beaucoup de beaux arbres sur ces propriétés; la plupart seront conservés comme ornement. La propriété de Lindenlea sera traversée par un sinueux boulevard le long duquel on remarquera de magnifiques paysages. On y a réservé des espaces pour des jeux de tennis, des jeux de boule sur gazon, des places de jeux pour les enfants, avec des étangs à faible profondeur d'eau; des places pour construire des salles publiques et des garages. Les rues bordées de maisons d'habitation ont été tracées de manière à les rendre impropres au trafic, afin de protéger les enfants contre les accidents et d'assurer aux citoyens les avantages de la tranquillité et de l'absence du bruit. Tous les lots auront au moins 30 pieds de front, et l'on encouragera ainsi la construction de maisons semi-détachées, afin d'économiser de l'espace pour jardins. M. Adams surveillera la disposition des maisons, pour en harmoniser l'architecture et le coup d'oeil. On s'occupera surtout de favoriser un esprit de communauté civilisée dans l'organisation sociale des propriétés.

Le développement du faubourg-jardin dans la Capitale servira de leçons de choses propres à inspirer les représentants des différentes villes du pays qui fréquentent Ottawa. Ces hommes verront de leurs yeux ce qui aura été accompli à Lindenlea et à Parkdale et contribueront ensuite à étendre le mouvement dans tous les coins du Canada.

— o —

M. Albert Sartraux prétend qu'il faudra sept ans à 4,000 hommes pour construire le tunnel sous la Manche.



Nuit de Noël

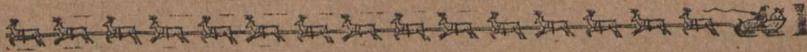
Par Albert NICOLE

*Un homme et un enfant cheminaient côte à côte.
Comme ils étaient vêtus de bure tous les deux,
Les gens s'apitoyaient en passant auprès d'eux.
"La misère n'est point, pensaient-ils, une faute."*

*Cet homme était très vieux, très vieux assurément,
Car sa barbe était blanche et ses tempes de neige;
Mais, qu'importe des ans la longueur du cortège,
Quand le corps reste droit et marche allègrement.*

*Or, le vieillard était, comme un jeune, robuste
Et portait sans faiblir de l'âge le fardeau.
L'enfant lui souriait, étant heureux et beau,
Et ces passants avaient quelque chose d'auguste.*





*Ils marchaient sous la neige implacable, pieds nus,
Cependant que Noël flamboyait dans les âtres,
Et qu'autour de la bûche où se chauffaient les pâtres,
Voltigeaient joliment des rêves ingénus.*

*Ils marchaient, escortés de pitié l'un et l'autre.
"Pour souffrir, pensait-on, c'est trop jeune ou trop vieux!"
Et ces gens qu'on plaignait étaient premiers aux cieux:
C'étaient l'enfant Jésus et saint Pierre l'apôtre.*

*Ils étaient descendus pour garnir les sabots
Que les petits enfants, sous leurs couches, disposent
Et saint Pierre cachait une foule de choses
Dans le sac monstrueux qu'il portait sur le dos.*

- - - - -

*Les échos s'étaient tus du festin séculaire,
La nuit était déserte et les hameaux éteints,
Mais les nuits de Noël sont grosses de matins
Où la gaieté rayonne ainsi que la lumière.*

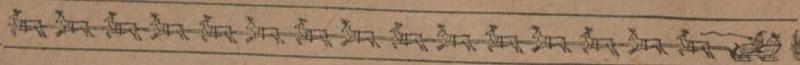
*Deux ombres pénétraient alors sous chaque toit,
Dans la maison du riche et dans l'humble mesure;
Et le fardeau du saint s'allégeait à mesure.
"Allons, le capucin, de ma route ôte-toi!"*

*Un homme avait surgi soudain de la nuit blême.
Comme un taureau qui voit du rouge furieux
De trouver devant lui l'habit religieux,
Il vomissait à flots l'injure et le blasphème.*

*Quand il fut épuisé, sur la route il s'assit,
Car sa gorge était sèche et lourde sa paupière.
"J'ai soif!" murmura-t-il. Et l'enfant Jésus dit:
"Donne-lui tout de même à boire, grand saint Pierre."*

— o —





NUIT DE NOEL AU VILLAGE

*La neige est sur la terre et l'étoile au ciel bleu,
Partez pieux enfants de nos vieilles campagnes,
Avec vos fils nombreux et vos chères compagnes,
Sur les chemins durcis marchez vers le Saint-Lieu,*

*Le Saint-Lieu tout brillant d'une lumière vive,
Où des cierges se mêle dans les airs,
A l'arome âcre et sain des jeunes sapins verts,
Et rasi décors de la crèche si touchante et naïve,*

*Sans craindre de la nuit et du froid les dangers,
Malgré le vent du nord qui soulève la neige,
Plein de foi, plein d'ardeur, allez, joyeux cortège,
Comme à la voix de l'ange autrefois les bergers.*

*Ah! puissiez-vous garder ce bonheur qu'on envie,
Cette paix que jamais le monde ne donna,
Car bien des exilés, que le sort entraîna,
Loin de vous, donneraient la moitié de leur vie,*

*Pour marcher cette nuit sur ces chemins neigeux,
Entourés comme vous de leur famille entière:
Pour s'unir devant Dieu dans la même prière,
Et trouver dans ce monde un avant-goût des cieux.*

MME DUVAL-THIBAUT



LA COLONISATION PAR LE SYSTEME COOPERATIF

Trois cents officiers et hommes revenus au pays à bord du vapeur *Empress of Asia* ont développé un projet pour une colonisation coopérative sur les terres de la Colombie-Britannique. Ils ont soumis leur plan aux autorités. Il a été bien accueilli par le gouvernement de la Colombie-Britannique et du Dominion. Il y a actuellement quatre colonies de soldats en voie de développement dans la province de l'extrême ouest.

Les soldats de retour seuls seront employés au développement des terrains. Quand les terres auront été défrichées et seront prêtes à être occupées, elles seront vendues aux soldats qui devront recevoir une déduction de \$500 sur le prix d'achat. C'est la Commission d'établissements des soldats qui a fourni les terrains.

La Commission a établi des magasins de camp et les profits de ces établissements doivent être divisés parmi les soldats-colons. Quand les terrains auront été suffisamment occupés, les magasins seront remis aux colons qui les exploiteront d'après des principes de coopération.

Ce mouvement soulève le plus grand intérêt parmi les amis des soldats de la Colombie-Britannique. Au point de vue des soldats eux-mêmes, il a toute la fascination d'une création. Ils ont découvert ce que William James appelait: "L'équivalent moral de la guerre". Il y a quelque chose à surmonter — la force et la rigueur de la nature — quelque chose à civiliser; et pour leur inspiration, comme aux jours de la guerre, ils ont les fortes affections humaines — l'amour de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs frères d'armes. Ils sont enchantés de travailler ensemble et se félicitent d'avoir échappé à l'isolement du colon d'autrefois.

Ce n'est pas exagérer que de lire que le mouvement coopératif des soldats en Colombie-Britannique est une des meilleures activités par rapport au rétablissement civil de nos vaillants défenseurs canadiens.

— o —

UN CHATEAU CELEBRE

Si Paris possède maintenant le drapeau impérial qui flottait au donjon de Hohen-Koenigsburg, les nombreux touristes, ou plutôt les pèlerins qui iront visiter les terres reconquises voudront voir ce château moyenâgeux qui domine de ses créneaux, de ses machicoulis toute la plaine d'Alsace et dont la récente et maladroite reconstitution, objet de bien des sarcasmes, a été stigmatisée par le spirituel crayon de Hansi.

Tous les ans, Guillaume II y venait, pour quelques jours, jouer au seigneur féodal. Le pont-lévis à lourdes chaînes s'abaissait. Après avoir jeté un coup d'oeil à une sorte de fosse aux lions, il traversait la passerelle. Alors un suisse lui remettait une clef d'or. Le maître de céans ouvrait une porte massive, franchissait le guichet intérieur, protégé par des coulevrines, puis montait l'escalier étroit d'une tour carrée qui menait à ses appartements, aménagés dans le même goût.

Afin de laisser le souvenir de chacune de ses visites, le Kaiser mettait son auguste signature, suivie de la date, sur un grand livre.

En 1918, il apposa sa griffe impériale pour la dernière fois. Depuis, de hautes personnalités françaises, d'humbles visiteurs même, ont tourné la page.

— o —



LES DEUX SOULIERS

(Conte de Noël, par Josette)

Le petit Noël, au bout de sa tournée, s'arrêtait indécis devant deux souliers qui lui restaient à remplir.

Et pourtant, rarement il hésite, car c'est son métier de semer à pleines mains le bonheur sur sa route, et le bienfaisant génie a pour cette tâche délicate les grâces d'état.

Jamais, depuis qu'il avait commencé sa carrière, depuis qu'il avait été chargé de rappeler au monde le glorieux anniversaire en répandant les trésors de la charité divine, jamais il ne s'était trouvé en pareille perplexité.

C'est que pour un seul cadeau qui lui restait, il y avait encore deux souliers à combler.

L'un était une merveille.

La mule d'une sultane n'est pas plus précieuse, et Cendrillon en aurait avec plaisir chaussé son second pied.

Il était fait de peluche brodée d'argent, et, sur le noeud de satin, nuancé comme une fleur, qui l'ornait, un papillon reposait dont les ailes semblaient avoir gardé des reflets d'aurore.

Cambré sur son fier talon, touchant à peine le sol du bout de sa pointe effilée, ce soulier ne semblait avoir emprisonné jamais que le pied d'une fée mignonne, qui l'aurait laissé tomber à terre en s'élançant vers son mystique royaume.

Mais, ce qui surtout faisait ressortir la grâce exquise de l'adorable sandale et qui en même temps embrouillait complètement les idées de l'excellent petit Noël, c'était le contraste du voisinage.

A côté de ce chef-d'oeuvre d'élégance et de luxe, gisait, sur le tapis, le plus roturier des sabots.

Lourd, usé, crotté, il semblait durci au feu, après avoir été trempé aux borbiers des rues.

Pauvre petite ruine ! peut-être au demeurant était-elle plus à plaindre qu'à mépriser pour sa laideur...

Comme il avait dû vaillamment patauger, trotter et courir pour être ainsi sali et morfondu, le pauvre sabot ! Mais, que venait-il faire ici ? Et pour qui réclamait-il les faveurs du petit Noël ?

Celui-ci voyait bien devant lui — son

meillant dans leurs lits respectifs — deux enfants, aussi dissemblables d'attitude et de nature que l'étaient le soulier merveille et le grossier sabot; mais cela ne tranchait pas son embarras.

Dans un berceau duveté, tendu de soie et de gaze blanches, vaporeuses comme les visions d'un rêve, une enfant reposait.

Elle ressemblait aux anges qui ornent les autels, tant elle était belle et pâle. Pas un soupir, pas un mouvement ne trahissait la vie sur sa figure idéale. Son repos était un extase.

Tout auprès, dans sa camisole de bure, une fillette rose dormait heureusement, la tête appuyée sur son bras potelé.

Ses cheveux en broussaille cachaient à demi son visage, et flottaient comme une poussière d'or sur l'oreiller.

Parfois un plus long soupir accentuait sa respiration; ses bras nus s'étiraient avec aisance, ses lèvres closes, rouges comme un fruit mur, s'ouvraient en un sourire de béatitude; ses petons dodus repoussaient la couverture, puis la bouche rieuse se reformait en une fleur vermeille les menottes disparaissaient dans la brume blonde des cheveux, les petits pieds blancs, devenus frileux, allaient s'enfouir sous les lainages; et l'enfant se pelotonnait voluptueusement dans la tiédeur de son nid.

En la contemplant, le petit Noël cherchait à s'expliquer le mystère de ce bizarre rapprochement.

Il supposait bien, lui qui connaît intimement le bon Dieu, et qui sait que sa toute-puissante Providence ne s'amuse pas à de futiles espiègleries, il soupçonnait fort, dis-je, un dessein de la miséricorde divine.

Et cependant!... répétait-il d'un air songeur en regardant le bébé mignon, qu'il était près de trouver importun.

Un grand sac dégonflé pendait au cou du céleste émissaire, et chaque fois que ses yeux tombaient sur le bon diable de vieux sabot, sa main instinctivement tâta ce sac vide.

C'était, selon toute probabilité, celui qui avait contenu les présents réservés aux souliers de cette catégorie.

* * *

Déjà l'aube discrète glissait à travers les ténèbres ses lueurs lactées.

Bientôt le sommeil, agité de rêves fantastiques et de visions éblouissantes, allait fuir les paupières enfantines, empressées de s'ouvrir aux belles choses déposées à leurs pieds par la munificence du petit Noël.

Il fallait se hâter. L'ami de l'enfance allait être pris en flagrant délit de visibilité, et cela, il ne l'aurait pas vendu pour une couronne de séraphin!

Chacun a son orgueil. Celui de cet excellent esprit est d'expédier la besogne qu'on lui confie, d'une façon irréprochable, et surtout promptement.

Jamais il n'a été surpris par le jour. Le flambeau que le bon Dieu lui prête pour guider sa course à travers les ombres, c'est l'étoile qui conduisait autrefois les trois rois d'Orient à la crèche du Sauveur.

Voyant que ses délibérations mentales ne l'amenaient à aucune conclusion satisfaisante, l'envoyé du ciel éleva vers Dieu son pur esprit, et sollicita une inspiration.

Il eut alors l'intuition du décret divin: Le sac qu'il avait cru vide fut ouvert, et son bras s'y plongea jusqu'à l'épaule pour en retirer un petit paquet mystérieux.

Alors les innombrables bibelots qui avaient été primitivement destinés à l'opulente pantoufle furent divisés en deux lots, et les mandataires muets qui, gisant sur le tapis, réclamaient tacitement leur butin, en reçurent chacun une part égale.

Puis louant le Créateur de son ingénieuse et tendre générosité, le bon petit Noël brisa le cachet de l'enveloppe énigmatique dont il avait deviné le contenu précieux.

Aussitôt, une poudre dorée s'échappant

de ses doigts, tomba dans la sandale de peluche, puis dans le misérable sabot.

Tout ce qui restait d'ombres dans la pièce s'évanouit devant le poudroisement irisé de cette poussière merveilleuse, mettant partout des rayonnements.

La fillette rose, blottie dans la profondeur des coussins, en devint toute resplendissante, et l'ange pâle qui dormait à côté s'anima, se transforma tout à coup, sous le feu des reflets magiques.

Un sang nouveau sembla s'infiltrer dans ses veines et colorer d'incarnat les lis de ses joues. La vie refeurissait en cette frêle créature.

Le petit Noël s'était envolé sans bruit.

* * *

Deux voix enfantines éclatèrent ensemble comme un délicieux chant d'oiseaux, emplissant le vaste palais d'échos inconnus.

En même temps une mère folle de joie accourait, dans ses bras son enfant ravivée, et s'écriait en la pressant passionnément sur son cœur :

— Ma prière est exaucée ! Soyez béni, Seigneur !

“Qui donne au pauvre prête à Dieu,” dit un touchant enseignement. Dans le cas actuel, le tout-puissant débiteur avait royalement soldé sa dette, rendant un trésor pour une obole — une vie chère pour un abri donné à l'orpheline.

* * *

Le partage avait été judicieusement fait par le délégué de la Providence. Les deux souliers, sans distinction d'élégance ou de difformité, avaient été surchargés de bons et de jouets.

Tout cela était merveille et nouveauté, pour la naïve propriétaire du vilain soulier.

La veille, dans le tumulte d'une grande rue, un groupe de passants l'avait séparée de sa mère. Voulant la rejoindre et courant en tous sens la pauvre mignonne se perdit.

Alors lasse et désolée, elle s'arrêta et se mit à sangloter dans son châle, murmurant tout bas l'appel qu'elle avait longtemps répété avec des cris déchirants :

— Maman ! maman ! soupirait-elle comme une innovation, tandis que son petit cœur éclatait.

Soudain, elle sentit que l'on abaissait doucement ses mains. Une grande dame, toute enveloppée de fourrures, penchée vers elle, lui demandait tendrement :

— Pourquoi pleures-tu, mon enfant ?

Cette belle femme douce et triste l'avait fait monter dans une superbe voiture, et l'avait emmenée en un palais éblouissant où la pauvre fut choyée, dorlotée, à un tel point que le souvenir de son malheur en devint moins cuisant.

Elle avait aussi trouvé, sous le toit hospitalier de sa bienfaitrice, un ange consolateur.

C'était une enfant frêle, avec de grands yeux pensifs où il y avait quelque chose de profond et de serein qui étonnait, en la subjugeant, la simple fillette.

La belle dame contemplait avec attendrissement ces deux gracieuses créatures s'observant avec curiosité et causant en leur langage d'oiseaux.

Elle vint se mettre à genoux près du joli groupe, et ses yeux tout pleins de larmes, allant de l'une à l'autre, semblaient les comparer.

— Que je serais heureuse ! répétait-elle, que je serais heureuse !

Prenant entre ses mains la tête angélique de sa fille et la baisant avec tendresse :

“Prie le bon Dieu avec moi, qu'il te fasse ressembler à cette chère petite !” lui dit-elle.

Les âmes innocentes s'entendent bien entre elles. Les deux bébés devinrent bientôt

les plus grandes amies du monde. L'une essayait les larmes de l'autre, qui finissait par sourire aux caresses de sa douce protectrice.

Quand sa belle amie mit sa précieuse pantoufle sur le foyer, la pauvre enfant perdue l'imita naïvement, et les compagnes, gentilles à ravir dans leur posture d'anges, joignirent les mains et prièrent ensemble le petit Noël de s'en souvenir.

Comme on l'a vu, leurs vœux furent accomplis.

* * *

Après avoir curieusement parcouru, scruté et exploré le logis magnifique qu'elle occupait depuis la veille, la grosse fillette s'orna sans rien dire de tous les présents qui avaient plu dans son sabot, jeta de travers sur ses épaules le vestige fané qu'elle appelait "son châle", posa sur le buisson inextricable de ses boucles un bonnet de laine, et se présenta, ainsi équipée, devant un grand laquais qui se tenait debout dans l'antichambre :

— Je veux voir maman, déclara-t-elle en levant vers lui sa figure ingénue.

— Où demeurait-elle, ta mère ? demanda le laquais ironique sans se déranger.

— Je trouverai bien. Ouvrez-moi seulement cette grande porte.

Le serviteur galonné se mit à rire en analysant le bizarre accoutrement de son interlocutrice.

Elle le regardait avec ses grands yeux naïfs, et attendait. Quand, à la fin, il se décida à ouvrir les deux énormes battants de la porte massive, elle se retourna une dernière fois vers sa compagne, lui sourit doucement en manière d'adieu, et, serrant plus fortement ses trésors, pour ne pas les perdre en route, elle partit en courant.

C'est alors que le petit sabot se remit à patauger en expert, et que les polichinelles et les poupées, étroitement emprisonnés en-

tre ses bras, eurent leurs cheveux joliment ébouriffés par les collisions diverses qu'ils subirent avec les passants, les poteaux de reverbères, que sais-je encore !

Et, ma foi, tout était pour le mieux.

Ces personnalités élégantes, en leur mise irréprochable, se fussent trouvées bien dépayées, dans le logis où les conduisait leur petite maîtresse.

L'emmêlement de leurs chevelures, et les menues avaries que reçurent leurs toilettes pendant le trapet, les firent accueillir comme de la famille chez leurs nouveaux hôtes.

Après une très longue course, notre amie s'arrêta devant une bicoque, et frappa la porte du pied en appelant sa mère.

Elle tomba dans les bras de celle-ci, toute bourrée de ses cadeaux, cherchant à les garantir jusque dans la chaleur de l'étreinte maternelle.

Aux questions pressées : "D'où viens-tu, chère enfant ? Qu'as-tu fait ? Où as-tu passé la nuit ?" la fillette ne répondait rien. Elle exhibait à ses petits frères son riche butin, ses yeux brillant du plaisir de se retrouver dans la misère et l'intimité de sa cahutte.

* * *

La rentrée de la chère absente avec son attrayant cortège chassa le laid fantôme du désespoir qui était venu s'asseoir au foyer.

La mère ravivée, berçant longuement entre ses bras le bébé retrouvé, oublia toutes les angoisses des dernières heures. Le bonheur qui n'attendait que ce signal éclata dans la mesure un instant assombrie... Car le petit Noël avait aussi passé là, jetant dans les sabots la semence d'or qui donne la paix du cœur, l'insouciance heureuse et la fraîcheur colorée d'une vigoureuse jeunesse.

* * *

Pour récompenser la charité d'une mère, Dieu avait donc mis dans un palais le don inestimable qu'il réserve à ses amis les pauvres. Il y avait déposé le rare bien, l'unique trésor en cette vallée de larmes.

— o —

LUXE DE MILLIONNAIRE

Un manufacturier de gomme, aux Etats-Unis, achète une île du Pacifique qu'il paie quatre millions.—Bateaux à carènes de verre.

Il y a 24 ans, en 1895, — ce n'est pas encore si loin de nous, M. Henri Menier, devenait propriétaire de l'île d'Anticosti, dans le golfe Saint-Laurent, et il l'avait payée un million de dollars. Luxe de millionnaire, dirait-on? Soit, mais luxe profitable à toute une population qui depuis ce temps, gagne honorablement sa vie sur une île autrefois déserte et maintenant couverte d'améliorations modernes.

Et, contagion de l'exemple, voici qu'un monsieur William Wrigley, fils, industriel de renom, officier et directeur d'une quinzaine de grandes entreprises aux Etats-Unis, vient de former un syndicat dont il est la cheville ouvrière et d'acheter tout simplement l'île de Santa Catalina, dans l'océan Pacifique, au prix d'environ quatre millions de piastres.

C'est la plus grosse transaction du genre qui ait encore eu lieu dans la Californie.

L'île Santa Catalina contient dans les 48.000 acres. La compagnie a l'intention d'exploiter l'île au point de vue de l'agriculture et de l'élevage, et

surtout de la transformer en un lieu de plaisance au bénéfice surtout du tourisme domestique. Elle va y mettre un troupeau de dix mille moutons. Elle y construit un hôtel qui lui coûtera bien \$400,000 au bas mot.

Deux grands bateaux à vapeur feront le service entre un endroit appelé San Pedro et l'île Santa Catalina. Il y aura aussi à la disposition des employés et des visiteurs une foule de petits bateaux à carènes de verre. Ces bateaux seront pourvus de moteurs à la gazoline.

Les bateaux à carènes de verre ne sont pas simple affaire de fantaisie. Ils permettront au touriste de se rendre compte de l'étonnante faune sous-marine, depuis le polype ou coélépère, en passant par des poissons multiformes et inconnus, jusqu'au loup-marin qui, parfois, pèse plus d'une tonne.

M. Wrigley a fait sa grande fortune non seulement dans des produits de la menthe, mais aussi dans la gomme à mâcher; ce qui démontre l'avantage d'une spécialité, quelle qu'elle soit, même dans la haute gomme.

Pareil esprit d'entreprise ne laisse pas que de faire rêver un peu.

— o —

HISTOIRE EDIFIANTE DE DELILAH

OU COMMENT EMPÊCHER LA DESTRUCTION DE NOS OISEAUX SAUVAGES PAR NOS NEMRODS CANADIENS.

Delilah était membre d'une famille de quatre canettes sauvages. Elle avait cependant été couvée par une poule domestique qui avait agi en guise de mère adoptive. Sa place natale fut la ferme de Jack Miner, Kingsville, comté d'Essex, Ont.

Les soeurs de Delilah étaient Polly, Su-

san et Helen. Elles étaient d'abord d'assez sauvages petites créatures, mais elles apprirent bientôt à manger des flans et devinrent si bien apprivoisées qu'un petit coup sur un ustensile en fer-blanc les amenait à la course chercher leur nourriture.

On a souvent demandé à M. Miner: "Est-ce que les oiseaux reviennent chez eux"? Il était certain qu'ils revenaient, mais il n'en avait pas de preuve. N'était-ce pas une belle occasion pour M. Miner de faire une expérience? Il mit à chacune des quatre canes une étiquette en aluminium avec ces mots: "Boîte 48, Kingsville, Ont."

Elles partirent vers le 10 décembre 1912. Helen fut tuée au lac Sainte-Claire. Le 14 mars 1913, Polly revint au logis, le 18 mars, ce fut Delilah et le 30 mars, Susan fit son apparition, quoique blessée à l'aile et à la patte. Ainsi se trouva résolu le problème du retour des oiseaux.

Dans l'automne de 1913, ils émigrèrent de nouveau et au printemps de 1914, Polly et Delilah revinrent, ramenant avec elles des compagnons de route. Les jeunes canards étaient craintifs d'abord, mais les deux canes les invitèrent à descendre. Ils élevèrent des familles cette année-là et à l'automne ils partirent de nouveau.

Au printemps de 1915, Delilah arriva le 13 mars et Polly trois jours plus tard. Une balle passée à travers son bec en avait emporté le côté qui restait pendant. Elle se tint à l'écart le bec ouvert. Jack Miner lui donna du flan et du gruau et en deux jours elle venait se reposer dans ses mains.

Une semaine plus tard, il apporta les deux canes chez un photographe, les posa sur une table et fit prendre leur photographie.

Remarquez comme les oiseaux connaissent leur ennemis et leurs amis. Ces canards avaient vécu dans les alentours cherchant à se cacher des gens embusqués pour les tuer, et maintenant ils venaient manger dans la main même d'un homme. Ces

bêtes ne sont pas aussi stupides que nous nous plaignons à le croire.

Polly passa l'hiver de 1915-16 chez M. Miner, mais au printemps de 1915 elle fut tuée par une balle. Delilah, cependant, partit régulièrement chaque automne revenant le printemps suivant, faisant en tout six voyages.

Pendant les six saisons, elle éleva cinq familles, deux de huit, deux de neuf et une de douze.

Ceci démontre que si nous protégeons la mère, nous n'avons pas besoin de craindre l'extermination de nos oiseaux sauvages.

— o —

UN PLUM-PUDDING MONSTRE

Les Anglais ne secontentent pas de manger du plum-pudding entre la fête de Noël et celle du jour de l'An. Dans presque toutes les villes, tous les villages et même dans les moindres hameaux, la fête de la localité se célèbre au moyen d'agapes populaires dont le plat principal — quelquefois unique — consiste en un plum-pudding plus ou moins volumineux.

Le village de Paigton, dont la fête avait lieu l'an dernier, s'est fait une spécialité dans la confection du mets national.

Cette année, le fameux plum-pudding de Paigton, qui d'ailleurs sera intégralement distribué aux pauvres ne pèsera pas moins de 250 livres. Il contiendra 100 livres de raisins de Corinthe, 54 livres de farine, 25 livres de mie de pain, 9 livres d'écorces d'Oranges, 27 livres de sucre, 2 livres d'épices et 72 oeufs.

Il y a quelques années, lors de l'inauguration du chemin de fer de Paigton, les habitants confectionnèrent un pudding de 2,900 livres qui coûta près de \$250. On en mangea pendant un mois.

Enfoncé feu Gargantua!

— o —



COMMENT FAIRE SURGIR LA VIE DANS UN CERVEAU ENDORMI

Une étude prise sur le vif, à Montréal même, il y a quelques années à peine.

(Spécialement écrit pour la "Revue Populaire".)

Le pauvre François essayait d'additionner 4 et 4. Il avait l'air vraiment misérable dans son petit coin de la grande classe de 76 élèves, tous occupés à tracer des chiffres sur leur ardoise. Quant à lui, le dernier de la classe, il n'écrivait pas, semblait tout perplexe, désespéré, affolé.

Son ardoise ne contenait que deux chiffres superposés, mais elle lui paraissait toute remplie de colonnes et de colonnes de chiffres fantastiques. Il essayait de copier les deux 4, mais ils étaient illisibles et il ne parvenait pas à les étager en ligne droite. Il pensait, pensait de toutes ses forces, depuis le matin, et il ne parvenait pas à la solution de ce problème angoissant : 4 et 4.

Les autres enfants étaient joyeux ; ils pouvaient additionner 4 et 4, et François, de ses grands bons yeux, suivait le mouvement rapide des crayons de ses voisins ; il les voyait tout prêts à donner la réponse exacte à Mademoiselle. Puis, il était confus de ne pouvoir en faire autant. Découragé, il laissa tomber son crayon sur le plancher, mit ses petites mains dans ses poches et regarda dans le vague.

A quoi bon tant d'efforts puisque pour lui, c'était toujours le même résultat !

Lorsque les autres élèves faisaient, "en rangs", le tour des pupitres, François

était incapable de conserver l'alignement, ses pieds étaient lents et lourds et ses mouvements étaient gauches. Comme il gâchait toute la symétrie, on lui ordonnait de s'asseoir à sa place et de regarder faire les autres.

Lorsque venait la lecture à haute voix, François ne voyait que du blanc et du noir dans son livre. Les autres épelaient, lisaient avec ensemble. Lui, il ne pouvait même pas distinguer les caractères, encore moins assembler les syllabes.

Pour l'écriture c'était encore bien pis. François commençait par aiguïser son crayon, puis il essayait de faire comme ses voisins, un dessin initial d'encadrement. Malheureusement, sa page, vierge de toute écriture, ne contenait qu'un informe barbouillage, en guise d'en-tête.

En récréation, c'était le supplice; le pauvre François ne pouvait courir avec les autres, car il tombait tout le temps; il ne pouvait attraper une balle de ses petites mains trop tremblantes; il ne parlait guère aux autres, ne trouvant rien à dire. Il avait l'habitude de se tenir isolé dans un coin de la cour, la mine lamentable, la figure attristée et contrefaite.

Personne ne prenait garde à lui, et François aimait mieux cela, car, lorsque ses petits camarades le regardaient, c'était pour se le montrer du doigt, en lui faisant des niches, le traitant d'idiot. Quelques-uns même, allaient jusqu'à lui lancer des cailloux.

* * *

Mais, François fut tiré de sa torpeur par la voix de l'institutrice qui se faisait plus douce, plus caressante, ce jour-là.

— François, disait Mademoiselle, approchez un peu, mon enfant."

François n'avait pas l'intelligence assez développée pour réfléchir beaucoup, mais puisque les animaux eux-mêmes sont sensibles aux caresses et aux bons traite-

ments, comment veut-on qu'une humble créature du Bon Dieu, si obtuse fut-elle, ne soit pas sensible et subjuguée par la voix enveloppante d'une femme, par une voix où l'on sent de la bonté, de la tendresse?

L'enfant comprit qu'on ne lui voulait pas de mal, cette fois, qu'on ne le traiterait pas d'âne, et les yeux pleins de larmes heureuses, il quitta sa place et s'approcha de la tribune de l'institutrice.

"N'ayez plus peur, François, disait l'institutrice; le docteur que voici est venu vous voir, et il se peut qu'il décide de vous placer dans une classe où il y a moins d'élèves et où vraiment vous serez plus heureux et plus tranquille."

François regarda le médecin. Il vit qu'il souriait, lui passait la main dans les cheveux, qu'il n'avait pas sa terrible sacoche, et à son tour, il sourit pour la première fois depuis qu'il fréquentait l'école.

— "Voilà un brave petit homme, disait le médecin, avec bonté, et nous allons voir ce qu'il y a à faire pour lui. Faites voir la carte de l'enfant?"

Mademoiselle montra alors le certificat suivant que François n'aurait pu comprendre, même s'il eut pu lire:

"Cas tout désigné pour observation mentale. L'hôpital vaudrait peut-être mieux que l'école. Histoire de famille triste et courte: mère épileptique, père ivrogne. L'enfant a souffert de la faim jusqu'à sa deuxième année, puis, à la suite d'une attaque de dyptérie, à trois ans, il a donné de forts indices de stupidité. Le sujet à huit ans, n'est pas avancé pour son âge, devrait se trouver dans une autre classe, avec ceux de son âge, mais ne peut apprendre à lire, écrire, compter. A le crâne développé, n'entend pas bien et ne peut rien tenir solidement dans ses mains."

— "Ah! je vois, dit le médecin inspecteur, avec commisération. Puis il dit à l'ins-

titutrice: "Naturellement, vous aviez trop d'élèves pour vous occuper de lui seul. C'est grand dommage. J'espère, cependant, réussir, s'il n'est pas trop tard." Enfin, s'adressant à l'enfant: "Très bien, mon garçon, dit-il paternellement, tu vas voir que cet après-midi même tu commenceras à t'éveiller véritablement et pour tout de bon!"

* * *

Il y avait dans la grande école une infirmerie pour le personnel enseignant, et c'est là qu'on installa une classe provisoire pour le pauvre François: un petit bureau, une chaise, en plein dans la bonne lumière du jour. Puis, aux murs, on avait accroché toute une imagerie aux couleurs voyantes, représentant des animaux et quelques scènes peu compliquées des contes de Perrault. Dans un autre coin, un petit établi avec des outils, puis dans une cage propre, un lapin blanc vivant, qu'on plaçait là pour les heures de classe seulement. Enfin, sur le bureau, des jouets en carton-pâte peints, représentant surtout des animaux.

En voyant tout cela, François ouvrit des yeux un peu plus grands, et le médecin ainsi que l'institutrice y virent nettement passer une étincelle significative. L'enfant comprenait enfin pour la première fois, et à sa manière, et dans sa pauvre petite intelligence si peu développée, il est probable qu'une image de paradis se reflétait.

Il ne s'expliquait peut-être pas le pourquoi de toutes ces choses, mais il devinait que c'était tout de même pour lui, pour son usage, et de souffreteuse et abattue qu'elle avait toujours été sa physionomie s'éclaira et devint presque heureuse.

Les jours suivants, quelques autres enfants malades furent envoyés à l'infirmerie pour y prendre un repos bienfaisant et temporaire. Il y avait un petit garçon tressant un panier blanc et rouge; une petite fille cousant une robe de poupée; un

autre petit garçon essayant de modeler en glaise, le lapin blanc dans sa cage.

Et, ces enfants, au lieu de le taquiner, de le martyriser, lui souriaient, se laissaient contempler aussi longtemps que cela plaisait au pauvre François.

Une infirmière s'était improvisée institutrice. Avec une grande douceur dans la voix, elle demanda à François:

— "Eh bien, qu'est-ce que ce beau et bon petit garçon aimerait à faire?"

Cette question embarrassait fort l'enfant. Le savait-il seulement ce qu'il désirait. Tout à coup, dans sa lente intelligence, une lumière se fit. Il se rappela tous ses inutiles efforts pour étudier comme les autres élèves, et d'une voix dans laquelle il y avait de la supplication, il articula ces quelques mots seulement:

— "4 et 4, s'il vous plaît?"

L'institutrice sourit alors avec bienveillance, et dit:

— "Certainement, mon chéri, tu vas voir comme ce calcul-là n'est pas compliqué."

Prenant quatre moutons de carton sur le pupitre, elle les mit près de François. Puis elle prit ensuite quatre chevaux qu'elle plaça vis-à-vis, et touchant les chevaux, elle dit:

— "Quatre."

François, l'air heureux, fit signe qu'il comprenait. Alors, l'institutrice toucha les moutons, en répétant:

— "Quatre."

François comprenait fort bien cette fois. Puis réunissant tous les animaux ensemble, Mademoiselle dit doucement:

— "Maintenant, essaye de les compter?"

— "Un, deux, trois, cinq, six....." François comptait lentement, minutieusement, laborieusement. Enfin, il s'écria:

— "Huit! Il y en a huit!"

— "Très bien, dit Mademoiselle en riant de façon à encourager l'enfant. C'est ça et tu le savais depuis longtemps. Maintenant, 4 plus 4 combien cela fait-il?"

— "Huit!... répondit François triom-



“Quatre et quatre font huit dit François avec fierté.”

phalement, en boutonnant et déboutonnant son habit, tellement il paraissait heureux et fier de lui.

Il s'assit courageusement à son pupitre et considérant le monde ambiant sous un nouvel angle de vision, Personne n'oserait maintenant le traiter d'idiot. Il comprenait, il comprenait, il comprenait enfin, comme ses autres camarades. Il lui semblait qu'il allait devenir savant, et il commença vraiment à apprendre.

Le travail fut lent, mais sûr. Il fallut mobiliser des tas d'objets divers, les lui montrer, les lui laisser palper et retourner en tous sens, mais il retenait ce qu'il avait ainsi appris. Plus tard, il passa une semaine à l'hôpital, où les hommes de l'art, lui firent l'ablation, d'une protubérance adénoïde, cause de sa surdit e pr eocce et de son embarras de langage.

On lui donna à manger plus régulièrement, et on lui administra des bains chauds, à intervalles r guli rs, afin de lui montrer l'usage de l'eau et du savon. Les jeux et la culture physique, tout cela enseigné avec douceur et patience, firent le reste. François avait maintenant de l'imagination; il pouvait se servir de ses outils et de ses pinceaux pour fabriquer les modèles qu'il avait sous les yeux.

Un peu plus tard, toujours en se servant du procédé de l'exemple concret et direct, on finit par lui montrer à lire: l'imprimé d'abord, puis le manuscrit. Puis, on lui montra   écrire, et il apprenait cela comme il était parvenu à apprendre à peindre. Ensuite, longtemps après, il parvenait à exprimer, par la parole ou par son travail, des idées à lui. Idées simples d'abord, mais ayant entre elles de la corrélation. Donc, le jugement existait; il ne s'agissait que de le développer. Enfin, lorsqu'il fut jugé au niveau des autres, on lui permit de suivre les vrais classes. De cela, François était si heureux qu'il lui semblait que le monde lui appartenait.

Enfin, François est aujourd'hui dans les

affaires, et il est considéré comme l'un de nos jeunes gens de grand avenir, à Montréal.

La morale de ce récit authentique, c'est qu'avec de la patience, de la douceur et une méthode pratique on peut faire des miracles d'enseignement, même avec les sujets les plus rebelles. Que de pauvres déshérités seraient aujourd'hui autre chose que ce qu'ils sont, si l'on avait eu pour eux les attentions et les soins nécessaires!

— o —

PEUT-ON PRATIQUER UNE OPERATION AU COEUR?

Un médecin a pratiqué récemment une hardie opération au coeur, sur un jeune apprenti de dix-sept ans, qui avait été atteint d'une blessure mortelle.

Ce jeune homme ayant regu d'un camarade, au côté gauche, un coup d'un couteau en forme de poignard, dont la lame avait 3 pouces de long. Après avoir fait quelques pas le blessé tomba sans connaissance et il ne revint à lui que deux heures plus tard, à l'hôpital où on l'avait transport . De la petite blessure s'échappait un flot de sang noir. L' tat du blessé s'aggravait à vue d'oeil. Dans ces conditions, on se décida à une opération en vue de laquelle il fallut écarter un morceau de côté et mettre le coeur à nu. Le coeur avait été atteint par la lame.

Le docteur élargit le champ d'opération et à l'aide de quatre fils effectua la suture du muscle du coeur.

Cette opération difficile réussit à souhait. L'épanchement de sang s'arrêta et le malade, qui avait semblé condamné à mort certaine, eut la vie sauve. La blessure se cicatrisa rapidement et sans fièvre, le coeur reprit tranquillement son activité, et, au bout de neuf semaines, le malade, complètement guéri, put quitter l'hôpital.

— o —

LE CORPS HUMAIN N'EST QU'UNE VASTE USINE AVEC FONCTIONS EGALEMENT DISTRIBUES

Un hygiéniste assure que le corps de l'Homme pourrait être comparé à une usine dans laquelle chaque ouvrier, c'est-à-dire, chaque cellule différenciée, chargée d'un travail spécial acquiert une habileté spéciale.

Les cellules qui accomplissent les mêmes besognes et qui ont la même forme se groupent pour former un *tissu*, et plusieurs tissus peuvent concourir à la formation d'un *organe*.

Enfin plusieurs organes travaillant dans un même but peuvent aussi s'associer pour donner un *appareil*.

Exemple: l'estomac, l'intestin, le foie, le pancréas, etc., sont des organes qui forment dans leur ensemble l'appareil digestif, dont le rôle est de transformer les aliments afin qu'ils puissent servir à l'entretien de l'organisme tout entier.

C'est au travail d'un tel appareil qu'on a donné le nom de *fonction*.

Cette complication dans la structure de l'organisme et la division du travail qu'on y observe ont permis de comparer l'organisme à une société dont les individus seraient les cellules, et dont les associations ou corporation seraient représentées par les tissus et les organes.

Les cellules nerveuses seraient les "intellectuels" de la société; les muscles, les travailleurs manuels; les vaisseaux artères et veines, en seraient les routes et les canaux par lesquels se font les échanges commerciaux; le coeur qui régularise la circulation du sang serait la Bourse; les nerfs et leurs nombreuses ramifications formeraient un réseau télégraphique qui mettrait en communication toutes les régions avec l'administration centrale représentée par le cerveau.

On a même remarqué que la "voie fer-

rée" est longée par le fil télégraphique comme le vaisseau sanguin par le filet nerveux".

Enfin, l'appareil excréteur (les reins et les glandes de la sueur), qui élimine l'urine et le sueur devenues inutiles et même nuisibles à l'ensemble.

Ces analogies pourraient être poussées plus loin, mais elles sont suffisantes pour donner une idée de l'état complexe de l'organisme humain, et pour faire bien comprendre que la vie humaine dépend de l'harmonie qui existe entre toutes les parties de cet organisme.

L'organisme humain est donc comme une vaste société dans laquelle chaque citoyen, c'est-à-dire chaque cellule, travaille pour soi et pour la prospérité de l'ensemble, et c'est la collaboration pacifique de ces milliers de citoyens qui constituent la *vie* de l'organisme tout entier.

NOS PECHERIES

INCROYABLE ABONDANCE DE SAUMON

La rivière Skeena qui se jette dans le Pacifique juste au-dessous de la cité de Prince Rupert, contient cette année la plus grande quantité de saumons jamais vue dans l'histoire de ces pêcheries. Pendant quelques jours, la prise moyenne de poissons sur la Skeena a été approximativement de 140,000 à 150,000 divisée à peu près également entre le "sockeye" et le "humpback".

Les fabriques de conserves et les entrepôts frigorifiques peuvent difficilement suffire à recevoir tout ce poisson. Les prix payés aux pêcheurs sont plus élevés que jamais et avec l'augmentation dans le coût des boîtes, il est évident que le saumon en conserve va atteindre un haut prix.

MADemoiselle Vieux-Jeu

Saynette

Par Paul Coullée (D'après Waldron)

PERSONNAGES :

MADAME CHEVALIER.

DENISE, sa fille.

Un parc. Madame Chevalier et sa fille causent ensemble.

MADAME.

Ecoute-moi bien, fillette, et rappelle-toi que je suis plus âgée que toi. Tu sais que la sagesse nous vient avec l'âge.

DENISE.

Oui, maman, je t'écoute religieusement. Qu'as-tu à me dire?

MADAME.

Pourquoi es-tu si froide avec monsieur Alfred Turgeon?

DENISE.

Suis-je vraiment si froide que cela avec ce monsieur?

MADAME.

Ne me fais pas de cachotteries; il m'a mise au courant de la réception que tu lui as faite.

DENISE.

Je parie avec toi qu'il n'a pas été satisfait.

MADAME.

Il y a de quoi ne pas être satisfait. Mets-toi à sa place.

DENISE.

Oh! non, par exemple, je ne veux pas du tout me mettre à sa place. Comment, voilà un monsieur que je ne connais que depuis huit jours à peine et qui a le toupet de venir me demander en mariage!

Inutile de te dire, maman, que j'ai repoussé sa demande avec enthousiasme.

MADAME.

Mais, ma fillette, si ce monsieur t'a demandée en mariage il l'a fait avec mon autorisation.

DENISE.

Eh bien, alors, excuse-moi de ne pas t'avoir demandé la permission pour lui répondre mon "non" catégorique.

MADAME.

Tu as eu tort, ma fille, grandement tort. Ce monsieur Turgeon était autorisé, je te le répète, par moi, à te faire la cour. C'est un homme charmant. Pourquoi le rudoyer? Pourquoi as-tu refusé ce tour d'automobile qu'il t'a proposé avant-hier? A-t-il été maladroit au point de te froisser?

DENISE.

Oui, maman..... il a voulu m'embrasser.

MADAME.

Oh! comme c'est terrible, n'est-ce pas? Comment, voilà un monsieur qui vient te voir dans un but honorable, un monsieur dont les intentions sont sérieuses et tu lui refuses un baiser.

DENISE.

Mais, maman, je ne tenais pas du tout à être embrassée par ce monsieur.

MADAME.

Mais il le faudra bien le jour où il sera ton mari.

DENISE.

Mais il ne sera jamais mon mari, jamais! jamais! jamais! je ne veux pas de sa carcasse ni pour or ni pour argent.

MADAME.

Mais, ma fille, comme tu parles. Réfléchis sérieusement et je suis certaine que si ton pauvre père était encore de ce monde il penserait exactement comme moi sur ce sujet.

DENISE.

J'en doute, maman, j'en doute; et puis ton candidat est trop vieux; une jeune fille ne doit pas épouser un vieillard sous le seul prétexte qu'il est honorable et qu'il a de l'argent.

MADAME.

Mais monsieur Turgeon n'est pas si vieux que cela, il n'a que quarante-cinq ans.

DENISE.

Et moi j'en ai vingt. Lorsque j'aurai quarante-cinq ans, ce qui sera encore jeune comme tu le dis très bien, il en aura soixante-dix. Tu vois d'ici la jeune femme que je serai avec le vieillard qu'il sera alors?

MADAME.

Denise, tu divagues. Qu'est-ce que l'arithmétique a à faire avec le mariage?

DENISE.

La science des nombres est infaillible, maman. Tu avais vingt ans lorsque tu as épousé papa?

MADAME.

Oui.

DENISE.

Et papa en avait vingt-deux?

MADAME.

Oui, mais.....

DENISE.

Et tous les deux vous étiez pauvres et grand-mère voulait que tu épouses un boulanger enrichi. Qu'est-ce que tu as fait alors? Dis-le... dis-le...

MADAME.

Mais, mon enfant, les temps sont changés. Maintenant, il n'y a que l'argent qui compte. Si ton mari n'a pas d'argent, vous ne serez jamais reçu dans la société.

DENISE.

Mais les gens continuent de tomber en

amour tout de même, — les jeunes gens, j'entends.

MADAME.

On croit être en amour, puis le temps passe et chasse la romance. Regarde tous les ménages, jadis amoureux, qui sont séparés maintenant.

DENISE.

Mais si j'épouse ton monsieur Turgeon, est-ce que je pourrai me séparer de lui immédiatement après ma messe de mariage.

MADAME.

Denise!

DENISE.

Si je puis, tape-là, je le prends avec ses quarante-cinq ans et les rhumatismes qu'il doit avoir.

MADAME.

Oh, Denise! en voilà des réflexions! Tu penses déjà à quitter ton mari et tu n'est pas encore marié. Ah, tu es plus de ton époque que je le croyais.

DENISE.

Tu te trompes, maman, je suis tout ce qu'il y a de plus vieux jeu. Peut-être l'apprendras-tu un jour. Seulement tu veux me faire épouser un monsieur vieux comme feu Mathusalem et qui ne m'intéresse pas plus que la boîte de bonbons qu'il se croit tenu de m'apporter chaque fois que ma mauvaise fortune le ramène à mes pieds.

MADAME.

Mais...

DENISE.

Il n'y a pas de "mais"... Lorsque tu avais mon âge tu pensais exactement comme je pense en ce moment. Tu m'as même avoué t'être sauvée de chez grand-mère pour n'avoir pas à épouser ton fabricant de pain de son. C'est vrai, n'est-ce pas? C'est vrai, mais alors tu étais amoureuse?

MADAME.

Mais tu n'aimes pas. La situation est toute différente.

DENISE.

— Oui. Mais si je te disais que j'aime quelqu'un?

MADAME.

Toi! Tu aimes quelqu'un?

DENISE.

Oui, maman.

MADAME.

Et qui donc, grand Dieu?

DENISE.

Qui donc? Oh, un beau garçon. Devine qui?

MADAME.

Comment veux-tu que je sache?

DENISE.

Tu le connais.

MADAME.

Je le connais. Voyons. Mais... ce n'est pas ce sans le sou de Paul Savard?

DENISE.

Juste. Tu as deviné. C'est lui-même, mon Paul!

MADAME.

“Mon Paul”, qu'est-ce que c'est que cette expression lorsque tu parles de ce garçon qui n'a même pas de situation.

DENISE.

Mais, maman, l'argent ne fait pas le bonheur, et je l'aime, je l'aime!

MADAME.

Veux-tu bien te taire, petite folle et ne plus penser à lui. Quand je pense que je t'ai laissée aller à l'île Ste-Hélène avec ce sacripant, hier.

DENISE.

Eh bien, si tu le regrettes n'en aie pas de remords, car nous ne sommes pas allés à l'île Ste-Hélène, hier.

MADAME.

Vous n'êtes pas allés à l'île Ste-Hélène, hier?

DENISE.

Non, maman.

MADAME.

Et où êtes-vous donc allés?

DENISE.

Nous sommes allés nous marier, maman.

Rideau.

CHOSSES QU'ON NE SAURAIT VOIR QU'A NEW-YORK

“Mike” Hickey, ex-roi des pickpockets qui fut la terreur du Bowery pendant des années, vient d'être l'objet d'une fête que lui ont offerte ses amis, sous forme d'un banquet.

Il y avait là des anciens forçats, experts de la pince-monseigneur, voleurs de grand chemin et autres gibiers de prison.

Ce banquet a eu lieu à New-York, dans la salle du Y. M. C. A., succursale du Bowery. Il y a sept ans, “Mike” abandonnait sa carrière du crime et on célébra l'anniversaire de cet événement par des agapes fraternelles.

Le discours que prononça le héros de la fête ne fut pas banal. “J'ai 54 ans, dit Hickey, et j'ai passé 30 ans en prison. Ma première arrestation date de 1882, lorsque j'attaquai un vieux capitaine de navire. Je fus condamné à Sing-Sing pour dix ans. En prison je fis la connaissance du fameux John Blaum, briseur de coffres-forts. J'étais un tout jeune homme alors et je ne sais pas pourquoi ceux qui administraient la loi à cette époque me mirent en contact avec les pires criminelles du pays. J'ai terminé ma carrière du crime et je suis maintenant le droit chemin”.

Une montre d'or fut présentée au héros de la fête par ses amis réformés, au nombre desquels setrouvaient John O'Connell, un ex-voleur de profession qui a débuté dans la carrière du crime à l'âge de dix ans et qui a passé 31 ans en prison; Frank Keegan, âgé de 62 ans dont 32 ans ont été passés à l'ombre; les deux frères Murray qui ont servi 22 et 27 ans de prison respectivement; et Harry Courteney.

En remerciant ses amis Hickey dit: “C'est la première fois que je possède une montre..... honnêtement”. La femme de l'ex-forcat, qui tenait un bébé dans les bras, assistait à ce banquet.

— 0 —

LES CHIENS TUEURS DE NOS MOUTONS

Il n'en manque pas, et c'est même sur l'île de Montréal qu'ils sont le plus nombreux. Ils font du tort à l'élevage et l'on en souffre autant pour la laine que pour la viande. Seulement, dans la propagande qu'ils ont entreprise relativement à cette industrie, ils se heurtent, de tous côtés, à une formidable objection, celle des misères causées aux éleveurs par les chiens tueurs de moutons. On sait que, dans l'île de Montréal par exemple, cet élevage est devenu presque impossible tant les chiens tueurs de moutons y pullulent. Et, que d'autres endroits sont sujets à la même misère. Il est certain que cette plaie, car c'en est bien une, constitue la plus grande menace contre le succès de l'industrie ovine.

Plusieurs raisons ont été causes de la grande dépression qui s'est produite dans l'élevage du mouton, depuis une vingtaine d'années. La concurrence des ranches de l'Ouest, les bas prix payés pour la viande et la laine des moutons, les parasites attaquant les bêtes intérieurement et extérieurement et l'ignorance dans laquelle on était de les combattre, enfin, les grands profits retirés du développement de l'industrie laitière sont autant de causes qui ont amené, il y a quelques années, les éleveurs de moutons à abandonner cette industrie. Mais, certes, la pire cause de toutes a sûrement été le chien tueur de moutons.

Des milliers de moutons sont tués chaque année par cet animal causant des dommages pour des millions de piastres.

Les chiens tueurs de moutons agissent, soit seul à seul, soit par groupes composés généralement de 2 ou 3. Ils ne se contentent pas d'attaquer les troupeaux de leurs localités, mais s'éloignent quelquefois à des milles de distance. Comme ils commettent leurs actes de destruction surtout la nuit, il est presque impossible de les sur-

prendre et, conséquemment, de les identifier.

Une fois qu'un chien a pris l'habitude de tuer des moutons, ça devient généralement, chez lui, une manie, dont il devient impossible de le corriger. Non seulement il détruit lui-même les moutons, mais encore il induit les autres chiens, par son exemple, à en faire autant. De tels chiens doivent être mis à mort sans merci.

— o —

LA COMÈTE PERDUE ET RETROUVEE

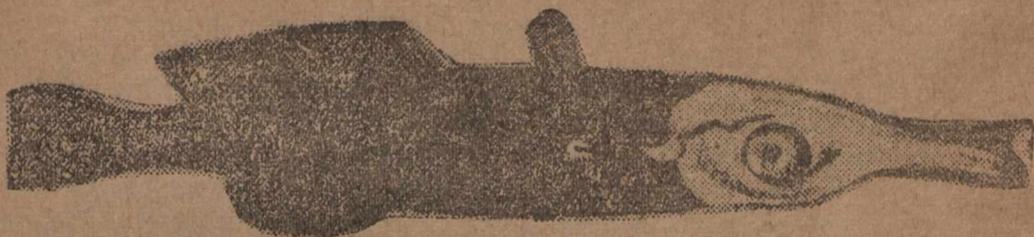
On a annoncé dans un compte-rendu de l'Académie des sciences de Paris, qu'une comète périodique que l'on croyait à jamais perdue pour les astronomes terrestres venait d'être retrouvée.

La nouvelle est intéressante en ce qu'elle montre une fois de plus sur quelle bases solides repose l'astronomie moderne.

Nos lecteurs savent que les comètes sont ou périodiques ou non périodiques. Il est, en effet, de ces astres, en petit nombre d'ailleurs, qui parcourent une orbite elliptique, c'est-à-dire une courbe fermée, et qui reviennent nous visiter à intervalles réguliers ; d'autres n'apparaissent qu'une fois dans notre ciel visible et s'enfoncent pour jamais dans les profondeurs infinies de l'espace.

Il fut un temps où l'apparition d'une comète provoquait les craintes les plus vives. Un poète du dix-huitième siècle, qui ne partageait pas les terreurs de ses contemporains, s'exprimait ainsi à cet égard :

Cet astre vagabond, qu'exagère la
[peur,
Qui, les cheveux épars et la queue
[enflammée,
S'offre comme un fantôme à la terre
[alarmée,



Comment s'emparer de la lumière froide pour la commercialiser un jour

Le monde savant étudie avec acharnement les mystérieux problèmes gisant au fond des océans, depuis des milliers d'années

Qui d'entre vous, jeunes amis, n'a jamais vu de mouches-à-feu? Tous, vous savez que ce sont des insectes qui ont le pouvoir de projeter des rayons lumineux, dans l'obscurité. Quelques-uns ont aussi entendu parler sans doute, de poissons également lumineux.

Mais, il y en a-t-il un seul parmi vous, en état d'expliquer ce phénomène? S'imagine-t-on, par exemple, que si l'on parvenait à découvrir le secret de cette lumière phosphorescente dans le corps d'êtres créés comme vous et moi, on réussirait à diminuer d'autant le coût si excessif de l'éclairage en ces temps de vie chère, et qu'une telle découverte serait toute aussi importante que celle de l'électricité appliquée à l'éclairage, par Edison, en 1878?

La lumière qui nous éclaire actuellement, gaz ou électricité, ne représente que 15% de l'énergie dépensée à sa fabrication, ce qui veut dire que 85% de la somme totale se perd. Et comme la consommation du combustible nécessaire à la production de

cette lumière se chiffre dans les millions de tonnes, a-t-on une idée de l'économie qu'on pourrait réaliser si nous n'avions pas à dépenser tout ce charbon ou combustible d'autre sorte?

Deux savants de l'université Oberlin, Ohio, les docteurs Maynard N. Metcalf et Hoyt S. Hopkins, viennent d'approcher le plus près possible de ce secret de la nature. Leur travail se trouve résumé dans un bulletin du Musée National des Etats-Unis.

Dans ce travail, ils décrivent toutes les sortes d'organismes lumineux vivants qu'ils ont pu découvrir dans les eaux salées de la surface du globe. Ils ont réussi à isoler un grand nombre de ces êtres aquatiques, et ils les étudient maintenant, afin de surprendre le secret de leur "phosphorescence". Ils ont découvert, par exemple, que la lumière qu'ils projetaient ne provenait pas seulement de la chaleur, mais, dans bien des cas des ambiances de l'être producteur, même placé au froid.

La lumière froide et ses propriétés ont été étudiées au long par William W. Coblentz, dans sa magnifique étude de la mouche-à-feu, publiée par l'Institut Carnegie, de Washington. Et dire qu'il se trouve encore des éteignoirs

pour reprocher au milliardaire Carnegie la création de ses institutions scientifiques et humanitaires.

Le docteur Coblenz prétend que "l'émission" de la lumière, due aux substances emmagasinées, se fait par l'absorption de la chaleur. Il cite comme exemple le cas d'une mouche-à-feu produisant de 80 à 90 lueurs incandescentes par minute, et il dit que ces lueurs ont un effet refroidissant d'une valeur d'environ deux pouces sur un petit instrument spécialement fabriqué pour le jaugeage des calories. C'est cette lumière sans chaleur qui stupéfie le plus la science actuellement.

Les docteurs Metcalf et Hopkins ont expérimenté sur 213 colonies de ces organismes lumineux, et ils sont parvenus à classer 13 espèces entièrement différentes. Ces êtres primitifs, connus sous la dénomination de *Pyrosama* ou *Tunicates*, auraient existé depuis des millions d'années. Un *Pyrosama* ne serait guère plus volumineux qu'une puce.

Dans son corps, on trouve une grappe de cellules lumineuses qui s'illumine, telle un chandelier électrique, éclairant du coup, tout l'intérieur du corps. Ce foyer est toujours allumé, contrairement à celui de la mouche-à-feu qui n'a de lueurs qu'alternatives, alors qu'il ne cherche pas sa femelle. Le *Pyrosama* n'a pas de femelle, et il est d'autant plus facilement célibataire que chez lui, les deux sexes se trouvent réunis en un seul individu.

Cet infiniment petit dépose des oeufs appelés "zooides" qui sont sa progéniture, et qui forment une colonie à leur éclosion. Cette colonie est vite enveloppée, par une prévoyance de la nature, d'une masse de gélatine formant abri ou tente. Lorsqu'un embryon sort de l'oeuf, quatre autres

embryons se forment immédiatement à sa surface, et ces derniers en portent autant, de sorte que la colonie initiale devient vite une tribu, une légion.

Ces embryons ou germes se groupent par centaines, formant grappe en se liant les unes aux autres, et c'est alors que la couche gélatineuse les enveloppe en attendant leur formation plus complète. Dans l'intervalle, chaque être développe une parcelle de lumière froide, et c'est ainsi que les océans contiennent dans leur secret le plus intime, d'innombrables fabriques de lumière froide.

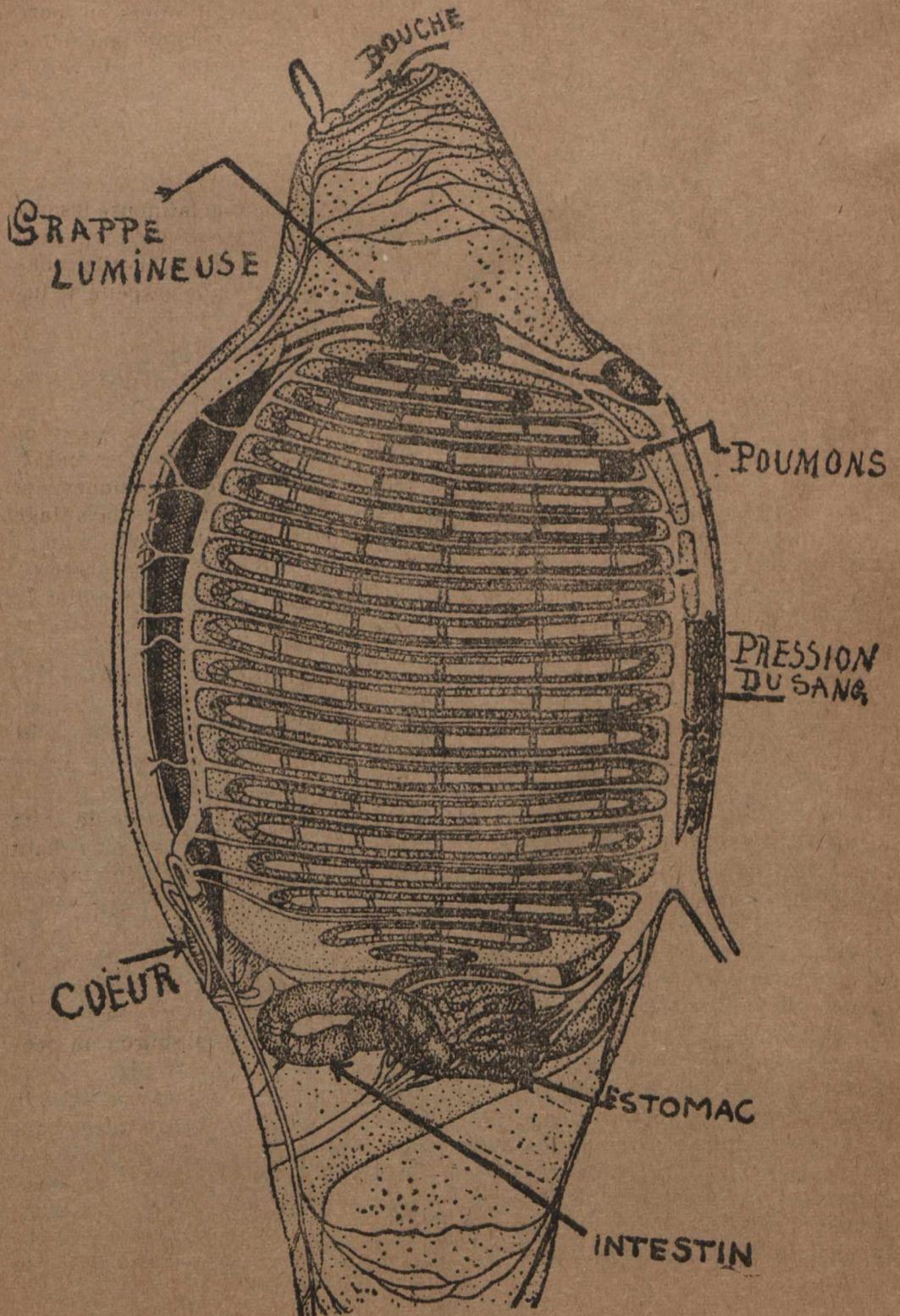
Les auteurs sont silencieux sur les fonctions exactes de ces êtres infiniment petits, presque atomiques, et ils ne nous renseignent pas davantage sur leur mode d'alimentation échappant probablement à notre observation. Peut-être n'attendent-ils que le moment où l'homme trouvera le moyen d'utiliser le pouvoir éclairant qu'ils contiennent en eux?

Une colonie ordinaire peut mesurer de un demi pouce à deux pouces et son ensemble à l'aspect d'une prune ordinaire... mais lumineuse.

Et c'est ici que le mystère de cette lumière nous intéresse au plus haut point. Il est évident que l'illumination de la colonie n'existe que par l'énergie individuelle de chacun des membres, par sa vie propre, tout comme l'énergie se développe d'un dynamo. Si vous tuez l'être infiniment petit, vous tuez du coup la source de production de la lumière froide.

Comment alors s'emparer de ces colonies en cellule et les utiliser pour des fins commerciales?

Il faut d'abord remonter à la source même de cette puissance éclairante et bien définir et comprendre sa nature. Le professeur Richard Swan Lull, da



L'Université de Yale, s'est appliqué à étudier leur évolution. Il a établi que la vie existait à toutes les profondeurs de la mer, et il a découvert des espèces d'embryons lumineux jusqu'à cinq milles de profondeur.

Ces êtres vivants sont frêles et faibles avec un minimum de matière organique dans tout leur composé. Mais ils sont actifs et se nourrissent des multitudes de débris entassés dans les mystérieuses profondeurs de la mer depuis des millions et des millions d'années. Ils gisent là en si grand nombre et se reproduisent avec une telle abondance, malgré leur destruction par d'autres êtres plus voraces, qu'on peut dire que le fond entier des océans, et cela, par milliers de couches superposées, n'est qu'une vaste masse gélatineuse, plus ou moins lumineuse, mais toujours en activité.

Ce qu'on recherche et qui fait le cauchemar de tous les savants, c'est le moyen d'utiliser à la surface cette énorme production de lumière froide, incombustible, qui ne coûterait aucune déperdition en cours de production. Avouons que les savants modernes ont encore un énorme chemin à parcourir avant d'atteindre les premiers résultats dans ce genre de recherches. La dernière guerre nous a révéilé l'existence de gaz non inflammables, mais qu'est-ce que tout cela comparé aux avantages que nous retirerions de l'utilisation de la lumière froide dont les grandes profondeurs océaniques du globe ont jusqu'ici gardé le secret, depuis des millions et des millions d'années.

De tels problèmes donnent le vertige et il faut avoir vraiment l'âme trempée d'un savant pour oser s'y attaquer. Peut-être en arriverons-nous un jour à des demi-solutions, mais

seuls nos arrières petits enfants en bénéficieront. Tout ce qu'il importe d'admirer dans la science, c'est qu'elle est sans fin, que ses disciples sont inlassables et que lorsqu'un savant meurt à la peine, il laisse derrière lui une légion de successeurs aussi tenaces que lui. C'est ce qui console et doit nous encourager à combattre l'ignorance par tous les moyens possibles.

— o —

DESCENDANTS OU HOMONYMES ?

Nous lisons dans le *Mercur*e de France: "Sont-ils des homonymes ou bien des descendants déchus de ces grands hommes? Toujours est-il que: Lamartine est établi coiffeur, rue Laffite; Musset, boucher, rue Mabillon; Balzac, blanchisseur, rue Saint-Hippolyte; Vigny, crémier, rue Daguerre; Sainte-Beuve, fabricant de charpentes, quai Jemmapes; Dumas fils, fabricant de matières premières pour la chapellerie, rue des Pyrénées; Théophile Gautier, fabricant de billard, rue de la Roquette.

"Si l'on s'en tient aux classiques, on trouve un Corneille, marchand de vins, rue Chapon; un Racine, marchand de beurre, rue de Belleville; un LaFontaine, fabricant de corsets, rue Debelleyne; un Molière, papetier, avenue d'Orléans.

Quant à Boileau, il est épicier rue d'Angoulême."

Au Canada, à Montréal même, nous trouvons plusieurs de ces noms célèbres, dans le commerce, l'industrie et même les corps de métier, sans parler des professions, pour ne parler que des Racine, des Boileau, des Corneille, des Dumas, des LaFontaine, des Gauthier (avec un *h*) etc.

— o —

L'étourderie de Saint-Nicolas

(Conte du jour de l'An.)

Que pensez-vous que font le petit Jésus et saint Nicolas, après qu'ils ont distribué des jouets à tous les enfants de la terre?

Lorsqu'ils ont fini leur travail sur la terre, ils commencent leur travail dans le ciel où ils ont fort à faire, car ils fabriquent, là-haut, les jouets qui seront distribués le jour de l'An suivant, aux petits garçons et aux petites filles du monde entier.

Une partie du ciel immense est réservée à ce travail. Les étoiles que vous voyez briller sont les lueurs des milliers et des milliers de lampes allumées dans les ateliers célestes qui travaillent jour et nuit pour les enfants.

Les saints et les saintes du paradis qui aiment les petits de la terre et qui savent leurs désirs, font des miracles de travail et d'adresse pour les satisfaire.

Les uns façonnent les billes et les toupies, les cerceaux et les bulles, les osselets et les cordes, les volants et les raquettes, les boîtes de soldats et les livres d'images; d'autres font les poupées, les vêtements, les chapeaux, les chaussures, les berceaux, les lits, les mobiliers, les bijoux et les trousseaux des poupées; d'autres font encore les polichinelles et les pantins, les animaux qui crient et qui marchent, les moutons qui bêlent, les lapins qui remuent les pattes de devant; d'autres enfin, font les instruments de musique: les trompettes et les tambours et même les accordéons; et des pianos qui ne sont pas plus grands que la main, ce qui ne les empêche pas, quand on sait s'en servir, de jouer, parfois, à peu

près: *Au clair de la lune; A la Claire Fontaine et Mon Soldat.*

Chacun travaille selon son métier et ses aptitudes.

Le grand saint Elói ferre les chevaux de bons. Il forge les pelles et les outils de jardinage et fabrique les jolis seaux qui serviront à faire de beaux pâtés de sable et aussi les casques, les cuirasses et les sabres des soldats et les chemins de fer. Saint Crépin bat le cuir pour les semelles des souliers de poupées et, en chantant, tire le ligneul pour coudre ces gentilles chaussures.



...*Sainte Cécile gouverne les ateliers de lutherie.*

Sainte Luce dirige les couturières du ciel qui coupent et cousent les fines étoffes aux fraîches couleurs pour faire les robes des poupées.

Sainte-Catherine gouverne les ateliers de modes et sainte Cécile les ateliers de lutherie et de fabrication des instruments de musique.

C'est le petit Jésus qui a la grande di-

rection de tous les ateliers. Mais il s'est plus spécialement réservé la direction des ateliers de menuiserie.

Il travaille lui-même de son ancien métier d'enfant-Dieu, en suivant les conseils de saint Joseph. Il rabote et il cloue, parmi les copeaux blonds et lumineux comme ses cheveux. Il fait ainsi, les arches de Noé, les maisons de bois, les petits bateaux, les chevaux de bois et tous les objets de bois. Il a directement sous ses ordres, et pour le seconder dans la direction générale, saint Nicholas.



...Sous la direction générale de Saint Nicholas.

Tous les deux, quand arrive Noël et le jour de l'An, descendent sur la terre. Ils restent côte à côte; ils parlent de la joie et du bonheur qu'ils vont y porter. Le voyage leur paraît moins long ainsi.

Ils sont tous deux à faire cette grande distribution de jouets.

Si vous voulez savoir comment le petit Jésus, saint Nicholas, les saints et les saintes du paradis peuvent connaître les désirs des enfants, je vous dirai qu'ils les connais-

sent par les prières que leur font les petits et aussi, par les lettres qu'ils reçoivent d'eux.

L'ange Gabriel va prendre ces lettres. Il sait bien les trouver où on a l'habitude de les mettre.

C'est toujours le petit Jésus qui reçoit le plus grand nombre de lettres.

Il faut lire tout ce courrier. Ce n'est pas commode, car tous les petits enfants, quoi qu'ils s'appliquent beaucoup, n'écrivent pas toujours très bien. Souvent, même, ils font de gros pâtés d'encre très sale qui barbouillent toute la page.

Il y a des jouets que les petits garçons et les petites filles demandent tout le temps. Depuis qu'il y a des petits garçons et des petites filles, par exemples, les soldats, les cerceaux, les osselets, les bergeries, les balles.

Parfois, les enfants demandent dans leurs lettres, des jouets nouveaux. Il faut alors, faire dans le ciel, toute une installation pour fabriquer ces jouets.

Ces dernières années, les enfants ont demandé des bicyclettes et, surtout, des automobiles et, plus encore, des dirigeables et des aéroplanes ou des mécanos.

Ce qui n'a pas changé depuis l'origine du Monde, c'est le succès prodigieux des poupées qui sont toujours demandées par les petites filles. Et je vais vous dire, ici, un grand secret de saint Nicholas, car c'est lui qui est chargé de faire fabriquer toutes les poupées.

Eh bien! dans chaque famille, depuis les temps les plus lointains où cette famille existe, il donne toujours les mêmes poupées!... Parfaitement!...

Quand une poupée paraît trop vieille ou trop abîmée, qu'elle n'a plus de nez, ni d'yeux, ni de cheveux, ou qu'elle a un inguérissable torticolis, ou qu'elle n'a plus de tête, qu'il lui manque un bras ou une jambe, ou qu'elle a le ventre ouvert, on la porte dans un coin du grenier ou bien on la jette. Mais cette poupée qui disparaît

bientôt, et que bientôt on ne pourrait retrouver, n'est pas perdue. Saint Nicholas la prend, la met dans sa hotte et la porte au ciel où on la répare, où on la fait toute neuve, où on la met à la dernière mode et, l'année d'après, une petite fille a une poupée qui lui paraît nouvelle, mais qui est son ancienne poupée et l'ancienne poupée de sa maman et l'ancienne poupée de sa grand'maman, et l'ancienne poupée de toutes ses aïeules, qui, tour à tour, ont embrassé, bercé, caressé, battu, éventré et adoré la poupée que la petite enfant d'aujourd'hui embrasse, berce, caresse, bat, éventre et adore.

Saint Nicholas, pour ne pas se tromper, remise à neuf, l'a fait habiller à la mode du temps. Elle a porté jadis la cotte, le hennin, le vertugadin, les paniers, la crinoline et la tournure avant de porter la robe entravée, la robe fendue, sur le côté et la robe courte et à mille plis qu'on lui a faite pour vous.

Vous comprenez maintenant pourquoi vous aimez tant vos poupées. C'est qu'elles sont depuis toujours à votre foyer et que l'âme de la famille reste en elles.

Saint Nicholas, pour ne pas se tromper, numérote ses poupées et donne aux mêmes familles les mêmes poupées, celles qui portent le numéro réservé à chaque famille.

Parfois cependant le bon saint Nicholas parce qu'il est très vieux fait des erreurs. Il donne une poupée qui n'est pas de la famille. Ce sont ces poupées qui tout de suite (vous comprenez maintenant pourquoi) déplaisent aux petites filles, que les petites filles ne veulent jamais aimer, bercer, ni embrasser, ni même voir.

Mais la plus grande étourderie de saint Nicholas est celle qu'il a faite dernièrement. Il a bien donné à une blonde petite fille appelée Rosette la poupée qu'il devait lui donner. Mais il avait oublié de la faire remettre à neuf, de sorte que cette petite fille a trouvé dans son soulier sa vieille poupée qu'elle avait eue voici trois

ans qui était toute abîmée et qu'on avait jetée dans un coin du grenier..

Les parents ont expliqué à Rosette que saint Nicholas avait voulu la punir. "C'est parce que tu n'as pas été sage cette année qu'il t'a rapporté ta vieille poupée".



...Les parents ont expliqué à Rosette...

Mais Rosette n'avait pas été sage l'année précédente et pourtant elle avait eu une poupée neuve.

La vérité, c'était que saint Nicholas s'était trompé.

Il fut grondé par le petit Jésus qui lui dit: "Comment! avec cette grande barbe blanche et à votre âge!... vous avez près de deux mille ans et vous êtes encore étourdi!..."

Mais le petit Jésus ne gronda pas longtemps parce qu'il vit que le bon saint avait de la peine et qu'il allait pleurer.

"Allons, nous arrangerons tout cela!" fit le Petit Jésus.

Et huit jour après, au jour de l'an, la blonde petite Rosette ne trouva plus la vieille poupée mais eut, à la place, une belle poupée toute neuve et très à la mode, la plus belle qu'on ait jamais vue, si c'était toujours l'ancienne, elle avait été réparée et habillée, dans une seule nuit, par le petit Jésus lui-même.

Saint Nicholas a promis de ne plus recommencer ses étourderies.

MA PREMIERE LEÇON D'ANGLAIS

Nos lecteurs liront sans doute avec plaisir le récit suivant, intéressante peinture de nos moeurs électorales locales, il n'y a pas encore bien longtemps. La seule chose à regretter, c'est que l'auteur ait oublié de signer son article.

* * *

Je suis encore très mal outillé dans la langue de Shekespeare: celui qui m'écoute en a tout son "raide" pour me comprendre. Que voulez-vous, je n'ai jamais eu d'aptitude pour apprendre cette langue.

Beati possidentes, la phrase favorite de Bismarck: "heureux ceux qui possèdent".

Mais passons. A l'époque où se déroule l'amusante aventure que je vais raconter, je ne pouvais pas même bâtir une phrase d'anglais.

C'était en 1896, presque à mon début dans la vie politique — il y a plus de 23 ans de cela — et, comme tous les jeunes gens qui rêvent cette vie, j'étais animé du feu sacré. L'organisation libérale m'avait désigné pour faire la campagne dans un comté bilingue de l'Ontario.

Le *magister dixit* du parti d'alors n'était pas un organisateur ordinaire. Par lui la besogne d'un chacun était réglée, statuée d'avance: le territoire à couvrir, les faits dont il fallait s'enquérir, les discussions à léglér, les raccordailles de celui-ci avec celui-là, bref toute la feuille de route était claire, précise et surtout impérative.

Impulsif lui-même, payant d'exemple par le travail gigantesque qu'il débitait chaque jour, inépuisable par son bagage de connaissances dans tous les détails, des chefs de comtés, des paroises, des horaires de chemin de fer, etc., qui lui permettait de diriger son armée de *fighters* avec un doigté admirable, tous nous avions confiance en lui.

Nous faisons queue dans le petit anti-

chambre de son bureau. En 1896 les quartiers généraux du parti libéral n'avaient rien du luxe de ceux même de 1917. Chacun attendait son tour pour recevoir ses instructions. Après un entretien de dix minutes, le jeune organisateur qui, tout en étant impulsif, bref, n'en était pas moins poli, affable, nous avait documentés, fixés et équipés *already*.

— B..., me dit-il, vous allez vous rendre à X dès ce soir... Prenez tel train, à telle heure, vous y rencontrerez M. G.... Dites-lui que vous êtes l'homme que je lui envoie.

"Restez en cet endroit jusqu'à la fin de la campagne. On vous donnera \$2 par discours et quelque *pocket-money* pour vos petites dépenses. C'est peu, très peu même, mais considérez qu'un parti dans l'opposition n'a pas le sou. Faites votre devoir. Si nous arrivons.....

Et, vif comme un poisson, il était déjà debout, me serrait la main et me poussait poliment vers la porte, me disant:

— *Go ahead* et succès!

L'entrevue avait duré deux temps, deux secs. J'étais déjà revenu tout abasourdi dans l'antichambre. Je croyais sortir de la riche comme Crésus, j'étais encore aussi Job qu'avant.

— Tiens, me dis-je, c'est cela la discipline de parti! Allons, pas de réplique!

Et je partis pour ma première campagne, sans autre murmure.

J'étais rempli de zèle. La vaillante phalange libérale était dispersée partout sur le territoire canadien; elle avait pour mission de vaincre et de partout nous arrivaient les plus encourageantes nouvelles.

Chaque lieutenant, sous-lieutenant et soldat de Sir Wilfrid avait son territoire marqué, sa besogne calculée; il fallait triompher, qu'importe la somme de travail.

La brise poussait la victoire dans nos drapeaux; ce n'était pas le temps de l'indécision ni des faux calculs; aass. fallait-il

voir avec quel entrain chaque lutteur acceptait l'atteleée, si aride qu'elle se présentât.

Je partis donc, les poches presque vides, mais gonflé de l'importance que l'on venait de m'accorder... Pensez-y donc, j'allais faire des discours!...

Le soir même j'arrivai dans le pays pour lequel j'avais été "billé". Au débarcadère, un quidam, délégué au-devant de moi, me conduisit chez le candidat pour le bénéfice duquel je venais pourfendre les adversaires.

Ce monsieur et son état-major me considérèrent comme un personnage et je confesse que je me donnai des airs... Mais, quoi! ce n'est pas à vingt-deux ans qu'un homme est en froid avec l'orgueil.

J'ai toujours, cependant, considéré depuis que ce n'est pas un mal d'avoir confiance en soi.

M. le candidat était un Ecossais pur sang. Je ne dirai pas son nom; d'ailleurs, il n'égayerait point ce récit. Ce monsieur avait à son avoir beaucoup de puritanisme et une façon inépuisable; et en plus, il jouissait d'une impopularité marquante, ce qui est, nous l'admettrons, une grande lacune en temps d'élection.

Notre première entrevue fut courtoise, mais très brève. M. X. ne parlait pas un mot de français et moi je ne pouvais articuler un mot d'anglais: il n'y a rien comme cela pour abréger la conversation.

C'était un prohibitionniste enragé, moi je n'en étais pas un, ce qui me contraria au début, mais qu'importe, c'était quand même un gentleman... farmer.

La campagne battait son plein, nous courions par monts et par vaux, haranguant les électeurs, faisant des efforts inouis pour les pénétrer de notre cause et, à la nuit, nous revenions harassés à la maison princière de M. X.

La popularité, je le répète, n'écrasait pas mon homme; c'est qu'il avait, à des époques précédentes, exprimé des opinions

un peu risquées qu'on lui reprochait en ce temps d'élections.

Je constatais, hélas! que trop, cette impopularité et mes compatriotes le digéraient mal ou pas du tout.

Ce fut au cours d'un de ces retours d'assemblée que se produisit mon aventure. Ce soir-là, nous n'avions pas trop mal réussi; au moins le tiers de la salle nous avait applaudi. On m'expliqua ensuite que l'enthousiasme aurait pu être plus grand, mais que la localité était *dry*, ce qui influençait le tempérament nerveux des électeurs.

Enfin, nous partions vers le minuit pour regagner le *beautiful home* de mon candidat. Devant nous, vingt milles s'allongeaient: c'était une jolie distance à parcourir.



La nuit était parsemée d'étoiles, tandis que des champs montait une nuée blanche et humide qui refroidissait la température.

A mes côtés avait pris place M. H..., un député à la législature ontarienne, qui, à cette époque, était chef d'un groupe assez important de députés-fermiers. Lui-même était *teatotaler* à ses heures.

Nous cheminions depuis longtemps sur une belle route et sous un ciel qui faisait rêver; nos chevaux, de rapides routiers, mangeaient le chemin comme on dit en termes de maquignons. (Rendons à César ce qui appartient à César: si mon candidat avait une cave vide, il avait en revanche une très bonne remonte) et nous allions ainsi, rêvant au étoiles sans vou-

loir, bien entendu, en décrocher une seule; cependant la fraîcheur de la nuit nous ramena sur terre.

Un Canadien qui voyage la nuit peut rêver aux étoiles, mais cette poésie finit toujours par prendre fin. C'est justement ce qui m'arriva quand, au détour du chemin, nous nous trouvâmes en face d'une hôtellerie.

Notre attelage qui avait dû ralentir pour raler la courbe, allait maintenant au pas. J'en profitai pour dire à mon candidat:

— Arrêtons-nous ici un moment, le temps de prendre un peu d'étoffe...

— *What?*

— *A little drop*, lui-dis-je dans un parfait anglais.

— *Oh! never mind, Mr B..., at home, we will have some gruel.*

Je demeurai stupéfié: *gruel!* Je n'avais jamais de ma vie entendu prononcer le nom de cette boisson-là. J'en fus ébahi et réconforté à la fois. Tandis que les chevaux reprenaient leur allure, mon palais exultait, j'étais tout réjoui d'avance, j'allais enfin boire quelque chose sous le toit de ce rigide buveur d'eau.

Il était bien deux heures, la nuit, quand nous mimés pied à terre. Mes compagnons avaient sommeil et moi de même, tous nous aurions gagné nos chambres sans plus de cérémonie si, par une mimique à ma manière je n'avais rappelée au maître de céans que j'attendais mon verre de *gruel*.

Parfait. Cela ne tarda point cinq minutes, et la servante nous apporta au boudoir, où mes amis calculaient sans doute le chiffre de la majorité probable, le breuvage si impatientement désiré.

Cette grosse fille, rougeaude comme une *MaoIntosh Red*, semblait bien entraînée à cette coutume. Je devisageai le mystérieux plateau qu'elle portait: trois verres entourant un joli pot d'argent d'où s'échappait une vapeur odorante.

— Oh! serait-ce un *hot scotch?* me dis-je (en français, bien entendu).

Mon anxiété ne fut pas de longue durée, quand M. X. avec une gentillesse toute écossaise, remplit les verres d'un bon *gruau* encore tout fumant.

— L'aimez-vous avec du sucre? me demanda-t-il?

Ce fut ma première leçon d'anglais!

Quinze jours plus tard, mon candidat perdait presque son dépôt.

Moralité: Une élection ne se fait point avec du *gruau*.

— o —

LE DIAMANT ET LA SUPERSTITION

Savez-vous pourquoi le diamant est considéré comme le roi des bijoux? Savez-vous pourquoi le diamant est toujours placé dans le quatrième doigt? Savez-vous comment a commencé la coutume d'avoir des bagues d'engagement?

On a fait couler beaucoup d'encre à propos du diamant et de ses attributions. On a écrit des choses raisonnables, on a aussi écrit des choses idiotes ou la superstition entrainait pour la plus grande part.

Nous donnons ici quelques réflexions recueillies au hasard des siècles; le lecteur choisira dans la quantité celles qui lui feront plaisir et laissera les autres. Il doit prendre cet article avec le même esprit qui l'a produit, il n'est ici question que de s'amuser un peu aux dépens des superstitieux.

Le diamant est une pierre de résistance simplement parce qu'il est clair comme un miroir et qu'il ne peut pas voiler la vérité. Il possède en outre toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

La main gauche est choisie de préférence à la droite pour porter la bague ou le jonc, comme emblème de soumission, la main droite étant l'em-

blème de la volonté. La soumission de la femme à son mari a donc été pour quelque chose dans ce choix de la main gauche pour l'anneau.

Le quatrième doigt a été choisi parce que l'on prétend qu'il a une veine qui court du doigt au coeur.

On doit éviter autant que possible de se servir d'une autre pierre que le diamant pour une bague d'engagement. Quoique l'on ne soit pas superstitieux, on doit éviter les pierres ayant une réputation de porter malheur.

"Celles qui sont engagées avec un anneau portant une pierre d'émeraude ne se marieront jamais", disent les Ecritures.

Même le jour où la bague d'engagement est achetée a quelque chose à faire avec le bonheur à venir des futurs conjoints.

Si vous achetez la bague le lundi, c'est le présage d'une vie agitée et troublée.

Le mardi, une vie facile, heureuse.

Le mercredi, une vie attristée par un compagnon peu fidèle.

Le jeudi, tous vos désirs seront exaucés.

Le vendredi, une vie laborieuse, se terminant dans la richesse.

Le samedi, succès en amour et en argent.

Si la fiancée achète elle-même la bague elle sera malheureuse.

La bague en or est un signe d'amour et de fidélité.

La bague en platine est un signe de richesse, mais d'indifférence.

Un homme n'épousera jamais la jeune fille pour laquelle il a acheté une bague d'engagement s'il essaie cette bague dans le doigt d'une autre jeune fille que celle qu'il doit épouser.

Il est malchanceux de changer la

largeur d'une bague d'engagement ou d'un jonc de mariage.

Il arrivera un désastre si vous portez votre jonc de mariage avant la cérémonie.

Pour être heureuse, la jeune fille doit embrasser sa bague de fiançailles avant de se la passer au doigt.

Il n'y aura pas de mariage si le fiancé échappe la bague de fiançailles en la plaçant au doigt de la jeune fille.

Il est malchanceux de perdre une bague d'engagement ou un jonc de mariage.

Il est malchanceux pour le fiancé s'il achète la bague à crédit ou s'il l'accepte comme cadeau. La bague doit être achetée.

Si la jeune fille qui se marie désire porter la culotte dans le ménage elle doit éviter que la bague glisse jusqu'au bout de son doigt lorsque le futur mari la lui met à l'église.

Dans certains pays, il est considéré comme sacrilège d'enlever le jonc de mariage de son doigt, même pour se laver les mains. Dans d'autres pays, une femme qui enlève son jonc est considérée comme voulant quitter son mari.

Un jonc porté au premier doigt est un signe d'arrogance; dans le doigt du milieu un signe de dignité et de tempérament; dans le troisième doigt, amour et affection; dans le petit doigt, un esprit compétent.

On ne doit jamais enlever un jonc du doigt d'une personne malade, mourante ou morte.

Pour éviter les malheurs qui suivront plus tard; si votre jonc de mariage glisse dans votre doigt durant les vingt-quatre heures qui suivront la cérémonie de votre mariage, enlevez-le et remettez-le.

Une séparation suivra sûrement si vous laissez une autre personne que

votre conjoint enlever votre jonc à votre main.

Il est malchanceux d'enlever son jonc pour le montrer à des amies.

Le malheur accompagnera votre seconde union si avant le mariage avec votre second mari vous n'enlevez pas le jonc du premier.

Si votre jonc devient trop juste dans votre doigt, c'est mauvais signe. S'il se brise à votre doigt, la mort.

Dans certains pays européens il est de tradition de placer le jonc de la mariée dans une des coupes de champagne que l'on sert aux invités. La personne dans le verre de laquelle se trouve le jonc doit se marier dans l'année.

Si le fiancé, à l'église, échappe le jonc en voulant le mettre au doigt de la jeune fille, il serait préférable que la cérémonie prit fin immédiatement. La fiancée qui brise sa bague d'engagement sera veuve avant longtemps.

Un jonc de mariage perdu annonce une séparation prochaine.

Si l'homme porte également un jonc de mariage, celui des deux conjoints qui perd son jonc le premier mourra avant l'autre.

La jeune fille qui enlève le jonc du doigt d'un homme marié, aura avant peu une rupture avec son fiancé.

Et, cela n'en finirait plus, s'il fallait énumérer toutes les superstitions courantes au sujet des diamants et des bagues.

Le mieux, c'est de les lire et... d'en rire.

— o —

La jolie fille de 17 ans qui se donne à un homme pour toute la vie fait un sacrifice qui dure beaucoup plus longtemps que la vieille fille de 37 ans qui se donne pour le même laps de temps.

DEFINITIONS MODERNES

UN "BÉBÉ".

Un bébé est une petite personne sur laquelle les opinions diffèrent. Ceci parce que chaque bébé est trouvé parfait par les parents et une parfaite nuisance par tous les autres individus.

Il n'y a absolument rien de nouveau à dire sur le bébé. Son institution date du commencement du monde. A cette époque éloignée il naissait dans les choux, mais maintenant on l'a transplanté et il naît ailleurs.

Chaque bébé possède une bonne voix et une ressemblance frappante avec un parent riche. Tout le monde peut entendre la voix mais tout le monde ne voit pas toujours la ressemblance, il n'y a que le parent riche qui l'a voit. Le bébé prend généralement son sommeil durant le jour ce qui lui permet d'égayer sa famille durant



la nuit.

Il y a des millions de bébés mais il ne se divisent qu'en deux classes: Garçons et filles. Le bébé garçon est toujours le futur premier ministre de son pays et le bébé fille est généralement appelé à épouser un millionnaire qui fera de son mieux pour l'apprécier à sa juste valeur.

Plus tard le futur président se sent des goûts pour devenir conducteur de tramway et la future épouse du millionnaire flirte avec le fils du plombier du coin. Les parents sourient gentiment.

Les robes peuvent allonger ou raccourcir, mais les bébés seront toujours de mode.

Comment s'y prendre pour écrire des lettres d'amour avec succès.



Plusieurs de nos lecteurs et lectrices nous ont souvent demandé de leur publier quelques exemples de lettres d'amour.

Ayant d'abord trouvé cette demande de quelque peu bizarre, nous avons hésité.

Mais, d'autres lettres, et pas mal écrites du tout, nous ont fait comprendre qu'en effet nous pourrions être utiles à un bon nombre en publiant quelques modèles de lettres éloquentes et amoureuses, pouvant s'appliquer à des circonstances ordinaires de la vie.

"Non pas que je veuille copier ces lettres, nous écrit une lectrice de la "Revue Populaire", — Dieu merci, j'aime mieux dire moi-même ce que j'ai à dire, — mais je pourrais m'en inspirer, au moins quant à la forme. Je n'aurais qu'à mettre d'autres mots, les miens, sur une "forme" que j'aurais sous les yeux et que je conserverais précieusement. On a parfois le cœur rempli de sentiments affectueux et lorsqu'il s'agit de les transporter dans une lettre, si vous saviez comme on se sent embarrassée et découragée, parfois..."

En effet, nous avons trouvé que cet argument avait du bon, et sans avoir la prétention de supplanter les "Se-

crétaires des amoureux", déjà en existence, nous avons cru que quelques modèles du genre, dans une forme rajeunie et plus en rapport avec les mœurs actuelles, seraient lus et consultés avec profit, par une certaine catégorie de nos lecteurs.

Disons aussi, en toute franchise, que les modèles ci-dessous nous ont été fournis par des collaborateurs et collaboratrices qui se sont déclarés satisfaits des résultats obtenus avec ces lettres.

Voici ces quelques modèles:

* * *

"Ma Denise adorée, — Comme je voudrais que cette lettre vous trouve en parfaite santé ! Je me porte fort bien, Dieu merci, mais il ne se passe pas un moment sans que je pense à vous ; vous êtes tout dans ma vie. Que deviendrais-je sans votre souvenir ? Souvenir qui me console aux heures moroses de l'existence, si fréquentes hélas ! Que deviendrais-je sans cela ?

"De jour en jour, je sens augmenter mon amour pour vous, et je souffre de votre absence, du plus profond de mon cœur. Si seulement vous pouviez voir jusqu'à quel point ont augmenté mes sentiments pour vous ! Je

donnerais ma vie pour être présentement à vos côtés, pour vous dire combien je vous aime et combien souffre mon cœur de notre séparation. Je me souviens des heures heureuses alors que nous nous adorions si sincèrement, si loyalement, si ardemment. Et, ce sont ces heures de parfaite béatitude que j'évoque quand je veux me libérer de l'oppression qui m'écrase par le fait de notre séparation.

“Sans que je vous en dise davantage, mon adorée, recevez de votre Paul qui ne vous oublie pas un seul instant et qui prie Dieu de nous réunir le plus tôt possible, le plus sincère témoignage d'amour en même temps qu'un baiser affectueux et reconnaissant.

Votre Paul pour toujours.

* * *

“Mon bien cher Paul,—Votre bonne lettre m'est parvenue cet après-midi si rempli d'amour et de pardon. Elle m'a rendue si heureuse. Ah! m'ami, comme je vous aime sincèrement et comme je me sens heureuse d'être toujours aimée de vous! Jusqu'ici nous n'avons pas su réaliser jusqu'à quel point nous nous aimions. Il fallait vraiment qu'un malentendu survint entre nous pour mieux nous faire comprendre l'état de nos cœurs. Oh! lorsque nous crûmes que tout était fini entre nous, comme nos cœurs se gonflèrent à éclater! Et cette cruelle séparation, n'est-ce pas qu'il n'en sera jamais plus question entre nous?

“Je comprends, ô bien-aimé, que l'entière responsabilité de toute cette rupture soit mon fait. J'aurais dû m'expliquer tout d'abord, mais dès notre première rencontre vous sembleriez si en courroux... Alors, je ne trouvais plus les mots nécessaire et la séparation eut lieu si brusquement!!!

“Qu'importe tout cela, mon amour, puisque nous allons tout recommencer en neuf et que nous nous aimerons mieux que par le passé. Ne doutez jamais de moi, mon Paul, car, si jamais je devais me fatiguer de vous ou en préférer un autre j'aurais le courage de ma franchise, même si cela devait vous causer du chagrin. Mais ne craignez pas une telle possibilité, puisque je vous aime tant.

“Ah! si vous étiez présentement à mes côtés, comme je vous le prouverais mon amour. Je vous laisserais lire dans mes yeux jusqu'au fond de mon cœur; je vous laisserais me raconter en me berçant, les beaux récits qu'on raconte aux petits enfants bien sages.

“Mon Paul, j'ai rêvé de vous la nuit dernière. Nous étions mariés et nous habitons une île de rêve et d'amour. Vous me demandiez si j'étais heureuse et ma joie était telle que j'oubliais tout, les miens et nos amis, pour ne penser qu'à notre cher bonheur. Savez-vous Paul, que c'est avec vous que j'ai passé les meilleurs instants de toute ma vie? Je pense à vous tout le temps ainsi qu'aux heureux jours passés qui vont revenir, et tout en vous souhaitant le bonsoir ainsi qu'un prompt retour, je vous embrasse longuement, de toute mon âme, tout comme avant cette minute de folie qui faillit tant brouiller toute notre vie. Revenez, mon adoré, auprès de celle qui ne pourrait vivre sans vous.

Denise.

* * *

“Ma si nécessaire Délia,—Lorsque nous nous sommes quittés si en colère l'un et l'autre, je m'étais promis de ne plus vous écrire et de ne rien faire pour vous revoir. Mais, les jours tristes ont succédé aux jours tristes, et

je vois maintenant combien vous me manquez. Vous êtes fière, Délia, mais je sais que vous avez le coeur tendre. Je vous sais également courageuse et douce, et bonne, et aimante, et généreuse, et loyale, et c'est pourquoi j'ai confiance que vous voudrez bien oublier, vous aussi, une erreur bien pardonnable, à nos âges, et me revenir comme auparavant. Car vous êtes mon espoir en la vie, ma raison d'être, et c'est en vous, dans vos yeux profonds que je puis puiser tout mon courage, toute mon ambition.

"Délia! Délia! J'ai besoin de vous! Vous m'êtes nécessaire, indispensable! Faites que ce différent n'existe plus entre nous, et aimons-nous de nouveau comme nous aurions toujours dû nous aimer. A très bientôt, n'est-ce pas, mon amour?"

Votre René.

* * *

"Cher Oscar,— Ainsi, tu m'aurais oubliée? Je t'ai pourtant vu hier; seulement tu te trouvais en bel équipage et tu ne voyais pas les modestes piétons passant près de toi. Il y avait même une bien jolie personne à tes côtés, oh! Oscar!"

"As-tu donc si vite oublié tes promesses? Je t'ai pourtant aimé avec tant de persévérance et de fidélité!"

Puis, j'ai cru que tu m'avais oubliée et mon coeur en a saigné. Serait-ce maintenant le triste fait accompli?"

"Dieu seul pourtant sait ce que j'ai enduré à cause de toi; aussi ne t'écrierais-je pas davantage. Tu sais le reste. Sois heureux si tu le peux sans celle qui t'aime toujours et qui pleure de ton abandon..."

"Alice."

— o —

RECETTE LITTÉRAIRE POUR LIT- TERATEURS EN HERBE

Jusqu'à aujourd'hui on a toujours cru à tort qu'il fallait avoir du génie pour écrire des vers ou pour pondre des mots d'esprit. Il est temps que nous rétablissions les choses telles qu'elles doivent l'être. N'importe quel idiot peut faire un vers, n'importe quel imbécile peut pondre un mot d'esprit. C'est facile, beaucoup plus facile même que de faire un gâteau des anges et une platée de belgnes.

Pour écrire des vers vous n'avez besoin que d'une plume, de l'encre, du papier et d'un dictionnaire de rimes et des synonymes.

Commençons par le premier pas; vous sautez votre plume dans votre pot-à-colle. Comme vous vous êtes trompés, vous ne vous découragez pas, vous nettoyez votre plume et vous essayez l'encre.

Après vous consultez votre dictionnaire de rimes; vous prenez deux mots, comme, par exemple:

bleu
veux.

Il n'est pas nécessaire que la rime soit riche; le malheureux qui se fera payer pour réciter vos vers s'arrangera pour les faire rimer, c'est lui que ça regarde et non pas vous.

bleu
veux.

Dès que vous avez vos rimes, vous faites partir votre métronome; si vous n'avez pas de métronome, un vieux cadran fera l'affaire. Puis mesurant vos pieds et les intonations d'après le tic-tac du cadran vous écrivez un chef-d'oeuvre dans le genre de celui qui suit:

Vot'nez est rose, vos yeux sont bleus,
Qu'ils sont donc beaux, vos chers
[chevaux,

Et vous continuez comme ça. Lorsque vous avez réussi à écrire 2,000 vers comme ceux-là, vous avez fait un chef-d'oeuvre et on parlera de vous dans les journaux; si ce n'est pas dans le coin des poètes, ce sera dans la colonne des aliénés.

Pour commencer vous pouvez avoir quelques difficultés, mais c'est comme pour jouer du piano ou pour enfoncer un clou, c'est une question de pratique.

Lorsque vous saurez différencier une ballade d'un sonnet, un triolet d'un thé au café, vous n'aurez qu'à vous asseoir dès que vous aurez cinq minutes à perdre et vous alignerez les alexandrins.

Les alexandrins sont plus difficiles que les autres vers, car il faut savoir compter jusqu'à douze; ça demande un monsieur qui connaît ses mathématiques.

Pour faire les mots d'esprit, c'est un autre genre d'affaire. Les mots d'esprit doivent être faits en prose, autrement si vous les faites en vers, les directeurs des journaux seraient capables de les acheter et ce ne serait plus drôle.

Pour marteler un mot d'esprit ou une farce, il faut d'abord penser (1) à quelque chose de drôle, (2) à quelque chose de spirituel et mettre tout cela sur le papier dans une forme que le public pourra comprendre, car si vous êtes seul à comprendre votre farce elle cesse d'être drôle pour les autres.

Pour avoir des idées comiques, vous n'avez qu'à assister de temps à autre aux séances de l'Ecole Littéraire; voilà un endroit où vous trouverez matière à rire et à faire rire. On s'amuse beaucoup à ses séances.

Permettez-moi de vous suggérer quelques farces-types que j'ai trou-

vées moi-même dans ma longue carrière de pince-sans-rire.

(1) Votre belle-mère vient vous rendre visite.

(2) Votre femme vous attend au haut de l'escalier lorsque vous arrivez du club.

(3) La soeur paie son jeune frère pour qu'il ne dise pas à son cavalier que ses cheveux et ses dents ne sont pas naturels.

Etc., etc.

Exemple:

Madame Lachance.—Maman a décidé de vivre avec nous, Georges.

Georges Lachance.—Oh! Joie!

Voilà une farce spirituelle et nouvelle. Je vais vous l'expliquer: Georges n'aime pas ça...

Autre exemple:

Eve.—J'en ai assez, je retourne chez ma mère.

Adam.—Ah! Hell! Tout le monde sait bien que tu n'as jamais eu de mère.

Comprenez-vous l'esprit? Je vais vous l'expliquer. Eve n'ayant pas...

Les farces et les mots d'esprit sur Adam et Eve sont absolument nouveaux. J'en suis l'inventeur et je ne suis pas encore très vieux.

Ce petit exposé est relativement court mais je n'ai pas l'espace voulu pour m'étendre davantage sur le sujet, je ne voulais démontrer qu'une chose: c'est qu'il est facile de faire des vers et facile de faire des mots d'esprit; le tout c'est d'avoir une bonne plume, et du bon papier.

P. G.

N. B.—(L'auteur donnera des leçons aux commençants, des leçons par correspondance, vers ou prose à volonté, mots d'esprit anciens ou modernes, les élèves devront fournir leur encre).

P. G.

L'ARGOT PENDANT LA GUERRE

Tous les combattants de tous les pays, au cours de toutes les guerres, ont eu un langage spécial, dont le pittoresque ne le disputait qu'à la fantaisie étymologique. Un savant teuton a, paraît-il, étudié l'argot des Mèdes vaincus par Cyrus en 556 av. J.-C. Nous nous contenterons de l'argot plus récent de ses compatriotes, qui baptisèrent le 75 le "P'tit Gustav" et "Franzman" leur adversaire gaulois.

La révélation première de la guerre fut le 420. Cet obusier fameux s'appelait la "grosse Bertha", en l'honneur de Mme Bertha von Bohlen née Krupp, marraine de ladite bouche à feu. Nos ennemis ont même composé sur la grosse Bertha une chanson de route dont les strophes vantent les effets du 420, "terreur des Français, des Anglais et du reste du monde".

Par contre le mortier de 305, est le filleul d'une autre allemande "Fraulein Emma", d'où son surnom élégant: la "fine Emma". Le canon anti-avion, toujours en voyage, est le "cirque ambulante" et notre 150, à cause du bruit de l'obus en marche, s'appelle l'"Auguste qui se gargarise". Le lance-bombe est le "petit Otto" et les grenades à main ont reçu différents noms suivant les régions et les régiments: "Délikatessen, oranges, tortues, grenouilles", etc...

Une des meilleures trouvailles des linguistes boches, c'est le surnom de la mitrailleuse: "Stottertante" (la tante qui bêgaie). On dit aussi, l'"orgue de la mort", le "canon à coliques", la "vieille bavarde", etc.

Quand nos mitrailleuses sont en actions le Boche, en sa guitoune, déclare:

— Voilà Franzman à sa machine àoudre.

Je suppose que vous avez peut-être entendu déjà parler de certains petits insectes tels que l'on en rencontre dans les meilleurs sections.

Et vous avez déjà deviné, n'est-ce pas, qu'on en trouve aussi de l'autre côté de la barricade. Or, les Boches qui les élèvent avec ardeur ont inventé pour ces bestioles déplaisantes des surnoms bizarres. Ce sont les "vadrouilleurs nocturnes", les "abeilles russes", les "poux de Nicolas" (l'ex-tzar), les "convives"; les gros totos qui fréquentent le front oriental sont les "grand'mères". Le soldat qui se gratte: "alarme sa ménagerie", mobilise ses Russes", guette les patrouilleurs", etc.

Passons maintenant de la vermine aux vêtements: le casque, c'est la "tulipe"; le sac, c'est le singe" ou la "commode"; les épaulettes sont les "assiettes à soupe"; les galons de sous-off, les "épluchures de concombre."

Voilà le Boche épouillé, habillé; il sort dans les rues de la petite ville, près de son cantonnement de repos. Il va flirter avec la vendeuse accorte, l'"abeille de boutique"; s'il est un émule de Don Juan et court volontiers après les belles, on dira qu'il est un "fournisseur de nounous". Et si, par malheur, son flirt a des conséquences, ses camarades diront de sa dulcinée:

"Elle s'est laissée faire tambour!" "*Sie hat sich zum tambour machen lassen*".

En vivant sur les territoires envahis avec nos compatriotes, les Allemands ont appris quelques mots de français. Ils ont si souvent entendu les mots "merci beaucoup" qu'il les emploient à présent à tout propos.

Pour demander un verre de bière, ils entrent dans l'estaminet et disent:

— Donnez-moi un glass de “Merci bokou!”

En général “Merci bokou!” s’applique à tout ce qui est bon. Deux Boches croisent une femme agréable dans le village; ils disent: — Ach! Elle est “Merci bokou!”

Fritz entre dans la cagna, retour du bureau du “bataillon Kommandeur”. Il est tout joyeux et s’écrie: “Dès la relève, j’aurai dix jours de “Merci bokou!”

Vous avez deviné qu’il s’agit d’une permission.

L’aviation allemande a naturellement son jargon spécial.

Les zeppelins sont d’abord la “Terreur des Anglais”. L’avion, c’est le “gratte-ciel” ou la “caisse”, ou la “grenouille verte”. Les hydroplanes sont les “chiens-volants”.

L’élève-pilote est un “légume vert”, l’as est un “oberfranz” et l’as des as le “très gros canon”. Les bombes s’appellent des “oeufs”, des “pois péteurs” ou des “haricots”.

Enfin les différentes armes ont aussi leurs sobriquets. La fantassin s’appelle le “lièvre du sable” (Sandhase), le chasseur est la “grenouille verte”, le pionnier, la “taupe” ou le “fossoyeur”, le cuirassier blanc, le “sac de farine”, le uhlan, “l’allumeur de réverbères”, le tringlot, “le cocher aux biscuits”, les hussards verts à brandbourgs jaunes, les “oeufs aux épinnards”.

— o —

LES BONNES BLAQUES DE L'HISTOIRE

Les statisticiens historiques nous en racontent parfois de si fortes qu’il vaut mieux les prendre avec deux grains de sel. En voici quelques-unes:

La vingtième année du règne d’Elisabeth, un forgeron, du nom de Mark Scaliot, fit une horloge, composée de onze pièces de fer, d’acier et de cuivre, qui, avec la clef, ne pesait qu’un

grain d’or. Il fabriqua aussi une chaîne d’or de quarante-trois anneaux, qu’il attacha au cou d’une mouche, que cela n’empêcha pas de voler. Le tout, horloge, clef, chaîne et mouche, ne pesait qu’un grain et demi.

Oswaldus Noringherus, qui était plus fameux que Scaliot pour ses travaux minuscules, a, dit-on, fabriqué seize cents assiettes en ivoire, tourné, parfaitement établies, mais si petites et si tenues, qu’il les faisait tenir toutes dans une coupe tournée d’un grain de poivre de grandeur ordinaire.

Johannes Shad, de Mitelbrach, emporta dans son voyage à Rome ce travail merveilleux et le montra au pape Paul V, qui l’examina et en compta toutes les pièces à l’aide d’une paire de lunettes.

Elles étaient si petites, qu’elles étaient presque invisibles à l’oeil nu. Johannes Ferrarius, un jésuite, possédait des canons de bois qui, avec leur affût, leur caisson et tout leur attirail militaire, pouvaient aussi contenir dans un grain de poivre de grandeur ordinaire.

Un artiste, du nom de Claudius Galus, fit pour Hippolyte d’Este, cardinal de Ferrare, des oiseaux perchés sur des branches d’arbres qui, à l’aide d’une machine hydraulique, distribuaient l’eau dans toutes les parties de l’arbre, chantaient et battaient des ailes; mais, à la soudaine apparition d’une chouette qui s’élançait d’un buisson par les mêmes moyens hydrauliques, ils restaient tous muets et silencieux.

— o —

Comme le monde est bizarre! Il y a des jeunes filles qui courent après le mariage et d’autres qui le fuient, comme la peste... jusqu’à la trentaine.

DES TITRES IDIOTS DANS DES SIECLES IDIOTS

Dans chaque siècle, les auteurs ont eu des manies particulières. Au seizième ils étaient pris d'une véritable rage pour les figures de langage. C'est surtout quand il s'agissait de donner un titre à son ouvrage que l'auteur faisait appel à toutes ses aptitudes figuratives.

En voici quelques échantillons. Un livre contre la vanité, par Dumont, écrivain ascétique, porte pour titre : "Décrottoir de la vanité".

Le religieux, Philippe Bosqué, a publié une tragédie intitulée : "Le petit rasoir des ornements mondains". Un commentaire du même auteur sur l'oraison dominicale, est intitulé : "La tabatière spirituelle pour faire éternuer les âmes dévotes vers le Sauveur."

Mais voici encore quelque chose de plus fort. "La seringue spirituelle pour les âmes constipées en dévotion" n'est rien autre chose qu'un livre sur la piété, par un missionnaire français. "La lampe de saint Augustin et mouchettes de cette lampe", est le titre d'un ouvrage théologique par Fromond.

En Angleterre, les puritains ne parlaient et n'écrivaient qu'au figuré. Un de leurs ministres intitula un recueil de ses sermons : "Quelques belles gallettes cuites dans le four de la charité et mises soigneusement de côté pour mon troupeau".

Un autre pasteur de cette secte, n'est pas resté en arrière de son confrère. Il a décoré un commentaire sur l'écriture sainte du titre pour le moins

trivial, de "Boutons pour les culottes des croyants."

"Les lunettes évangéliques" était un ouvrage d'un protestant contre les catholiques. Un controversiste le refuta et intitula son livre : "Le nettoyeur des lunettes évangéliques."

Un quaker publia contre le père Armand, un pamphlet intitulé : "Une paire de lunettes pour le père Armand." Ce dernier, homme d'esprit, en publia un autre sous le titre de : "Un étui pour les lunettes du père Armand."

Comment peut-on s'imaginer que le "Moutardier spirituel" était un livre fort à la mode au seizième siècle.

Tous les ouvrages que nous venons de mentionner appartiennent à une époque heureuse dans l'Histoire. Ce qui prouve qu'il y a plusieurs moyens d'arriver à la postérité.

LE PORT DE MONTREAL A REPRIS SON ASPECT D'AVANT LA GUERRE

Le port de Montréal, qui, ne l'oublions pas, est l'un des plus grands du monde, au cours de la saison qui s'achève, a repris son état normal d'avant-guerre, bien que les gros chargements de vivre qui quittent notre ville pour l'Europe semblent être un vestige du grand conflit qui vient de se terminer.

Notre port perdra, pour toujours, espérons-le, ce caractère mystérieux qu'il avait durant la guerre; nous ne verrons plus ces vaisseaux camouflés avec tous ces agrès, si-

gues des dangers qu'ils couraient au milieu de l'océan, avant d'atteindre le Saint-Laurent. Au lieu de tous ces dessins de camouflage, les navires arrivent maintenant dans notre port avec les couleurs respectives de leurs propriétaires.

Mais même sous les différentes couleurs d'avant-guerre qui ornent la coque et les cheminées des navires qui viennent dans notre port aujourd'hui il est facile de reconnaître que ces vaisseaux sont le produit d'un besoin urgent tel qu'il n'en ait jamais existé avant la guerre.

Ce sont des navires de guerre, bâtis avec une grande rapidité pour pouvoir faire face à la campagne des sous-marins.

On peut facilement reconnaître les navires du ministère du transport anglais par leur basse superstructure, leur petite cheminée, leur unique mat, et leur poste d'observation très élevé sur le mat afin de mieux permettre à la vigie de signaler les dangers dans la zone de guerre. On rencontre très peu de confort dans ces navires, chaque pièce a son utilité et rien de plus.

Un autre genre de navire que l'on voit souvent dans notre port, et qui est aussi une production de la guerre; ce sont les vaisseaux affectés au service des grands lacs, que l'on a bâtis par centaines dans les différents chantiers du Canada et des Etats-Unis. Cette construction se poursuit encore.

Ces navires, quoique étroits, car ils ont à passer par les canaux pour arriver à Montréal, ont une assez grande capacité et peuvent transporter leur cargaison dans tous les ports du monde.

Les vaisseaux ennemis que nous n'avions pas vus depuis quelques années, nous arrivent maintenant en grand nombre; ils voyagent sous les couleurs alliés qui s'en servent pour le transport des grains du Canada en Europe.

Parmi tous ces nouveaux visiteurs, et au milieu de toutes les inventions que la guer-

re a créées, on voit encore cependant dans notre port ces vieux navires qui ont bravé durant toute la durée de la guerre les mines, les torpilles et toutes les créations diaboliques de l'ennemi, et qui continuent régulièrement leur service entre Montréal et la Grande-Bretagne.

— o —

LE PRIX DE LA FUMÉE

Sous le règne de Henri III, un pauvre diable de poète — une espèce de Pierre Gringoire — graissait son pain de la fumée d'une gargotte en plein vent.

Le gargotier, qui le guignait de l'oeil, se propose de rire. Lors le saisissant par son pourpoint et le secouant rudement:

— Or ça, mon petit ribaud, cria-t-il d'une grosse voix, paye moi ma fumée!

— Mais...

— Pas de mais! Tu en as fait une beurée à ton pain; il faut que tu me la payes! d'ailleurs, sans plus de discours, appelons cet homme -ci qui passe.

Cet homme était Chicot, le fou de Henri III. Accepté de part et d'autre pour arbitre, Chicot, le cas entendu, déclare que Pierre Gringoire a tort. Force étant au malheureux de s'exécuter, il tire piteusement de son haut-de-chausses un sol qu'il remet au fou, — non pas un sol parisis, mais tourangeau, tout le fondement de son repas du lendemain.

Le gargotier riant sous cap, tendait déjà la main.

Mais Chicot, plaçant le sol en équilibre sur le bout de son doigt, du heurt d'un couteau le fit sonner aux oreilles du gargotier, puis le remit gravement à Gringoire.

— Qu'est-ce cela, Chicot? dit le cuisinier qui ne riait plus.

— Payement! répondit le fou. En son d'argent se paye fumée de cuisine!

— o —

L'HISTOIRE DU CANON et le CANON DANS L'HISTOIRE

C'est vers la fin du XIII^e siècle ou le commencement du XVI^e que la poudre servit, en Allemagne, à lancer des projectiles.

Le moine allemand Schwartz, qui passe pour l'inventeur de la poudre à canon, — connue au VII^e siècle de notre ère par les Grecs, puis par les Chinois, ne fut en réalité que le propagateur en divers pays de ses verstus balistiques et il est le premier qui l'ait employée pour lancer de gros projectiles dans des mortiers, puis dans des bombardes.

C'est en 1338 que l'on parla pour la première fois des canons "devant Puy-Guilhem en Aganois".

En 1339, 10 canons furent employés à la défense de Cambrai. Cinq de ces engins étaient en bronze, les cinq autres en fer. Ils étaient de très modestes calibre et revenaient chacun aux prix d'un canon pour enfant trouvé actuellement dans nos bazars, soit ; 2 francs, dix sous, trois deniers.

En 1345, on fabriqua à Cahors une artillerie formidable composée de 24 canons de fer, de 2,600 flèches et de 60 livres de poudre, à peine ce qu'il faut aujourd'hui pour lancer un seul obus de calibre modeste. C'est de cette époque que date l'usage des balles ou boulets de plomb.

En 1346, les Anglais mirent en ligne, à la bataille de Crécy, trois petits canons ou bombardes lançant des boulets de fer et du feu "pour effrayer et détruire hommes et chevaux, dit Froissart".

Les Allemands fondèrent les poudreries d'Augsbourg en 1340, de Spandau en 1344, de Leibnitz en 1348.

Au siège d'Alicante, en Espagne, en 1351, des boulets de fer furent lancés sur le feu. En 1359, la Russie commença à

mettre en oeuvre l'artillerie et la Suède en 1400.

L'usage des canons, dont le calibre grossissait de jour en jour, rencontra de la résistance un peu partout. Les conquérants méprisaient cette arme qui tendait à faire disparaître les qualités guerrières et la force personnelle des combattants. Les adroits archers anglais s'opposèrent aussi longtemps qu'ils purent à l'abandon d'une arme qu'ils excellaient à manier. D'autre part, la difficulté de construire en grande quantité des tubes métalliques capables de résister à une explosion de poudre enraya elle aussi l'emploi de la nouvelle arme.

L'infanterie demeura armée de piques jusqu'au temps de Louis XIV, époque où on leur substitua le mousquet, bien que, depuis longtemps, les balistes, les arbalètes à tour et les mangonneaux eussent été remplacés par des canons et des bombardes plus maniables, aux effets plus puissants.

Charles VII acheva de chasser les Anglais de France avec l'artillerie de Jean Bureau au XV^e siècle.

Au début, les canons ne lançaient que des engins pleins, de forme sphérique. Au XVII^e siècle, on perfectionna le projectile. On imagina la bombe ou boulet creux ; puis plus tard, l'obus, projectile creux rempli de poudre et armé d'une fusée chargée de provoquer une explosion qui en augmentait, au loin, les effets destructeurs.

Au début, le calibre d'un canon était déterminé par le poids du projectile ; on disait, "un canon de 24" lorsque celui-ci lançait un boulet du poids de 24 kilos. Actuellement, un canon de 420 est pièce dont l'âme a 420 millimètres de diamètre.

Autrefois, les canons étaient lisses inté-

rieurement; ils lançaient des boulets ronds qu'on introduisait dans la pièce par la bouche.

A partir de 1858, les canons se chargèrent par la culasse, lancèrent des obus cylindro-coniques et furent rayés.

A partir de 1870, le canon fut renforcé d'un ou deux rangs de frettes et tubé en acier.

Dans la guerre actuelle, les Allemands, grands perfectionneurs d'engins meurtriers, se sont servis de pièces énormes pour bombarder Dunkerque et du fameux canon-géant pour atteindre Paris à plus de 100 milles. Le coût de l'envoi d'un obus par cet engin diabolique est fabuleux; il nécessite une charge de poudre de 500 livres. Nous voilà loin des 60 livres de poudre fabriquées à Cahors pour l'approvisionnement de 24 canons.

— o —

LE COLORIS CHEZ NOS PAYSAGISTES CANADIENS

C'est avec plaisir que nous saisissons l'occasion de signaler ceux des nôtres qui savent se distinguer et s'affirmer dans les beaux arts. Et, aujourd'hui nous voulons parler de l'exposition des peintures de M. Marc-A. Fortin, aux salons de la bibliothèque Saint-Sulpice. Cette exposition a attiré des foules considérables pendant tout le mois d'octobre et elle a provoqué des commentaires divers, mais la plupart élogieux.

Il est incontestable que M. Fortin, à peine âgé de trente ans, est appelé à faire autorité dans notre école de peinture. Ses oeuvres nous donnent tout de suite l'impression d'un artiste qui ne craint pas de s'affirmer en sortant des sentiers battus. Il n'est pas de ceux qui marchent derrière le goût et la fantaisie du public; c'est plutôt un devancier, un éducateur, un penseur hardi et puissant.

M. Fortin est d'abord un coloriste et un coloriste dont la hardiesse et la vigueur

confinent parfois la témérité. Ainsi, il s'en est trouvé parmi les visiteurs qui ont crié à l'exagération, à la trop grande abondance de couleurs, au ton presque criard de certaines toiles. Ceux-là sont toujours les mêmes. Ce sont les timides redoutant les innovations, préférant cotoyer sans cesse les sentiers battus plutôt que s'imposer le moindre effort cérébral.

Mais pour ceux qui aiment les procédés nouveaux et les impressions non vues, M. Fortin est un artiste véritable qui ne craint pas de nous montrer les paysages et les choses comme il les a vus et non comme tant d'autres les ont vus. Et, si l'on observe bien la nature, on admettra que fort souvent elle offre à nos yeux de ces violences de ton et de coloris. Seulement, tous les peintres ne voient pas toujours vrai, juste et au bon moment. M. Fortin a l'âme d'un observateur original; créateur avéré, il n'a rien du copiste. Tant mieux. Ses bleus, ses verts et ses vermillons se heurtent souvent au lieu de se fondre et se diluer, mais nous avons l'impression de la vérité qui, fort souvent, offre de ces violences polychromes.

Les toiles de M. Fortin sont nombreuses, trop nombreuses pour qu'il nous soit permis de les étudier en détail, mais, il en est une surtout qui donne au plus haut point une idée de l'ensemble.

Dans sa toile intitulée "*Après l'orage*" nous voyons un vrai ciel de fin du monde, avec des nuages effrayants, fantastiques. C'est l'entassement des forces aveugles de la nature qui écrasent l'atôme. C'est de la bonne peinture et c'est en même temps de la haute poésie.

D'autre part, M. Fortin n'excelle pas que dans les sujets violents, et tels autres de ses paysages d'hiver, par exemple, sont à la fois véridiques et reposants. M. Fortin, qui est le fils de l'hon. juge Fortin, est l'un des plus fidèles exposants de l'Association des Arts. Son talent hardi et sûr lui ménage un brillant avenir.

HISTORIQUE DU THERMOMETRE

L'invention de cet instrument fait époque dans la science car lui seul a permis d'arriver à la connaissance des lois qui règlent les phénomènes caloriques.

L'idée première en appartient peut-être au célèbre van Halmont, qui avait imaginé un appareil qui devait, selon ses propres dires, "constater que l'eau renfermée dans une boule terminée par une tige creuse, monte ou descend, suivant la température du milieu ambiant. Toujours est-il qu'au XVIIe siècle, la nécessité d'un appareil propre à mesurer les différences de température était si bien sentie, que les Galilée, les Bacon, les Scarpi, les Fludd, les Borelli, les van Helmont et d'autres savants de cette époque se livrèrent de ce côté à des recherches que ne couronna pas toujours le succès. Il faut arriver jusqu'en 1624 pour constater un commencement de solution dans les essais d'un Hollandais, Cornelius van Drebbel, né à Alkmaeer, en 1572, mort à Londres, en 1634, auquel on doit aussi la découverte de la teinture en écarlate. Le thermomètre de ce physicien consistait en un tube rempli d'air, fermé à son extrémité supérieure et plongeant par l'autre extrémité, qui était ouverte, dans un flacon contenant de l'acide nitrique étendu d'eau. Suivant que la température extérieure augmentait ou baissait, l'air enfermé dans le tube augmentait ou diminuait de volume, et, par suite, le liquide descendait ou montait dans ce même tube.

Cet instrument, nommé "calendare vitrum" (verre indicateur) par son

auteur, constituait donc ce qu'on a appelé depuis un "thermomètre à air", mais sa graduation ne reposant sur aucun principe déterminé, ne pouvait fournir aucune indication comparable.

Vers 1650, les membres de l'académie "del imento", à Florence, apportèrent au "thermomètre" (du grec "thermos", chaleur, "métron", mesure), certains perfectionnements qui lui valurent à peu près la forme qu'il a aujourd'hui et son principe reposait sur la dilatation des liquides.

Le tube était rempli d'alcool coloré; pour le graduer, on le portait dans une cave et on marquait d'un trait l'endroit où le liquide s'arrêtait; puis, partant de là, on divisait en cent parties égales les portions situées au-dessus et au-dessous de ce trait.

Avec un pareil système, il était impossible, on le comprend, de construire deux instruments qui pussent concorder. Et néanmoins, pendant un demi-siècle, c'est le seul appareil dont on va faire usage.

Enfin, dans les dernières années du XVIIe siècle, le physicien Renaldini, de Pise, qui professait à Padoue, proposa que tous les thermomètres prisent, comme point fixe, le degré de congélation de l'eau, et, comme second point fixe, le degré où monterait l'alcool du tube plongé dans du beurre fondu; on diviserait ensuite l'espace compris entre ces deux points en parties égales.

De cette époque date donc le thermomètre actuel, et le premier instrument dû à cette innovation date de

1701; il fut construit par Newton, et c'est le plus ancien "thermomètre à indications comparables" qui ait existé. Il avait adopté comme liquide l'huile de lin, qui peut supporter, sans bouillir, une plus haute température que l'alcool, et il avait pris comme points fixes de la graduation, pour le terme supérieur, le point où l'huile s'arrêtait au moment de sa congélation.

Bientôt on se mit à chercher un agent thermométrique autre que l'huile trop faiblement dilatée par la chaleur et qui se congèle à une température peu élevée, et, en 1714, Gabriel Fahrenheit, de Dantzic, résolut à peu près complètement le problème en construisant le thermomètre qui a reçu son nom. Il fut aussitôt adopté en Allemagne et en Angleterre — où on l'emploie encore aujourd'hui — et introduit en France.

Mais, vers 1780, les savants donnèrent la préférence à celui que Réaumur venait d'établir. Enfin, en 1841, Celsius, professeur à Upsal, construisit le thermomètre appelé "thermomètre centigrade", ou de "Celsius". Ces trois instruments sont ceux dont l'usage est le plus répandu; ils ne diffèrent que par la graduation de chacun d'eux.

UN MIRACLE DE VOLONTE

Mme Gabron de Calonna était aveugle à onze ans; elle devint sourde à trente ans. La voilà à peu près complètement isolée du monde extérieur.

C'est ici qu'intervient l'admirable victoire de la volonté.

La jeune femme n'accepte pas d'être retranchée de la vie; de toute son intelligence tendue de toute sa volonté qui ne fai-

blit pas, elle apprend à rester vivante. Emmurée derrière une chair inerte, son amour la fera triompher. N'entendant plus guère les sons, ne distinguant plus les mots, elle arrivera à *comprendre* les vibrations en posant ses doigts sur les lèvres, sur la gorge de celui qui parle; d'une merveilleuse sensibilité tactile qu'accroît sa détresse, les paroles qu'elle n'entend plus, elle les comprend quand on lui parle dans le creux de la main ou quand, lui prenant le doigt, on lui fait écrire du bout de l'index les mots qu'on veut lui faire saisir. Pendant plus de vingt ans, cette aveugle-sourde resta ainsi en communication avec toute sa vie extérieure dont le sort l'avait voulu ~~séparer~~.

MUSICIENNE D'UNE MAIN

Il serait difficile à croire qu'une jeune fille n'ayant qu'une main ait gagné le titre de *Champion*, comme musicienne.

La chose est pourtant véridique. C'est Mlle Mayme Miller de Vanwert, qui gagna le plus haut prix avec titre de champion musicienne de l'université Wesleyenne d'Ohio.

Mlle Miller naquit infirme, avec la main gauche privée de ses cinq doigts, ce qui ne l'empêche pas de jouer du piano admirablement et avec une remarquable dextérité de la main droite!

A part le flatteur titre de champion, elle reçut 65 dollars en argent. On peut dire que ce n'était pas sans mal qu'elle gagna ses lauriers, car les concurrents étaient au nombre de 10.

N. DE LA R. — Seulement le titre de *champion* n'ayant rien d'artistique, il se pourrait que ladite jeune fille soit une adepte de l'école des bruiteurs qui admettent aussi bien au piano, le jeu avec les pieds.

POURQUOI PROHIBERAIT-ON LE TABAC ?

Voilà le tabac solennellement réhabilité.

On affirme qu'il constitue un incomparable remède préventif contre le choléra.

Feu Nicot en frémit de joie dans sa tombe. Et nous surtout, puisqu'il se trouve un député d'Ottawa qui demande la prohibition contre le tabac.

Connaissez-vous l'authentique légende du *tabac, plante de concorde et d'amour* ?

Elle arrive des grandes Indes :

"Deux tributs étaient en guerre, depuis un temps immémorial, et le Grand-Esprit, tout Grand-Esprit qu'il fût, ne savait comment faire cesser cet état d'hostilité permanent. C'est alors qu'il imagina de faire trouver, en même temps, aux chefs des deux camps, l'herbe apaisante, dont ils éprouvèrent tant de délices qu'ils en oublièrent leur animosité. C'est l'origine du *Calumet de paix*, qui étonna tant, à la fin du seizième siècle, le voyageur Marc Lescarbot, un des premiers explorateurs du Canada.

"Cette fumée de pétun prise par la bouche, en suçant comme un enfant, les Algonquins la font sortir par le nez, et, en passant par les conduits de la respiration, le cerveau en est réchauffé et les humidités d'icelui chassées. Cela aussi étourdit et enivre aucunement, et la feuille de cette herbe ou la cendre qui reste au pétunoir consolide les playes. Je diray encore que ce nectar leur est si suave que les enfants hument quelquefois la fumée que leurs pères jettent par les narines afin de ne rien perdre."

Marc Lescarbot avouait, d'ailleurs, que quelque suavité qu'on y trouvât, il n'avait jamais pu s'y accoutumer.

On ne se douterait guère, en Europe, que le tabac soit une plainte pacifiste. Les guerriers l'utilisent depuis longtemps pour leur satisfaction et l'on n'a jamais dit encore qu'ils soient devenus plus humains.

Le cigare provoque des disputes plutôt qu'il n'en apaise. Mais il peut être essentiellement diplomatique quand on sait s'en servir. Dickens en a donné un exemple que rappelle un confrère; c'est un personnage d'un de ses livres, un grand brasseur d'affaires, qui, bien qu'il détestât le tabac, s'était obstiné à fumer de gros cigares :

"Pendant ses discussions sur des chiffres qui devaient être à son avantage, ils lui permettaient de dissimuler ses impressions, en s'entourant d'un nuage de fumée. Quand il était embarrassé, il faisait semblant de s'être trompé, d'avoir porté le cigare à ses lèvres par le côté allumé, par distraction. Alors, il pestait contre sa prétendue maladresse, toussait, crachait, et, pendant ce temps-là, prenait sur son adversaire l'avantage d'un temps de réflexion."

Quand une habitude, fût-elle une manie, peut invoquer de tels usages diplomatiques, elle est intangible. Prenez-en donc pour votre agrément et le plus grand plaisir des marchands.

VIVE LA LANGUE FRANÇAISE

L'étude de la langue allemande est de plus en plus abandonnée dans les écoles anglaises: le français, par contre, est enseigné partout. L'enseignement du français par le moyen du phonographe a été jugé tellement satisfaisant que l'*Education Committee* vient d'émettre le vœu que ce procédé soit appliqué dans toutes les écoles communales de Londres. Des cylindres spéciaux sont employés qui répètent inlassablement les mêmes mots et les mêmes sens jusqu'à ce que les élèves les puissent prononcer convenablement.

Que n'emploie-t-on le même procédé dans l'Ontario ?

LA FILLE AUX PLUMES

Ce n'est pas un fait très rare de voir un homme vivre de sa plume, mais voir une plume vivre d'un homme ou d'une femme, c'est fort extraordinaire.

La ville de Chicago possède un phénomène merveilleux, unique, sans doute, depuis que le monde existe :

Une enfant de six mois, Augustine Lavir, porte sur sa tête une plume qui tombe et repousse tous les six jours. Le phénix fabuleux, renaissant de ses cendres, devient une réalité.

Nous avons vu les 23 plumes qui ont poussé successivement sur la tête de cette enfant.

Nous avons assisté, chez son père, brave ouvrier menuisier, à la chute de la dernière.

Voici comment l'étrange phénomène se produit; rien n'est plus curieux.

Un bouton se forme sur la nuque de l'enfant. Au moment où le bouton doit s'épanouir, Augustine éprouve un petit tremblement qui annonce une légère souffrance. Le bouton s'ouvre et la plume se montre poussant en courbe, de manière à atteindre toute sa longueur, qui est de 3 à 4 pouces. Elle est dorée sur ses bords et présente les nuances les plus variées et les plus charmantes.

Quand elle tombe, quelques gouttelettes d'un liquide blanchâtre sortent du trou, qui se referme aussitôt, pour ne laisser aucune trace de son existence, jusqu'à la réapparition d'un nouveau bouton.

L'enfant porte cette plume sur la tête tantôt six jours, tantôt quatre jours, et ce qu'il y a de plus mystérieux, c'est que la nouvelle plume met autant de temps à pousser que son aînée à tomber.

—o—

SINGULIER CAS D'ÉNERGIE FÉMININE

On vient d'avoir un exemple de la grande énergie féminine dans Mlle Nollie Fancher, une américaine qui, par sa grande patience et résignation à supporter la maladie, fait l'admiration de tous ceux l'approchent.

En 1866 elle fut victime d'un accident de voiture, à l'âge de 17 ans. Elle fut traînée plusieurs verges sur le sol et la suite fut des plus malheureuses pour elle.

Comme conséquences, elle perdit l'usage de la vue, de l'ouïe et de la parole. Sa gorge peu, de temps après, se paralysa, au point qu'elle a peine avaler le moindre aliment; puis elle tomba dans une sorte de léthargie, durant neuf années, perdant tout souvenir de ce qui se passait autour d'elle. N'ayant aucune conscience de ce qu'elle disait ou faisait.

Le seul mouvement qu'elle put faire pendant des années, était de ramener, en arrière de la tête ses deux bras, mais elle ne quitta jamais le lit d'où il lui était impossible de se lever.

Pour se distraire et passer cette triste existence, elle travaille la dentelle et son esprit de gaieté mêlé de plaisanteries, lui sauvèrent la vie.

Aujourd'hui, elle a 67 ans. C'est une vraie martyre d'un demi-siècle de souffrances vaillamment supportées sans qu'elle ait trouvé trop pesant le fardeau de la vie.

Ayant été interviewé dernièrement, elle laissa échapper des paroles qui dénotèrent ouvertement la disposition admirable de son âme.

"J'ai eu une lourde croix à porter durant ma vie, disait-elle,... mais il y en a de plus malheureux que moi dont la croix est bien plus pesante que la mienne!... Ce sont les pauvres affamés et ceux qui n'ont point de travail!"

C'est un exemple touchant qui peut servir de leçon à plus d'un chrétien!

L'ORIGINE DU MOT "BOLCHEVIK"

Voici, d'après une brochure récemment publiée à Moscou par le docteur Charustin, quelle serait l'origine du mot "bolchevik" ou plus exactement "bolshevik".

En 1903, à la deuxième conférence du parti social-démocrate russe, au moment où les méthodes à adopter à l'égard de l'activité révolutionnaire étaient en discussion, un différend se produisit, et, au vote, il y eut naturellement une majorité (*bolshinstvo*) et une minorité (*menshinstvo*). Les deux groupes furent dès lors dénommés: les *bolsheviks* et les *mensheviks*. Ce sont ces majoritaires de 1903 qui sont aujourd'hui à la tête de la révolution russe. Le terme n'est donc pas né des circonstances récentes comme on l'avait d'abord dit.

— o —

LE PLUS PETIT SINGE DU MONDE

Une grande dame anglaise, la comtesse Théodosia de Cottenham, a exhibé, il y a quelques années, dans un concours d'animaux favoris et de bêtes de salon, une paire de singes d'une variété extrêmement rare.

Le "*Jacchus penicillatus*" fait partie de la grande famille des ouistitis (*hapales*), mais il est de si petite taille qu'il occupe une place à part parmi ces minuscules quadrumanes. De fait, il est presque aussi petit qu'une souris blanche.

Comme la plupart de ses congénères, il est originale du bassin de l'Amazonie, dans l'extrême-nord du Brésil.

C'est dans les immenses forêts vierges qui recouvrent encore cette région qu'on rencontre ces gracieux animaux par bandes de vingt à trente individus, rarement plus.

Leur extrême timidité est leur meilleur

leur moyen de défense. A l'encontre de tant de singes qui s'avancent vers le chasseur pour le narguer ou pour l'examiner avec curiosité, ils s'enfuient dans les hautes branches des arbres au moindre bruit suspect.

Les deux pensionnaires de la comtesse de Cottenham valent leur poids d'or, il est à peine besoin de le dire.

Apportés en Europe par un voyageur allemand, ils furent vendus fort cher à la riche dame.

Ils se nourrissent de fruits et de noix et sont déjà si bien apprivoisés qu'on les laisse courir et bondir sur la table, à la grande joie des invités.

— o —

SINGULARITE DES TESTAMENTS

Pendant un séjour qu'elle fut forcée de faire en France, une princesse polonaise eut recours, pour une opération chirurgicale, à un praticien réputé fort habile, mais qui eut le malheur de la blesser grièvement. La gangrène se mit à la plaie, il fallut amputer le bras, mais cette opération fut aussi malheureuse que la première et amena la mort de la dame. Deux jours avant son décès, elle avait fait insérer ce qui suit dans son testament.

"Persuadée du tort que mon accident fera au malheureux chirurgien qui est la cause de ma mort, je lui lègue sur mes biens la somme de deux cents ducats de rente viagère et lui pardonne de tout mon coeur sa méprise. Je souhaite ardemment qu'il soit indemnisé par là du discrédit que pourra lui causer ma fatale catastrophe..."

Ce trait est l'indice d'une âme forte et vraiment chrétienne; mais combien des illustres praticiens de nos jours seraient peu flattés de recevoir par testament un brevet d'ignorance, ou tout au moins d'une maladresse mortelle!

LE VIL METAL

Avez-vous beaucoup d'argent dans votre poche? Non, n'est-ce pas? Et c'est heureux pour vous; car les hygiénistes avertissent le public du danger qui s'attache à l'usage de la monnaie.

Une pièce de 2 sous en bronze est couverte de 760,000 bactéries, presque toutes redoutables; une pièce de nickel n'en porte que 140,000; un vieux billet de banque, plus d'un million. Les billets de banque les plus inoffensifs sont les moins sales, c'est-à-dire les billets de 100 dollars. Donc, procurez-vous des pièces d'or plutôt que des pièces de billon, et des billets de cent plutôt que des coupures de 5 dollars. C'est un conseil de la science. Ne manquez pas de le suivre. Quand le philosophe Sénèque, multimillionnaire mais grand admirateur de la pauvreté, buvait son falerne dans une coupe d'or, ce n'était pas par amour du luxe ou par ostentation, mais par hygiène, l'or étant le métal le plus aseptique...

Si nous écoutions les augures, nous renoncerions à tous les biens de la vie par peur du microbe. "Plus de baisers! disaient les savants américains, ou gare le bacille!" — "Plus d'argent! disent les savants italiens, ou le bactérie vous infecte!" Et puis ce sont les microbes du lait, microbes de la viande, microbes de l'eau, de l'air, microbes partout. Il y aurait de quoi rendre fous même des gens mieux équilibrés que nos contemporains.

Rappelons-nous que les hommes ont vécu, et bien vécu, des milliers ou des millions d'années avant l'invention des microscopes et des bouillons de culture. Ils respiraient, buvaient et mangeaient du microbe sans s'en apercevoir. Faisons comme eux.

Dans un rouleau de pièces d'or, le bacille le plus rébarbatif devient un ami.

— o —

NOUVELLE THEORIE SUR LA LUMIERE DE LA LUNE

C'est une croyance généralement répandue que la Lune n'a pas d'autre lumière que celle qu'elle reçoit du Soleil.

Or, au dernier Congrès Lunaire, M. Albert Nondon a présenté un travail affirmant la luminescence propre de notre satellite, affirmation fondée sur les observations faites par lui sur la lumière cendrée de la Lune, laquelle est plus intense aux bords qu'au centre.

En suite de ces observations de l'éclipse du 4 juillet, ledit astronome a émis une nouvelle note, insistant sur la luminescence propre de la Lune et affirmant que la lumière rougeâtre correspondant à cette éclipse avait été reconnue décroître des bords au centre.

Pour prouver la lumière propre de la Lune, en se fondant sur cette diminution des bords vers le centre, M. Nondon a eu recours non seulement aux raisonnements scientifiques, mais à l'expérimentation. Il plaça, dans une chambre obscure, une sphère de laiton de 4 pouces de diamètre qu'il éclairait par une ouverture, de sorte que la partie centrale était plus éclairée que les bords, tandis que si l'on répétait l'expérience en recouvrant la sphère de substance phosphorescentes, il arrivait le contraire, c'est-à-dire que la lumière était plus intense sur les bords et décroissait à mesure de son rapprochement vers le centre.

M. Nodon se propose de poursuivre ses expériences avec le spectroscope, afin d'obtenir dans les spectres les franges propres de la phosphorescence et de la fluorescence.

— o —

LA CHASSE DU PHOQUE A FOURRURE

En vertu du traité relatif à la chasse pélagique du phoque de 1919 conclu entre la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, le Japon et la Russie, la chasse pélagique du phoque à fourrure en mer est interdite, si ce n'est par les Indiens ou autres aborigènes du littoral se servant de canots, et cela pour une période d'au moins quinze ans. Durant ce laps de temps, le Canada est censé bénéficier de 15 pour cent brut, en nombre et en qualité, sur les peaux de phoques capturés dans les îles peuplées de ces animaux marins et appartenant aux Etats-Unis et à la Russie, et de 10 pour cent sur les peaux de ceux capturés dans les îles japonaises.

Comme les colonies étaient très sérieusement menacées de dépeuplement lors de la mise en vigueur du traité, l'année qui suivit son adoption, les Etats-Unis et la Russie interdirent toute chasse commerciale sur leurs îles pour une période de cinq ans, de telle sorte que cette chasse ne recommença pour les deux pays qu'en 1918.

Primitivement et à une époque où la chasse pélagique n'avait pas encore acquis toute son importance, les îles américaines rendaient facilement cent mille peaux de phoques à fourrure par année sans qu'une chasse si considérable ait semblé affecter les troupeaux de ces animaux marins; mais en 1911, quand le traité fut mis en vigueur, le nombre total des phoques fréquentant ces îles, ne s'élevait plus qu'à 123,600.

On rapporte qu'au cours des cinq dernières années, leur augmentation

a été très satisfaisante. A la suite d'un dénombrement soigné, fait en 1917, on a constaté la présence sur les îles de 468,692 phoques à fourrure.

Comme la répartition des sexes se fait naturellement en nombre presque égal chez cette espèce, et comme ces animaux sont essentiellement polygames, on peut sans inconvénient se livrer à l'extermination d'un nombre très considérable de jeunes mâles chaque année, non seulement sans nuire à l'industrie, mais bien au contraire en travaillant à sa sauvegarde. Il est probable qu'on exterminera entre 20,000 et 30,000 phoques sur ces îles au cours de l'été prochain.

Il est difficile d'obtenir des renseignements très précis en ce qui concerne le repeuplement des îles russes, mais en 1917, on a rapporté que leur nombre total s'y était élevé à 15,000 et qu'on se proposait d'en tuer 750 au cours de l'été 1918.

Les divers habitats du phoque sont pour le Japon de peu d'étendue; en fait ils sont pratiquement restreints à l'île Robben, cédée au Japon par la Russie à la fin de la guerre russo-japonaise. On ne s'est livré que très peu à la chasse dans ces lieux depuis 1911 à l'exception de 1916 et 1917. La part du Canada pour les années 1912, 1913 et 1914 s'est élevée dans l'ensemble à 123 peaux. Ces peaux furent expédiés par le Japon avec son propre envoi à Saint-Louis, E.-U. A., pour en faire l'écoulement aux ventes de fourrures qui eurent lieu en avril 1918. La part du Canada pour les peaux obtenues en 1915 s'est chiffrée

à 58. Elles furent expédiées à M. C. M. Lampson et Compagnie de London au cours de l'année actuelle et on en disposera lors des ventes d'avril 1919.

Bien que le nombre des phoques ayant fréquenté l'île en 1916 et 1917 pendant la période de chasse ait été peu considérable, le dénombrement fait en cette dernière année tendait à indiquer que durant les trois mois commençant le 1er août, 10,515 phoques s'étaient réunis sur ces îles. Ce chiffre constitue un résultat très avantageux et il est évident que ces habitats produiront beaucoup d'ici à quelques années.

Le Canada à partir de 1918 bénéficie de recettes importantes à même la chasse du phoque, recette dont le montant ira sans cesse s'accroissant d'année en année à mesure que les colonies de ces animaux marins augmenteront en nombre.

LE NORD INEXPLORE

On sait que les régions septentrionales du Canada sont pour ainsi dire à peu près inconnues. Toutefois, grâce à ses arpenteurs, à ses explorateurs et même aux chasseurs qui pénérent dans le nord, le gouvernement fédéral est parvenu à recueillir certaines données intéressantes.

Les explorateurs ont établi, par exemple, que d'un bout à l'autre des vallées de la Paix et de d'Athabaska, ainsi que sur une certaine distance le long du fleuve Mackenzie, le blé, l'orge, et d'autres céréales croissent avec succès. On récolte en quantité les pommes de terre, les choux, les raves, et on y rencontre en abondance les petits fruits tels que les fraises, les framboises, etc. A mesure que l'on avance dans le nord, la production du sol n'est li-

mitée que par le danger auquel les produits sont exposés par la gelée qui peut les faire périr au printemps ou peut-être les détruire à l'automne.

Il est en outre certain qu'il se rencontre dans ces régions du nord des millions d'acres de terres propres à la culture et capables de faire vivre, après un certain temps, de nombreuses populations. Et pourquoi en serait-il autrement? Ne se trouve-t-il pas dans certaines parties de l'Europe et de l'Asie des régions situées sous la même latitude que le nord du Canada, et où cependant des millions de personnes sont installées et vivent convenablement?

Ajoutons que le nord du Canada est parsemé de lacs et de rivières qui regorgent de poissons et que les animaux à fourrure qui y sont en grand nombre constituent pour le colon un secours immédiat de profit.

LE POIDS D'UN MILLIARD

Tout le monde, aujourd'hui, ne parle plus que par milliards. Mais combien d'enfants et de grandes personnes savent exactement ce que pèse un milliard?

Sachez donc qu'un milliard pèse:

En argent, 10,000,000 de livres;

En or, 645,160 livres;

En billets de cent dollars, 23,000 livres.

Pour le transport d'un milliard, en considérant qu'un homme porte 200 livres, il faudrait:

En billets de cent dollars, 115 hommes;

En argent, 50,000 hommes.

Un milliard, en billets de mille francs, formerait 2,000 volumes de 500 feuilles.

Une bibliothèque fort rare, mais aussi fort utile, et enfin fort agréable.

Une page pour les musiciens.

LE CINQUANTAIRE DE LA MORT D'HECTOR BERLIOZ — SOUVENIRS INTIMES.

C'est en 1869 que mourut le grand musicien Hector Berlioz dans son modeste appartement de la rue de Calais — c'était vraiment pour lui l'heure de la délivrance après toute une année de souffrances durant laquelle l'esprit et le corps s'étaient irrémédiablement affaiblis — et, trois jours après, ses funérailles étaient célébrées à l'église de la Trinité sans soulever d'émotion dans la rue, sans causer d'encombrement dans l'église. Je vois encore le cortège funèbre, escorté de gardes nationaux, descendre par la rue Blanche. Les passants s'arrêtaient pour bien entendre la musique de la garde nationale exécutant, entre autres marches, un fragment de la "Symphonie funèbre et triomphale", composée par le maître défunt pour l'inauguration de la Colonne de Juillet; on regardait avec curiosité les habits brodés de MM. Guillaume et Camille Doucet qui tenaient les cordons du poêle avec le baron Taylor et Perrin, directeur de l'Opéra; les boutiquiers se hissaient pour voir les insignes, les croix, les couronnes de feuillage ou d'or déposés sur le cercueil; mais tous ces badauds ne savaient guère à quel homme de génie ils accordaient un dernier salut machinal. A l'église, la cérémonie, en dehors des personnages officiels et des notabilités du monde des arts, avait attiré seulement les admirateurs inconnus de Berlioz, et elle conserva dès lors un caractère, un sé-

rieux qui contrastaient singulièrement avec les désordres scandaleux qui s'étaient produits, trois mois plus tôt, dans la même église, aux funérailles de Rossini.

C'est que, pour Berlioz, il n'y avait pas de chanteurs célèbres qui dussent se faire entendre; non, rien que de la musique instrumentale ou chorale, empruntée à Cherubini, à Mozart, à Gluck, avec deux morceaux de lui-même: "l'Hostias et preces" de son "Requiem" et la marche d'"Harold", jouée au grand orgue par l'organiste Chauvet, qui aurait voulu exécuter auparavant le septuor des "Troyens" et qui s'était vu couper la parole, si l'on peut dire, par les foudroyants éclats de la fanfare de Sax, le célèbre facteur d'instruments de cuivre, attaquant à l'improviste la marche funèbre composée par Litolf à la mémoire de Meyerbeer. Du reste, à cette époque, peu d'œuvres de Berlioz avaient déjà reparu dans les concerts, et ceux-là n'étaient pas nombreux qui soupçonnaient quelle perte l'art musical venait de faire. Il y avait cinq ou six ans que **les Troyens à Carthage** avaient échoué sur la scène du Théâtre-Lyrique; Berlioz, malgré tous ses efforts, n'avait pas pu faire accepter à l'Opéra-Comique **Béatrice et Bénédict** qui venait pourtant d'obtenir un succès plein de promesses à Bade, puis à Weimar (pour ces deux ouvrages, la réparation complète arrivera bien

quelque jour), et la Société des concerts du Conservatoire depuis l'échec des **Troyens**, ne lui avait ouvert que deux fois ses portes pour le délicieux tableau de la **Fuite en Egypte**. Au milieu de cette indifférence presque générale, pour Berlioz comme pour Wagner, comme pour Beethoven, Haydn, Mozart, pour tout les maîtres enfin de la musique, le véritable initiateur, celui qui avait entrepris de le révéler, de l'imposer à la foule, c'était Pasdeloup, qui avait déjà joué les ouvertures du **Carnaval romain** et des **Francs-Juges**, la **fête chez Capulet** et la scène d'amour de **Roméo**, et surtout le septuor des **Troyens** avec la créatrice du rôle de Didon, Mme Charton-Demeur. Une matinée mémorable que celle-là pour ceux qui y assistaient, d'abord par les bravos que le public prodigua à Berlioz, en le découvrant dans la salle, puis par l'ovation qui lui fut faite à la sortie du Concert, sur le boulevard: c'était le 7 mars 1866.

Berlioz, tel que je le vis ce jour-là et d'autres fois encore, même dans des circonstances très flatteuses pour lui, avait l'air sombre et découragé; mais il y avait en lui une grandeur qui commandait le respect, même à ses adversaires les plus acharnés. Le dos un peu voûté, comme ployé sous les coups de l'adversité, sa luxuriante chevelure tombant en longues mèches blanches sur son visage, dont les traits anguleux, exagérés par l'âge, lui prêtaient un air d'oiseau de proie; le regard éteint, mais profond et s'allumant parfois d'une flamme soudaine qui semblait trahir un réveil d'espérance, un suprême appel à la revanche posthume; absorbé, replié sur lui-même, se dérochant par un silence obstiné aux compliments qu'on quêtait autour de lui; s'isolant au milieu du monde et se garant des indiscrets, des cau-

seurs, par cette attitude rébarbative: tel se montrait Berlioz, lorsqu'il ne sentait pas auprès de lui la chaude affection de quelques amis intimes ou de disciples aimés. Mais combien il était différent dès qu'il se trouvait dans un milieu qui lui était depuis longtemps sympathique! Autant ceux qui le connaissaient mal le jugeaient dur, peu sociable, autant ceux qu'il honorait de son affection vantaient sa bonté, son affection prévenante, à condition qu'on eût su conquérir peu à peu son estime et son amitié, car il ne s'imposait de prime abord ni par la bienveillance, ni par l'agrément des rapports: tel il m'apparut à diverses reprises dans la famille du docteur Amusat, le célèbre chirurgien avec qui il avait conservée d'excellentes relations depuis le temps où il suivait son cours à l'École de Médecine. Et cette mutuelle affection de maître à élève datait de loin.

Dès qu'il se trouvait dans une compagnie qui lui était agréable, son esprit se distendait et s'épanchait en mille plaisanteries, mais comme il fallait se garder alors de prononcer devant lui, le nom d'une de ses bêtes noires, de Fétis, de Scudo, de Richard Wagner, ce qui le faisait immédiatement changer d'humeur et entrer en colère! Au milieu d'une conversation, fût-elle sérieuse, il aimait à placer de ces mauvais calembours— "la fiente de l'esprit qui vole", selon Victor Hugo—pour lesquels il avait une passion forcénée et qui n'étaient pas une mince affaire à ses yeux. "Calembour excellent, — disait-il avec orgueil d'un de ceux qu'il avait lancés certain soir, — mais longuement préparé, bien entendu; car un calembour ne se bâcle pas comme un opéra-comique, ne se trouve pas de rencontre comme un motif banal: il faut beaucoup y réflé-

chir et le méditer gravement". De ces à-peu-près qui le mettaient en joie, il en faisait en causant, il en glissait dans ses lettres, il en inscrivait sur les albums, et celui-ci découpé dans l'album de sa petite amie Adelina Patti, qui vient de mourir, n'est pas un des plus mauvais :

Oportet Pati

Les latinistes traduisent cet adage par :
[il faut souffrir.

Les moines par : Apportez le pâté.

Les amis de la musique : il nous faut
[la Patta.

Certes, voilà Berlioz bien loin de ses dieux, de ses modèles accoutumés. Mais qui sait si le marquis de Bièvre n'était pas également un modèle, un maître à ses yeux?

—o—

SCENARIO POUR CINEMA

Une femme, restée veuve avec trois garçons, ne subsistait que du produit de leur travail souvent insuffisant. La vue d'une mère chérie, infirme et manquant du nécessaire, leur suggéra la plus étonnante résolution. On venait de publier que quiconque livrerait à la justice le voleur de certains effets toucherait une somme considérable. Les trois frères conviennent que l'un d'eux passera pour ce voleur, et que les autres le mèneront au juge. Ils s'en remettent au hasard pour savoir celui qui pourra ainsi témoigner son amour filial et le sort tombe sur le plus jeune, qui se laisse lier et conduire comme un criminel.

Le magistrat l'interroge; il répond qu'il a commis le vol. On l'envoie en prison, et ceux qui l'ont conduit reçoivent la somme promise. Leur coeur s'attendrit alors sur le danger que

court leur frère; ils trouvent le moyen d'entrer dans la prison, et, croyant n'être vus de personne, ils l'embrassent et l'arrosent de leurs larmes. Le magistrat les aperçoit, par hasard, et surpris d'un spectacle si nouveau, donne l'ordre de suivre ces deux délateurs et de ne les point perdre de vue qu'il n'ait éclairci un fait si singulier.

Le détective s'acquitta de la commission et rapporte qu'ayant vu entrer ces deux jeunes gens dans une maison, il s'en était approché et les avait entendus raconter à leur mère ce qu'on vient de lire; qu'à ce récit, la pauvre femme avait jeté des cris lamentables et qu'elle avait ordonné à ses enfants de reporter l'argent qu'on leur avait donné, aimant mieux mourir de faim que de conserver la vie au prix de l'honneur de son fils.

Le magistrat, admirant cette piété filiale, fait venir le prisonnier, l'interroge de nouveau sur son prétendu vol, le menace même du plus cruel supplice; mais le jeune homme reste inébranlable. "Ah! c'est trop dit le magistrat... Enfant, votre conduite est sublime!" il en informe aussitôt les autorités, et quelques personnes charitables s'empresent de procurer aux trois frères une position honorable.

—o—

Voilà un homme qui dit du mal de moi depuis dix ans dans tous les journaux—et qui, tout à coup, me fait un article admirable!

Décidément on ne peut compter sur personne.—(Sacha Guitry.)

—o—

Un beau-père aime son gendre, aime sa bru; une belle-mère n'aime pas son gendre ni sa bru.

UN ANNIVERSAIRE MEMORABLE

Il y aura 60 ans le 17 de ce mois que le pont Victoria fut inauguré par le feu roi Edouard VII, alors prince de Galles.

La récente visite du jeune prince de Galles parmi nous rappelle aux vieillards celle que nous fit son grand-père, le feu roi Edouard VII, en 1860. De cette visite, il y a maintenant 60 ans, il nous reste un témoignage indestructible que l'on considère comme une merveille du monde. Nous voulons parler du pont Victoria, dont la première pierre fut posée en juillet 1854, et dont l'inauguration était faite par le prince de Galles, le 17 décembre 1859.

Voici quelques détails au sujet de la construction de ce pont fameux, reliant les deux rives du Saint-Laurent, détails qu'on lira avec d'autant plus d'intérêt qu'ils nous font voir des choses et des gens du passé, dont se souviennent encore ceux qui dépassent la soixantaine.

Le 20 juillet 1854, exactement 65 ans passés, avait lieu la pose de la première pierre de la tête No 1, du pont Victoria.

Le pont fut terminé en 1859, soit cinq ans après. Les plans en avaient été conçus par M. Robert Stephanson, fils de M. George Stephanson, le roi des chemins de fer.

A l'époque de 1846, le système de transport du pays s'était amélioré par l'ouverture de canaux et le creusage de différents cours d'eau. En hiver ce système était paralysé par la glace qui couvrait nos cours d'eau. Une forte opinion se créa en faveur de la construction de chemins de fer comme aux Etats-Unis.

Pendant nombre d'années la construction d'un chemin de fer entre Montréal et Portland parut impraticable à cause du

violent courant et de la pression de la glace le printemps sur le fleuve Saint-Laurent. En fin de compte l'hon M. James Young, qui depuis longtemps parlait de construction d'un pont sur le Saint-Laurent, et alors commissaire en chef des Travaux Publics, de concert avec M. Ross, ingénieur en chef du Grand-Tronc, étudia de nouveau le projet.

Des ingénieurs en vue dont un de grande renommée aux Etats-Unis, s'étaient prononcés contre la possibilité du projet. Des levées et des plans pris par un jeune ingénieur canadien, M. T. C. Keefer, réalisant presque les plans de Stephanson et de Ross.

Ils demandèrent des plans d'un pont qui aurait réuni la Pointe Saint-Charles, un quart de mille en-dessous du pont actuel, diagonalement sur le fleuve, à Saint-Lambert par l'île Moffat, trois-quart de mille plus bas que la tête actuelle, M. Keefer proposa une superstructure tubulaire du pont.

Les plans préliminaires furent exécutés en 1852. M. Ross avait travaillé avec M. Stephanson en Angleterre. On le considérait comme leur bras droit. L'année suivante, M. Ross termina les plans à l'exception de la superstructure qui fut levée par M. Robert Stephanson.

Le coût du pont fut de \$6,300,000. Stephanson et Ross furent appelés à défendre leur choix par les partisans d'un pont suspendu. Le temps leur a donné raison.

Un pont du même genre vient d'être construit sur la rivière Niagara. Un pont

suspendu aurait forcé les trains à diminuer leur vitesse à trois milles à l'heure sur toute la longueur du pont, sans avantages compensateurs.

Peto, Brassey et Betes, les grands entrepreneurs anglais qui avaient eu le contrat du Grand-Tronc furent chargés de la construction du pont. Leur ingénieur était James Hodges. Il avait sous ses ordres une armée de 3,000 hommes. Les ingénieurs, les entrepreneurs et les contremaîtres se comptaient par plus de cent.

Le nom du chanoine Ellegood paraît sur la liste comme chapelain.

L'été de 1854 fut consacré aux travaux préparatoires. Le manque d'argent dû à la guerre de Crimée apporta des retards. Durant l'été de 1856, on s'aperçut que les mardriers des jetées avaient été à demi rongés par la glace. La glace causait chaque printemps beaucoup de tort aux travaux. Au printemps de 1858 on trouvait les piliers que l'on croyait inamovibles, à plus de trois cents pieds plus bas que leurs positions primitives.

Ce n'est qu'après de grandes difficultés que le 15 novembre 1859 le pont était terminé.

Une petite locomotive transportait ce jour-là M. Hodges et quelques collègues de Montréal à Saint-Lambert. C'était la première fois que l'on traversait le Saint-Laurent en chemin de fer, plus bas que la rivière Niagara.

Le 17 décembre 1859, se faisait l'ouverture définitive du pont par la traverse du premier train. Son Altesse Royale, le Prince de Galles, plus tard le roi Edouard VII, fit l'ouverture officielle en 1860.

— o —

Les acteurs rateraient très souvent, presque toujours, leurs entrées en scène s'ils n'avaient pas, étant en coulisse, cette pensée constante :

— Il me semble qu'il y a bien longtemps qu'on ne m'a vu! — (Sacha Guitry.)

LES NOMS DE VILLE

Un correspondant nous demande si ce suffixe *ville* que nous accolons chez nous à tout village en voie de se développer est particulier à la province de Québec.

Oh! pas le moins du monde. Le même engouement, nous allions dire la même manie, se fait voir dans les provinces anglaises du Canada. Nous pourrions même ajouter qu'en certaines provinces même l'on nous dépasse à cet égard.

En Ontario, par exemple, l'on rencontre des centaines de noms avec la terminaison *ville*. Nous n'en citerons que quelques-uns: *Cedarville, Carmanville*, comté de Lennox, *Cedarville, Carmanville*, comte de Lennox, *Charleville, Churchville, Eganville, Egmonville, Essonville, Erinville, Ecanville, Glenville, Gordonville, Griersville, Marionville, Monctville, Plainville, Pleasantville*, etc.

Dans le Nouveau-Brunswick, nous avons: *Cookville, Comierville, Clairville, Clarkville, Dartville, Dufourville, Curryville, Deerville, Elmsville, Fosterville, Girouardville, Grangeville, McLeanville, Marcelville, Lorneville, Listerville* et une cinquantaine d'autres.

Il y en a peut-être davantage dans la province de la Nouvelle-Ecosse: *Comeauville, Centreville, Cloverville, Colledgeville, Eatonville, Edwardsville, Farmville, Fraxville, Harbourville, Minasville, Poirierville*, etc.

L'Alberta et la Saskatchewan ne sont pas plus exempts du fléau. La moindre petite colonie, pourvu qu'elle soit quelque peu ambitieuse, se pare très souvent de la terminaison de *ville*. Nous ne ferons pas de citations, cela nous entraînerait trop loin. Il suffit au reste de jeter les yeux sur une carte ou même sur le guide postal du Canada pour être complètement édifié à ce sujet.

— o —

VERS A MULTIPLES RIMES ET ARCHIMILLIONNAIRES

Poètes et fabricants de vers en ont parfois de bien bonnes. C'est ainsi qu'on a vu des fervents de la rime millionnaire réussir à faire rimer toutes syllabes de deux vers voisins; en versification, ce sont des totalistes.

Dans une opérette qu'il écrivit, il y a une vingtaine d'années, en collaboration avec M. Amédée Tremblay, M. Rémi Tremblay, l'écrivain canadien bien connu faisait dire à son héros qui était marchand de suif, et dont le fils s'appelait Réal:

"A Montréal, je me suis fait moi-même;
Ah! mon Réal, je me suiffais moi-même."

Dans le même genre, en voici d'autres cueillis dans de vieux recueils de littérature:

Gall, amant de la reine, alla, tour magnanime,
Galamment, de l'arène à la tour Magne, à Nime.

Et ceux-ci, qui datent de la grande querelle des classiques et des romantiques :

Laurent-Fichat, virent, coup hardi, bat Empis,
Lors, Empis, Chavirant, couard, dit: Bat! tant
[pis]

Mais on ignore sans doute ces derniers qui sont de Charles Gros:

Dans ses meubées laquée, rideaux et dais moro-
[ses,
Danse, aime, bleu laquais, ris d'oster des mots
[roses.

Et ce vers, du même Charles Gros, qui jouit de cette propriété qu'on le peut lire à l'envers aussi bien qu'à l'endroit:

Si rapide je ris, sire je di Paris!

Essayez pour voir!

LE THEATRE AU PAYS DES BOL- SHEVISTES

Un Français, récemment revenu de Russie, rapporte sur le régime bolshéviste des histoires édifiantes.

En voici une, prise au hasard:

Un soir. Au grand théâtre de Moscou.

Le rideau va se lever, lorsque la sonnerie du téléphone retentit, impérieuse, dans le cabinet directorial.

—Allô! Allô! Tu es le directeur du théâtre?

—Oui.

—Bien, Ici, Trotsky. Je vais venir avec quelques amis. Que l'on ne commence pas avant notre arrivée.

—Dans combien de temps serez-vous là?

—Dans une heure.

—Mais le public ne supportera pas une aussi longue attente!

—Le public fera du bruit si cela lui plaît. Mais si le spectacle est commencé lorsque nous arriverons, tes artistes et toi, vous serez passés par les armes demain matin.

Et l'on attendit ces messieurs.

Se non è vero...

—0—

L'INVENTEUR DE LA MACHINE A CALCULER

M. Babbage, qui appartient, en Angleterre, à l'Institut Scientifique, est le père de la première machine à calculer.

Il l'a remaniée, modifiée, améliorée jusqu'à en faire une pure merveille.

Récemment, il déjeunait avec le général Rawlinson, lequel le pria de lui expliquer ce qui l'avait poussé à réaliser son invention.

M. Babbage sortit du papier, un crayon et commença :

—Vous allez comprendre... Prenons comme exemple le mot **cheval**. Il a sept lettres...

—Pardon. Six! interrompit le général.

—Non, non... Sept.

Par politesse, Rawlinson n'insista pas. Le professeur poursuivit :

—Inscrivons un chiffre sous chaque lettre, 1, 2, 3, 4, 5, 6. Tiens, c'est exact. Le mot n'a que six lettres.

Puis, désinvolte et charmant :

—Au fait, voilà l'explication que vous me demandiez. J'ai inventé ma machine parce que je ne sais pas calculer!

teur qui se pique d'originalité ne peut pas adopter cette coupe-là. Quatre actes, alors? Hum! c'est bien scabreux! S'imaginer qu'on retiendra l'attention d'un public parisien pendant quatre actes, cela ne va pas sans quelque fatuité. Fichtre! il faut que ce soit rudement "envoyé" pour que ce soit reçu, et vous ne supposez pas, n'est-ce pas, mon cher, que votre pièce ait des épaules suffisantes. Dur métier! Quant à la coupe en cinq actes, elle fait pitié littéralement; elle est morte avec la tragédie; on plaint les derniers troglodytes qui imposent encore à leurs grandes "machines" en vers cette forme datant de l'âge des cavernes."

LE NOMBRE D'ACTES QU'IL FAUT A UNE BONNE PIÈCE

M. Romain Coolus, auteur, avec M. Maurice Hennequin, d'une comédie : "Amour, quand tu nous tiens", applaudie en ce moment à l'Athénée, théorise spirituellement sur son art... On retrouve, signée de lui, une amusante dissertation sur une question technique qui n'a cessé de préoccuper les dramaturges :

"La coupe. Ah! la coupe! Une pièce doit-elle être en un, deux, trois, quatre ou cinq actes? Problème insoluble, à en croire les prophètes dramatiques. Une pièce en un acte, ce n'est pas une pièce, c'est une blquette; la pièce en deux actes ne fait pas un spectacle: elle est vouée au spectacle coupé, c'est-à-dire à un spectacle condamné d'avance. La pièce en trois actes?... Evidemment, c'est la coupe classique; mais, précisément, c'est bien banal, bien usé. Presque toutes les pièces sont en trois actes! Un au-

UNE APPRECIATION

Quand un film cinématographique enthousiasme le public, — ça arrive! — il l'applaudit volontiers, mais il cesse aussitôt que revient la lumière, et il est tout honteux de ce qu'il vient de faire. Il ne sait plus de quel côté se tourner, on dirait qu'il a peur qu'on se moque de lui. Dame! l'écran n'est plus qu'un morceau de calicot blanc, les images se sont évanouies, et ces comédiens qui viennent de l'émouvoir ou de l'amuser sont en Amérique, à présent, ou dans le Midi, en train de tourner d'autres films et il ne reste plus que l'opérateur, qui remet son veston et qui a une crampe dans le bras droit. — (Sacha Guitry.)

Lorsqu'un mari et sa femme vivent mal ensemble c'est une preuve qu'ils se connaissent mutuellement quelque défaut essentiel.

PLANS DE VILLES ANGLO-FRANÇAIS EN 1298

Quand Henri II d'Angleterre fut uni par mariage à Eléonor de Provence, il devint souverain d'une partie du territoire français. Pendant les années qui suivirent, ce fut une lutte continuelle entre lui et Louis IX pour la domination du sud de la France. Les deux monarques fondèrent alors de nouvelles villes en ce pays, pour servir de point d'appui à leurs opérations militaires.

En 1298, Edouard Ier écrivit de Bordeaux à Londres, pour demander aux autorités de lui envoyer des experts en plans de villes — "ceux qui savent mieux comment diviser, tracer et aménager une nouvelle ville, de manière qu'elle soit le plus avantageuse pour nous et pour les marchands".

On dit que Monpazier, dans le département de la Dordogne, est le meilleur modèle de ces villes. — Libourne, Sauveterre, Monségur et LaLuide sont d'autres villes bâties par ordre d'Edouard.

Au Canada, où les deux peuples ont joui de l'entente cordiale, tout en se rapprochant par mariages et en se perfectionnant par un échange de force et d'intelligence depuis tant d'années — malgré certaines frictions et difficultés, causées plutôt par ambition politique que par animosité de race — ne pourrions-nous pas nous inspirer des anciens planificateurs de villes anglo-français de la vieille France, et chercher à "diviser, tracer et aménager" nos cités et villes de manière qu'elles soient le plus avantageuses pour le pays?

— o —

Lorsque, ayant saisi de la main droite, une théière brûlante, vous avez été obligé de la lâcher brusquement, j'estime que vous faites un mauvais calcul en la reprenant aussitôt de la main gauche. — (Sacha Guitry.)

INVENTAIRE DES FORCES HYDRAULIQUES DU JAPON

Progrès des entreprises hydro-électriques au Nippon—Comparaison avec celles du Canada.

On reconnaît aujourd'hui partout que la force hydraulique est une aide indispensable au développement industriel. Le Japon a réservé une somme d'au moins \$400,000 pour le choix d'emplacement propres à l'installation d'usines hydro-électriques, et pour un recueil de données précises nécessaires aux futures entreprises hydro-électriques en ce pays. Le programme comprend le choix de 635 emplacements; on se contentera pour le présent d'examiner les endroits où il sera possible de produire plus de 1,000 h. p. Le gouvernement a décidé aussi d'établir plusieurs stations de jaugeage et de nouveaux observatoires météorologiques.

Le Canada s'enorgueillit à juste titre de ses ressources, tant latentes que développées; il est intéressant de noter à ce sujet le progrès accompli au Japon. Les usines génératrices de ce pays produisent déjà plus de 1,000,000 de chevaux-vapeur, et l'on y a loué 2,000,000 pour être développés. On a déjà commencé les travaux pour produire plus de la moitié de cette quantité, il serait même possible, dit-on, de développer commercialement plus de 5,000,000 h. p.

Au Canada, la somme totale de force hydraulique utilisée excède 1,800,000 h. p. Une seule usine maintenant sous construction pour utiliser les forces du Niagara produira plus de 18,000,000 h. p. au Canada. — L.G.D.

— o —

POUR AVOIR UN BEAU TEINT !

PERSONNES PALES ET DEBILES; VOICI LE TONIQUE PUISSANT, RAPIDE ET
SUR CE QUE VOUS CHERCHEZ DEPUIS SI LONGTEMPS:

ARSENO-KOLA

est souverain dans tous les cas d'Anémie, Neurasthénie, Insomnie, débilité générale et dans toutes les maladies débilitantes et nerveuses. C'est le tonique idéal pour les personnes ayant souffert d'Influenza ou Grippe Espagnole.

Arseno-Kola active la digestion, stimule l'appétit, et possède cette propriété particulière de donner ce

TEINT CLAIR ET PUR

que seules possèdent les personnes en santé.

Chaque flacon est suffisant pour un mois de traitement et se vend \$1.25 dans toutes les bonnes pharmacies.

Exigez-le, et si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez aux fabricants qui vous l'expédieront franco sur réception du prix.

LABORATOIRE INTERNATIONAL

CASIER POSTAL, 19,

ST-HENRI, MONTREAL.

N. B.—Flacon échantillon envoyé franco sur réception de 25 centins.

Dépositaire: Pharmacie L. Senay, 350 rue Delisle, Montréal.

GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS
EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE
: : EN 25 JOURS GRACE AU : :
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL



Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL, jout dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE
DEPARTEMENT 2. — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.

ATTENTION! ATTENTION!
NE MANQUEZ PAS
LA REVUE POPULAIRE
DE JANVIER PROCHAIN

Dans ses 196 pages elle contient une foule d'articles sur les sujets les plus variés et sa lecture, extrêmement intéressante, vous fera passer des bonnes heures d'agrément.

Vous y lirez également

Un Roman Complet et Inédit :

"CLAIRETTE ET ROMAIN"

(écrit spécialement pour la "Revue Populaire")

Par PAUL de GARROS

l'auteur si justement populaire de tant d'oeuvres attachantes, dont quelques unes ont paru dans notre magazine, entre autres "La Griffe du Monstre" et la "Petite Parisienne" pour ne citer que les deux dernières.

"Clairette et Romain" dont l'intrigue émouvante et simple se développe loin des situations scabreuses, est une idylle pleine de délicatesse et de fraîcheur. Elle plaira certainement à toutes nos lectrices, car Paul de Garros a su donner aux principaux personnages de son récit le caractère touchant qui séduit et charme.

15 CENTS
LE NUMERO
CHEZ TOUS LES
DEPOSITAIRES

RETENEZ
D'AVANCE
LE NUMERO
DE JANVIER

UNE SEULE MARQUEpeut vous donner pleine et entière
satisfaction c'est celle de**L'ALLIGATOR****MALLES - VALISES - SACS de VOYAGE, Etc****Dernières Nouveautés d'ARTICLES EN CUIR**

Il en est de même de nos *HARNAIS, SELLES, COUVERTES POUR CHEVAUX*, etc. La marque *ALLIGATOR* est la meilleure garantie de qualité et de durée. *AVANT D'ACHETER* assurez-vous si la Marque *ALLIGATOR* est bien sur la marchandise.



Samontagne Limitée.

BLOC BALMORAL**338 rue Notre-Dame O., Montréal, Can. (Près de la rue McGill)**

SUCCURSALES :

L'ALLIGATOR, 413 Ste-Catherine, O.

BAZAR DU VOYAGE, 293 Ste-Catherine, E.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "Revue Populaire" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "Revue Populaire" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier

certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "Revue Populaire". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "Revue Populaire".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "Revue Populaire", désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS. — Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

**EXAMEN DES YEUX**

Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE**144 rue Sainte-Catherine Est,**Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

Chacun a sa manière :

Tout augmente !...

Les diverses denrées ou marchandises ont augmenté sans cesse et l'on se demandait anxieusement où cela s'arrêterait.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon....

Il a augmenté le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuilletons au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle a augmenté aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais.

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est intéressant, instructif, amusant et *strictement moral*.

Parce que pour la très modique somme de 7 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles, ainsi que des conseils aux automobilistes.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 7 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

Montréal, pour \$3.50 par an ou \$1.75 pour six mois.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier Bessette & Cie, 131 rue Cadieux,



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX: \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadiens comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

LE PANORAMA

**SEUL MAGAZINE EN LANGUE FRANÇAISE
CONSACRE AUX VUES ANIMEES.**

A RENCONTRE UN SUCCES EXTRAORDINAIRE

Les tirages des deux premiers numéros ont été épuisés dans les vingt-quatre heures et celui de Décembre sera en plus grande demande encore car il est

TOUT ENTIER SUR PAPIER DE LUXE

Il comprend une énorme quantité de gravures, de beaux portraits d'acteurs et d'actrices et une multitude d'articles inédits; entre autres:

Des interviews d'Antonio MORENO, de Charles RAY et de Lila LEE;

Des biographies de Frank KEENAN, Harold Lloyd et Gladys BROCKWELL;

Des scénarios;

Des renseignements nombreux sur ce qui se passe dans les studios des Grandes Compagnies;

Un beau roman, etc., etc.

Ce superbe magazine ne coûte que 20 cts SEULEMENT

Demandez immédiatement votre Numéro.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$2.40 pour 1 an ou \$1.20 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "Panorama".

Nom

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit:

MM. Poirier & Cie, 181 rue Cadieux, Montréal

Le LAIT
Condensé

Borden's EAGLE BRAND

**LE SOUPER DE BÉBÉ
EST PRÊT !**

Préparé facilement avec du lait de vaches frais, de choix, de haute qualité,

BORDEN EAGLE

Après le lait naturel, c'est celui que bébé préfère. Il dormira bien parce que cet aliment se digère facilement. Il profitera avec ce lait, deviendra robuste et en santé.

La marque Eagle est reconnue comme la meilleure de toutes les nourritures de l'enfant, depuis soixante ans. C'est la même qualité aujourd'hui qu'autrefois; examiné dans les laboratoires et garanti pour sa pureté.

Désirable particulièrement pendant les canicules.

Chez tous les pharmaciens et épiciers.

Borden Milk Co., Limited
Montréal.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le développement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Venez les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.